

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

THÉRÈSE CLOUTIER

NUIT DE PLEINE LUNE

NOVEMBRE 1994



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

RÉSUMÉ

Le roman historique est issu de la juxtaposition de deux notions antinomiques, apparemment inconciliables: la fiction et l'histoire. Vertement tancée par des gens dits sérieux, la première de ces deux notions n'en constitue pas moins la seule véritable scène sur laquelle l'histoire peut encore se donner en représentation. Sans l'aide de cette brillante complice, rien de ce qui fut autrefois ne saurait rejaillir à nouveau sous nos yeux.

L'histoire vivante est un matériau délicat dont la part humaine et irrationnelle de ses fibres, bien qu'à jamais improuvable, doit à tout prix être récupérée. C'est cette part que le romancier exploite et affectionne, c'est aussi cette part que les lecteurs fervents recherchent et veulent entendre.

Face à tout énoncé historique, dirait Walter Scott, le père du roman historique, une extrême vigilance est de mise. Humblement, chaque romancier et chaque historien doivent reconnaître cette vérité, car ils savent pertinemment que la meilleure de leur reconstitution ne demeurera jamais qu'une pâle copie réfléchie par le prisme dénaturant de la quatrième dimension (temps).

Plusieurs théoriciens ont compris le phénomène. Et c'est avec plus ou moins de succès qu'ils ont élaboré leur typologie du roman historique. Parmi ceux-là, David Cowart se démarque. Par l'étendue de sa vision autant que par la rigueur de sa classification, il est devenu pour nous, sur ce point, la référence idéale.

À la partie théorique de notre mémoire se joint une partie création qui se veut le lieu d'une application pragmatique des connaissances acquises antérieurement.

Dans le cadre historique de la France puis de la Nouvelle-France du XVIII^e siècle, grâce à la résurrection du marquis Alexandre de Prouville de Tracy, du gouverneur Rémy de Courcelle, de l'intendant Jean Talon autant que par la création du personnage d'Hélène Valois, la quiddité du roman

historique nous est révélée.

L'élément crucial de cette partie création représente, sans conteste, la dynamisation de ses composantes distinctives, soit la probité du ton et du langage, puis le dosage des données historiques et des éléments fictifs.

L'imprévisible produit final de notre création se résume, nous le verrons, dans la catégorie THE WAY IT WAS de la typologie cowartienne, qui reconstitue la couleur d'époque aussi fidèlement que possible, et dans celle du DISTANT MIRROR, qui intègre dans un contexte d'autrefois certaines de nos préoccupations contemporaines.

REMERCIEMENTS

En cette compendieuse partie liminaire, j'aimerais faire connaître l'ampleur de ma gratitude envers mon directeur de mémoire, monsieur Jean-Guy Hudon qui, tel un phare rassurant, perçant la densité de mes spéculations littéraires et historiques, a su guider jusqu'à bon port le bâtiment aventureux à la proue duquel je m'étais postée.

À mon très cher époux, Alain Boyer, grand maître du logiciel de traitement de texte et patient lecteur de mes ébauches, je sais gré de m'avoir dévoilé la magie du WordPerfect, m'épargnant, du coup, maints tracasseries opérationnels.

À monsieur Gilles Tremblay, CGA, CIP, pionnier des syndicats de l'Est canadien, témoin inlassable des péripéties de ma rédaction, ami fidèle et soutien énergique, je témoigne de ma reconnaissance indéfectible.

Finalement, à monsieur Jean-Claude Larouche, président directeur-général des Éditions JCL, unique éditeur agréé du Royaume et à monsieur Louis Savard, ex-directeur de la Société

des écrivains du Saguenay, qui m'ont fait l'honneur d'apprécier ma création et de lui éviter la poussière des tablettes, un merci sincère.

Ce mémoire a été réalisé
à l'Université du Québec à Chicoutimi
dans le cadre du programme
de maîtrise en études littéraires
de l'Université du Québec à Trois-Rivières
extensionné à l'Université du Québec à Chicoutimi

TABLE DES MATIÈRES

Page

TABLE DES MATIÈRES.....	8
INTRODUCTION.....	10
CHAPITRE I À la défense du roman historique.....	14
CHAPITRE II Les outils de l'historien et du romancier.....	22
CHAPITRE III La précarité de l'énoncé historique.....	27
CHAPITRE IV Essais de typologies.....	35
1. Typologie de Yvon Allard.....	36
2. Typologie de Gilles Nélod.....	38
3. Typologie de John Tebbel.....	40
4. Typologie de David Cowart.....	41
CHAPITRE V Le dilemme du ton et du langage.....	48
CHAPITRE VI Les devoirs du roman historique.....	58
CHAPITRE VII Griefs de Alessandro Manzoni.....	65

CHAPITRE VIII	
Le leitmotiv du romancier historique.....	71
CONCLUSION.....	75
NUIT DE PLEINE LUNE.....	79
BIBLIOGRAPHIE - PARTIE THÉORIQUE.....	384
BIBLIOGRAPHIE - PARTIE ROMANCÉE.....	387

INTRODUCTION

Ce mémoire de création comprend deux volets. D'abord, une indispensable recherche consacrée à l'analyse des composantes du roman historique et à la problématique qui lui est propre. Nous ne nous proposons point de rendre compte des multiples théories littéraires disponibles (sémiotique narrative et discursive, stylistique, rhétorique, etc.), ni d'appliquer une méthode du texte¹ plutôt qu'une autre. L'approche favorisée se veut pragmatique. Suivra donc une partie création mettant à contribution nos connaissances acquises sur le sujet et adoptant pour cadre diégétique la France puis la Nouvelle-France du XVII^e siècle. Sous nos yeux, le marquis Alexandre de Prouville de Tracy, le gouverneur Rémy de Courcelle et l'intendant Jean Talon, héros véritables de notre histoire, revivront. Mais aussi maints personnages fictifs: Hélène Valois, le capitaine Beausonnière, puis les notaires Piliar et Servignan.

Le souffle de vie que nous avons voulu leur donner n'a pu

¹ Maurice Delcroix et Fernand Hallyn, Introduction aux études littéraires - Méthodes du texte, p.3.

se faire sans grande préparation, car le roman historique, antinomie par excellence, axe son précaire équilibre sur l'imaginaire du vrai. Dans un premier temps, la fiction et la vraisemblance tapissent l'avant-scène de l'oeuvre. Dans un second temps, les faits attestés, aussi rebutants et stériles qu'ils soient, supportent en principe "la vraie" structure sur laquelle elles reposent.

Cet amalgame d'éléments apparemment inconciliables a pourtant engendré le genre que nous avons choisi d'approfondir. Chez lui, chaque facette porte à questionnement: le dosage des données historiques et des éléments fictifs, la probité du ton et du langage, l'édification d'une typologie globale, sa relation orageuse avec l'histoire, en somme, jusqu'à sa raison d'être.

La problématique que nous avons ici choisi de poser est la suivante: quelles sont les composantes distinctives qui constituent la quiddité du roman historique et comment parvient-on les dynamiser de façon pragmatique?

Les champs d'investigation qu'offre le roman historique sont d'une telle variété que, chacun selon ses intérêts particuliers, les théoriciens que nous avons consultés pouvaient, partiellement, contribuer à la résolution de notre

problématique. C'est ce que nous a révélé, dans un premier temps, la consultation d'un large corpus. Dans un deuxième temps, nous avons tiré profit de ces données relatives à l'élaboration pragmatique d'un roman historique et avons ainsi créé Nuit de pleine lune.

Voici comment notre plan s'est déroulé. Puisqu'il a été à maintes reprises victime du dénigrement des historiens et de certaines critiques, nous avons d'abord cru bon de consacrer notre premier chapitre à l'apologie du roman historique. Nous penchant sur les propos de Claude Lévi-Strauss, nous avons voulu, en second lieu, comparer sur un pied d'égalité et de façon impartiale l'approche de l'historien et celle du romancier de l'histoire. Les commentaires de Sir Walter Scott, fondateur reconnu du roman historique, nous apportent un éclairage pertinent sur les limites de l'une comme de l'autre approche, dès le chapitre III. En ce qui concerne la typologie du roman historique, nous avons consulté l'étude de David Cowart ainsi que celle de Gilles Nélod, puisque ces deux auteurs sont ceux qui ont le mieux approfondi la question. Cherchant toujours plus loin, nous avons, en outre, comparé leur typologie à celle de John Tebbel et de Yvon Allard, deux autres spécialistes d'importance dans le domaine. La problématique du ton et du langage a été particulièrement abordée par Marguerite Yourcenar et par Gilles Nélod. En

conséquence, ils sont nos principaux informateurs sur ce sujet au chapitre V. En ce qui touche au dilemme de la vraisemblance et au dosage des données fictives ou historiques, les réflexions de Jean Molino, de André Daspré ainsi que celles de plusieurs autres critiques ont permis de dégager des positions fondamentales, parfois diamétralement opposées. Au chapitre VII, nous avons scruté les deux reproches que formule Alessandro Manzoni, auteur du XIXe siècle, à l'égard du roman historique. Lui faisant contrepoids, nous avons exposé au chapitre VIII le leitmotiv des romanciers qui s'inspirent de l'histoire pour rédiger leurs créations littéraires. De par leurs intérêts particuliers, chacun des ouvrages ici réunis nous a permis de reconnaître les composantes distinctives appartenant au genre éminemment complexe du roman historique ainsi que de les exploiter sciemment lors de notre création littéraire.

CHAPITRE 1

À LA DÉFENSE DU ROMAN HISTORIQUE

Les questions que soulève le roman historique sont indéniablement aussi complexes que variées. De ce fait, un consensus général sur les réponses à y apporter semble parfaitement irréalisable.

En tête de liste vient le débat sur son origine. Doit-on le voir naître à l'époque de Walter Scott ou le reconnaître dès le XII^e siècle¹? A-t-il pour ancêtres de ses formes actuelles les courants idéaliste, réaliste et pittoresque, ou est-ce que ses formes essentielles étaient déjà manifestes dès le XVI^e siècle? Les Lukacs et Maigron pourront toujours argumenter avec les Molino, Daspré et Oldenbourg, nous ne voulons, pour notre part, nous ranger ni dans la faction des uns ni dans celle des autres.

Car avant même que de chercher à cerner les origines du roman historique, il nous apparaît plus sage de saisir d'abord

¹ Jacques Le Goff, "Naissance du roman historique au XII^e siècle?", La Nouvelle Revue française, vol. 40, no 238, octobre 1972, p. 163.

la pleine signification du terme.

La lecture des numéros deux et trois de la Revue d'histoire littéraire de la France de mars et juin 1975, où deux auteurs chevronnés, Jean Molino et André Daspré, se penchent sur cette question fondamentale, a permis de relever maints syntagmes nominaux récurrents tout autant que révélateurs, soit "problème de soudure²", "échelle d'historicité relative³", "modèle de vérité⁴", "problème du réel et de la fiction⁵". Voilà qui résume succinctement la difficulté qu'éprouvent les critiques à nommer l'exclusif et épineux phénomène du roman historique.

La complexité de cet étonnant genre littéraire provient, au dire d'André Daspré, de la déconcertante juxtaposition de ses deux notions antinomiques - notions auxquelles nous nous sommes trouvée confrontée, tout au long de notre partie création. Le malaise est manifestement endodermique; plusieurs l'ont noté avant nous. Mais alors, comment désigner

² Jean Molino, "Qu'est-ce que le roman historique?", Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 75, no 2-3, mars-juin 1975, p. 195.

³ Ibid., p. 205.

⁴ André Daspré, "Le roman historique et l'histoire", Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 75, no 2-3, mars-juin 1975, p. 238.

⁵ Ibid., p. 242.

autrement cette réalité si contradictoire à laquelle il ne suffit pas simplement de nier sa légitime existence pour faire taire le dilemme qu'elle pose? Certains s'étonneront ici de l'impossibilité de la chose: nier sa légitime existence! Rappelons-nous toutefois les propos de Stendhal, rapportés par Louis Maigron dans Le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott, qui nous informaient qu'incessamment, les autorités allaient devoir ordonner à ces nouveaux romanciers de choisir d'écrire de l'histoire pure ou de purs romans⁶.

D'une part, l'élément "roman" du concept implique que la fiction y joue un rôle primordial; d'autre part la notion "historique" du terme présuppose une approche rationnelle qui semble vouloir nier toute participation de la fiction. Molino résume le dilemme de la façon suivante: "Comment lier l'histoire au roman, le réel à la fiction⁷"? La difficulté est de taille!

Néanmoins, si l'on reformulait la question sous un angle

⁶ Louis Maigron, Le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott, p. 438.

⁷ Jean Molino, "Qu'est-ce que le roman historique?", Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 75, no 2-3, mars 1975, p. 236.

différent, nous y verrions sans doute plus clair. Ainsi, plutôt que de s'attarder à la notion du "roman" qui fait litige vue la dimension "imaginaire" qu'elle implique, tournons-nous résolument vers une compréhension plus éclairée de ce qu'est "l'Histoire" elle-même.

À tort ou à raison, nous, littéraires, acceptons le récit des événements attestés par l'Histoire...donc, relatés par les historiens! De facto, il serait ici fort à-propos de se rappeler que ces derniers n'ont de cesse de s'autocritiquer. En outre, le dictionnaire de Bayle ne définit-il pas l'histoire de la façon suivante: "L'histoire commence et finit avec la critique des sources, opposant et pesant indéfiniment des témoignages toujours douteux⁸."

Ce qui pertinemment nous amène à citer André Daspré:

Que la relation de vérité entre le texte littéraire et la réalité soit variable, plus ou moins rigoureuse, cela est indiscutable mais il en va de même pour un texte historique: la valeur objective de l'analyse historique ne dépend pas de l'oeuvre (romanesque ou historique) dans laquelle on la trouve, mais de la valeur de la conception de l'histoire que se fait l'auteur⁹.

En ce sens, soulignons qu'Émile Zola qualifiait

⁸ Cité dans la Revue d'histoire littéraire de la France, p. 196.

⁹ André Daspré, op. cit., p. 206.

précisément ses romans "d'enquêtes", de "documents" et que Louis Aragon présentait les siens comme étant des "instruments de connaissance" - rien de moins.

Jean-Pierre Duquette et René Guise, critiques à la Revue d'histoire littéraire de la France, connaissent bien les peines et les angoisses que s'infligent les auteurs en voulant débusquer ces infimes mais indispensables faits attestés et détails vraisemblables qui jalonnent leurs oeuvres historiques, car ils ont analysé respectivement celles de Gustave Flaubert et d'Honoré de Balzac. De leur recherche émane un principe d'une importance capitale: "Le romancier doit accumuler le plus de détails possibles qui, dans la même mesure, risquent à chaque instant d'engloutir et de noyer la fiction romanesque¹⁰."

Le dosage toujours problématique de la fiction et des faits attestés qui caractérise le roman historique se retrouve dans chacune de ses constituantes. Il se situe, entre autre, dans l'habile reconstitution de la couleur locale extérieure: décor, costume, architecture, qu'il faut savoir rendre avec autant de brio que l'artiste-peintre lui-même.

¹⁰Jean-Pierre Duquette, "Flaubert, l'histoire et le roman historique", Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 75, no 2-3 mars-juin 1975, p. 345.

Mais lorsque le peintre reproduit sur sa toile les traits du personnage qu'il a sous les yeux, affirme-t-il, du coup, redonner une vie réelle à sa reproduction ou convient-il n'en rendre que la vraisemblance? De même, lorsque l'historien tente de reconstituer une époque, peut-il prétendre la ressusciter dans toute sa complexité ou ne doit-il pas avouer n'en brosser qu'un aperçu vraisemblable?

À l'instar du peintre figuratif et de l'historien, le romancier de l'histoire travaille avec le matériau délicat de la vraisemblance. Contrairement à ses confrères, toutefois, le romancier doit de plus insuffler du mouvement, de la chaleur, de la couleur locale interne: dialogues, sentiments, pensées et moeurs, à son oeuvre, en somme, de la vie à sa vraisemblance. Voilà pourquoi il doit savoir, plus que tout autre, jongler avec les notions éminemment problématiques que sont l'histoire et la fiction.

À ces quelques critiques qui questionnent la légitimité existentielle du roman historique pour aussitôt favoriser l'histoire, aspirante improbable au titre de science, comme étant la seule source valable d'information, David Cowart, professeur à la South Carolina University et auteur du livre History and the Contemporary Novel ainsi que de Thomas Pynchon: The Art of Allusion, a pour eux une

réponse d'expert en la matière. En quelques mots nous résumons ici sa pensée.

La culture d'un peuple, dit Cowart, s'exprime toujours plus aisément par les oeuvres de ses artistes que par celles de ses historiens. L'ultime but de ces derniers serait probablement d'être, grâce à la somme de leurs recherches historiques, une source d'information favorisant le travail créatif des romanciers, car les gens de lettres et adeptes des arts

s'adressent à la mémoire culturelle d'un peuple avec une plus grande autorité que ne peuvent le faire les historiens (...) L'histoire est toujours fictive, et la littérature est souvent historique¹¹.

Et Victor Hugo, ayant supporté inconditionnellement cette idée, d'affirmer dans le dernier de ses grands romans historiques:

L'histoire a sa vérité, la légende a la sienne. La vérité légendaire est d'une autre nature que la vérité historique. La vérité légendaire, c'est l'invention ayant pour résultat la réalité. Du reste l'histoire et la légende ont le même but, peindre sous l'homme momentané l'homme éternel. (...) il faut l'histoire pour l'ensemble et la légende pour le détail.¹²

¹¹David Cowart, History and the Contemporary Novel, p. 26. (c'est nous qui traduisons).

¹²Victor Hugo, Quatrevingt-treize, p. 174.

Ainsi, bien qu'attestée par nul autre que lui-même, l'histoire de l'historien apparaît aussi discutable ou acceptable - c'est selon nos inclinaisons - que celle du romancier. L'oeuvre de ce dernier, le roman historique, fera certes toujours gloser les critiques, mais personne, jamais, ne parviendra à lui ôter la place prépondérante qu'il occupe en matière de diffusion des connaissances historiques.

CHAPITRE II

LES OUTILS DE L'HISTORIEN ET DU ROMANCIER

À la suite de ces deux citations d'importance capitale, il apparaît opportun d'identifier dès maintenant les outils qui permettent, autant au romancier qu'à l'historien, de retracer les événements du passé.

Les annales, les archives, la compilation de recherches antérieures, les monuments historiques et, à la limite, le résultat des fouilles archéologiques en constituent les principaux. Mais de cette constatation simple en apparence découle aussitôt une incontournable interrogation. Quelles sont la précision et l'efficacité de ces mêmes outils? Équivoques! Voilà la réponse la plus sage et la plus honnête à produire, car dès qu'il s'agit d'intégrer des réalités distanciées du présent ou des modes de vie révolus, la pensée, nous le savons, devient aussitôt déficiente, voire incapable de dégager un schème d'interprétation qui soit totalement cohérent.

Ce paralogisme, dit le réputé Claude Lévi-Strauss, est déjà apparent dans sa façon d'invoquer une histoire dont

on a du mal à découvrir si c'est cette histoire que font les hommes sans le savoir; ou l'histoire des hommes telle que les historiens la font, en le sachant; ou enfin l'interprétation, par le philosophe, de l'histoire des hommes, ou de l'histoire des historiens¹.

Claude Lévi-Strauss nous apprend en outre qu'à la manière des ethnologues les historiens utilisent une méthode qu'il convient d'appeler progressive-régressive. En résumé, cette méthode comprend une analyse de faits choisis et identifiables au temps présent. Il s'agit ensuite d'en saisir les antécédents historiques pour les ramener à la surface et finalement les intégrer dans ce que Strauss appelle une totalité signifiante.

Et c'est précisément là, à notre avis, qu'est la lacune de l'histoire formelle telle qu'écrite par l'historien. En effet, la complexité historique réside dans l'étendue et la variété des événements, nations, personnages et autres composantes qui la constituent. Pour la cerner dans l'une ou l'autre de ses facettes, le divulgateur de l'histoire n'a d'autre choix que d'élaguer puis de circonscrire.

Or, ce qui est vrai de la constitution du fait historique ne l'est pas moins de sa sélection. De ce point de vue aussi, l'historien et l'agent historique choisissent, tranchent et découpent car une histoire vraiment totale

¹ Claude Lévi-Strauss, La Pensée sauvage, p. 332.

les confronterait au chaos².

On en convient donc, l'histoire ne peut nous éclairer qu'à demi sur ce qui s'est passé autrefois. Puisque tel est le cas, pourquoi l'historien ferait-il alors peser l'anathème sur le roman historique qui lui aussi ne peut que nous éclairer partiellement? Du moins ce dernier n'a pas la prétention de détenir la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Lévi-Strauss ne s'étend pas sur le cas du roman historique mais il en supporte la thèse en affirmant que l'histoire telle que proposée par les historiens ne correspond à aucune réalité. Il va même jusqu'à qualifier l'histoire elle-même d'antinomie! "Par hypothèse, le fait historique, c'est ce qui s'est réellement passé; mais où s'est-il passé quelque chose³?"

La question est des plus pertinentes, car pour chaque guerre, révolution ou conflit politique, deux partis ou plus s'opposent. Comment alors brosser en quelques phrases toute l'évolution des péripéties et sous-péripéties, tous les alinéas secrets et tous les incidents qui ont conduit aux

² Ibid., p. 340.

³ Ibid., p. 40.

prises de décisions des individus mis en cause, et ce, dans chacun des partis impliqués? L'Histoire des historiens ne le peut évidemment pas; mais l'histoire romancée de l'écrivain, par l'approche biographique et anecdotique qu'elle favorise, peut, avec une certaine justesse, tenter d'en cerner le parcours et de vraisemblablement combler les nombreux vides laissés par l'historien.

En effet, l'analyse romancée de l'écrivain, qui s'ingénie à donner ou à redonner des sentiments humains à ses héros, qu'ils aient effectivement existé ou non, et ce, en se basant sur l'étude des moeurs psychologiques de l'époque concernée et sur les vraisemblances attestées par l'historien, réussit à rendre, mieux qu'aucun cours magistral, une étincelle de vie plausible et attachante à ce qui fut autrefois.

Lévi-Strauss qualifie ce type de reconstitution historique d'"histoire faible" et de "moins explicative", en convenant toutefois qu'elle est aussi la "plus riche du point de vue de l'information". Il soutient que deux choix s'imposent à celui qui cherche à faire connaître puis aimer l'histoire:

- une approche par le biais d'un vécu individuel ou de groupe, c'est-à-dire une approche psychologique et

sociale, ou encore,

- une approche cosmologique qui replace l'histoire dans la préhistoire pour en expliquer la succession des événements.

En tant que pédagogue, romancière en herbe et lectrice assidue de documents et romans historiques, j'estime que l'approche psychologique et sociale s'avère aussi instructive que divertissante et c'est pourquoi elle a été favorisée. En l'occurrence, j'ajoute que de savoir joindre l'utile à l'agréable constituera toujours la méthode par excellence qui parviendra à laisser des empreintes indélébiles, mais oh! combien fructueuses, dans l'esprit des lecteurs, jeunes ou vieux. L'Histoire, comme semence en jardin, y prospérera allégrement et c'est bien là l'ultime but poursuivi.

CHAPITRE III

LA PRÉCARITÉ DE L'ÉNONCÉ HISTORIQUE

À la lecture du chapitre précédent, on a pu se demander s'il y a incompatibilité entre la production littéraire de l'historien formel et celle du romancier de l'histoire. Si le premier autant que le second "choisit, tranche et découpe" modifiant ainsi la face de l'histoire, pourquoi devrait-on favoriser l'une plutôt que l'autre?

L'étude du cas de Sir Walter Scott, père reconnu du roman historique, et auteur notamment de Waverly, nous servira ici de cheval de bataille pour démontrer les rouages de notre propos.

Dans "The Internal Machinery Displayed: The Heart of Midlothian and Scott's Apparatus for the Waverly Novels", Robert Mayer nous rappelle que Sir Walter Scott savait pertinemment qu'avec Waverly il présentait à ses contemporains un nouveau genre littéraire et qu'il avait, de ce fait, consciencieusement expliqué à son public l'imbroglio entre l'histoire et la fiction qu'il renfermait. Tout au long de sa

vie, Scott, qui était un homme de loi, n'a eu de cesse d'éplucher les documents historiques, l'histoire elle-même et les moindres détails de ses méandres.

Parallèlement à l'acquisition de ses nouvelles connaissances, pourtant déjà très vastes, Scott ajoutait constamment des notes explicatives, toujours plus documentées, aux nouvelles éditions de ses livres. On pense ici à Ivanhoe, à Quentin Durward et à son Heart of Midlothian.

Pour un lecteur averti, tant d'efforts de précision ne sauraient passer inaperçus puisqu'ils dénotent, à notre avis, un louable souci du détail qui tend à favoriser, on ne peut mieux, une compréhension accrue de l'histoire tout en maintenant par sa facette romancée l'intérêt du lecteur à un niveau optimal.

Néanmoins, ses introductions, ses préfaces, ses épîtres liminaires, ses avertissements, les introductions à ses chapitres, ses postscriptums, ses appendices et ses notes, nous démontrent que l'auteur de Waverly (...) s'interrogeait constamment sur le dilemme engendré par le genre qu'il a mis à la mode, avec quel spectaculaire succès¹.

¹ Robert Mayer, "The Internal Machinery Displayed: The Heart of Midlothian and Scott's Apparatus for the Waverly Novels", Clio, vol. 17, no 1 (1987), p. 3. (c'est nous qui traduisons).

Procédant, par anticipation, à la manière des ethnologues brièvement décrite antérieurement par Claude Lévi-Strauss, Scott utilisait la méthode progressive-régressive, s'intéressant de la sorte aux réalités présentes pour ensuite aborder les événements du passé et ainsi mieux expliquer les contemporains.

Ce faisant, Scott n'hésitait pas à utiliser maints subterfuges. L'un d'eux consistait à introduire dans ses oeuvres historiques romancées plus de neuf personnages qui s'adressaient aux lecteurs en qualité d'auteurs-historiens et auxquels Scott donnait toutes les apparences de la vraisemblance. Un autre moyen aussi ingénieux laissait entendre au lecteur que l'histoire telle que racontée pouvait paraître quelque peu fade ou sans grand relief, mais que cette lacune devait être attribuée à la seule faiblesse oratoire de l'auteur qui n'avait pas su raconter par l'écrit l'histoire aussi extraordinairement qu'elle s'était effectivement produite.

De ces deux manières de faire qui aiguillonnent la curiosité résulte un désir de connaître accru face aux événements narrés, qu'ils soient vrais ou vraisemblables. Le lecteur ne peut que se laisser happer par ce sentiment désormais grandissant qui le pousse toujours plus avant à

l'intérieur de la "fabula".

Mais là ne s'arrête pas le génie de Scott. Ayant au préalable bien avisé tous ses lecteurs de l'inextricable complexité du genre, puis ayant poussé les subterfuges à un haut niveau de raffinement, il ne craint pas de mettre dans la bouche de ses personnages des phrases éminemment tendancieuses qui sèment abruptement le doute après la certitude dans l'esprit du lecteur.

Les introductions de Scott démontrent clairement que ses romans contiennent maints faits attestés historiquement, mais elles soulignent, en outre, que la trame narrative est du domaine de la fiction. Hardie (personnage fictif) insiste pour dire que seules les histoires vraies méritent d'être racontées. Scott lui-même nous avait déjà mentionné que l'histoire de Jeanie Deans était, en partie, véritable; il nous fera bientôt comprendre que les troubles qui ont presque ruiné Effie Dean étaient effectivement des événements historiques. Au même moment où le jeune et passionné avocat de Scott défend la nécessité des dialogues véritables, Pattieson regrette, quant à lui, le temps où le droit d'inventer était, sans doute, le plus grand attribut de l'écrivain².

De ce fait, les fameuses notes infrapaginales accumulées au cours des rééditions référaient souvent à de véritables documents historiques attestés par les historiens eux-mêmes et renforçaient de la sorte la crédibilité de la narration. L'une de ses notes contenait plus de 4500 mots! Il s'agissait

² Ibid., p. 7. (c'est nous qui traduisons).

presque là d'une histoire attestée incorporée à une autre, semi-fictive. De la sorte, une impression de véracité émanait alors de l'oeuvre qui en ressortait ainsi avec plus de vraisemblance. Néanmoins, et de façon à toujours tenir ses lecteurs dans un perpétuel état de questionnement face à la véracité des faits (attestés ou non), Scott n'hésitait pas à inclure d'autres notes en bas de pages tout à fait farfelues où Jedediah Cleishbotham, un de ses personnages fictifs, s'adresse aux lecteurs en imitant le style de l'auteur.

Donc, comme on le voit, bien avant les constatations d'André Daspré et de Jean Molino formulées au XXe siècle, Scott avait compris l'inextricable dichotomie de l'histoire et de la fiction incorporée dans le genre qu'il lançait. Toutes ses notes explicatives ultérieurement apportées en font foi. Ce faisant, Scott a réussi à inculquer une vérité essentielle à la masse de ses lecteurs. Cette vérité nous enseigne qu'une extrême vigilance est de mise face à tout énoncé historique, qu'il soit historico-fictif ou soi-disant attesté.

Cette constatation, nous l'avons justement faite lors de la rédaction de Nuit de pleine lune. En effet, nous avons dû faire d'intenses lectures et recherches pour simplement arriver à tirer un demi-consensus de la part des historiens. D'ailleurs, certains d'entre eux s'annoncent comme tels mais

agissent plutôt comme des colporteurs qui se contentent de ressasser des racontars. Nous pensons ici à Paul-François Sylvestre qui écrit dans ses Bougrerie en Nouvelle-France:

(...)mais il semble, par ailleurs, que les filles du roi aient parfois été filles de joie(...) ou (...) il a été dit que la vie de caserne favorisait les amitiés particulières. On peut même aller aussi loin que de dire que la guerre rapproche les hommes plutôt que de les éloigner³ (...)

Ces propos dénotent le parti pris ou les préjugés de l'auteur. En outre, nous avons par-devers nous maints autres exemples qui pourraient être produits et qui rappelleraient les judicieuses mises en garde d'un Walter Scott ou d'un Claude Lévi-Strauss. Pour n'en citer qu'un seul, mentionnons tout de go le triste sire qu'est le baron de La Hontan. Les opinions et les observations bourgeoises ou misogynes de ce contemporain du XVIIe siècle ne peuvent être intelligiblement lues qu'avec scepticisme. Toutefois, s'il s'avère juste, selon les propos de Réal Ouellet, professeur à l'Université Laval, que le témoignage de La Hontan ait été défiguré par la plume d'un moine indélicat, combien à propos se révèlent encore les mises en garde antérieures?

À présent, revenons aux questions formulées au début de

³ Paul-François Sylvestre, Bougrerie en Nouvelle-France, p. 54.

ce chapitre. Y a-t-il incompatibilité entre les énoncés de l'historien formel et la production littéraire du romancier de l'histoire? Mais non! L'une favorise la croissance de l'autre autant que celle-ci assure la survie de celle-là. Ces deux types de production sont intimement liés par un commensalisme qui, si on y regarde de près, ressemble fort à celui du mycorhize vivant en symbiose avec les racines de l'arbre auquel il s'est soudé et prospérant allégrement à ses côtés, malgré la diversité de leurs formes. Doit-on discréditer le roman historique et les faits qui y sont narrés en raison de la nature même de l'ouvrage? Répondre par l'affirmative supposerait alors que les anciens documents souvent politisés, textes filtrés au maximum puisque ne représentant qu'une facette d'une réalité évanouie, ou encore que les vieilles oeuvres artistiques souvent engagées, susceptibles de maintes interprétations, utilisées par l'historien, détiendraient la somme de la vérité absolue sur ce qui fut autrefois! Cela supposerait de plus qu'aucune variable humaine telle le parti pris, le mensonge, le désir de vengeance, la haine ou les omissions volontaires, n'entrerait dans ces témoignages laissés à la postérité pour être attestés, interprétés puis promulgués par l'historien. Il serait ici fort judicieux d'en douter au même titre que le philosophe français Pierre Bayle soulignant, fort justement, que l'histoire naît et meurt avec l'infinie opposition de

témoignages toujours douteux... Commentant l'histoire des Algonquins de la belle province, Peter Hessel, auteur de The Algonkin Tribe et journaliste canadien, ayant étudié à la manière des historiens ce sujet épineux, soutient sans ambages cette même position:

Toutefois, pour être juste envers les Iroquois, il faut noter que les atrocités décrites antérieurement n'ont pas été rapportées par des observateurs neutres. Comme il arrive souvent, en de telles circonstances, l'exagération et la haine peuvent avoir coloré ces témoignages, et bien d'autres encore, de façon significative.⁴

⁴ Peter Hessel, The Algonkin Tribe, p. 50.

CHAPITRE IV

ESSAIS DE TYPOLOGIES

Le chapitre précédent nous a démontré qu'une extrême vigilance est de mise face à tous énoncés historiques. Bien que les documents soient d'époque, les impondérables humains, que nous savons forcément inclus dans tous les témoignages devenus historiques, devraient nous inciter à faire la part des choses entre la réalité et la fiction qu'ils contiennent. Ayant bien conçu cette donnée, plusieurs ont tenté, certains timidement, d'autres hardiment, de cerner les genres du roman historique. De façon à les bien circonscrire, l'établissement d'une typologie exhaustive s'est avéré essentiel aux yeux de maints théoriciens.

Toutefois, la chose apparaît plus aisée à dire qu'à faire car, lors de chaque essai typologique rencontré, nous avons relevé certaines lacunes ou certaines extravagances dans la formulation. Une parenthèse s'ouvre toutefois ici pour l'essai de David Cowart qui, par ses catégories vastes autant que précises, résume mieux que quiconque la quiddité du roman

historique.

Cela dit, nous ne voudrions certes pas rejeter entièrement les propos des autres théoriciens que nous avons consultés. Bien que leur typologie soit déficiente, maints de leurs commentaires se sont avérés forts utiles à notre compréhension du roman historique et ont été exploités lors de la rédaction de ce mémoire.

1. Typologie de Yvon Allard

Dans cet ordre d'idées, le premier de nos quatre théoriciens, Yvon Allard, dans Paralittérature¹, distingue trois types de romans historiques. Selon lui, il y a d'abord le roman historique dit RÉALISTE qui, comme son appellation le laisse supposer, s'en tient autant que faire se peut aux faits rapportés par l'historien. Sans ambages, Allard ajoute qu'un roman qui s'en tiendrait à la simple mention des dates, lieux et événements pourrait s'avérer mortellement ennuyeux. C'est le cas par exemple de Une Fille de la Nouvelle-France, Vie de Magdeleine de Verchères et l'Histoire de son époque 1665-1692 de Sir Arthur George Doughty.

Son second type de roman historique est dit LYRIQUE. Il est constitué à partir de personnages principaux inventés ou

¹ Yvon Allard, Paralittérature, p. 213.

copiés sur des modèles d'époque. L'évocation de ces véritables personnages de l'histoire ne constitue que le fond lointain de la scène. Dans cette catégorie, Allard classe les oeuvres de Dumas, de Vigny et de Walter Scott.

Le dernier type en lice ressemble au roman social et se rapproche de la chronique puisqu'il aborde diverses questions contemporaines sous une forme imaginaire. C'est le cas, mentionne-t-il, de L'affaire Master de Burt Hirschfield, dont la forme se juxtapose autant aux genres du roman policier qu'à celui du roman d'espionnage ou du roman de science-fiction. Ce type est appelé POLITIQUE-FICTION.

Bien qu'ayant l'insigne qualité d'être sobre, cette catégorisation ne tient pas compte de ces oeuvres où l'auteur choisit d'utiliser des événements fictifs ou réels du passé pour ensuite hardiment présumer de l'avenir. C'est le cas par exemple de Russell Hoban avec Riddley Walker où le secret de la bombe atomique, ayant été perdu par notre civilisation désormais éteinte, est redécouvert une seconde fois, engendrant à nouveau les horreurs que nous connaissons. Non plus, elle ne tient compte de ces oeuvres où l'auteur choisit un moment marquant d'autrefois pour en supputer ingénieusement les tenants et aboutissants non attestés par l'histoire comme dans l'oeuvre de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard. De

plus, Allard classe la série des Rois maudits de Maurice Druon dans sa deuxième catégorie, alors qu'il nous apparaît extrêmement contentieux de soutenir cette affirmation. Les personnages dominants de cette série ne sont pas des héros inventés ou copiés sur de multiples modèles. Au contraire, chacun d'eux a son nom inscrit noir sur blanc dans les pages de nos dictionnaires et aurait, à la suite de ses actions individuelles et motivées, changé le cours de l'histoire.

2. Typologie de Gilles Nélod

Pour sa part, notre deuxième théoricien, Gilles Nélod, qui est entre autres secrétaire du Groupe Roman, critique et membre du Comité de rédaction de la revue Marginales, s'entient dans son Panorama du roman historique² non pas à trois mais à huit types de romans historiques.

Son premier est le ROMAN À CADRE HISTORIQUE PRÉCIS "où vivent des héros imaginaires, avec toutes leurs aventures, leurs espoirs, leurs amertumes", qu'il faut différencier du ROMAN À PERSONNAGES HISTORIQUES "dans lequel la liberté du créateur se restreint à mesure que la connaissance du passé se précise." Vient aussitôt le ROMAN HISTORIQUE ROMANTIQUE qui "procède d'une curiosité d'ordre affectif et tente d'y satisfaire par le pittoresque, la couleur locale et une

² Gilles Nélod, Panorama du roman historique, p. 497.

action, une imagination souvent débridées." Nélod illustre ce type par les oeuvres de Hugo. Le quatrième est le ROMAN ROMANESQUE, qui serait un "sous-produit du ROMANTIQUE s'attachant aux amours, aux aventures d'individus, souvent imaginaires ou très mal connus, dans une (situation historique)." Puis il y a le FEUILLETON qui "descend d'un échelon et qui forge des légendes tenaces plaisant au public." Le sixième est le "PROFESSOREN-ROMAN qui tend à vulgariser une science historique sérieuse." Nélod les qualifie aussi de romans à thèse. Les oeuvres de Scott et de Vigny y figurent. Le septième est le ROMAN HISTORIQUE D'ÉRUDITION qui "s'appuie sur une documentation plus ou moins étendue et sûre; il vise à une reconstitution poussée parfois jusqu'au détail." Les oeuvres de Flaubert, au dire de Nélod, résument ce type. En dernier lieu vient la FRESQUE HISTORIQUE: "synthèse parfaite et volontaire de l'art, de la science du chartiste et de l'affectivité frémissante". Nélod résume ce type par l'oeuvre de Tolstoï.

Ici, la difficulté réside dans les trop brèves descriptions des catégories nélodiennes. En effet, nous aurions peine à distinguer les propriétés discursives de la FRESQUE HISTORIQUE et du roman À PERSONNAGES HISTORIQUES. Dans la même veine, le roman À CADRE HISTORIQUE est difficilement distinguable du roman ROMANTIQUE. Nous sommes au regret de

constater qu'il y a de nombreux chevauchements qui brouillent la clarté qu'on voudrait reconnaître dans chacun des types répertoriés.

3. Typologie de John Tebbel

John Tebbel, qui est à la fois historien et romancier, distingue, à son tour, trois sortes d'écrits historiques. Aussi étrange qu'il y paraisse, le premier qu'il considère est le HISTORICAL DOCUMENT, le document historique (archives), qui n'est lu que par quelques rares initiés et qui restera éternellement aride et stérile pour la masse des lecteurs. Le second, l'HISTORICAL FICTION se veut un écrit dans lequel les événements narrés ont pris place avant la naissance de l'auteur obligeant ce dernier à une recherche exhaustive. En outre, celui-ci a l'obligation morale de se conformer aux faits attestés par le premier type tout en gardant le privilège de broder autour de ceux-ci une trame fictive, saisissante mais vraisemblable lorsqu'ils sont carentiels. John Tebbel insiste sur le conformisme face aux faits attestés que doit respecter le romancier de l'histoire. Vient en troisième lieu l'HISTORICAL ROMANCE qui apparaît quant à lui comme une sous-classe du précédent, car les incursions de chambre à coucher occupent, au dire de Tebbel, plus souvent qu'autrement le devant de la scène de ce type. La recherche historique préalable aux faits narrés semble inexistante sinon

complètement travestie.

À John Tebbel, nous faisons substantiellement les mêmes remarques qu'à Yvon Allard. Spécifions en outre que l'obligation morale, dont il fait état, nous apparaît des plus discutables. Un débat pourrait ici aisément prendre place entre les fervents de cette position et les tenants de cette autre tendance qui maintiennent une ligne moins dure, c'est-à-dire qui fait à l'imaginaire du romancier une place plus large. Pour notre part nous nous en abstiendrons car là n'est pas notre propos.

4. Typologie de David Cowart

Certes, la tâche du théoricien demeure malaisée. À la lumière de ces trois essais typologiques, nous ne nous en apercevons que trop. David Cowart, professeur à la South Carolina University et auteur de History and the Contemporary Novel en a fait la constatation. Corroborant cette affirmation, il nous rapporte deux de ses trouvailles.

D'abord, celle d'Avrom Fleischman dans The English Historical Novel: Walter Scott to Virginia Woolf. Selon ce dernier, pour qu'un roman soit considéré HISTORIQUE, il doit faire référence à une époque précédant, de deux générations au minimum, la naissance de l'auteur, il doit mentionner certains

événements politiques ou sociaux relatifs à la période choisie et il doit ressusciter au moins un personnage ayant réellement existé.

On le constate, ces critères sont purement arbitraires et ne peuvent que difficilement emporter notre assentiment. À ce compte-là, chacun de nous pourrait y aller de ses exigences pointilleuses et favoriser tel type de son goût plutôt que tel autre! Que dire maintenant des conclusions d'Ina Schabert rapportées par Cowart qui, dans un esprit d'ouverture évident, établit une longue et fastidieuse liste de variantes possibles au roman historique, dont voici quelques exemples: BIOGRAPHIE FICTIVE, ROMAN INTERPRÉTATIF DE L'HISTOIRE, PARODIE, BURLESQUE, ETC.

Tâcher d'inclure maintes élusives données pour espérer cerner à quelque part la quiddité du roman historique semble aussi vain que de vouloir la restreindre par quelques critères trop stricts.

David Cowart doit avoir saisi cette vérité, car sa pensée globale, aussi simple et précise que vaste, nous apparaît d'une grande cohérence:

Je préfère, quant à moi, définir simplement et largement le ROMAN HISTORIQUE, comme étant une fiction dans

laquelle le passé apparaît avec une certaine insistance. Une telle fiction n'exige ni le concours d'individus ou d'événements ayant pris place dans l'histoire attestée, ni que cette fiction appartienne à une époque spécifique. Ainsi, je considère être roman historique toute fiction dans laquelle une conscience historique se manifeste fortement soit dans les personnages soit dans l'action³.

Cette sobre concision s'accommode aisément de quatre pivots par lesquels Cowart entend circonscrire l'ensemble des variantes composant le roman historique.

Le premier, THE WAY IT WAS, se rapporte à ces oeuvres où l'auteur cherche à reproduire, à ressusciter une époque révolue dans toute sa vraisemblance, soit en peignant de façon minutieuse sa couleur locale extérieure autant que sa couleur locale intérieure. La recherche préliminaire à la création occupe en l'occurrence une part prépondérante dans les travaux de l'auteur. Cowart illustre cette catégorie au moyen de l'oeuvre de Marguerite Yourcenar, Les Mémoires d'Hadrien.

Le deuxième, THE WAY IT WILL BE, englobe ces oeuvres où, dans un décor et un contexte de jadis, l'auteur exploite certains faits fictifs pour mieux supputer l'avenir. La créativité de l'auteur joue ici un rôle de première importance, car tout le noeud de son action s'enroule autour

³ David Cowart, History and the Contemporary Novel, p. 6. (c'est nous qui traduisons).

d'événements probables mais non encore advenus. L'oeuvre de H.G. Wells, The Time machine, est un exemple convaincant et tout à fait probant. Une des spécialités de cette catégorie consiste à prédire de vraisemblables et spectaculaires catastrophes pour la race humaine.

THE TURNING POINT est le troisième pivot, ou encore, la troisième catégorie possible par laquelle le romancier peut, s'il lui en prend la fantaisie, identifier un moment précis de l'histoire où les causes latentes d'un événement marquant ont pris place. Décrivant ce moment et le contexte qui l'a vu naître, le romancier remonte la filière du temps, explique et interprète à sa façon les conséquences qui en ont résulté. La fiction joue ici un rôle subordonné, car les grandes lignes de l'histoire étant manifestement connues, seule une interprétation des plus probantes méritera et retiendra l'intérêt du lecteur critique.

Finalement, THE DISTANT MIRROR, quatrième pivot de la définition cowartienne, implique, de la part du romancier, qu'il intègre dans un contexte d'autrefois certaines de nos préoccupations contemporaines. Ainsi, des préoccupations féministes, scientifiques ou même environnementalistes pourraient apparaître dans un roman où l'action se déroulerait au Xe siècle! La meilleure illustration de cette tendance

demeure le chef-d'oeuvre d'Umberto Eco, Le Nom de la rose, qui se veut un mélange de roman policier et de science-fiction autant que roman historique. L'intérêt de cette catégorie consiste, entre autres, à repérer et à analyser le choc des oppositions d'idées ainsi créées.

Ces quatre pivots étant rapidement circonscrits, l'auteur nous indique qu'il serait faux de croire que tous les romans historiques se classent aisément dans l'une ou l'autre de ces catégories. À l'exemple des quatre types de personnalités définis par la psychologie jungienne, certaines oeuvres peuvent appartenir à deux ou trois des quatre catégories décrites antérieures. Ainsi l'approche nuancée de Cowart se résume en ces quelques mots:

Pour évaluer le roman historique adéquatement, il faut élaborer une approche analytique qui permette aisément la généralisation autant que la distinction. Il faut être en mesure de répertorier les divers types de roman historique en catégories spécifiques qui s'excluent mutuellement⁴.

Enfin, voilà une typologie consistante qui, de par sa simplicité, embrasse l'ensemble des variations existantes. On s'en doute, les types répertoriés par Cowart englobent en tous points ceux des théoriciens vus antérieurement. Ils ont en

⁴ Ibid., p. 16. (c'est nous qui traduisons).

outre l'indéniable avantage de les nuancer et de mieux les préciser.

Ainsi notre roman intitulé Nuit de pleine lune est un amalgame de deux types appartenant à la typologie cowartienne. D'abord, il s'agit d'une oeuvre où nous avons tenté de ressusciter une époque révolue dans toute sa vraisemblance, peignant une couleur locale intérieure et extérieure aussi précise que possible, soit: THE WAY IT WAS. Néanmoins, comme il apparaîtra toujours difficile, sinon impossible, de réussir parfaitement ce genre, les caractéristiques du DISTANT MIRROR y apparaîtront forcément. Les siècles ayant coulé sur les hauts faits de l'humanité sans avoir laissé aucun témoin oculaire, qui peut prétendre réellement connaître et ainsi rendre entièrement ce que fut le passé? En l'occurrence, certaines de nos questions contemporaines se transposeront manifestement dans l'oeuvre, à savoir:

1) Quelles sont les prétentions légitimes des autochtones sur le vaste territoire canadien présentement exploité par les colonisateurs que nous sommes? Les propos des membres du Conseil souverain se veulent une réponse à cette interrogation.

2) Quels étaient le statut social de nos aïeules ainsi

que les possibles fonctions qu'elles pouvaient espérer exercer? Les soucis d'Hélène concernant son avenir en Nouvelle-France ainsi que les projets des filles du roi reflètent cette facette de nos préoccupations.

3) Quel type d'individus étaient nos ancêtres? Étaient-ils des repris de justice ou des gens respectables? Le résultat de nos recherches, sur ce point, est condensé au chapitre IV de notre partie création.

Ayant bien compris les caractéristiques de ces genres, il restait à effectuer une recherche aussi exhaustive que possible sur le XVII^e siècle et ses moeurs puis à y intégrer nos points d'intérêt. Ceux-ci ressemblent à (puisque nous sommes tentée de le dire écrivons-le) de souhaitables anachronismes. En effet, cette forme d'anachronismes devient souhaitable dans la mesure où elle parvient à créer des points de références suscitant l'intérêt des lecteurs contemporains que nous sommes.

Au même titre que le tableau du maître, l'oeuvre du romancier, et à la limite, l'histoire elle-même, n'existent réellement que si elles sont intimement goûtées par nos sens puis profondément gravées dans notre mémoire.

CHAPITRE V

LE DILEMME DU TON ET DU LANGAGE

À ce stade-ci de notre questionnement sur la quiddité du roman historique, abordons le sujet de la rédaction elle-même, qui n'est point une mince affaire. Bien sûr, il y a la recherche exhaustive de documents pertinents à l'époque que l'on a choisi d'exploiter. Puis il y a le fil conducteur diégétique jalonné de péripéties et de rebondissements qui doit maintenir l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin et qu'il faut créer de toutes pièces. Mais il y a plus encore: quel est le ton et quel est le langage qu'il convient d'adopter de façon à faire "passer pour vraisemblable" l'histoire que l'on s'apprête à raconter?

Si nous avons du passé quantité d'écrits et d'images rappelant des réalités désormais éteintes, nous n'avons en revanche que peu de traces des paroles vives ou susurrées qui furent autrefois. L'invention du phonographe n'ayant été rendue possible qu'au XIXe siècle... Comment alors tenter de reproduire avec justesse ce qui ne peut plus être entendu? Ces émouvants et décisifs discours amoureux, ces terribles et

tonitruantes prises de bec entre protagonistes de naissance, ces secrets complots chuchotés derrière les murs d'imprenables forteresses devront-ils pour toujours rester dans l'ombre impénétrable des siècles écoulés?

La grande romancière et essayiste née au début de notre siècle, Marguerite de Crayencour Yourcenar, connaît bien le sujet qui nous préoccupe. Grâce à la rédaction des Mémoires d'Hadrien, en 1951, et de L'Oeuvre au Noir, en 1968, elle a résolu à sa façon le dilemme ici posé. Ces deux oeuvres, soit dit en passant, appartiennent respectivement à la quatrième puis à la première catégorie de la typologie de David Cowart.

Pour elle, comme pour tous les romanciers de l'histoire, l'important est de parvenir à suffisamment "ressentir comme siennes les expériences et les émotions des ancêtres." Pour ce faire, il lui faut, aussi intensément que faire se peut, se transposer en pensée, s'imprégner, se fondre dans la chair, le coeur et l'âme des personnages évoqués, qu'ils soient imaginaires ou non. Cette manière de faire constitue la seule méthode valable permettant de maintenir, pour chaque personnage distinct, une égalité de ton (discours) mais aussi de raisonnement (couleur locale intérieure).

L'élaboration des mémoires fictifs de l'empereur Auguste

Hadrien ou les propos humanistes d'un "Zénon" du XVI^e siècle ont justement pu être rendus grâce aux connaissances de l'auteur sur la supposée vie de ces derniers mais aussi et surtout grâce à une plausible et vivante reconstitution de leur quiddité. Faisant d'innombrables retours sur ses oeuvres antérieures, combien de fois la romancière n'a-t-elle pas mentionné: "Je crois que (...) a pu les voir ainsi" ou "Je crois le ton de ce passage à peu près exact."

Admettons-le, l'histoire des historiens, en sa qualité d'aspirante au titre de science, ne tient guère compte des impressions, des sensations ou des dernières et tragiques pensées des grands seigneurs ou des misérables serfs de jadis. Qu'advient-il de la spontanéité de leur langage, des sous-entendus de leurs propos, de leurs murmures angoissés ou menaçants, de toutes ces paroles et intonations qui ont, personne ne peut le nier, certainement dû être émises? Robert Toupin, jésuite, historien de formation et auteur de nombreux ouvrages dont Arpents de neige et Robes noires, ne se formalise pas pour avouer:

Chaque historien se fait un "certain" portrait de l'expérience vécue dans un autre siècle et laisse souvent de côté les confidences ou l'aveu des protagonistes, décantés, au besoin, à l'étalon d'un structuralisme

pointilleux¹.

Les textes que nous ont légués les époques successives sont empreints de conventions dialectiques ou d'un style tragique. Les poètes d'autrefois faisaient, aux dires de Marguerite Yourcenar, "office de filtre" du langage. Donc, des échanges oratoires et des voix mémorables de jadis ne nous sont forcément parvenues que de rares et célèbres paroles: "Je vous répondrai par la bouche de mes canons" ou encore "Veni, vidi, vici..." De ce fait, les premières représentations vraisemblables de la parole ne furent rendues qu'au XIXe siècle par ces grands romanciers dramaturges suffisamment talentueux et inspirés pour nous les faire entendre.

C'est à eux que l'on doit la résurrection crédible et colorée des présumés ou plausibles échanges verbaux du passé. Cet élément crucial de toute représentation historique efficace déterminera toujours notre inconditionnel attachement ou notre irrémédiable désenchantement face à l'histoire. "Nous sommes d'accord. Si le langage de nos personnages est si important, c'est qu'il les exprime ou les trahit tout

¹ Robert Toupin, sj, Arpents de neige et Robes Noires. Brève relation sur le passage des Jésuites en Nouvelle-France aux XVIIe et XVIIIe siècles, p. 81.

entiers²."

Gilles Nélod, dans son Panorama du roman historique dont nous avons parlé antérieurement, soutient allégrement cette affirmation. Ce faisant, il porte à notre attention quatre facettes déterminantes du problème, soit un langage éminemment approprié, la reconnaissance des types, le pédantisme et les anachronismes. Examinons-les donc.

Lorsqu'il édifie son oeuvre, le romancier de l'histoire se trouve effectivement confronté à un réel et sérieux dilemme, puisqu'il doit bâtir de manière convaincante un pont linguistique solide entre deux époques. Ce pont magique entre l'époque de la diégèse et celle où l'auteur écrit aura pour but de guider le lecteur vers la compréhension d'une réalité révolue tout en évitant, par la comparaison facile, de le ramener trop brutalement vers le présent. Selon Nélod, des propos tels que "cet édifice a aujourd'hui fait place (...)" ou "de nos jours de telles pratiques n'existent plus que chez (...)" demeurent faciles à tenir, mais apparaissent hautement répréhensibles puisqu'ils brisent abruptement l'illusion de rapprochement si difficile à instaurer.

² Marguerite Yourcenar, "Ton et Langage dans le roman historique", La Nouvelle Revue française, vol. 40, no 238, octobre 1972, p. 104.

Cette question s'est effectivement posée avec acuité lors de la rédaction de notre partie créative. Ainsi, le choix du nom de notre héroïne, Hélène Valois, s'est vu sujet à discussion. Nous savons que la maison des Valois en France régna de 1328 à 1589 et que le trône passa ensuite à celle des Bourbons. Or, l'action de Nuit de pleine lune se déroule en 1665, soit 76 ans seulement après l'avènement des Bourbons. Pour ceux qui ignoraient ce fait, la difficulté ne se pose même pas; mais pour ceux qui en sont conscients nous nous sommes vue forcée d'ajouter cette phrase à notre texte original: "Le peu de parenté dont elle se souvenait s'était jadis expatriée pour d'obscurcs raisons jamais éclaircies devant elle." À elle seule et pour des raisons évidentes, cette ligne pourrait désormais être la source d'un second tome.

Au niveau des dialogues, un auteur devrait éliminer d'emblée l'emploi de la langue archaïque uniquement comprise par une infime minorité, et devrait opter pour un compromis acceptable favorisant l'utilisation de mots et expressions de l'époque restés compréhensibles tout en créant l'effet voulu, soit une agréable sensation d'exploration véritable du passé. Ainsi, nous nous sommes longuement interrogée sur la légitimité de faire se tutoyer entre eux le marquis de Tracy, l'intendant Jean Talon et le gouverneur de Courcelle. On sait

qu'à la cour de France, le vouvoiement était de mise. Mais qu'en était-il hors des lieux officiels? Il est fort probable que les amis de longue date en venaient à se tutoyer. Toutefois, n'ayant pu mettre la main sur une preuve tangible attestant cette possibilité et désirant ne point trop détonner, nous nous sommes vue contrainte de rétablir en maître les "vous" dans leurs conversations.

Sur ce point, Nélod soutient qu'un auteur ne devrait jamais manquer une occasion de faire parler ses personnages. Ce moyen facilite le contact entre eux et les narrataires tout en produisant une familière impression de proximité qui donne vie au récit.

Au demeurant, l'impression fantasmagorique de proximité demeure la raison primordiale incitant à la lecture du roman historique. En voyageant à travers le temps, le lecteur transgresse la loi de la quatrième dimension, vibre à l'unisson aux difficultés, victoires et amours du défunt ressuscité, prend parti pour ou contre les nombreux protagonistes et s'émeut en pensant quelle aurait été sa propre vie en ces temps reculés. En conséquence, les héros décrits doivent, de par leurs attitudes et pensées, correspondre vraisemblablement à des types précis d'individus aisément reconnaissables.

La reconnaissance effective de ces types en soi-même ou en ceux qui nous entourent est à la source de tout sentiment de proximité. Malheureusement pour eux, les historiens ne sont pas et ne seront jamais en mesure de fournir tous les détails requis pour la reconstitution plausible et attachante d'une personnalité historique. Le fait de se borner aux données tangibles prouvables et mesurables fossilise toutes tentatives d'approche psychologique d'un personnage donné. Seul le romancier peut évoquer une réalité évanouie, en procédant par d'ingénieuses déductions, en utilisant aussi par exemple des journaux intimes, ou la correspondance d'alors, et grâce à sa connaissance du genre humain.

Le souci constant du romancier de donner dans le plausible et le vraisemblable tout en laissant place à la créativité doit à tout prix éviter sa pédante contrepartie. Par une recherche exhaustive de documents révélant l'époque à laquelle il s'attarde, le chercheur accumule une quantité considérable de données, de faits, de dates et de descriptions. Tel que nous l'avons mentionné auparavant en décrivant la première des trois catégories de Gilles Nélod, utiliser abusivement chacun de ces outils serait mortellement ennuyeux. D'une part cela ne cadrerait pas avec une évocation plausible de la réalité car, dans leur pratique quotidienne, les gens n'examinent pas à outrance l'ensemble des détails qui

les entourent. D'autre part l'action et l'intrigue du roman en seraient lamentablement affaiblies.

Finalement, Nélod soutient qu'il importe de saisir dans son apparition linéaire autant qu'individuelle la succession des événements qui marquent les changements. Cette mesure apparaît évidente et pourtant, elle demeure, selon lui, à la source de la plus commune des erreurs. Nous parlons ici des anachronies plus ou moins évidentes qui se faufilent subrepticement entre les lignes. Comme exemple, Nélod mentionne le fameux Cinq-Mars où Alfred de Vigny fait intervenir le père Joseph à un moment où, en réalité, sa mort était survenue une année plus tôt.

S'agissait-il ici d'un anachronisme involontaire commis par Vigny? ou était-ce un subterfuge de sa part? Pour David Cowart, la question apparaît hors de propos. Il lui suffirait de savoir que l'oeuvre, incontestablement, s'intègre dans sa première catégorie, THE WAY IT WAS", puisqu'elle tente de reproduire dans toute sa vraisemblance une époque révolue. Subtilement, nous avons usé, dans Nuit de pleine lune, d'un tel artifice. Notre marquis Alexandre de Prouville de Tracy affiche, dans notre oeuvre, une vitalité d'homme en pleine force de l'âge. Il paraît aisément avoir une quarantaine d'années. Dans les faits, en 1665, le marquis de Tracy avait

plus de soixante ans. Toutefois, n'ayant jamais mentionné son âge à l'intérieur de notre roman et la possible vitalité du marquis n'ayant jamais été infirmée par les chroniqueurs de l'époque, nous ne croyons pas avoir fait tort à la vraisemblance des faits.

Et pour ce qui est du jeu des dates dans les oeuvres telles que celles de Vigny, le professeur rétorque volontiers:

En fait, l'histoire doit aussi s'accommoder des récits imaginaires et des mythes. L'historien ne nous dévoile pas le passé mais il nous fait voir une version de celui-ci, car l'histoire, comme les récits imaginaires, nous oblige à faire une sélection de détails, à mettre l'accent à certains endroits plus qu'à d'autres et à adopter une forme narrative³.

³ David Cowart, History and the Contemporary Novel, p. 17. (c'est nous qui traduisons).

CHAPITRE VI

LES DEVOIRS DU ROMAN HISTORIQUE

Si par l'éloquence de ses strophes le poète charme son lecteur, et si par les tribulations de ses personnages fictifs l'écrivain captive son public, le romancier de l'histoire, comme un pédagogue dévoué, cherche à subjuguier les masses en immortalisant dans leurs esprits contemporains un passé qu'il réactualise.

Nous l'avons constaté antérieurement, sa tâche est des plus ardues. Pour sa part, l'historien officiel à la plume restreinte demeure dans l'incapacité d'atteindre l'objectif ici fixé par le romancier, car l'art de raconter de façon émouvante les événements du passé est, et Marguerite Yourcenar en conviendrait, l'atout incontestable de ce dernier, le dotant ainsi d'un moyen privilégié de transmission des connaissances historiques. Dans Les Yeux ouverts, la romancière nous donne les raisons pour lesquelles elle a choisi d'écrire des romans tels Mémoires d'Hadrien ou L'Oeuvre au noir plutôt que des traités ou des livres d'histoire:

Parce que je voulais offrir un certain angle de vue, une certaine image du monde, une certaine peinture de la condition humaine qui ne peut passer qu'à travers un homme, ou des hommes(...) Mais en même temps je me méfie du fait que l'Histoire systématise, qu'elle est une interprétation personnelle qui ne s'avoue pas telle, ou au contraire qu'elle met agressivement en avant une théorie prise pour une vérité, qui est elle-même passagère¹.

John Tebbel, historien de formation et romancier de l'histoire par choix, en sait quelque chose. Lors de la troisième "Burton Lecture", seule conférence qui fut publiée sous forme de brochure par l'Historical Society of Michigan, Tebbel avait été l'orateur invité de la Central Michigan University. Son exposé nous est désormais accessible sous le titre "Fact and Fiction / Problems of the Historical Novelist". Dans cet exposé d'une grande logique et d'un humour mordant, l'orateur nous raconte, entre autres, un fait des plus cocasses mais aussi des plus révélateurs.

Ayant publié un "intéressant" volume d'histoire officielle intitulé France and England in North America, l'auteur se rendit compte qu'à travers ce vaste monde, seuls quelque misérables cinq mille exemplaires avaient été vendus. L'intérêt du public et son potentiel d'acquisition de connaissances historiques étant à son plus bas, Tebbel décida

¹ Marguerite Yourcenar et Matthieu Galey, Les Yeux ouverts: entretiens avec Matthieu Galey/Marguerite Yourcenar, p. 62.

de réaborder le même sujet par un biais différent. Il ressuscita alors son héros initial, "Sir William Johnson", à l'intérieur d'un roman historique. Cette fois, plus d'un demi-million de copies furent vendues.

Pour Tebbel, le roman historique a une mission à exécuter, un devoir à accomplir. Cette mission, ce devoir consistent à faire aimer l'histoire à tous ces gens qui sans son intermédiaire n'auraient jamais été effleurés, intéressés puis conscientisés par leur passé. Tebbel va même plus loin en affirmant:

Je crois que toute société, qui a une connaissance inadéquate ou fausse de ce qu'elle a été, peut difficilement savoir ce qu'elle est. Il me semble, de plus, que les questions ayant trait aux difficultés sociales de l'Amérique (...) peuvent aisément être résolues, dans une large mesure en pointant du doigt l'ignorance profonde des Américains concernant le passé de leur propre pays².

Comme on le constate, le roman historique représente pour Tebbel un puissant agent d'information, possède un pouvoir de diffusion non négligeable ainsi qu'une capacité d'imbibition de la masse réticente. Seul point sombre à ce tableau prometteur, ce genre possède aussi ses limites, et c'est en

² John Tebbel, Fact and Fiction/Problems of the Historical Novelist The Burton Lecture, p. 11. (c'est nous qui traduisons).

ces mots que l'auteur les résume: "Il me semble que le problème majeur du romancier est de raconter un récit historique en gardant pour cadre les faits attestés, sans les travestir au profit du récit³."

Voilà sans doute pourquoi il reste de mise, lors de l'analyse de la composition d'un roman historique, de vérifier jusqu'à quel point la fiction corrobore les faits attestés. Adoptant les affirmations de Tebbel, Margaret Scanlan de l'Indiana University, dans "The Disappearance of History: Paul Scott's Raj Quartet", n'échappe pas au piège de l'habitude ainsi établie.

Avec un grand souci du détail, elle nous signale que les deux mille pages qui constituent l'oeuvre de Paul Scott représentent une recherche impeccable sur l'histoire anglo-indienne (Inde) d'avant la deuxième guerre mondiale et sur la fin de ce régime. Maintes pages de son exposé furent consacrées à en relever les tenants et les aboutissants, tout autant qu'à pointer à travers les quatre romans les liens qui les unissent et les circonscrivent.

De ce point de vue, cette laborieuse vivisection thématique ne peut manifestement pas nous éclairer sur

³ Ibid., p. 4. (c'est nous qui traduisons).

l'essence même du roman historique. En effet, que nous importe de savoir que le fil d'Ariane qui nous guide tout au long de The Jewell of the Crown, The Day of the Scorpion, The Towers of Silence et A Division of the Spoils est tissé à même la trame brodée sur les deux thèmes suivants, soit l'inévitable fatalité que constitue la perte des êtres qui nous sont chers et la déchirante illusion des rêves?

Beaucoup plus intéressante, à notre avis, est l'opinion de l'auteure qui s'étonne étrangement du fait que le roman historique en question se termine par un poème lyrique:

(...)toutefois, terminer un grand roman historique avec un poème consiste à faire plus qu'unifier ses divers récits; c'est de passer d'un genre qui exige que l'on se conforme aux réalités sociales et aux événements politiques, à un autre qui s'affranchit de ceux-ci⁴.

Cette remarque qui rappelle celle de Tebbel mérite effectivement qu'on s'y attarde un peu. Prétendre de la sorte que le roman historique est tenu de, doit s'engager à, ou est mandaté pour se conformer à la réalité sociale et aux événements politiques d'une époque donnée, et que de ce fait, il ne peut, à l'exemple d'un genre plus libre, telle la poésie, s'affranchir de ces contraintes, nous semble pour le

⁴ Margaret Scanlan, "The Disappearance of History: Paul Scott's Raj Quartet", Clio, vol. 15, no 2 (1986), p. 154. (c'est nous qui traduisons).

moins totalitaire. Bien sûr, il existe certains ouvrages qui s'y conforment mais, avouons-le dès à présent, la majorité s'émancipe de ces encombrantes et astreignantes restrictions.

David Cowart dans History and the Contemporary Novel et Gilles Nélod dans Panorama du roman historique ont su démontrer, avec maints exemples à l'appui, que de tels propos ne tiennent pas compte de la réalité. Répertoriant chacune à leur façon les tendances générales de ce genre, leur étude détaillée nous montre que celles-ci s'étendent de la plus stricte adhésion aux faits attestés à une liberté littéraire qui, en regard des sujets abordés, frôle la diffamation et même l'hérésie.

Ceux qui, comme nous, ont su considérer la gamme offerte par le genre qui nous concerne ne pardonneraient qu'avec difficulté les propos tenus par Margaret Scanlan. Heureusement, celle-ci adoucit sa position en citant plus loin une phrase de Paul Scott tirée de The Jewell of the Crown: "Some element is always missing: History doesn't record the answer or even pose the question." Et encore: "Moreover the raw material of history are endlessly vulnerable to interpretation."

Voilà qui est plus raisonnable et qui défend une position

beaucoup plus tenable, puisque chacun sait pertinemment que le romancier de l'histoire, de par le pouvoir que lui confère son art, est celui qui excelle à intégrer l'histoire attestée (tout aussi subjective que l'autre) au coeur de sa propre vision historique, la transformant de la sorte en un mythe qui constituera une vraisemblance mémorable, et qui pourtant ne sera et ne pourra jamais être tenue pour "vérité absolue".

CHAPITRE VII

GRIEFS DE ALESSANDRO MANZONI

Bien avant que Gilles Nélod ne se penche sur les variantes possibles du roman historique, avant même que Goerg Lukàcs ne suppute les raisons de sa naissance, en fait, peu de temps avant que Louis Maigron n'écrive sa thèse sur les influences de Walter Scott, Alessandro Manzoni travaillait déjà à jeter les bases de son Del romanzo storico.

Cet ouvrage, qui se veut la somme de ses réflexions sur le sujet, lui coûta plus de vingt-deux ans de sa vie, soit de 1828 à 1850. Sandra Bermann, qui le traduisit de l'italien à l'anglais aussi tardivement qu'en 1984, affirme sans ambages, dès la deuxième phrase de sa préface, que l'essai de Manzoni est le plus important qu'ait connu le XIXe siècle.

Manzoni vécut de 1785 à 1873. Sa pensée littéraire évolua périodiquement, parfois contradictoirement, pour se résumer en trois étapes distinctes. De 1801 à 1809, il écrivit principalement de la poésie influencée par le courant néo-classique de l'époque. Les années qui s'échelonnent de

1810 à 1827 furent très productives: de la poésie aux romans historiques en passant par quelques essais théoriques, il afficha clairement son adhésion au courant romantique italien. Puis, de 1828 à 1850, qui furent les années de la composition de Del romanzo storico, Manzoni renie ses travaux antérieurs poétiques ou fictifs, proclame la suprématie de la raison et de la logique et affiche manifestement sa nouvelle préférence pour tout ce qui est "moral et vrai".

Personne ne peut expliquer avec certitude le pourquoi de cette soudaine palinodie. À l'origine, Manzoni défendait vigoureusement la légitimité du roman historique, s'autorisait, de surcroît, à produire des oeuvres de ce genre - nous pensons ici à son I promessi sposi, qui connut un succès monstre; les Italiens d'alors proclamèrent Alessandro Manzoni leur Walter Scott national. Pour lui, les interstices non remplis par l'histoire, délaissés par elle, ne pouvaient être comblés que par le roman historique.

Si l'on enlève au poète ce qui le distingue de l'historien, son droit d'inventer, que lui reste-t-il? La poésie; oui, la poésie. Car, finalement, que nous apporte l'histoire? Des événements qui ne sont connus, manière de dire, que par les apparences, ce que les hommes ont fait. Mais ce qu'ils ont pensé, les sentiments qui ont accompagné leurs décisions et leurs plans, leurs succès et leurs défaites, les mots avec lesquels ils ont avoué, ou essayé d'avouer, leurs passions et leurs volontés contre celles des autres, par lesquels ils ont exprimé leur rage, déversé leur tristesse, par lesquels, dans leurs réalisations, ils ont

révélé leur personnalité: tout cela, plus ou moins, est ignoré par le silence de l'histoire: et tout cela est du domaine de la poésie¹.

Puis vint le Del romanzo storico où Manzoni répertorie et argumente, comme dans un dialogue verbalisé à haute voix, les deux principaux et contradictoires griefs que l'on adresse au roman historique. D'une part, selon l'auteur du XIXe siècle, ce genre hybride ne remplit pas le but ultime qu'il s'est (supposément) fixé, soit "to give a faithful representation of history²." Manzoni insiste pour dire qu'en amalgamant la fiction aux faits attestés, les romanciers de l'histoire rendent les gens confus. D'autre part, lorsque les romanciers distinguent clairement pour leurs lecteurs les passages relevant de l'histoire "véritable" ou de l'invention, un manque d'unité s'ensuit.

Après avoir été longtemps retournés sur toutes leurs coutures, usés, battus et débattus, ces deux griefs, que nous qualifierons de simples, ne tiennent évidemment plus. Entendons-nous bien; si le romancier de l'histoire désire exploiter certains événements du passé pour les transposer dans une oeuvre où la fiction aurait aussi sa place, cela

¹ Alessandro Manzoni, On the Historical Novel and, in General, on Works Mixing History and Invention, p. 23. (c'est nous qui traduisons).

² Ibid., p. 63.

relève de son droit le plus strict. Est-il encore besoin de rappeler que le genre qui nous intéresse ici est précisément reconnu pour être constitué de deux éléments antinomiques, soit l'histoire et la fiction et qu'il ne s'en est jamais caché? Walter Scott lui-même avait pris grand soin d'en avertir le public ainsi que tous les critiques qui voulaient bien l'entendre. L'idée d'instruire le peuple par l'élaboration d'un cours d'histoire magistral n'était certes pas le but visé.

Cela dit, ajoutons qu'il apparaît plutôt difficile de confondre ou de "désinstruire", par une histoire romancée, ceux qui ne savent rien à l'histoire officiellement attestée.

En ce qui regarde le manque d'unité de l'oeuvre historique romancée, aucun commentaire pertinent ne peut être invoqué en sa faveur ou en sa défaveur. Si le romancier veut saupoudrer son oeuvre de détails et/ou la saborder en l'expliquant trop, encore une fois, nous dirons que c'est de son ressort et que personne ne peut légitimement lui en nier le droit.

À l'aube du XXI^e siècle, les griefs tenus par Manzoni et certains de ses contemporains nous apparaissent presque déplacés. Néanmoins, il fut un temps où l'on n'entendait

point trop lésiner sur ces questions "vitales". Et Alessandro Manzoni, à une époque où il soutenait l'opposé, de rapporter les propos de Stendhal inclus dans la thèse de Louis Maigron intitulée Le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott:

Je crois qu'à la fin, les autorités seront obligées d'ordonner à ces nouveaux romanciers de choisir entre: écrire de purs romans ou de l'histoire pure, ou du moins, d'utiliser des parenthèses de façon à distinguer la vérité du mensonge³.

En outre, les propos de Margaret Scanlan ainsi que ceux de John Tebbel, vus antérieurement, nous indiquent on ne peut plus clairement que la pensée restrictive de nos prédécesseurs du XIXe siècle n'est pas entièrement révolue.

En tout état de fait, une similarité mérite ici d'être soulignée. Le cas du roman historique rappelle étrangement celui tout aussi litigieux de l'apparition du cubisme qui, comme lui, fut qualifié d'attentat à la vraisemblance et provoqua de la stupeur mêlée à de l'admiration.

Si l'on osa douter de la viabilité des oeuvres cubistes de Picasso en 1907, pareillement à Manzoni ironisant sur celle du roman historique en 1850, le fil des années, lui, a su nous

³ Ibid., p. 68. ref. 4.

faire la preuve de l'irréfutable longévité de l'une autant que de l'autre.

CHAPITRE VIII

LE LEITMOTIV DU ROMANCIER HISTORIQUE

Mais qu'est-ce qui peut bien pousser un écrivain à se lancer dans les affres de la rédaction d'un roman historique? Quelles sont les raisons, en fait les pulsions! qui l'amènent à s'exécuter, pour ne pas dire à se sacrifier de la sorte, et enfin, dans quelle optique relève-t-il ce défi?

Manifestement, les raisons ne peuvent qu'être multiples mais elles répondent indéniablement à un criant besoin de savoir. Cela dit, il appert que chaque romancier de l'histoire travaille d'arrache-pied afin d'apporter, pour lui-même autant que pour ses semblables, une réponse nuancée à la faditique question posée ici par Claude Mettra:

Les hommes sont-ils faits par leur temps et par les forces cachées qui, comme des aveugles, marchent à leurs accomplissements? Ou les hommes, par des ressources sans cesse renouvelées, jouent-ils de l'histoire, comme l'enfant de ses jouets, pour en déjouer les impostures¹?

Tributaire de sa personnalité, le romancier optera dans

¹ Claude Mettra, "Le Romancier hors les murs", La Nouvelle Revue française, vol. 40, no 238, octobre 1972, p. 12.

son oeuvre pour l'une ou l'autre de ces deux options. Mais ce n'est pas tant le choix qu'il pose que la manière dont il l'exprime qui apparaîtra, pour nous, digne d'intérêt.

On sait qu'une intense recherche de renseignements, de détails et d'anecdotes portant sur une époque déterminée établit les bases de tout roman historique valable. Le souci d'exactitude qui habite alors l'écrivain, qui exige de lui une concentration intense, épuisante même, reflète on ne peut mieux son "amour désintéressé et inconditionnel pour la vérité du passé²." Néanmoins, comme nous le souligne fort à propos Roger Judrin, il n'est "point de regard, et le plus scrupuleux qui ne voit le monde par les yeux de sa fable³." Serge Doubrovsky, en parlant de la subjectivité des critiques, supporte cette affirmation sensée:

(...)la subjectivité est irrémédiable. Comme pour la perception, le dévoilement objectif demeure un contact personnel. Le sujet n'a d'accès au monde que de son point de vue situé dans l'espace et le temps, du fond d'un engagement géographique et historique, qu'il ne quitte qu'avec la vie⁴.

² L'expression est de Zoé Oldenbourg, dans "Le roman et l'histoire", La Nouvelle Revue française, vol. 40, no 238, octobre 1972, p. 139.

³ Roger Judrin, "L'imaginaire du vrai", La Nouvelle Revue française, vol. 40, no 238, octobre 1972, p. 245.

⁴ Serge Doubrovsky, Pourquoi la nouvelle critique? Critique et objectivité, p. 75.

Ainsi, selon Zoé Oldenbourg, il semblerait que les personnages et les héros d'un roman donné soient le résultat d'une introspection de l'auteur, qu'ils soient des projections de ce dernier, vivant dans une "aura" de civilisation différente.

Cette constatation apparaît irréfutable. Marguerite Yourcenar n'avoue-t-elle pas se glisser intimement dans l'esprit et la chair de ses protagonistes pour ainsi mieux les faire vivre et parler? Mais en tout état de cause, la création de personnages et la réactivation des héros de l'histoire ne seraient-elles pas provoquées, à l'origine, par une hantise obsédante relative aux événements du passé, par un besoin de connaître quasi maladif qui provoquent l'introspection suivie de l'interrogation de l'auteur sur ses propres réactions face à ceux-ci alors qu'il explore les possibles solutions à apporter aux problèmes jadis soulevés et aujourd'hui, plus ou moins heureusement, résolus? David Cowart pousse même un peu plus loin cette forme particulière d'interrogation qui relie et enchevêtre dans ses tentacules le passé autant que le futur. Ainsi le romancier de l'histoire a aussi, selon lui, maille à partir avec l'attrait qu'engendre la quatrième dimension. "Il scrute le passé pour qu'il réponde d'un présent de plus en plus chaotique!"⁵

⁵ David Cowart, History and the Contemporary Novel, p. 1.

L'admiration éprouvée pour des héros d'autrefois, la fascination face aux événements déterminants d'une époque et l'inéluctable constatation de leurs déterminismes seraient donc les étincelles qui allument le feu étrange et créateur consumant l'écrivain et attisant son ardeur à la tâche. En effet, comment ne pas être émerveillé devant les conquêtes spectaculaires d'un jeune Alexandre le Grand? Comment ne pas être confondu par le destin tragique et cruel des rois capétiens qui aujourd'hui encore teinte de sa couleur particulière celui de millions de Français?

En cela, seuls la force d'imagination et le pouvoir d'évocation quasi cinématographique de l'écrivain peuvent provoquer la résurrection du passé dans l'oeuvre. Celle-ci étant dans son état final la somme de l'évocation advenue, jointe à la capacité de concentration atteinte, le tout combiné aux résultats de la recherche faite antérieurement.

Qu'importe donc les inévitables douleurs de l'enfantement: doute sur le langage à adopter, recherche éperdue de véracité historique, questionnement sur les décors, costumes, descriptions et personnages vrais ou vraisemblables; seule la naissance de l'oeuvre compte aux yeux du romancier de l'histoire qui lui n'a de compte à rendre à personne sinon qu'à sa propre conscience.

CONCLUSION

Au gré des méandres de notre recherche, nous avons à la fois concentré puis élargi notre questionnement. En cherchant à identifier les composantes essentielles du roman historique pour ainsi mieux comprendre sa dynamique, nous avons exposé le dilemme qu'il représente. Si la légitimité existentielle du roman historique se pose, ce ne peut être que par rapport à celle de l'Histoire qu'elle supplée sans pour autant l'endommager.

Tel le mycorhize vivant en symbiose avec les racines de l'être auquel il s'est soudé, le roman historique, notion antinomique autant que source intarissable de l'imaginaire du vrai, ne peut que favoriser l'essor de l'Histoire: antinomie par excellence se voulant pure vérité. C'est donc à tort qu'on soupçonne le roman historique de contribuer à l'affaiblissement des piliers incertains de cette demi-science qu'est l'Histoire, car en somme: "Les leçons de l'histoire semblent toujours se plier à des interprétations radicalement opposées; de ce fait, la simple vérité historique demeure,

pour toujours, voilée¹."

Mentionnons immédiatement que cette citation de Cowart sied parfaitement aux réflexions de Claude Lévi-Strauss, qui connaît pertinemment les méthodes d'élagage des historiens, et à celles de Walter Scott, dont les connaissances étaient des plus vastes, et qui de ce fait n'ignorait pas les lacunes de l'Histoire. Ainsi, le genre qu'il a mis en vogue a permis non seulement de mettre en perspective la pseudo-véracité des faits historico-fictifs ou attestés, mais il a de plus permis d'insuffler à l'histoire une étincelle de vie vraisemblable et attachante aux yeux du lecteur moyen. Magistralement, il est ainsi parvenu à l'immortaliser.

Le romancier fasciné par l'histoire se veut le plus fervent disciple de celle-ci alors que son oeuvre est souvent injustement abhorrée de ceux qui l'attestent. Le dilemme ainsi établi constitue la pierre angulaire de sa problématique. À l'instar d'André Daspré et de Jean Molino, nous nous sommes penchée sur la dynamique à jamais orageuse de ce duo discordant. Comme Jean-Pierre Duquette et René Guise, nous avons fait connaissance avec les difficultés et l'angoisse qu'engendre ce type de création littéraire.

¹ COWART, David, History and the Contemporary Novel, p. 245. (c'est nous qui traduisons).

Pour que le travail de recherche puis de rédaction projeté devienne probant, le romancier de l'histoire, nous l'avons vu, doit apporter une attention de tous les instants aux maintes composantes distinctives qui constituent la quiddité du roman historique. En premier lieu, il utilisera avec un succès comparable, Lévi-Strauss en convient, les outils qu'on croyait réservés à l'historien. Il lui faudra ensuite faire un choix linguistique minutieux. En l'occurrence, Marguerite Yourcenar lui dirait d'éviter "les secousses sémantiques". Pour notre partie création, nous avons donc voulu tenir compte, autant que faire se peut, de ce conseil de la grande romancière.

En outre, nous avons expérimenté à notre tour ce principe tebbellien qui présuppose que chaque romancier de l'histoire entend invariablement rendre cette dernière attachante et agréable aux yeux du lecteur. Pour ce faire, il est en droit d'exploiter chacun des subterfuges que son imaginaire lui procurera. Le dosage des données historiques et des éléments fictifs autant que vraisemblables tombe invariablement sous la coupe de sa judicature littéraire. Les propos restrictifs d'un Manzoni du XIXe siècle, bien que repris en partie par Tebbel, ainsi que par Scanlan qui les a ensuite partiellement reniés, ne correspondent certes pas à ceux, plus permissifs des Molino, Daspré ou Cowart.

En l'occurrence, nous avons en somme retenu la définition et la typologie cowartiennes du roman historique qui nous sont apparues les plus complètes ainsi que les plus applicables, nous glissant dans la catégorie THE WAY IS WAS jointe à celle qu'il nomme THE DISTANT MIRROR.

L'analyse des réflexions particulières de chacun des auteurs ici consultés nous a certes été bénéfique. Sans leur aide, la rédaction de notre partie création n'aurait pu être possible, ou du moins, aurait été aléatoire. Toutefois, il apparaît regrettable qu'aucun d'eux n'ait analysé notre problématique dans sa totalité. Fatalement, leurs intérêts divergent et la méthode d'édification relative au roman historique progresse peu. Ayant aujourd'hui entamé le débroussaillage ainsi que la circonscription des données de la problématique pour en arriver à une application pragmatique, il nous restera, lors de notre thèse prochaine, à les approfondir plus en détail de façon à les rendre plus aisément accessibles à tous ceux qui s'intéressent au roman historique.

NUIT DE PLEINE LUNE

- PREMIÈRE PARTIE -

L'Île de la Cité, jour de la Saint-Matthias, 1665

CHAPITRE I

Le pouls de la Cité parisienne s'était passablement modéré sous la froidure contraignante de février. Opiniâtement, l'après-midi d'un de ces jours venteux et avarés en lumière s'agglutinait aux carreaux de l'étude Piliar et Servignan.

Assise à son pupitre de chêne au plan fortement incliné, Hélène Valois s'appliquait à la tâche. Près d'elle, incrusté dans un fauteuil capitonné aux dorures ternies, un vieillard véreux et acariâtre égrenait le chapelet de ses legs. De ses prunelles ténébreuses chapeautées de sourcils broussailleux, il guettait le moindre signe d'étonnement ou de frustration sur le doux visage de la jeune clerc.

Mais celle-ci ne trahissait aucun signe de stupéfaction, encore moins d'impatience - manifestement trop préoccupée à rédiger, selon les règles éprouvées de la basoche, les volontés saugrenues qu'elle se voyait confier. Crissant sur la surface poreuse du parchemin, des lettres droites, gracieuses et soignées s'entrelaçaient qui dénotaient, à n'en point douter, les traits prédominants de sa personnalité.

Autour d'eux de lourdes étagères sculptées couvertes de livres de lois et d'énormes registres poussiéreux avaient été disposées de façon à créer des îlots de tranquillité. Entre ces larges murs de papier jaunis,

les notaires, clerks et clients pouvaient travailler et discuter en toute intimité. Trônant au-dessus de la pièce, une lampe à l'huile suspendue par une chaînette ajustable projetait une lumière vacillante qui ne parvenait pas à chasser les ombres grandissantes de ce jour moribond.

Interminablement, le vieillard poursuivait la lecture de son testament.

- Je lègue à mon neveu Philippe l'écurie d'Ivry-sur-Seine ainsi que mes deux carosses et les dix-sept chevaux qui y logent, à la condition expresse qu'il laisse là où elle est, c'est-à-dire en évidence au-dessus de mes grand'portes rouges, l'inscription en fer forgée de mon nom... et qu'il l'entretienne méticuleusement contre les intempéries! dit le testateur d'une voix hargneuse.

D'un geste habitué, la main aux longs doigts effilés trempa dans l'encrier noir la pointe d'une plume aiguisée. Puis, relevant ses grands yeux en forme d'amande dans la direction de la lampe, Hélène Valois en plaça le bout soyeux contre ses lèvres pour ainsi mieux réfléchir. Pendant un instant, elle chercha à se remémorer la formulation précise qui convient à cette forme de legs conditionnel. Lorsqu'elle l'obtint, elle acheva rapidement la phrase restée en suspens.

- Je lègue à mon neveu Robert ma terre et ma demeure près du fleuve ainsi que l'ameublement qui est à l'intérieur, à la condition qu'il s'engage à ne rien vendre de mon vivant! ajouta-t-il entre deux quintes de toux sèche.

- Croyez bien, monsieur de Chédeville, fit alors la jeune clerk d'une voix calme et posée, qu'il ne saurait être question de vendre la propriété de votre vivant, étant donné que ces dispositions testamentaires ne seront connues de tous que lorsque vous ne serez plus.

Aveuglé par l'amertume de ne point avoir de descendant direct, le vieil homme voulait manifestement se venger sur ses neveux en leur imposant ses volontés même au-delà de son trépas.

- Bien sûr, bien sûr! convint-il, d'un ton bourru. Inscrivez alors qu'il ne doit rien vendre avant qu'une période, disons... de vingt ans ne se soit écoulée. Voilà!

De nouveau, la jeune clerc inclina son joli visage aux traits harmonieux et perspicaces.

"Chacun a le droit de faire, de dire et de penser ce qu'il veut, se remémora Hélène. En autant, argumenta-t-elle en son for intérieur, que ces actions, paroles ou pensées ne nuisent à personne".

Quelques mèches de sa longue chevelure relevée coulaient sur ses fines épaules. Svelte et ravissante, presque immobile sur son petit tabouret, elle mettait à présent la touche finale au document notarié.

Son patron lui accordait une confiance absolue; confiance qui allait jusqu'à lui abandonner la responsabilité de rédiger elle-même les volontés de ses clients. De la sorte, il s'épargnait un temps précieux puisqu'une fois les dispositions dictées, il n'avait plus qu'à en prendre connaissance, en compagnie de son collègue et à y apposer leur signature.

- Il faut que mes instructions soient enregistrées le plus tôt possible. De plus, je veux que vous en reproduisiez une copie pour moi et pour chacun de mes neveux, conclut le vieillard.

Croyant n'être point entendu, il ajouta entre ses dents gâtées:

"Quand ces ignobles petits vauriens apprendront cela, ils n'auront plus d'autre choix que de se fendre en quatre pour moi!"

- N'ayez crainte. Le tout sera complété avant la Saint-Joseph, répondit-elle simplement, choisissant d'ignorer ses dernières paroles.

Après avoir esquissé une méchante grimace en guise de remerciement, l'oncle, qui devait certainement empoisonner l'existence de ses pauvres neveux, se leva péniblement dans une suite de craquements osseux. Empoignant sa canne à lourd pommeau de fer-blanc, il se dirigea sans un au revoir vers la sortie.

La porte baillée permit aux vents de l'hiver de s'engouffrer et de courir aussitôt narguer les joyeuses flammes dorées, prisonnières de l'âtre. Frileux, les feuillets épars sur les pupitres s'agitèrent alors telles les rares feuilles roussâtres qu'on voyait encore accrochées aux arbres des cours intérieures. Bientôt, le souffle bruyant et désagréable se perdit dans la chaleur de l'étude, et le calme revint.

Hélène Valois releva, langoureusement cette fois, ses paupières aux longs cils recourbés. Deux superbes iris vert émeraude contemplèrent ainsi les passants affairés qui se pressaient sur la Place de la Barillerie. Pour avoir été concentrée pendant de si longues heures, elle se sentit soudain épuisée.

Gonflant la poitrine, appuyant les mains sur ses hanches saillantes, Hélène repoussa son tabouret et alla nonchalemment regarder par la fenêtre, histoire de refaire ses forces. Petit à petit, son souffle chaud fit apparaître une fine buée sur les carreaux. À cette apparition inattendue, un demi-sourire se dessina sur ses lèvres généreuses. Du bout de son index, au hasard de son inspiration, elle traça au centre de ce nuage deux

yeux félins qu'elle effaça aussitôt terminés, d'un geste impatient.

Un sentiment d'exaspération s'emparait d'elle chaque fois qu'elle se rendait compte que sa pensée glissait sur la pente dangereuse de l'attendrissement. Comme ses congénères, elle avait bien une ou deux bonnes raisons de s'apitoyer sur son sort, sur quelque infortune ou sur certaines étapes moins heureuses de sa vie. Mais c'était précisément ce à quoi elle se refusait. Ainsi, elle fuyait comme la peste ces moments d'oisiveté en absorbant, presque compulsivement, sa pensée dans son ouvrage à l'étude ou dans quelques menus travaux manuels à la maison.

"Il est assez tard, je devrais rentrer", pensa-t-elle. Mais sa conscience professionnelle lui enjoignit de recopier au moins une autre fois encore le testament du vieillard.

À portée de sa main, de nombreux blancs de parchemins notariés avaient été empilés. Elle se saisit de l'un d'eux et retourna à son pupitre pendant que le feu doucement crépitait dans la cheminée.

Un long moment s'écoula de la sorte où seuls le frottement de sa plume sur le papier rugueux, les sourds propos échangés sur la Place et le bruit étouffé des charrettes roulant sur la rue des Marmousets troublèrent le silence. À l'extérieur, la noirceur menaçait de s'installer.

Tout à coup, la lampe au-dessus d'elle se mit à vaciller fébrilement.

"Voilà, c'est assez pour ce jourd'hui", murmura-t-elle.

Sous son pupitre, en étirant la jambe, elle ramena

ses jolis muletins à talons blancs. Puis, de façon spontanée, un peu enfantine, elle se pencha pour les enfiler; le menton appuyé contre ses genoux, le postérieur en l'air. Plutôt satisfaite de son travail, sachant que personne ne l'observait, elle se souciait peu de l'indécence de sa posture. Lestement, elle repoussa son tabouret, mais celui-ci se heurta à quelque chose d'inattendu. Tout en replaçant ses documents, Hélène chercha distraitemment à savoir ce qui pouvait bien l'empêcher de se mouvoir. C'est alors qu'elle perçut du coin de l'oeil un mouvement furtif venu de l'arrière. Figeant littéralement sur place, chacun de ses sens en alerte, elle entendit distinctement le râle d'une respiration courte et saccadée. Elle se croyait résolument seule dans cette sombre pièce et pourtant ce souffle précipité, qui parvenait à ses oreilles, ne pouvait certes pas être le fruit de son imagination. Horrifiée, elle se retourna brusquement.

- Mon Dieu! s'écria-t-elle, plus angoissée que surprise.

Debout à ses côtés, le front moite, le crâne rasé sous sa perruque en désordre, le notaire Piliar, son patron, la fixait de ses gros yeux de batracien avec une attention trouble. Les ailes de son large nez couperosé s'agitaient nerveusement et les poils qui s'en échappaient frémissaient au passage de l'air bruyamment expiré. Se voyant démasqué, il tâcha de reprendre, du moins en apparence, sa contenance coutumière. Les traits crispés dans un sourire forcé, il balbutia:

- Je crois que je vous ai fait peur, mademoiselle Valois. Veuillez m'en excuser.

- Maître Piliar! Mais que faites-vous ici? Je vous croyais parti depuis un long moment en compagnie de maître Servignan! Ne vous avait-il pas invité pour le dîner à l'auberge du Grand Saule? reprit-elle dans un

flot de paroles qui ne servait qu'à masquer sa soudaine frayeur et à atténuer peu à peu le tintamarre de son coeur affolé.

- Ou...oui, oui! Je devais effectivement l'accompagner, mais il me faut avouer que j'étais plutôt curieux de voir comment vous vous débrouilleriez avec ce vieux bouc de Chédeville...

Piliar parlait sans accorder la moindre importance à la congruence de ses propres paroles. En revanche, il dévorait des yeux la jeune clerc en se rapprochant insensiblement d'elle, comme pour mieux en respirer le doux parfum.

Visiblement mal à l'aise, Hélène se dégagea de son inconfortable position et s'employa aussitôt à ranger ses étagères. Est-ce que son patron lui avait dit la vérité? Certes, il avait maintes superstitieuses manies et autant d'impardonnables attitudes, mais en ce moment précis, son inquiétante conduite la portait à croire le contraire. Et puis, qu'importaient ses raisons, Hélène n'ignorait pas qu'il était des plus inconvenants de se retrouver, presque à la nuit tombée, en compagnie d'un homme qui, de toute évidence, l'épiait depuis déjà trop longtemps.

Brisant le silence gênant qui menaçait de perdurer, elle enchaîna:

- J'admets qu'il n'est pas commode, ce monsieur de Chédeville. Néanmoins, comme vous avez certainement pu le constater, j'ai déjà rédigé deux copies de son testament et vous aurez les trois autres prêtes pour votre signature, dès demain.

Mais il n'avait pas écouté un traître mot de ce qu'elle venait de lui raconter. Il n'avait vu que ses jolies lèvres s'entrouvrir et remuer tels les fragiles pétales d'une rose ondulant sous la brise sensuelle de

l'été.

- Mademoiselle Valois, je vous en prie, dites-moi sincèrement! L'étalage quotidien des richesses de mes clients ne vous fascine-t-il pas? osa-t-il demander à brûle-pourpoint. Vous n'êtes pas sans savoir que votre salaire, bien que raisonnable, ne parviendra jamais à vous offrir le luxe qu'une adorable demoiselle est en droit d'espérer...

Pour un instant, leurs regards se croisèrent, se défièrent. Mais la réponse d'Hélène ne se fit pas attendre:

- Pour dire le vrai... non! Amasser une fortune n'a jamais été sur la liste de mes priorités. D'ailleurs, la richesse ne fait pas le bonheur. Il n'y a qu'à connaître monsieur de Chédeville pour s'en rendre compte.

- Mais, regardez-moi! Il n'y a rien de mal à être fortuné. Au contraire! Voyez, je suis riche et presque libre de ma personne. Seulement, j'ai une épouse qui ne me comprend plus et...

Quelques secondes s'écoulèrent où il demeura interdit, surpris de sa propre audace. Puis, mû à nouveau par le désir qui lui donnait un regain de courage, il ajouta:

- Il est tard. Vous devez être épuisée. Que me répondriez-vous si je vous invitais à m'accompagner au Grand Saule? Oh! nous ne serons pas seuls, beaucoup s'en faut. Mon collègue Servignan et son épouse seront à notre table! ajouta-t-il précipitamment.

Mais il était un médiocre menteur et ses ridicules espérances furent rapidement anéanties.

- Maître Piliar! Vous me connaissez suffisamment pour

savoir que jamais je n'approuverais ce genre de chose. De plus, cela ne se fait pas. Pensez un peu. Que diraient les gens qui vous connaissent s'ils vous voyaient en compagnie d'une autre femme que la vôtre? Bon! Je dois partir.

Sans plus argumenter, elle se tourna vers la patère chargée de vestes et de justaucorps, trouva sous l'un d'eux sa longue cape d'escarlatin pourpre et l'enfila. Sur le seuil de l'étude, elle lui adressa un bref "bonsoir" puis disparut aussitôt.

À peine eut-elle posé le pied sur la Place de la Barillerie qu'un tourbillon impudent vint fouiller goulûment les nombreux plis de sa jupe. Resserrant les pans de sa cape, elle s'éloigna en rapides enjambées en direction de la Ville marchande. Elle ne vit pas, collée à la fenêtre, le tête déconfite de maître Piliar qui la regardait s'éloigner.

Sans précisément le considérer comme un homme ridicule ou détestable, Hélène Valois n'éprouvait pour son patron qu'une vague répulsion qu'elle s'efforçait pourtant bien de dissimuler mais qui n'en demeurait pas moins apparente. Lui, de son côté, la désirait secrètement depuis des années. Ce soir, pour la première fois, il avait osé faire un pas vers elle. Quelle planification pour un résultat aussi dérisoire!

Outre le fait qu'il était incontestablement trop âgé pour elle, il avait à son endroit, lorsqu'il ne se croyait point observé, des manières absurdes de chien soumis, quémendant et suppliant pour obtenir la moindre caresse de la part de sa maîtresse.

Son corps ventru et ses joues flasques de bourgeois n'avaient, à proprement parler, rien qui puisse attirer l'attention d'une jeune fille. Étant néanmoins assez lucide pour s'en rendre compte, il espérait que sa

richesse jointe à sa persévérance parviendrait à lui acheter les faveurs de sa belle Hélène.

Lorsqu'elle était entrée pour la première fois dans son étude, à l'âge de dix-sept ans, en tant que modeste apprentie, Piliar avait tout de suite été conquis par son regard limpide et franc, par la souplesse de sa démarche, par sa vivacité intellectuelle; sa beauté si naturelle et si inconsciente ne cessait de l'émouvoir. Il ressentait à son égard une attirance croissante qui n'avait pu s'estomper même après six années de travail côte à côte. Mais elle, trop indépendante ou trop candide peut-être, ne faisait pas mine de s'intéresser à lui, ni à aucun autre homme d'ailleurs. Oh! bien sûr, elle demeurait toujours très polie à son égard néanmoins, jamais il n'en avait reçu la moindre marque d'affection.

"Un jour, pensait-il, elle aura besoin de mon aide..."

L'été dernier, elle avait enterré son malheureux père, l'homme qui l'avait si parfaitement initiée à la profession de clerc et qui l'avait de plus recommandée à son attention.

Feu monsieur Adrien Valois adorait son unique fille qui, invariablement, lui rappelait sa défunte épouse. En dépit de sa bonne volonté, de par sa constante présence et par les attentions perpétuelles qu'exigeait son infirmité, il avait tellement accaparé les temps libres de sa chère enfant qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de fréquenter les gens de son âge.

En l'occurrence, cette pénible situation avait présenté un avantage certain. Pendant ses longues journées de réclusion, monsieur Valois avait tenu à enseigner à sa fille l'art d'écrire et de compter. Puis naturellement, il en était venu à l'intéresser à sa profession; profession qui, de par la tradition, était

presque exclusivement réservée aux hommes. De ce fait, elle possédait les ficelles du métier quasi aussi bien que les notaires eux-mêmes. Il en avait fait une demoiselle très instruite ce qui, pour les gens de sa modeste classe sociale, apparaissait comme une rare bénédiction.

Lors du décès de son malheureux père, elle n'avait pas voulu emprunter à son patron les quelques livres nécessaires à l'enterrement. Maître Piliar croyait pouvoir lui être utile, l'aider à consoler son chagrin. En fait, il n'espérait que cela. Pourtant, elle n'avait demandé d'aide à qui que ce soit. D'ailleurs, à qui aurait-elle demandé des secours moraux ou pécuniaires? Le peu de parenté qu'elle se connaissait s'était jadis expatriée pour d'obscurcs raisons qui n'avaient jamais été éclaircies devant elle.

Le notaire Piliar était donc allé à l'enterrement de son employé en compagnie de son collègue, maître Servignan. À part leur présence, celle de monsieur le curé, de quelques voisines de longue date et de la fille du défunt, le cimetière était demeuré désert. Sans doute avait-elle ressenti beaucoup de chagrin à ce moment-là. Quoi qu'il en soit, elle s'était efforcée de n'en rien laisser voir et elle était retournée au travail dès le lendemain. De toute évidence, elle avait beaucoup de cran et elle savait prendre soin de sa personne sans s'appuyer sur l'épaule condescendante d'un homme.

Aujourd'hui, elle vivait en solitaire dans son logement de la rue des Lombards située dans le quartier Saint-Merri. Déçu face à ces événements récents, maître Piliar bredouilla:

"Son courage n'a d'égal que sa beauté, et moi, je suis aussi entêté que riche. Un jour, elle aura besoin de moi, se répéta-t-il encore en s'écartant de la fenêtre. Un jour..."

CHAPITRE II

À la Cité comme à la Ville marchande, l'heure sinistre des spadassins, francs-mitoux et coupe-gorge allait bientôt sonner. La crainte se lisait sur le visage des honnêtes gens qui se hâtaient vers leur proche demeure avant que la noirceur ne s'installe tout à fait.

Quittant les sombres abords du Palais, Hélène s'engagea sur le Pont au Change grevé par deux longues files d'identiques maisons aussi étroites que hautes. Chacune de ces portes verrouillées et de ces ténébreuses fenêtres témoignaient à sa façon de la morosité parisienne.

Passé le pont se trouvait, à gauche, le Grand-Châtelet où logeait le siège de la Prévôté. C'est à cet endroit que l'on détenait et passait à la question des prisonniers trop souvent passibles des plus affreux traitements. À sa vue, Hélène retint machinalement son souffle. Car en ce lieu austère se trouvait aussi la morgue de Paris où les noyés de la Seine et les cadavres non identifiés des alentours étaient exposés.

S'éloignant aussi rapidement que faire se peut de l'odeur particulièrement infecte de cette vieille forteresse, Hélène prit par la rue Saint-Denis. À la surface du pavé de grès inégale et humide, le bruit de ses pas précipités alarma un énorme chat noir qui, comme une flèche, piqua droit dans la ruelle voisine. Au loin, Notre-Dame sonna les vêpres. Plus proche Saint-Merri lui

emboîta aussitôt le pas.

À la vive appréhension qu'elle ressentait depuis son départ de l'étude succéda tout à coup une indéfinissable lassitude. Ce père qu'elle avait tant chéri n'était plus. Chaque soir après le travail, ils avaient l'habitude de revenir ensemble, de s'entretenir de leurs travaux, de leurs difficultés, de leurs réalisations. Et après le repas, c'étaient les interminables parties d'échecs qui, amicalement, les opposaient l'un à l'autre des heures durant. Or tous ces tendres moments, elle les savait bel et bien terminés. Que n'aurait-elle donné pour alléger le fardeau de son deuil; que n'aurait-elle fait pour simplement parvenir à l'accepter!

Prenant à droite sur la rue de Lombard, elle parvint à l'enseigne de la Bonne Étoile. Les yeux levés vers cette dernière, Hélène laissa échapper un profond soupir de soulagement.

"Une infusion d'aubépines, une bonne infusion de fleurs d'aubépines. Voilà ce qu'il me faut!" Elle poussa la porte d'entrée et se retrouva au pied d'un escalier qui n'était éclairé que par une piètre bougie aux trois quarts consumée sous un globe de verre noirci. Sa logeuse, toujours fidèle à sa mauvaise habitude, tenait à ses économies de bouts de chandelles. Pendant quelques secondes, Hélène s'immobilisa pour accoutumer ses yeux à la noirceur qui régnait, puis elle gravit l'escalier de bois qui se mit à craquer de toutes parts.

Dès qu'elle eut atteint la dernière marche, une voix nasillarde l'interpella du rez-de-chaussée.

- Bonsoir, mademoiselle Valois.

C'était madame Huguette, la logeuse, qui profitait de l'arrivée de la jeune clerc pour venir lui faire la conversation. Un bougeoir à la main, elle avançait à pas

menus, supportée par de mauvaises jambes parsemées de varices. Large et courte de taille, elle portait en plus sur le bout de son nez rond de minuscules besicles qui lui donnaient la singulière apparence d'une taupe.

- Bonsoir, madame Huguette, répondit Hélène, en même temps qu'elle tournait la clef dans la serrure de son appartement.

- Doux Jésus, ma fille! Ça n'a pas l'air de bien aller? fit la logeuse dès qu'elle fut suffisamment près d'elle.

- Ce n'est rien, juste un peu de fatigue. J'allais justement me préparer une infusion d'aubépines. En prendriez-vous une tasse aussi?

Comme elle était déjà en train de remplir d'eau le coquemar de cuivre posé sur la cheminée, la vieille dame s'approcha d'elle, posa sur son bras une main couverte de taches brunes et lui dit:

- Laissez cela. Je vais m'en occuper. Allez plutôt vous changer et enfiler une robe de chambre bien douillette.

Hélène la remercia d'un simple hochement de tête et s'éloigna vers sa chambre où une lampe à bec de corbeau s'alluma aussitôt. Entre deux fenêtres sur un tapis persan, un lit à baldaquin avait été disposé en angle. À l'une de ses colonnes, Hélène s'appuya pour faire lentement glisser jusqu'à ses pieds sa jupe de serge ocre puis ses multiples jupons blancs. Du bout des doigts, elle desserra son corsage noir d'étamine puis fit passer au-dessus de sa tête sa blanche chemisette de basin.

Fixé au mur, un miroir à fioritures dorées reflétait le jeu sensuel de la lumière sur ce jeune corps nu aux courbes exquises et voluptueuses que personne n'avait

encore conquises et qui suscitaient tant d'admiration. Puis, d'un geste las, elle enleva le peigne d'ivoire de sa coiffure qui rejaillit aussitôt en chaudes cascades cuivrées sur la soie de sa chair blanche. De la cuisine, la voix de madame Huguette lui parvint :

- Je sais ce qui vous chagrine; j'ai des yeux pour voir et de l'expérience pour comprendre. Vous pensez encore à votre malheureux père, n'est-ce pas? Eh bien, prenez-en ma parole, mademoiselle, il est bien mieux là où il est maintenant. C'était un homme bon, votre père. Tous ici l'aimaient bien. Combien de fois, il nous a aidés à nous débarrasser, par ses judicieux conseils, de ces charognes de percepteurs? Intelligent, il l'était! Il n'y a pas de doute là-dessus.

Comme sa locataire se taisait, la vieille logeuse reprit son monologue.

- Moi, si j'étais vous, mademoiselle, vous savez ce que je ferais? Charmante et cultivée comme vous l'êtes, je me trouverais, dans la semaine, un gentil mari avec un bon métier qui prendrait soin de moi pour le reste de mes jours. Je me ferais faire cinq ou six enfants et je les regarderais grandir au fil des saisons. Sans vouloir dire du mal de votre père, Dieu m'en garde, mademoiselle, son infirmité a toujours pris beaucoup de votre temps. Vous viviez presque en véritable recluse. N'est-ce pas?

- Allons, il ne faut rien exagérer. Son mal n'était pas si accapareur. Cela exigeait d'être plus organisé, c'est tout. Lorsque ma mère se vit accorder le séjour des bienheureux, j'ai naturellement su qu'il était de mon devoir de m'occuper de mon pauvre père. Et puis, comme vous le savez, les frivolités de la vie mondaine ne m'ont jamais attirée.

- Hum! Je m'attendais à une réponse comme celle-là de votre part. Vous avez toujours été si généreuse! Mais

à présent que vous êtes enfin libérée de toutes ces contraintes, vous n'avez plus aucune raison de ne pas fréquenter le beau monde! rétorqua la logeuse sur un ton narquois.

Après avoir enfilé un peignoir brodé de fils d'argent ceinturé d'une écharpe de ferrandine saphir, Hélène quitta sa chambre et vint s'asseoir en face du feu vers lequel elle tendit ses fines mains blanches. En les frottant l'une contre l'autre pour les réchauffer, elle jugea le moment bien choisi pour mettre sa logeuse au courant de ses projets d'avenir.

- Fréquenter le beau monde de Paris? Je n'ai pas le goût de ce genre de choses et encore moins d'inclination pour ce genre de vie. Par contre, j'avoue que je me languis ici. Ce quartier me rappelle trop de souvenirs douloureux et je ne m'y sens plus chez moi. Il me semble que je serais mieux à la campagne. D'ailleurs, j'ai accumulé suffisamment de sous pour m'y acheter une maisonnette. Là, je pourrais avoir un jardin potager bien à moi, élever quelques poules et une chèvre...

De ce projet de déménagement la vieille dame ne voulut entendre parler davantage.

- Vous n'y pensez pas? fit-elle, écarquillant ses minuscules yeux de taupe. Seule, en pleine campagne! Un beau brin de fille comme vous, jeune et sans protecteur! Allons donc; vous n'y seriez pas en sécurité! Écoutez-moi plutôt, mademoiselle Valois. Il est temps que je vous confie un secret que je m'étais bien promis de garder mais qu'il faut, à ce qui me semble, vous dévoiler immédiatement.

Adoptant le ton des confidences, madame Huguette poussa vers le foyer un des deux fauteuils du salon et s'y assit lourdement. Puis, ayant regardé de chaque côté comme pour s'assurer qu'elle n'était entendue de personne

d'autre - à la manière des commères de la ville - elle commença :

- L'autre jour, un beau monsieur aux allures irréprochables est venu prendre de vos nouvelles. Comme vous étiez allée au marché, je me suis dit qu'il fallait le recevoir convenablement.

D'un air malicieux, elle fixait le visage à présent songeur de sa compagne pour ainsi mieux juger de l'effet de ses paroles. Mais elle ne vit sur son noble profil incliné que le chaud reflet des flammes y dessinant des ombres mouvantes. Haussant les épaules, elle poursuivit :

- Vous savez qui était ce monsieur? Je parie que vous ne le devineriez pas, même au bout de vingt tentatives, gloussa-t-elle nerveusement.

- Vous avez raison. Je n'en ai aucune idée, répondit Hélène, visiblement ennuyée par la tournure qu'avait prise leur conversation.

Pour sa part, la logeuse se délectait de ses propres insinuations.

- Ce monsieur est très riche... Il est cultivé... Il porte de beaux vêtements soignés et de la meilleure qualité! Je sais qu'il est marié, il m'a laissé entendre que son épouse était bien malade et depuis plusieurs mois déjà. Elle n'en a plus pour longtemps, la pauvre... Je ne serais pas surprise que ce monsieur vous demande de l'épouser; une fois que les délais raisonnables du deuil seront passés évidemment... car ce monsieur vous admire beaucoup, vous savez!

Craignant d'en avoir dit plus qu'elle n'aurait dû, la vieille dame posa sur sa bouche trop bavarde le bout de ses doigts potelés. Mais, il était trop tard.

Hélène, qui depuis le début de cet entretien n'avait que fixé le coquemar bouillonnant au-dessus du feu comme on regarde de médiocres acteurs au théâtre, reporta à présent ses superbes iris verts sur la grosse dame. Avait-elle bien compris? Cela ne pouvait être vrai! Elle souhaita avoir imaginé ce qu'elle venait d'entendre. Malgré que l'autre se taisait, tout en évitant de croiser son regard, Hélène devina de qui il s'agissait. Interdite devant cette vieille femme qui s'agitait nerveusement sur sa chaise, elle ne put réprimer un frisson de dégoût.

- Vraiment, madame Huguette! fit-elle. Le monsieur auquel vous songez conviendrait, par son âge, beaucoup mieux à ma voisine de palier qu'à moi! (S'efforçant de ne point prononcer de mots qui dépasseraient sa pensée, elle ajouta) Si le notaire Piliar revient ici, car c'est bien de lui qu'il est question, n'est-ce pas? S'il revient ici, je vous prierais de bien lui faire comprendre qu'il perd un temps précieux et qu'en agissant de la sorte, il se rend complètement ridicule à mes yeux!

Maîtrisant son indignation, elle s'écarta de la chaleur bienfaisante de l'âtre pour se rapprocher de la fenêtre du salon. Son regard courroucé levé vers le ciel piqué d'étoiles scintillantes fixa sévèrement la pleine lune et ses cratères. Les bras croisés, sans même se retourner, elle ajouta sèchement:

- Je vous souhaite le bonsoir, madame.

Honteuse et confuse, la logeuse se leva, traîna ses savates jusqu'à la porte. Avant de sortir, elle pivota lentement sur elle-même et tint tout de même à préciser d'une voix résignée:

- Vous savez, mademoiselle Valois, que je vous aime comme si vous étiez ma propre fille et que pour rien au monde je ne voudrais vous faire de mal. J'ai cru que

j'avais là une bonne nouvelle, mais je constate que je me suis trompée. Lorsque maître Piliar reviendra, je lui transmettrai votre message.

Hésitante, elle bafouilla encore quelques plates excuses avant de refermer doucement la porte sur son passage, laissant ainsi Hélène à ses pénibles réflexions.

Juillet 1665

CHAPITRE III

Par une douce matinée ensoleillée où l'air frais et parfumé de l'été s'avérait un pur délice, Hélène se surprit à admirer la valse frénétique des mouches à miel bourdonnant joyeusement. Leur faisant contre-jour, tel un voile de diamants étincellants, la rosée offrait sa splendeur fragile et éphémère à qui voulait bien la contempler.

Hélène n'aurait su dire ce qu'il y avait de changé en elle. Pour la première fois depuis l'enterrement de son pauvre père, elle se rendait soudainement compte que le déroulement de sa vie avait cessé d'être prévisible. Désormais, il semblait s'orienter sur une voie encore inexplorée, des plus hasardeuses, mais combien attrayante.

En cet instant, elle reportait son regard sur la morne face d'une pierre tombale, à l'endroit précis où était gravé le nom d'Adrien Valois.

Dans l'herbe tendre, assise sur ses talons plutôt qu'agenouillée, elle reprenait paisiblement son entretien avec celui qui s'était éteint l'été dernier. Il y avait maintenant un an de cela, jour pour jour.

- En dépit du temps qui coule, je m'accommode encore fort mal de votre départ, mon cher père. Nos promenades quotidiennes, votre rassurante présence et votre sage

conseil me manquent plus que je ne saurais le dire. Pourquoi a-t-il fallu que vous partiez si tôt? fit-elle en essayant de réprimer la douleur que lui causait son aveu.

Mais ses efforts n'étaient que peine perdue. De grosses larmes lui vinrent aux yeux, lui brouillant la vue dans un flot de lumière aveuglante. Elle baissa la tête pour ainsi dissimuler son chagrin. La voix étranglée, elle ajouta enfin:

- Vous savez ce que je voudrais, père? J'aimerais vous entendre encore fredonner les jolies chansonnettes que vous entonniez chaque fois que le soleil nous faisait la fête. Vous vous rappelez, père, des beaux jours comme ceux d'aujourd'hui.

Dans sa poitrine, elle sentit son coeur se serrer à nouveau à la simple pensée de ces lointains mais inoubliables souvenirs. Puis, le regard nimbé de pleurs, elle releva timidement le front en amorçant un triste sourire qui découvrit à peine ses belles dents de neige. Elle venait de se rappeler que son père, de son vivant, s'ingéniait constamment à la rendre heureuse, car de la voir chagrine ternissait invariablement sa propre joie.

- Vous serez certainement enchanté d'apprendre, cher père, poursuivit-elle, que j'ai pris la résolution d'aller m'installer à la campagne.

Comme elle achevait de prononcer ces mots, un admirable oiseau au plumage bleu verdâtre vint dans un battement d'ailes se poser au sommet de la pierre gravée. D'une curieuse façon, il agita sa tête de haut en bas, tout en fixant la jeune clerc devant lui. On aurait pu croire qu'il essayait de lui parler.

Quand un malheur subit frappe au coeur du quotidien, chacun ressent l'impérieux et l'inévitable besoin de

trouver un réconfort immédiat. Ainsi, il n'est pas rare de voir certains affligés le rechercher désespérément dans les grisantes vapeurs de l'alcool, qui n'arrangent rien mais engourdissent néanmoins le mal. D'autres se tournent à genoux vers la religion qui les console par son autorité paternelle, en les faisant redevenir de simples enfants soumis et obéissants, acceptant désormais d'une âme résignée chacune des fatalités de la vie. Il y a aussi ceux qui, dans les signes du hasard, comprennent à leur façon que tout est déjà mystérieusement écrit et que seules la perception et la compréhension de certains messages occultes peuvent prévenir ou atténuer la force de leurs malheurs.

Pour sa part, Hélène interpréta la présence de son fébrile compagnon comme un message de son père servant à la rassurer, à la réconforter. Sans le quitter une seconde des yeux, elle poursuivit :

- Vous vous rappelez, père, de Gilles, le garçon du mercier Joly. Il est très aimable et bon travailleur. L'autre jour, comme j'allais acheter quelques aunes de serge d'Aumale à leur comptoir, il est venu m'aider à choisir la couleur qui me convenait. Par la suite, nous avons fait plus ample connaissance. Hier, il est venu me rendre visite à l'étude. Maître Servignan n'en a pas fait de cas et votre ancien patron, maître Piliar, n'en a rien su puisqu'il était sorti.

L'oeil toujours brillant et les joues, à présent, légèrement colorées, elle ajouta :

- Je lui ai alors dévoilé mon projet, vous savez, la maison à la campagne, et il m'a certifié qu'il savait exactement où la trouver. Il a une tante qui demeure dans l'archidiaconé d'Aubervilliers. Là-bas, il paraît que le paysage est angélique et que les gens y sont très accueillants. Il y fera bon vivre, j'en suis presque sûre. Alors, pour m'en convaincre, j'ai demandé un congé

cet avant-midi et c'est là que Gilles et moi allons nous promener.

Frivole, une brise transportant de suaves arômes aux effluves végétaux vint caresser sa chevelure chatoyante. Tourbillonnant mollement, son souffle léger écarta ensuite le feuillage des arbres, laissant s'infiltrer un éclatant rayon de l'astre d'été qui éblouit la jeune fille. Elle ne vit pas l'étrange oiseau s'envoler, mais elle l'entendit chanter ses plus belles notes de la saison. C'était à n'en point douter un présage favorable, peut-être même un acquiescement affectueux provenant de l'au-delà. C'est du moins ce qu'elle voulut croire.

- Je dois partir, père, mais je reviendrai bientôt vous donner de nos nouvelles.

Se relevant, elle lui adressa un tendre baiser. Le coeur léger et l'âme désormais libérée, elle acceptait enfin le deuil paternel. Il lui était agréable d'avoir l'impression de communiquer sans entrave avec celui qu'elle avait tant chéri. Maintenant, elle comprenait dans sa pleine signification les propos qu'avait tenus cette chère madame Huguette au cours de ce triste soir d'hiver...

"Prenez-en ma parole, votre père est bien mieux là où il est maintenant."

Hélène lui en était reconnaissante. Il ne faisait aucun doute qu'elle avait dit vrai. Autrement, comment expliquer ce sentiment d'allégresse, cette sensation de plénitude qu'elle ressentait avec tant d'assurance?

Elle n'aurait su comment l'expliquer, mais elle avait l'intime conviction que cette journée, décidément pas comme les autres, lui réservait quelque chose d'imprévisible, quelque chose qui irrémédiablement

changerait le cours de sa vie.

Franchissant le portail en fer forgé du cimetière des Innocents, Hélène délaissa du même coup la sérénité, la quiétude et le recueillement qui avaient été siens pour aussitôt se mêler aux chalands qui allaient grossir la foule des Halles. Là n'était pourtant point sa destination, néanmoins pour atteindre la rue Saint-Denis il lui fallait bien traverser cette bourdonnante Place du Marché aussi frénétique qu'une énorme fourmilière grouillante de ses incessantes allées et venues.

À pas mesurés, restreinte par l'onde des flâneurs anonymes, Hélène portait autour ses regards attentifs. Sous ses yeux, les éventaires colorés des fruitières et légumières s'offraient à l'abri des auvents. Plus loin, aux abords des étals permanents, des relents tenaces de poissons et de viande crue flottaient entre deux brises, cédant parfois la voie aux senteurs des épices fines ou piquantes des échoppes voisines. "Achetez un chapelet, bourgeois! Pour votre salut, un chapelet!" faisait d'une voix aiguë un garconnet aux pieds nus sans que personne ne lui en achète.

Soudain, à moins de quinze pas devant elle, un mouvement de foule capta son attention. Par une des fenêtres restées ouvertes du troisième étage, une ménagère insouciante venait de jeter à la rue le contenu nauséabond de son pot de chambre, sans même crier "Gare à l'eau!" et une vieille dame, à présent rouge de colère, l'avait reçu sur le bonnet. Autour d'elle, un cercle s'était rapidement formé où chacun riait à perdre haleine de sa déconfiture.

- Regardez, c'est la vieille Tesnard qui l'a reçu! gloussaient les uns en se tenant les côtes, la montrant du doigt.

- Bande de malappris, secouez plutôt ses hardes!

grognonnaient les autres en se portant au secours de la malheureuse.

Contournant cette scène quotidienne de Paris, Hélène se rapprocha des étroites boutiques des couteliers et cordonniers en jetant de temps à autre des regards inquiets vers les hautes maisons bordant la Place.

Comme elle atteignait l'enseigne de la pâtisserie Fortier, l'arôme exquis de pains chauds sortant à peine du fourneau vint la tenter. Faisant le tour de son étalage, un marchand tout en courbettes lui tendit prestement une de ses merveilles en lui disant: "Goûtez à nos blandices, belle dame! N'hésitez pas, vous en serez ravie, mais goûtez donc!" D'un geste de la main, Hélène refusa poliment. Ce faisant, du coin de l'oeil, elle aperçut trônant sur une myriade de délices, une douzaine de petits gâteaux en forme de coeur recouverts d'un succulent glaçage rosé. Il n'en fallut pas plus pour qu'elle comprenne tout à coup, comme au sortir d'un long rêve, ce qu'elle n'avait pas voulu voir autour d'elle depuis quelques mois. Ce bonheur qui l'habitait, le salut ainsi que le sourire amical des étrangers qu'elle croisait sur son chemin, puis dans son souvenir, les paroles vibrantes et les gentilles attentions de Gilles Joly, le fils du mercier, tout cela n'avait qu'un but, lui faire sentir que l'amour était là tout près d'elle; qu'il l'invitait à aimer à son tour, à être heureuse.

- Quelle étonnante et agréable sensation! conclut-elle.

Reprenant sa route, elle se glissa entre les charrettes des retardataires dont les chevaux piaffants étaient retenus par de jeunes freluquets au regard insolent. Feignant de ne point les apercevoir, elle s'apprêta à traverser la chaussée lorsqu'elle entendit une voix chantante lui souhaiter le "bonjour". Un char à bancs, tiré par une superbe pouliche blonde,

s'immobilisa à ses côtés.

- Nous ne pouvions espérer plus belle journée pour notre balade à la campagne, reprit la voix.

Levant les yeux sur le jeune homme qui lui adressait si hardiment la parole, elle reconnut en lui son nouvel ami Gilles.

- Bonjour! fit-elle. Vous avez l'air de bien bonne humeur ce matin.

En lui tendant la main pour l'aider à s'installer auprès de lui, le jeune homme répondit:

- Puisque vous êtes là, comment pourrait-il en être autrement?

Gilles avait une façon délicate mais sûre de la complimenter qui, chaque fois, la faisait rougir. Entre les rues étroites et populeuses de la Ville, la jument les emporta au petit trot.

- J'ai passé la soirée d'hier à m'entretenir avec mes parents à votre sujet.

- Ce fut donc une ennuyeuse soirée...

- Vous l'ignorez peut-être, mais mes parents connaissaient bien votre père. Ils avaient beaucoup d'estime pour lui. Comme moi d'ailleurs, car dans un sens, je lui suis redevable de vous avoir rencontrée.

- Qu'est-ce qui vous fait dire cela?

- C'est l'évidence. S'il ne vous avait pas si bien préservée des périlleuses tentatives de mes semblables, vous seriez mariée à l'heure qu'il est, et mère d'une foule de marmots. Ma chance de vous approcher ne serait

jamais venue.

- Quel raisonnement! À n'en point douter, vous avez décidément beaucoup de suite dans les idées.

- Non! fit-il en haussant les épaules. Je suis simplement réaliste.

Au fil de leur bavardage, ils se retrouvèrent bientôt loin du tumulte parisien, environnés d'ineffables joyaux bucoliques. Dispersés dans la campagne, les bâtiments des fermes avoisinantes bien entretenus à la chaux, semblaient sertis entre le bleu azuré du ciel et le vert gaillard des champs. Des troupeaux de moutons et de bêtes à cornes ruminant paisiblement se succédaient des deux côtés de la route réduite à un mince chemin de terre. Là-haut, de gros cumulus blancs et moelleux roulaient paresseusement en adoptant des formes plus étranges les unes que les autres. On pouvait aisément, avec un peu de fantaisie, imaginer dans ces nuages laineux un grand bateau aux voiles gonflées ou le profil d'un cheval au galop dont la longue crinière s'agitait sous l'action du vent.

- Ce paysage magnifique mériterait d'être immortalisé en peinture, n'est-ce pas? fit Hélène, émerveillée.

- Ce qui m'apparaît magnifique est que vous allez bientôt habiter ce joli coin de pays où ma tante demeure et que je pourrais régulièrement vous y rendre visite, dit-il avec chaleur.

Gilles était un jeune homme à l'allure et aux manières charmantes. De beaux cheveux noirs encadraient un visage toujours souriant où d'espiègles iris tout aussi noirs lui conféraient une constante impression de bonhomie. Avantagé par une hérédité sans tare, son corps était celui d'un homme fort et musclé auquel rien ne faisait peur. L'autre jour, lorsqu'il avait vu Hélène au

comptoir de sa boutique, son regard n'avait pu s'en détacher et son coeur lui avait aussitôt fait sentir qu'il en était amoureux.

Ballottés au gré des méandres du chemin cahoteux, loin des propos venimeux des commères, Gilles et Hélène goûtaient ingénument la douceur de leur mutuelle compagnie.

- Voilà! Regardez, c'est ici! Nous sommes arrivés, s'exclama-t-il en pointant du doigt une mignonne maisonnette au toit de bardeaux. Mais avant de nous y rendre, allons voir ma tante qui demeure juste à côté. Elle est bien aimable, tante Catherine... et vous pourrez toujours compter sur elle pour vous épauler en cas de besoin.

Lorsqu'ils eurent mis pied à terre, la tante Catherine, qui avait été prévenue de leur visite, abandonna aussitôt sa lessive et se précipita vers eux.

- Bonjour, mes enfants! Soyez les bienvenus, dit-elle affectueusement, en les embrassant. Mais entrez, entrez! Cette promenade au grand air a certainement dû vous creuser l'appétit? Je vous ai préparé un pâté de lièvre aux épices que vous prendrez bien avec un bon rouge de Nanterre.

- J'aimerais vraiment pouvoir accepter, mais je crains de ne pas en avoir le temps, madame. J'ai promis de retourner à mon travail au plus tôt.

- Quel dommage, moi qui me faisais une joie de vous avoir à ma table! Tu aurais dû me dire, mon garçon, que vous ne restiez pas à dîner. Enfin, puisque le temps nous est compté, je vous amène de ce pas visiter votre futur foyer, mademoiselle.

Sans se faire prier, la tante de Gilles commença

aussitôt à raconter l'histoire de la blanche maisonnette. Sur l'herbeux sentier qui y menait, elle sortit de dessous ses amples jupons un trousseau chargé de clefs.

- Mon mari avait fait construire cette chaumière pour notre fils aîné qui devait venir l'habiter avec sa promise dès leurs vœux échangés. D'un commun accord, nous avions projeté de lui céder nos terres et bâtiments, car il avait manifesté le désir de prendre la relève. Mais voilà qu'à la dernière minute il a préféré s'installer à Vaugirard, chez ses beaux-parents, et ce logis n'a jamais reçu de locataire. (Ouvrant la porte, elle ajouta.) Vous voyez, Mademoiselle, je l'avais meublé avec goût et j'avais mis tout mon amour à en confectionner les catalognes, napperons de dentelle et rideaux.

Effectivement, de belles dimensions, l'unique pièce de cette demeure offrait un plaisant coup d'oeil. Avec son grand lit à colonnes entouré de rideaux du Poitou rouge placé au nord-est, sa cuisine agréablement garnie de meubles en pin et dotée d'étagères chargées d'assiettes d'étain, de pots, de plats de grès et de casseroles de cuivre, son âtre de pierre dans l'angle nord-ouest munie de pelles, de pincettes et d'une foule de marmites de cuivre jaune, elle pouvait, au dire de Gilles, être occupée sur-le-champ sans qu'il fût nécessaire d'y ajouter quoi que ce soit.

Ravie, Hélène faillit se laisser emporter par l'enthousiasme. Il s'en fallut de peu qu'elle ne négocie à l'instant le prix d'achat. Mais, son expérience en tant que clerc de notaire lui avait appris que ce n'était pas la manière de faire. Aussi promit-elle de faire part très prochainement de sa décision à la tante Catherine.

Sur le banc de la charrette, lorsqu'elle se retourna pour lui souhaiter au revoir d'un signe de la main, elle ne put réprimer le sourire qui s'accrochait obstinément

à ses lèvres généreuses et nacrées.

"Je le savais. Je ne m'étais pas trompée", pensait-elle fébrilement. "Ce jourd'hui n'est pas comme les autres. Chacune de mes fibres m'annonçait l'imminence de ce moment fatidique."

Perdue en son for intérieur, se voyant déjà en train de donner sa démission à son patron et devenir propriétaire à Aubervilliers, Hélène sursauta lorsque Gilles lui murmura d'une manière complice à l'oreille:

- Ma tante m'a confié qu'elle vous trouve des plus charmantes. Elle a même ajouté que nous formons un très beau couple.

Au fond des yeux du jeune homme pétillait une joyeuse flamme.

Lorsqu'il la remena enfin devant l'étude des notaires, il osa pour la toute première fois lui déposer sur la joue un affectueux et imprévisible baiser.

- Hélène, me feriez-vous l'honneur de venir dîner chez moi ce soir? J'aimerais vous présenter officiellement à mes parents.

Cette déclaration inattendue, promesse de fiançailles imminentes, fit rougir la jeune clerc.

- Je... enfin... Ce sera avec joie, répondit-elle timidement.

Tout à son bonheur, marchant comme sur les gros nuages blancs et moelleux qu'elle voyait dans le ciel bleu, elle gravit les marches et poussa la porte de l'étude.

Dans l'entrebâillement, elle hésita quelques

secondes, aussi manifestement partagée entre les désirs de son coeur et l'appel du devoir que par la lumière du jour et la pénombre qui régnait à l'intérieur.

Ce faisant, elle ne cessait de s'étonner:

- Gilles est un garçon adorable et la maisonnette de sa tante Catherine est exactement celle dont je rêvais. Que c'est étrange. Dès les matines, j'ai senti que cette journée serait déterminante, que le destin, aussi imprévisible soit-il, me ferait signe...

Entraînée dans le tourbillon de ses rêveries, elle s'éclipsa à l'intérieur de l'étude puis referma la lourde porte de bois sur elle, ainsi que sur le cours de sa vie irréversiblement modifié.

CHAPITRE IV

Des piles de documents épars sur leur table à écrire, les notaires rédigeaient les termes de leur contrat. Bien que vitale aux yeux de Servignan, l'entreprise s'avérait périlleuse pour lui. D'abord, Piliar bougonnait à la moindre de ses interrogations et il avait à maintes reprises dangereusement élevé le ton, ce qui allait pourtant à l'encontre de ses habitudes.

S'il n'était point particulièrement admiré de ses collègues, du moins le respectaient-ils en raison même de son tact et de sa bonne humeur. Aujourd'hui, cependant, cette légendaire bonne humeur lui faisait défaut. Il ne fallait pas chercher longtemps la raison de ce changement d'attitude pour se rendre compte que le jeune homme aux yeux noirs et souriant, qui tard ce matin, était venu reconduire mademoiselle Valois, y était pour quelque chose.

Dissimulé près de la fenêtre, Piliar l'avait aperçu embrasser la jeune clerc et son amour-propre en avait pris un coup. Suite à cet événement qu'il considérait comme une cruelle trahison à son endroit, la jalousie n'avait cessé de l'aiguillonner. Pourtant, quelques mois auparavant, madame Huguette, la logeuse, lui avait fait savoir, on ne peut plus clairement, à quoi s'en tenir à propos de son employée. Il avait alors su prendre ses distances, faire taire ses sentiments et adopter une attitude plus raisonnable. Néanmoins, malgré toutes ses

nouvelles résolutions, il ne pouvait se résoudre à voir un autre homme en faire la conquête.

- D'accord, Servignan! lança-t-il méchamment, en guise de remarque sur un simple détail que lui faisait observer son collègue. Fais donc à ta tête! Tu veux savoir ce que je pense... Eh bien, je m'en moque. Oui, je m'en moque éperdument!

Se levant aussitôt, bousculant les chaises et les tables en écritoire sur son passage, maugréant rageusement, il marcha droit vers la sortie. À mi-chemin pourtant, dans un éclair de lucidité, il risqua vers Hélène un coup d'oeil oblique rempli de regret. Sous sa paupière sans cils, une prunelle décolorée croisa alors le regard d'émeraude de la jeune fille. Puis, soudain, toute expression de regret s'évanouit pour laisser place à une menaçante lueur teintée du fiel de la vengeance. Bruyamment, il quitta la pièce claquant, la porte derrière lui.

- Ça alors, reprit Servignan. C'est la première fois que je le vois dans un tel état! Vous savez, vous, mademoiselle Valois, quelle mouche a bien pu le piquer?

Hélène en avait bien une petite idée mais elle ne se risqua pas à l'exposer ouvertement.

- Je crois qu'il s'est un peu surmené, ces derniers temps.

- J'espère que ce n'est que cela, reprit le notaire, car j'ai absolument besoin de sa coopération et surtout de ses fonds pour mettre sur pied mon projet de chapellerie.

Moins expérimenté que son associé, Servignan en avait d'abord été le disciple, puis il s'était vu offrir la chance de devenir son collaborateur. Du projet qui l'intéressait maintenant, dépendait l'établissement de sa

propre étude.

- Je ferais mieux de le rattraper. Il faut que je l'empêche de faire quelque irréparable erreur, murmura-t-il en pensant égoïstement à ses propres intérêts.

- Concernant votre projet de chapellerie justement, n'aviez-vous pas prévu un voyage dans la Saintonge? demanda Hélène, devançant ainsi les propos de Servignan.

- Ah! Mais si! Comme je suis distrait. J'ai oublié de vous le confirmer. Une chance que vous m'y faites penser. J'ai effectivement des affaires urgentes qu'il me faut aller régler là-bas. Je devrai m'absenter pour trois jours. Serez-vous assez aimable pour compiler mes dossiers durant mon absence?

D'un geste entendu, Hélène lui signifia son accord, sans rechigner face à ce supplément de travail.

- Si cela peut vous faire plaisir, je vous autorise à fermer l'étude tout de suite. Je ne crois pas que nous reviendrons ce soir.

- C'est gentil de votre part. Je rédige ce document et je file dès qu'il sera complété.

L'air soucieux, Servignan se précipita vers son bureau, agrippa au passage quelques papiers indispensables, puis, avant de sortir, souhaita une bonne soirée à la jeune clerc qui lui rendit la pareille.

* *
*

Absorbée par sa tâche minutieuse, Hélène n'avait prêté qu'une distraite attention aux rumeurs de la ville qui s'évanouissaient progressivement.

Parce qu'elle avait accepté l'invitation à dîner de Gilles Joly et que, de ce fait, elle allait devoir partir plus tôt qu'à l'accoutumée, elle se sentait obligée de fournir un surcroît de productivité.

Par moments, malgré ses bonnes intentions, sa concentration s'amenuisait. Elle revoyait alors le sourire chaleureux de son bel ami, entendait à nouveau ses compliments discrets, revivait l'instant où il l'avait amoureusement embrassée sur la joue. Et puis, l'occasion qui s'offrait à elle de posséder bientôt une adorable propriété à la campagne la rendait tour à tour enthousiaste et anxieuse. Elle se savait à un virage décisif de sa vie et l'agréable sensation d'être aux commandes de sa propre destinée l'habitait, bien qu'elle n'eût su préciser quel vague et indescriptible pressentiment l'empêchait d'en avoir l'entière certitude.

Alors que sa longue plume glissait énergiquement en dessinant sur le parchemin rugueux de belles lettres effilées, ornées de fioritures savantes, la mèche à demi consumée de la lampe se mit à vaciller faiblement au-dessus d'elle. Hélène déposa sa plume, se leva et étira le bras pour lui redonner un peu de vie.

Au même instant, heurtant brutalement les étagères placées dans sa trajectoire, la lourde porte d'entrée s'ouvrit, livrant le passage à un notaire Piliar complètement métamorphosé.

Son arrivée fut si inattendue et si soudaine que, dans un brusque sursaut, Hélène laissa échapper un cri d'effroi de ses lèvres devenues pâles.

Éméché, s'appuyant aux chambranles, le notaire, qui avait manifestement beaucoup trop bu, foudroyait la jeune clerc de son regard globuleux et méchant. D'un violent coup de talon, il envoya claquer la porte derrière lui et Hélène entendit avec horreur le pêne retrouver sa place

dans la gâche.

Titubant, les cheveux ébouriffés, la bouche en écume et les habits défaits, il avançait maintenant vers elle de façon menaçante.

- Alors? Comme ça, il te plaît, le fils du mercier? grogna-t-il, contournant à présent tel un fauve affamé le pupitre embourbé.

Hélène recula de quelques pas en obéissant à son seul instinct de conservation.

Inexplicablement, il lui semblait qu'elle avait déjà vu quelque part l'angoissante scène qui se déroulait sous ses yeux horrifiés. Cet irritant pressentiment, qu'elle avait eu, d'être dans l'impossibilité de contrôler entièrement les ficelles de sa destinée se confirmait à présent. Voilà qu'elle reconnaissait les séquences d'un épouvantable et fatidique scénario dont la victime n'était nulle autre qu'elle-même. Troublée par les indicibles réminiscences d'un lointain cauchemar, elle eut soudain l'intime conviction qu'un drame irréparable allait se produire.

- Maître Piliar, vous êtes ivre! Ne vous approchez pas de moi! vous entendez? Éloignez-vous immédiatement! lança-t-elle dans l'espoir de le raisonner.

Demeurant résolument sourd à ses appels, n'obéissant plus qu'aux obscures et bestiales pulsions maintes fois refoulées de son égo meurtri, Piliar n'en continua pas moins de se rapprocher. Il ne savait plus qu'une chose, c'est qu'il la désirait depuis déjà trop longtemps et que cette fois, pour cette seule et ultime fois, elle lui appartiendrait. Plus déterminé que jamais, il fléchit alors bizarrement les jambes tout en tendant rapidement ses mains ouvertes vers la jeune fille dans une pose aussi grotesque que comminatoire. Un sourire ignoble lui

découvrit une langue épaisse et pâteuse.

Plus Hélène reculait, plus l'être infâme et malfaisant qu'il était devenu s'en rapprochait; l'étau se refermait toujours plus étroitement sur elle. Dans une tentative désespérée, elle bondit de côté, s'efforçant d'atteindre la sortie. Mais les plis de sa longue robe l'empêchèrent de progresser aussi vite qu'elle l'eût voulu et le prédateur referma, non sans efforts, ses bras avides autour de la fine taille de sa proie.

Lourdement, ils tombèrent tous deux à la renverse sur un pupitre encombré de parchemins. Le dos appuyé au meuble, Hélène se débattait, les reins ployés sous le poids du gros homme. À coups de griffes, des mèches de cheveux gris arrachées entre ses doigts, elle tentait de le chasser, de se libérer de son emprise. Rien à faire, comme une sangsue il s'était accroché à elle avec un tel empressement qu'elle en perdait le souffle.

De ses grosses mains velues, il serrait et tripotait convulsivement les pourtours délicieusement galbés et troublants de sa proie. Avec une énergie jusqu'alors insoupçonnée, ses lèvres gourmandes cherchèrent à se coller à celles de la jeune fille qui demeurèrent malgré tout imprenables.

Frustré de l'objet de ses désirs, Piliar se rabattit alors sur son cou, déchira violemment le tissu de sa robe à l'encolure. Au milieu de ses grondements sauvages, sa bouche immonde léchait, suçait et mordait tout à la fois une peau trop délicate sur laquelle de nombreuses ecchymoses ne tardèrent pas à apparaître.

À bout de souffle, submergée par le dégoût, Hélène tenta dans un sublime effort de se dégager. D'un coup de griffes affûtées, elle lacéra sans pitié le visage couvert de sueur accroché à sa poitrine.

Portant ses mains à sa figure, Piliar recula vivement en jurant:

- Ah! Ma belle garce! Tu vas le regretter. Oh oui! Attends, tu vas voir!

Cette fois, elle ne tenta pas de s'enfuir vers la sortie. Elle avait payé cher pour savoir que cette solution n'était pas la bonne.

Vivement, elle se tourna alors vers la cheminée et s'empara du tisonnier. Entre ses doigts blanchis par la pression trop grande qu'elle exerçait autour de la poignée métallique, elle le brandit dans un geste sans équivoque.

- Reculez! Vous m'entendez? Reculez ou je vous jure que je vous frapperai, lança-t-elle.

L'air étonné, le notaire s'arrêta aussitôt. Était-il revenu à la raison? Il fallait l'espérer. Baissant la tête, il pivota à demi sur lui-même, sembla vouloir abandonner la partie. Comme Hélène baissait sa garde, il se retourna brusquement et bondit traîtreusement vers elle.

Étrangère à l'acte qu'elle s'apprêtait à commettre, spectatrice plus que protagoniste de cette scène brutale, Hélène vit le tisonnier s'abattre lourdement sur le crâne de son patron. Pendant un intervalle qui parut interminable, il la dévisagea de ses yeux anormalement écarquillés puis, devenant aussi lourd qu'un sac rempli de sable, il alla s'écraser de tout son poids sur les pierres du foyer.

Stupéfaite, horrifiée, Hélène aperçut bientôt un filet de sang noir, luisant et sinueux, rampant, tel un serpent venimeux, jusque sous l'ourlet de sa robe.

- La Rochelle, juillet 1665 -

CHAPITRE V

Comme une figure de proue offerte aux embrassements salins des vents océaniques, Hélène contemplait du haut du pont les rives surpeuplées de La Rochelle.

Dès les premières minutes de son arrivée en cette ville portuaire, elle avait eu sous les yeux le spectacle fascinant d'une masse en perpétuel exode. De partout, des cris jaillissaient, des chariots énormes qu'on faisait tirer indifféremment par des chevaux ou des mulets sillonnaient les rues encombrées, noires de monde. Et sous ce cuisant soleil de fin juillet, l'activité n'en semblait pas moins frénétique.

Était-elle nostalgique, soulagée ou anxieuse? Ses traits impassibles n'en laissaient rien deviner. Le regard fixe, les mâchoires serrées, elle réfléchissait.

Tout s'était passé si vite depuis son départ en catastrophe de Paris. La scène du notaire Piliar vautré sur son corps était restée gravée dans sa mémoire avec autant d'acuité que l'aurait été la brûlure d'un fer rougeoyant sur le tissu délicat de sa chair. Depuis ce soir fatidique, pas une nuit n'avait pu s'estomper sans que son âme bouleversée ne s'éveillât maintes fois en sursaut.

Lorsqu'elle s'était rendue compte de l'atrocité de son geste, lorsqu'elle avait vu le crâne fracassé du

notaire, ainsi que le sang chaud et poisseux qui s'en écoulait en abondance, elle n'avait eu qu'une seule et unique pensée:

"Partir, partir pour n'importe où, le plus loin possible et vite!"

En prenant un bref recul, elle se rendait à la raison. Partir était la seule et unique décision sensée qu'elle avait pu prendre. Bien sûr, elle se devait aussi de se l'avouer, elle était devenue une criminelle, puisqu'elle avait tué. Que ce soit en état de légitime défense ou non, cela revenait au même...

En fermant les yeux et en aspirant l'air à pleins poumons, Hélène se heurtait encore une fois à la même question:

"Pourquoi ne pas être restée? Pourquoi ne pas être allée plaider ton innocence devant les seigneurs ecclésiastiques hauts justiciers du chapitre de Notre-Dame?"

"C'est cela! rétorquait une voix amère venue du fond d'elle-même, espérer prouver mon innocence lors d'un procès qui ne viendrait jamais et croupir pour le reste de mes jours à Fort-l'Évêque sous les voûtes d'un cachot souterrain aussi noir que sordide!"

Car assurément, il n'y avait pas d'autre issue possible; ce brave notaire Servignan, supporté par ses amis bourgeois et nobles, aurait fait valoir l'honorabilité, le zèle, l'inconditionnelle respectabilité de son défunt associé. De son côté, dans l'arbitraire balance de la justice, elle, simple clerc appartenant à cette classe dite inférieure, aurait pesé moins qu'une plume. On ne l'aurait pas crue, on aurait même refusé de l'entendre. On l'aurait aussitôt accusée d'avoir provoqué les bas instincts de ce cher disparu!

On l'aurait trouvée coupable. Coupable! Coupable! Ce mot résonnait maintenant dans sa tête pareil à l'écho de sa propre voix au fond d'un ravin.

Au cours de ce terrible soir, elle avait pensé devenir folle. Mais une volonté extérieure à la sienne lui avait mystérieusement dicté la voie à suivre. Des papiers... Il lui fallait des papiers pour voyager. Elle avait donc pris soin d'apporter avec elle son extrait de baptême et quelques lettres de recommandation. De l'argent! Sans argent, où pouvait-elle aller? Dans la cassette dont on lui avait confié la clef, elle avait pris la somme exacte qui lui revenait en reconnaissance de son travail hebdomadaire. Puis elle avait éteint la lampe à l'huile, verrouillé la porte et couru à en perdre le souffle jusqu'à son logement. Là, dans un immense coffre de cèdre, elle avait hâtivement empilé ses livres et ses effets personnels. Les tempes en feu, son sang coulant à torrents dans ses veines bleues, elle avait pris le coche pour quitter Paris à tout jamais, sans un regard en arrière, sans un remords, sans même une pensée pour qui que ce soit.

Ce n'est que plus tard qu'elle put songer au désarroi de Gilles Joly et de sa famille, à la peine de madame Huguette, à l'adieu manqué sur la tombe de son père.

Au bout d'une chevauchée accablante et dispendieuse qui s'était échelonnée sur plus d'une dizaine de jours, elle avait enfin atteint la ville portuaire de La Rochelle. Par un concours de circonstances, elle avait appris qu'un vaisseau suffisamment chargé, transportant des familles et quelques colons, s'appêtait à quitter le port dès que les vents se montreraient favorables. C'était la chance qu'elle avait espéré se voir offrir. Elle se devait de la saisir.

Sur la présentation de ses multiples références

dûment enregistrées et après avoir chèrement négocié le prix de son passage, le capitaine du navire aux prunelles scrutatrices s'était enfin décidé à lui accorder la permission de monter à bord.

Toute à ses sombres pensées et à ses craintes légitimes, elle s'était embarquée en préférant ignorer les inévitables difficultés de la traversée. En fait, il ne s'agissait pour elle que de quitter la France au plus tôt, que d'interposer une barrière protectrice entre elle et l'inévitable lettre de cachet émise à son endroit.

Et maintenant qu'au-dessus de sa tête l'orage avait cessé de gronder ou que du moins les nuages s'en étaient quelque peu éloignés, la curiosité et l'appréhension du départ retrouvaient naturellement leur place dans ses préoccupations.

Près d'elle, un groupe farouche de jeunes voyageuses discutaient ferme. Dans leurs propos animés, un nom aux consonances prometteuses associé aux histoires les plus rocambolesques revenait sans cesse. Encore mésestimé, ce nom n'était autre que celui de la Nouvelle-France.

* *
*

Puisque les vents s'étaient mis à souffler favorablement du sud-est, le capitaine ordonna sans tarder les manoeuvres d'appareillage. Aussi agiles que des chimpanzés, les matelots aux pieds nus, vêtus de fripes dépenaillées, grimpèrent aussitôt le long des mâts pour y dérouler les voiles. Le foc, le grand hunier, la misaine et les autres claquèrent presque simultanément dans un fracas assourdissant de toiles raidies se

bombant, tels les torsos de fiers et vaillants soldats alignés pour la parade.

Le "Saint-François", immense vaisseau de plus de trois cents tonneaux, se pencha lentement à bâbord. Puis, sous l'instance du gouvernail, entre les ordres saccadés qui jaillissaient à droite et à gauche, au milieu des craquements du pont et des cris des mouettes, il fendit résolument les eaux de l'Atlantique. Les gens qui étaient restés sur le quai d'embarquement saluaient tristement les voyageurs de leurs mouchoirs blancs, tandis que ceux qui étaient montés sur le pont voyaient s'éloigner, peut-être à jamais, leurs familles, leur patrie, leur passé...

Hélène n'avait personne à saluer; par contre, son coeur n'éprouvait pas, comme les leurs, le déchirement des adieux. Au contraire, chacune des brasses conquises sous la poupe du navire lui permettait de respirer plus à l'aise, de se sentir de plus en plus en sûreté. Au bout de quelques heures, la France s'était évanouie et l'océan avait reconquis son droit souverain sur les lignes de l'horizon.

Appuyée au bastingage, Hélène laissait vagabonder son regard vers l'écume blanche des vagues qui caressait vigoureusement la coque du navire. Elle y serait restée la journée entière si une jeune demoiselle vêtue d'un long manteau gris n'était venue lui adresser la parole.

- Vous n'êtes pas une fille du roi, vous, Mademoiselle? demanda-t-elle naïvement.

- Non... non. Je ne le suis pas, répondit calmement Hélène en se retournant.

- Alors, vous allez là-bas en Nouvelle-France pour retrouver votre mari, n'est-ce pas?

- Pas exactement, répondit Hélène, quelque peu embarrassée par ces questions plutôt personnelles auxquelles elle n'avait pas songé à préparer de réponses probantes.

- Vous savez ce qu'on dit de notre future patrie? On dit que c'est un endroit à la fois magnifique et sauvage, qu'il est entièrement recouvert de forêts impénétrables et que le gibier y pullule comme autant de fourmis dans une fourmillière. Il paraît qu'il y a tant de poissons qu'il est aisé pour quiconque d'en pêcher à quelques pas de soi, même avec les deux pieds dans l'eau! Il paraît aussi que de sanguinaires indigènes s'y amusent à capturer nos missionnaires et à les torturer pour leur faire abjurer leur foi! continua-t-elle de sa voix cristalline.

- Comment vous appelez-vous, Mademoiselle? s'enquit alors Hélène.

- Je m'appelle Agnès St-Onge et je suis fille du roi. Ce qui signifie que je suis une orpheline et que le roi assure ma subsistance. Je suis originaire de la Bourgogne et j'ai été élevée à l'Hôpital-Général de Paris. D'ailleurs, toutes les demoiselles qui sont ici l'y ont été.

Décidément, cette petite était aussi naïve que bavarde et sa simplicité rassurait Hélène.

- Et pourquoi faites-vous ce voyage, toi et tes compagnes?

- C'est notre Mère supérieure qui en a décidé ainsi. Vous savez, le roi doit peupler cette belle colonie du Canada et comme nous sommes en âge de nous marier, d'avoir une belle famille et que notre santé nous le permet, nous avons été choisies.

- Comment! s'étonna Hélène. Vous voulez dire que vous allez vous marier dès que vous serez arrivées là-bas?

- Enfin presque! Il y a en Nouvelle-France, j'en suis sûre, un beau et gentil colon qui n'attend qu'une épouse attentionnée comme moi pour faire prospérer ses biens. Vous n'ignorez pas que le roi donnera à chacune d'entre nous une terre de plus de quarante arpents, et ce, dès que nous serons mariées. On dit que plusieurs personnes ne sont parties qu'avec quelques piécettes dans leurs goussets et qu'au bout de deux ou trois ans, elles avaient accumulé un bien respectable, qu'elles pouvaient même se comparer à nos riches seigneurs de France! Évidemment, il faut travailler dur et sans relâche. Il faut être persévérant mais cela ne nous fait pas peur, car nous le sommes toutes! conclut-elle dans un large sourire.

La particularité du Canada était que, contrairement aux colonies des Antilles, conquises par maintes puissances successives, qui voyaient leur population s'accroître à partir de la déportation de repris de justice, d'esclaves ou de mauvais sujets, il n'avait, lui, absolument rien d'une colonie pénale. Sous l'étroite surveillance des autorités civiles et ecclésiastiques, chacune des recrues destinées au peuplement de la Nouvelle-France avait effectivement été évaluée selon un strict code de sélection. Seuls les bons catholiques, aux moeurs irréprochables, possédant un métier utile, n'ayant peur ni du travail ardu ni des rigueurs du climat, étaient autorisés à monter à bord des vaisseaux en partance pour le Canada, vers ces contrées prometteuses.

En fait, il fallait à ces nouveaux colons énormément de courage et de détermination pour affronter les inévitables dangers de la traversée. Mais en plus, il leur fallait posséder la noble ambition de vouloir s'affranchir des horribles séquelles résultant de la

récente Fronde, ainsi que de la misère laissée par une série de terribles famines.

En cette lointaine colonie, ils avaient l'espoir de devenir riches et prospères. Ils avaient aussi l'héroïque conviction d'être parmi une élite qui constituerait la pierre d'assise d'une nouvelle race, farouche et fière, qui perpétuerait pour les siècles à venir l'honneur de leur nom français et de leur famille.

Prenant Hélène par la main, la fille du roi l'entraîna à sa suite pour lui présenter ses compagnes de voyage.

La jeune clerc y apprit que chacune d'elles avait eu le malheur de se voir un jour orpheline, qu'elles étaient toutes bien élevées, distinguées et que leurs baptistaires ne leur faisaient pas défaut. De plus, elle apprit que deux terribles matrones engagées aux frais de la Compagnie des Indes occidentales veillaient, jour et nuit, à protéger la vertu de ces pucelles ainsi qu'à leur faire réciter quotidiennement leurs prières.

Elles bavardèrent longtemps de leurs naissants projets d'avenir et de leurs rêves d'hier, prenant un croissant plaisir en la compagnie l'une de l'autre.

Quand le soir vint tirer le rideau sur une journée bien remplie, et qu'allongée sur son lit étroit Hélène se mit à repenser aux paroles de ses nouvelles amies, une idée lentement surgit, se façonna et s'imposa manifestement à sa raison.

Oui, la Nouvelle-France était peuplée dans une immense proportion par de jeunes hommes forts et travailleurs. Oui, les femmes y étaient en infime minorité. Oui, toutes celles qui abordaient cette lointaine terre remplissaient, souvent en moins d'un mois, un contrat de mariage qui les liait invariablement

pour le reste de leur vie à un homme qui, somme toute, ne leur était que pur étranger.

Lorsqu'elle fermait les yeux, faisant mine de s'assoupir, des ombres de la nuit resurgissait l'intolérable visage du notaire Piliar et son obsédant cauchemar s'infiltrait alors dans le déroulement de ses rêves, revenait sournoisement par mille détours la hanter, la harceler encore et toujours, jusqu'à ce que l'épuisement vienne enfin la prendre et la délivrer aux premières lueurs du jour.

Le choc émotionnel résultant de cette tentative de viol avait été trop grand; aussi prit-elle la ferme résolution de se faire connaître de tous, même si cela faussait la réalité, sous le jour d'une femme déjà mariée, attendant la venue prochaine d'un mari trop pris par les préoccupations de son commerce. Ainsi personne n'oserait la courtoiser et elle pourrait se remettre paisiblement de son trouble psychologique sans avoir à dévoiler les détails inavouables de son douloureux secret.

D'une main hésitante, elle enleva de la chaîne qu'elle portait à son cou l'anneau d'or que sa mère lui avait donné autrefois. Avec componction, elle le glissa à l'annulaire de sa main gauche.

Bercée par le roulis, Hélène prêta une oreille distraite aux ronflements qui montaient de l'obscurité environnante. Les paupières lourdes, le menton enfoui dans ses couvertures de laine, elle sombra finalement dans un sommeil sans rêve.

CHAPITRE VI

Aussi loin que le regard pouvait porter, l'immense étendue bleu ardoise régnait, engouffrant le vaste monde sous sa mouvante et fascinante fluidité. Pas un seul navire sous la ligne grise de l'horizon, pas une seule parcelle de terre, rien que ces vallons instables, cette écume filante, le vide infini, hallucinant.

Tenace, le grésillement d'une fine pluie vint signifier aux passagers qui prenaient l'air frais sur le pont que leur promenade était terminée. À regret, ils s'apprêtèrent à descendre jusqu'à leur quartier, là où l'air demeurerait confiné et commençait singulièrement à sentir le moisi.

Avant de se retirer, Hélène avait cru dénoter dans l'attitude de l'équipage une certaine nervosité. L'agitation des matelots ainsi que le visage renfrogné du fougueux capitaine Beausonnière ne lui disaient rien qui vaille. Impunément, une bourrasque soudaine vint soulever les mèches bouclées de ses cheveux, puis la pluie se mit à tomber plus intensément. En s'agrippant à la rampe qui menait à la section des passagers, Hélène se retourna pour jeter un rapide coup d'oeil vers le ciel maussade. Elle vit avec étonnement s'avancer une armée de nuages noirs qui parvinrent, en un instant, à couvrir la lueur du jour. "Un méchant orage se prépare", pensa-t-elle avec anxiété.

Ils avaient quitté les côtes de La Rochelle depuis

cinquante-trois jours déjà et la vigie, presque toujours silencieuse, n'avait rapporté que de rares navires marchands qui n'avaient pas pris la peine de se rapprocher. La nature avait jusqu'ici été relativement clément à leur endroit, mais cette fois, la jeune clerc en avait l'intime conviction, il en serait autrement.

- Viens nous faire la lecture, Hélène, supplia avec un sourire taquin la petite Anna, l'une des filles du roi. Tu sais lire tellement mieux que nous.

Qu'y avait-il d'autre à faire pour presser la marche du temps sur cette minuscule île flottante: faire de la dentelle, lire et écrire, prier, chanter ou discuter, jouer au trictrac, au pied de boeuf ou au brelan, puis manger et puis dormir. Hélène en était lasse, cependant il fallait s'y résigner, car c'était bien elle qui avait pris la décision de s'embarquer à bord du "Saint-François" et personne d'autre.

Tout en maudissant cette catastrophique journée de juillet qui l'avait si hypocritement leurrée, elle alla s'asseoir auprès de ses compagnes, les filles du roi. Anita, la plus âgée de toutes, lui tendit complaisamment les "Contes et Nouvelles" de La Fontaine. C'était un livre aux propos alors jugés licieucieux, mais dont les jeunes demoiselles raffolaient secrètement en l'absence de leurs matrones. Ces deux dernières, confortablement installées sur des coffres recouverts de cuir à une trentaine de pas de distance, bavardaient entre elles à voix basse tout en jetant de brefs regards sur leurs protégées gentiment regroupées aux pieds d'Hélène.

"...La grenouille, lisait-elle, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite son repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur

l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que vous me vengera: je périrai, mais vous périrez aussi."

Comme elle achevait sa phrase, le navire fit entendre une série d'inquiétants craquements et se mit à tanguer d'une façon manifestement désagréable. Du pont leur parvenaient à présent les commandements saccadés qu'hurlait, entre deux rafales, le capitaine à ses officiers. Les matelots s'affairaient en tous sens et le bruit sourd de leurs courses se répercutait à travers les planches.

Perplexe, Hélène déposa le livre des contes sur ses genoux. Le visage levé en direction des poutres du plafond, la majorité des passagers s'étaient tus et écoutaient l'inhabituel remue-ménage.

- Mais qu'est-ce qu'ils ont à courir ainsi là-haut? Ce n'est pas la première fois que nous frappons du mauvais temps! fit l'un des passagers à l'adresse de son épouse.

- Sans doute! répondit une voix rauque et sans visage venue de l'arrière. Encore faut-il savoir que nous venons à peine d'entrer dans la saison des ouragans...

Rapidement indisposés par le roulis toujours plus violent du navire, certains passagers s'étaient munis de seaux et régurgitaient péniblement leur repas, devant tous les autres, à défaut d'avoir l'autorisation de le faire par-dessus la rambarde.

Tout à coup, dans une salve assourdissante, on entendit pour la première fois le tonnerre rugir. Entre eux, les passagers échangèrent de lourds regards remplis d'interrogations et l'on constata que même les plus courageux frémissaient.

- C'est affreux; je me sens tout étourdie, dit Anita. J'ai l'impression que je vais être malade.

De minute en minute, la situation s'aggravait. Le teint blafard d'Agnès, d'Anna et des autres filles du roi reflétait sans conteste un profond malaise. Une indicible menace planait dans l'air. L'estomac à l'envers, les yeux vitreux, les deux matrones étaient complètement démunies et aucune d'elles ne semblait plus en état de s'occuper de leurs malheureuses protégées. Confrontée à cette situation critique, Hélène prit donc l'initiative.

- Mes amies, écoutez-moi! Puisque qu'il semble que nous devons subir les affres d'un ouragan, mieux vaut les endurer en étant allongées qu'en restant debout. Allez vous étendre sur vos couchettes: c'est là, je vous assure, que vous serez le mieux.

Obéissant aveuglément, les demoiselles apeurées se tournèrent vers leurs couchettes et y grimpèrent avec difficulté tant le navire tanguait. Hélène s'était emparée de toutes les couvertures qui lui étaient tombées sous la main. Nerveusement, elle les introduisait entre les supports des lits et des matelas, créant ainsi de petites enclaves qui immobilisaient ingénieusement ses amies et les empêchaient d'être malmenées par les violentes secousses du navire.

- Hélène! Hélène! Je pense que nous allons mourir. Je ne sais pas nager et nous allons couler, je le sens! J'ai peur! gémissait Agnès tout en sanglots.

- Où es-tu allée chercher une idée comme celle-là? Le capitaine Beausonnière et son équipage ont déjà affronté des ouragans cent fois pires que celui-ci, crois-moi. Ce sont des marins d'expérience qui ne se laisseront certainement pas arrêter par la première tempête venue du mois de septembre! fit Hélène sur un ton qui se voulait

rassurant.

Cela dit, elle courrut chercher quelques seaux de cuir pour ses copines, de façon à ce qu'elles puissent soulager leur estomac sans souiller leur lit. Comme elle s'affairait à les reconforter, la houle fit tanguer le navire de telle façon qu'elle ne parvint à s'agripper que de justesse à l'une des colonnes servant de montants aux couchettes.

- Seigneur, nous allons tous périr! Je ne veux pas finir comme cela! fit la voix haletante d'Anna.

Dans les situations de grande détresse, deux types de tempérament se manifestent. Le premier cède à la panique du moment et geint sur son impuissance; ce qui fait de celui qui le possède une victime toute désignée. Le deuxième réagit comme par automatisme, suivant un instinct sûr autant que mystérieux qui fait de celui qui le détient un héros téméraire, bien qu'involontaire.

Hélène faisait partie de cette seconde catégorie. Inexplicablement, ni la peur ni le mal de mer ne l'incommodaient. Elle réagissait aux urgences du moment, allait et venait, tel un automate programmé apportant à bon escient le secours désiré. S'approchant avec difficulté de la jeune fille qui se plaignait si fort, elle lui dit:

- Allons, Anna. La Mère supérieure ne t'a-t-elle pas enseigné que le plus sûr moyen de survivre à cet ouragan est de prier Notre-Seigneur Dieu, le Père tout-puissant, de toutes tes forces et de toute ton âme? Si tu peux prier suffisamment fort pour être entendu de lui, nous serons, à coup sûr, tous sauvés! déclara Hélène sur un ton solennel qui fit une grande impression sur la jeune fille, car elle se tut aussitôt et entra ardemment en prière.

En de telles circonstances, elle avait accompli tout ce qui était humainement possible de faire.

Progressivement, des pleurs désespérés et des lamentations déchirantes se firent entendre de toutes parts. Les moins affectés par le mal de mer s'efforcèrent, autant que faire se peut, de réconforter ceux qui déjà se sentaient faiblir. Les autres, accrochés comme ils le pouvaient à la structure du navire, fixaient sur ce décor angoissant des yeux hagards avant de se sentir terrassés à leur tour par le mal pernicieux.

De nouveau, le tonnerre rugit, semblable aux effroyables détonations des canons. Maintenant, le navire roulait de tous bords et de tous côtés. La vaisselle, les coffres, les gens eux-mêmes se faisaient balloter à gauche et à droite, puis se heurtaient misérablement à d'autres objets et à d'autres personnes aussi infortunées qu'eux.

En peu de temps, l'air s'alourdit d'un relent insupportable et l'eau salée se mit à s'infiltrer entre les planches du plafond comme en autant de gouttières percées. Le quartier des passagers faisait pitié à voir, il n'était plus que désolation et chacun crut sa dernière heure venue. Mais ce qui se déroulait à l'étage inférieur n'était rien comparé à l'enfer qui sévissait sur le pont.

Là, une scène apocalyptique prenait place dans un ciel singulièrement obscurci; des vagues mugissantes, aussi gigantesques que des monts aux pics neigeux, déferlaient avec une haine démoniaque sur le pauvre "Saint-François", l'ensevelissant par intervalles. Dans un éclair virulent, d'erechef, le voile du ciel se déchira et ce fut alors qu'avec une violence inouïe, la foudre frappa le mât du perroquet de fougue. Rompu comme un arbre que l'on vient d'abattre, celui-ci alla s'effondrer

sur le pont, sans pitié pour ceux qui se trouvaient aux abords.

Rivés à la barre, s'acharnant avec l'ardeur de véritables forcenés, le capitaine Beausonnière et son premier officier tâchaient de maintenir la proue de leur navire face aux vagues monstrueuses, l'empêchant ainsi de rouler sur le côté.

Soudainement, dans une vision cauchemardesque, qui ne dura que l'espace de quelques secondes, ils aperçurent, dérivant à tribord, à quelques brasses d'eux, un misérable navire étranger d'aspect vétuste autant que fantomatique dont les mâts complètement anéantis n'autorisaient plus la moindre chance de survie. Sur ce pont secoué par l'océan déchaîné, illuminé par d'aveuglants éclairs, des visages affolés de pantins désarticulés hurlaient à tous les saints du ciel de venir les secourir. Ces gens rendus à demi fous par le malheur qui les accablait s'accrochaient pourtant désespérément au bâtiment délabré.

Puis, comme sous le coup d'un sortilège, ils disparurent aussitôt, fauchés par une vague monstrueuse. Comme s'il n'avait jamais existé, ce navire venait de sombrer dans les profondeurs de l'oubli.

En dépit de l'horreur qui les accablait, de l'inégalité du combat, puis de l'issue fatale qui les attendait à chaque instant, le capitaine et son second tinrent bon, luttèrent vaillamment contre la colère titanessque des éléments, jusqu'à ce que d'épuisement ceux-ci se calmèrent d'eux-mêmes. Jouant les cartes maîtresses de la détermination et de l'expertise, ils parvinrent à éviter à leurs passagers, au "Saint-François" et à leur précieuse cargaison de sombrer à leur tour dans les abysses infernaux.

Quand enfin, peu à peu, les flots se lénifièrent,

quand les vents graduellement se dissipèrent, ils surent qu'ils étaient sauvés...

Miraculeusement, l'aube d'un jour meilleur se levait à l'horizon.

* *
 *

Les yeux cernés, les traits tirés et la barbe hirsute, le capitaine Beausonnière faisait l'inspection de son navire. Les nombreuses réparations que le "Saint-François" devait subir ne souffraient vraisemblablement aucun délai.

- Calfateur, viens ici! lança-t-il à l'adresse du maigrichon qui se tenait piteusement derrière lui, descends dans la cale et assure-toi que tous les joints et interstices des bordages de la coque sont parfaitement étanches.

Le teint vert et les épaules voûtées, le calfateur n'eut absolument aucune réaction. Comme tous les passagers ainsi que certains des nouveaux membres de l'équipage, il avait été durement éprouvé par la tempête. Que n'aurait-il pas donné pour se retrouver à l'instant même sur la terre ferme, dans un grand lit sec, douillet et surtout stable pour dormir, dormir...

- Cesse de t'apitoyer sur ton sort, pauvre imbécile! fit le capitaine Beausonnière qui s'était retourné vers lui et le secouait maintenant avec impatience comme une poupée de chiffon. Tu as le choix entre aller dormir au fond de l'océan avec les monstres marins ou faire le travail pour lequel je te paye. Décide-toi et vite!

Ainsi extirpé de sa léthargie, le calfateur partit en trombe, enjambant dans sa course le chirurgien prostré sur ses malades. L'un d'eux, toujours conscient,

gémissait de douleur. Lorsque le mât du perroquet de fougue s'était écroulé, le malheureux s'était trouvé coincé sous lui.

- Va-t-il s'en tirer? demanda le capitaine qui s'était approché du trio qu'ils formaient.

- À part une fracture du fémur de la jambe droite et une dislocation de l'épaule, il pourra s'en sortir. Cependant, il ne pourra plus vous être d'aucun service. Quant à celui-là, fit le chirurgien, en désignant un second matelot qui gisait immobile, face contre terre, seul l'aumônier peut désormais lui être d'un quelconque secours. Votre équipage est bien mal en point, capitaine; j'espère seulement que les rations ne se sont pas gâtées; autrement, les pires épidémies pourraient se répandre et je ne pourrais rien faire pour les combattre.

- J'ai plus d'un chat à fouetter en ce moment et les rations ne sont pas en tête de mes priorités. Avant de penser à manger, il nous faut nous maintenir à flot. N'est-ce pas? Continuez votre travail, je m'occupe du mien!

Le chirurgien baissa la tête et continua à enrouler les bandelettes de coton blanc qui devaient maintenir en place l'éclisse de bois autour de la jambe de l'infortuné matelot.

"Ce capitaine Beaussonnière est un homme de caractère et de discernement. Dieu soit loué, nous sommes en bonnes mains", pensa-t-il.

D'autres situations plus urgentes se faisaient effectivement connaître. En l'occurrence, il fallait recoudre les voiles déchirées, réparer le mât foudroyé, s'assurer que le navire ne déviait pas de sa route.

Déjà le capitaine s'était éloigné et s'entretenait

avec le charpentier qui s'était mis à l'oeuvre sans tarder.

- Il me sera impossible de reguinder ce mât, affirma l'homme en bras de chemise. Nous n'avons pas à bord le palan qu'il faudrait. Néanmoins, je pourrais haubaner et gréer une structure temporaire à l'aide de ce qu'il reste de ce bout de poteau. Il ne nous reste qu'à espérer qu'il pourra remplir sensiblement le même rôle.

Pourquoi est-ce que la foudre s'était abattue sur ce mât plus petit et non pas les deux autres plus grands? La question demeurera toujours sans réponse. Méditant sur le fait qu'il y avait forcément un bon côté à toutes choses, même aux pires, le capitaine conclut ses réflexions en envoyant une grande claque dans le dos du charpentier, en signe d'encouragement, et lui dit tout simplement:

- Fais de ton mieux!

L'eau noire de l'océan houleux s'agitait encore mais avec beaucoup moins de véhémence que la veille. L'infernal ouragan qui avait duré plus de deux jours s'était enfin calmé et un semblant de vie normale avait pu reprendre à bord. Suspendus aux cordes, à plus d'une centaine de pieds du pont, d'habiles matelots s'affairaient sans hâte apparente à réparer les voiles éventrées.

Le soleil ne se montrerait certainement pas en ce petit jour maussade qui venait à peine de se lever. Malgré l'heure matinale, une partie de l'équipage avait été mise sur un pied d'alerte, car le répit dont chacun bénéficiait pouvait aussi bien s'avérer de courte durée et chaque minute d'accalmie se devait d'être aussi bien remplie que possible, en vue de se prémunir contre un deuxième ouragan toujours probable.

Pendant que l'autre moitié des membres de l'équipage était allée se reposer pour reprendre des forces, le capitaine demeurait fidèle à son poste. Il n'avait pas mangé ni fermé l'oeil depuis plus de quarante-huit heures. Malgré cela, il ne semblait pas s'en porter plus mal.

Pour l'instant, il devait faire face à une épineuse situation. L'écrivain, celui qui tenait l'inventaire des marchandises devant entrer ou sortir du navire, celui qui devait veiller à la distribution des victuailles, manquait à l'appel.

- Peut-être est-il tombé par-dessus bord, avait suggéré l'aumônier.

C'était la seule explication possible. Il fallait donc, dès à présent, songer à trouver quelqu'un pour le remplacer. Mais qui?

C'est alors qu'il aperçut la jolie jeune femme qu'il avait lui-même admise à bord dans l'une des dernières heures d'embarquement. Elle prenait l'air frais sur le pont en soutenant une de ses copines qui semblait en piètre état.

Le bas de sa robe déchiré, les yeux agrandis par la fatigue, elle offrait une image saisissante de vaillance autant que de beauté. Et voilà qu'il allait lui demander de l'aider alors qu'il aurait plutôt voulu, dans un moment d'attendrissement, lui offrir une épaule confortable pour qu'elle puisse s'y reposer.

- Ces derniers jours ont été bien pénibles, dit-il pour se donner contenance en s'asseyant nonchalemment sur les cordages, près d'elle.

- Croyez-vous que nous aurons à essuyer une autre tempête avant d'arriver en Nouvelle-France? demanda-t-

elle d'une voix calme où la résignation beaucoup plus que l'appréhension se faisait sentir.

- Nous ne sommes plus tellement loin de notre but maintenant. Je crois que le pire est passé.

- N'y aurait-il pas moyen alors d'aérer nos quartiers? L'air y est complètement vicié.

- C'est justement ce que je m'apprêtais à faire, répondit-il dans un élan qu'il voulait convaincant.

S'adressant à un matelot non loin d'eux, il lui ordonna d'aller dans la cale et de ramener un gros cochon bien gras pour que celui-ci nettoie à sa façon le plancher où les passagers avaient été malades. Du même souffle, il lui enjoignit d'ouvrir à moitié les ouvertures de ce niveau qu'on avait maintenues barrées pour des raisons de sécurité.

- Merci! murmura-t-elle doucement.

Du bout des doigts, elle caressait les cheveux d'ange de la jeune Agnès qui s'était endormie aussitôt qu'elle se fut étendue sur les genoux d'Hélène. Beaussonnière la regardait faire pendant un moment, gêné devant cette douce manifestation d'amitié si féminine. Pour un moment, il ne put s'empêcher d'imaginer ce que la caresse de ses longs doigts fins dans ses propres cheveux pourrait avoir d'agréable. Mais le cri strident d'un matelot interpellant un moussaillon le fit rapidement sortir de ses rêveries.

- J'aurais besoin de votre aide, madame, fit-il, allant droit au but. Nous avons perdu notre écrivain au cours de la tempête. Quand? Nous ne le savons pas exactement. Cependant, quelqu'un devra prendre sa relève. Quelqu'un de compétent qui sache lire, écrire et faire des calculs précis. J'ai pensé que vous pourriez être la personne

qu'il nous faut puisque vous exerciez en France le métier de clerc, si ma mémoire est bonne. Bien sûr, vous serez rémunérée pour votre précieuse collaboration et je me ferai un honneur de vous assister dans les débuts.

Hélène haussa un sourcil désapprobateur et cessa momentanément de caresser les cheveux d'Agnès.

- Cher capitaine, j'aimerais vraiment pouvoir vous aider, mais je ne peux abandonner mes compagnes qui sont très souffrantes comme vous le voyez.

- Si vous acceptez de remplir la fonction d'écrivain, je me ferai fort d'ordonner à notre chirurgien de s'occuper à l'instant de vos amies, répliqua-t-il en la regardant sous ses paupières mi-closes.

Son calcul était bien simple. Pour le mal de mer, le meilleur remède consistait, il le savait d'expérience, à appliquer sur l'estomac du malade, directement sur la peau, un simple bouquet de persil. Pour ce faire le chirurgien ne prendrait que quelques minutes, mais les précieux services qu'elle rendrait dureraient jusqu'au débarquement, donc des jours, peut-être même des semaines encore.

- Vu sous cet angle, je ne peux qu'accepter votre offre.

Un large sourire illumina le visage du capitaine. Tous ses problèmes étaient maintenant réglés et il se félicitait d'avoir si bien manoeuvré. Dans un mouvement théâtral, il se départit d'une petite chaînette d'argent au bout de laquelle une clef finement ciselée était suspendue.

- Veillez sur cette clef comme sur votre bien le plus précieux. Elle ouvre les coffres où sont conservés tous les registres relatifs aux passagers et à la marchandise. C'est l'unique clef que nous ayons à bord, l'autre étant

quelque part au fond de l'océan en la possession de notre défunt écrivain.

- J'y veillerai, fit-elle, ne pouvant s'empêcher d'évaluer mentalement la chance qui s'offrait à elle de rectifier la déclaration qu'elle avait faite concernant son état civil lors de son embarquement à bord du "Saint-François".

Sans tarder, Beausonnière interpella le chirurgien qui prit aussitôt soin de la pauvre Agnès et de ses camarades. Cela fait, il amena Hélène dans la cabine de l'écrivain pour lui permettre de se familiariser avec les registres qui s'y trouvaient.

Prétextant vouloir examiner plus en détail chacun de ces gros livres, elle suggéra au capitaine de la laisser seule pour y regarder de plus près. Ravi de voir tant de dévouement, il ne se fit pas prier deux fois. D'ailleurs il avait plusieurs heures de sommeil à récupérer.

Dès qu'il fut parti, elle ouvrit le grand livre contenant tous les noms des passagers. À la fin de la dernière page, figurait le sien. Le capitaine avait inscrit sous la colonne réservée à cet effet: "Mademoiselle Hélène Valois". Fébrilement, elle s'empara du grattoir qu'on avait attaché au registre au moyen d'une corde minuscule et effaça habilement les lettres qui suivaient le "d". Retenant son souffle et imitant d'une manière convaincante l'écriture du capitaine, elle ajouta à l'encre noire les lettres: "a-m-e". Nerveusement, elle répandit ensuite un peu de poudre sur les nouvelles lettres pour les faire sécher et referma aussitôt le livre.

L'illusion était complète.

- DEUXIÈME PARTIE -

Québec, août 1665 -

CHAPITRE VII

L'émoi était à son comble dans la petite colonie de la Nouvelle-France. Québec, sa fière capitale, peuplée alors de quatre cent cinquante courageuses âmes, voyait enfin venir à elle les secours dont elle avait si désespérément besoin pour assurer sa survie.

Pendant de nombreuses décennies, les habitants de cette lointaine colonie, malencontreusement oubliée de son roi, avaient vainement espéré aide et appui de la mère patrie. En dépit des innombrables promesses, d'ailleurs non tenues, du médiocre Louis XIII, des espoirs cruellement déçus qui en résultèrent, et du joug de l'hypocrite et vénale Compagnie des Cent-Associés, les nouveaux Canadiens avaient réussi à grandir et à prospérer grâce en partie à leurs franches alliances avec les tribus autochtones de ce vaste territoire, c'est-à-dire les Hurons et les Algonquins.

Puis voilà qu'en ce jour rempli de promesses, ils accueillaient pour la première fois, depuis les débuts de tentatives de colonisation du pays par Samuel de Champlain (1608), une superbe flotte de guerre composée des plus modernes vaisseaux de Sa Majesté le roi Louis XIV.

Transfigurée par l'allégresse, une foule colorée et joyeuse, composée par autant d'artisans et de cultivateurs que de commerçants, accourait vers les rives

du grand fleuve pour saluer avec une effusion fébrile les fiers arrivants.

Ce fut donc au milieu de leurs cris de joie et de leurs applaudissements que mille vaillants soldats du régiment de Carignan-Salière, tous vêtus de leur splendide et distinctif uniforme, quittèrent leurs vaisseaux, prirent place à bord de petites embarcations qu'on avait mises à leur disposition et accostèrent glorieusement sur la grève humide et rocailleuse. Puis, sous le commandement de leur capitaine, ils allèrent se former de la plus disciplinée des manières en pelotons serrés sur la Place-Royale.

Là-bas, en rade, un navire s'était rangé à l'écart et l'on pouvait nettement distinguer sur son pont la présence de nombreux dignitaires qui, du haut de leur poste d'observation, examinaient le déroulement des manoeuvres à l'aide de leurs miroitantes longues-vues.

Quand l'armée se fut rigidement alignée, la majorité des dignitaires accostèrent à leur tour et procédèrent de la même façon, affichant toutefois une préciosité de manières qui les rendait semblables à des coqs fanfarons trônant sur une basse-cour caquetante.

Les Canadiens clamèrent bruyamment leur joie en voyant s'avancer l'un après l'autre chacun de ces mirliflores chamarrés, outrageusement accoutrés de leur perruque bouclée faite de véritables cheveux humains, exagérément affublés de boutons d'or, de dentelles et de parements, chaussés en outre de leurs souliers à talons larges et hauts décorés et enrubannés. Mais ils retinrent leur souffle lorsqu'ils aperçurent, prenant pied sur la rive du Saint-Laurent, celui qui, à l'évidence, était le représentant du roi.

Dépassant par sa haute stature tous les autres gentilshommes de sa suite, cet officier aux allures de

conquérant subjugué d'un seul coup toute l'assemblée par son charisme exceptionnel. Sur ce visage à la peau ambrée par le soleil ardent des Antilles, un regard d'aigle prenait possession des lieux. Les pommettes hautes, les joues incurvées, le nez droit, le menton volontaire sous les lèvres stoïques achevèrent de compléter ce profil d'Apollon réincarné.

Faisant fi des perruques de la cour, des rubans folâtres et des passementeries encombrantes, en somme des édits somptuaires, il était sévèrement vêtu d'un justaucorps de Cardix couleur de silex qui laissait aisément deviner sous le tissu bien coupé de larges et puissantes épaules. La taille mince était ceinturée de cuir et, suspendue à sa hanche gauche, une superbe épée à la poigne d'or scintillait dans son fourreau.

Chaussé de hautes bottes à genouillères, ses longues jambes écartées, ses pouces accrochés au rebord de sa large ceinture, il garda pendant de mémorables secondes une fascinante immobilité. Seules les gracieuses plumes de son feutre noir et la mince toile de sa blanche chemise s'agitèrent au vent.

Quand, pour saluer poliment ses hôtes, il découvra son chef, la foule entière l'acclama d'une voix unanime, joyeuse et triomphale.

Ce fut le moment que choisit Monseigneur de Laval, premier évêque de la colonie, pour entrer en scène. Entouré de son imposant clergé, vêtu de ses habits épiscopaux, la tête couverte d'une mitre dorée, crosse d'argent en main, il vint pompeusement l'accueillir.

Aussitôt les cloches de toutes les églises et chapelles résonnèrent à la volée et les voix des enfants de chœur vibrèrent de leurs chants angéliques. Le spectacle était grandiose et les habitants, qui n'avaient jamais vu autant de faste en leur province d'origine, en

étaient ravis.

Un cortège se forma alors pour accompagner ce haut personnage sur le chemin escarpé de la montagne qui menait à la Haute-Ville, là où était située l'église paroissiale. Suivant un ordre de préséance strict, chacun trouva sa place à l'intérieur de la nef. Un silence gêné s'installa bientôt autour d'eux. Au milieu des toussotements discrets et des regards circonspects, Monseigneur de Laval prit enfin la parole:

- C'est avec une extrême joie que nous vous accueillons en la Nouvelle-France, digne colonie de notre bien-aimé souverain, le roi Louis XIV.

Relevant impérieusement son long nez sur la foule, élevant la voix d'un ton pour ainsi mieux créer l'effet dramatique souhaité, l'évêque s'adressait maintenant à l'assemblée assise à l'intérieur aussi bien qu'à la foule entassée à l'extérieur sur les marches de l'église ou accolée à ses fenêtres.

- Vous tous qui êtes venus accueillir cet honorable et réputé contingent, sachez comment se nomme le noble émissaire de notre roi bien-aimé; il ne s'agit de nul autre que du marquis Alexandre de Prouville de Tracy, Chevalier, Seigneur des deux Tracy, Conseiller du roi en ses conseils, Lieutenant général des armées de Sa Majesté et des Isles de la terre ferme de l'Amérique méridionale et septentrionale, tant par mer que par terre. Il nous a été envoyé pour nous sauver de la sauvage et meurtrière fêrule des Iroquois et pour rétablir par là même l'ordre et la justice en ce pays.

D'un geste de la main, il indiqua aux jeunes enfants, qui formaient l'imposante chorale de l'église, qu'il était maintenant temps de chanter leurs glorieux chants d'accueil.

À vrai dire, Alexandre de Prouville n'aimait pas ces contraignantes processions consenties en son honneur. Il était plutôt d'un naturel taciturne, droit et loyal. Chez lui, le courage, la vaillance et la bonté s'alliaient à merveille à son amour de la justice. En outre, il avait l'enviable réputation de posséder un jugement solide qui invariablement parvenait à s'élever au-dessus des préjugés de ses contemporains.

Au bout d'un temps qui lui parut interminable et infiniment ennuyeux, l'office fut complété et l'honorable cortège reprit le chemin de la sortie accompagné dans sa marche solennelle par les notes victorieuses du TE DEUM.

Lorsqu'il se retrouva enfin dans ses appartements à la sénéchaussée après avoir pris soin de laisser à ses troupes le privilège de recevoir tous les honneurs de l'accueil, il décida de convoquer sur-le-champ les membres de son état-major. Il lui tardait de connaître dans ses moindres détails la situation et la géographie du pays.

Une vingtaine d'officiers supérieurs, incluant le capitaine Pierre de Saurel et quelques membres de l'ancien Conseil souverain, se retrouvèrent donc réunis en sa présence. Renonçant aux politesses d'usages, il commença d'une voix profonde:

- Monsieur Mercier, vous êtes le porte-parole du Conseil, je crois. Expliquez-nous donc succinctement les problèmes et les dilemmes dans lesquels se trouve plongée la colonie.

- Eh bien! fit l'autre quelque peu intimidé par ce grand homme à la voix bien modulée et aux manières directes, eh bien... voyez-vous, Monsieur le Marquis, la colonie en connaît beaucoup... des problèmes. Mais celui qui nous cause le plus de tort est incontestablement celui des Iroquois qui, agissant sous

les instances de nos rivaux, les habitants de la Nouvelle-Angleterre, viennent terroriser et tuer nos gens.

- Pourquoi n'a-t-on pas réussi à nous faire des alliés de ces Iroquois comme nous sommes parvenus à le faire avec les tribus des Hurons et des Algonquins? interrogea à nouveau le marquis de Tracy qui n'ignorait visiblement pas la situation de la Nouvelle-France.

- La cause de nos conflits remonte à bien loin. Il y a une cinquantaine d'années, lorsque le fondateur de notre pays, Samuel de Champlain, se prit d'amitié avec les tribus qui vivent en harmonie avec nous sur le territoire que nous occupons actuellement, il devint du même coup l'ennemi juré des Iroquois, car ces tribus étaient en guerre entre elles depuis toujours. En épousant la cause de nos hôtes, nous nous sommes irrévocablement aliéné les Iroquois.

- Aucune entente, aucun contrat n'a pu être conclu avec ces indigènes du sud-ouest? s'enquit Alexandre de Prouville.

- Oh! Mais si, mon Seigneur. Plusieurs ententes ont été conclues entre les Français et les Iroquois et cela en présence des grands chefs de leurs tribus. En ces nombreuses occasions, ils nous avaient assurés de leur bonne volonté à notre égard et ils nous certifiaient que nous ne serions plus ennuyés sur le territoire de nos alliés. Mais depuis que les colonies hollandaises du sud puis anglaises ont commencé à offrir de fortes récompenses en échange des peaux de castors volées chez nous, ces Iroquois ont traîtreusement décidé de rompre leurs accords.

- Expliquez-vous plus clairement, fit le marquis.

L'autre déploya alors une grande peau de caribou sur

le revers de laquelle une carte représentant les pourtours connus du pays était dessinée. En les pointant du doigt, Mercier désigna les endroits exacts où se situaient les nations iroquoises, les Anglais et les anciens postes hollandais. Ceux-ci étaient regroupés au sud du lac Champlain.

- Comme vous le savez, Monsieur le Marquis, les raisons de l'établissement de la Compagnie des Cent-Associés, maintenant dissoute, tout comme celle de la Compagnie des Indes occidentales en cette colonie sont basées sur l'exploitation des ressources naturelles qui se limitent pour l'instant au commerce des fourrures. Les Iroquois acceptent et même encouragent la présence de l'homme blanc (comme ils nous appellent) en autant que nous continuions à leur fournir en échange de leurs pelleteries une variété d'objets qui leur facilitent grandement l'existence.

- Donnez-m'en quelques exemples, interrompit brusquement le marquis de Tracy.

- Eh bien! répondit-il précipitamment, nous leur échangeons des marmites en fonte qu'ils trouvent très utiles pour faire cuire leurs aliments. Nous leur troquons aussi des couteaux, des couvertures, des haches, des aiguilles, du fil...

- Vous leur fournissez de plus des fusils et de l'eau-de-vie, n'est-ce pas? intervint calmement le marquis sur un ton qui ne plaisantait pas.

Le conseiller promena sur l'assemblée un regard inquisiteur, prit une grande respiration et avoua:

- Oui, c'est vrai! Nous leur en échangeons. C'est immoral et hautement répréhensible, je sais pertinemment cela. Mais vous, Monsieur, ce que vous devriez savoir, c'est que si nous ne le faisons pas, les Anglais, eux,

ne se priveraient pas de le faire à notre place et en nous riant au nez par-dessus le marché! Ces gens sont nos compétiteurs dans le commerce de la fourrure. Ils achètent par les fusils et l'eau-de-vie, donnés en plus grande quantité que nos finances ne nous le permettent, le sinistre travail des Iroquois ainsi que leur vénale mais néanmoins capitale amitié. Ce qui est indispensable de bien comprendre ici, c'est que ces sauvages d'Iroquois nous font maintenant la guerre pour une simple raison: c'est qu'ils travaillent désormais pour le compte des Anglais et que s'ils travaillent pour eux, c'est uniquement parce qu'ils y sont mieux payés.

Comme le marquis de Tracy ne semblait pas convaincu par les explications du conseiller, celui-ci renchérit:

- L'année dernière, ils étaient entièrement dévoués aux Hollandais. À présent que l'armée anglaise les a chassés, ils se vendent aux Anglais. J'affirme ce que tout le monde pense ici: ces Iroquois ne sont que de sales putains qui se donnent aux plus offrants!

Ces dernières paroles furent crachées dans un excès de rage mal contenue qui en disait long sur l'impuissance dans laquelle se trouvait la colonie.

- Allons! Mesurez vos paroles, conseiller! ordonna sévèrement le marquis de Tracy. Je prends note de vos récriminations et je tirerai mes propres conclusions sur ce que vous venez d'affirmer.

L'atmosphère de la salle s'était considérablement appesantie. L'injurieuse remarque du conseiller Mercier à l'égard des indigènes du sud-ouest déplaisait visiblement au marquis de Tracy et à ses officiers, qui, le connaissant bien, ne pouvaient que trop le ressentir.

Demeuré discret depuis le début de la séance, un second conseiller, nommé Dubois, se leva lentement au

milieu du lourd silence qui régnait et prit la parole.

- Ce que monsieur Mercier a affirmé un peu rudement, j'en conviens, noble Marquis, c'est la vérité toute nue! Il y a quelques années déjà, notre pauvre colonie a eu le malheur de se voir enlever maints pères jésuites. Ces religieux furent atrocement et cruellement torturés pendant des jours et des jours par des guerriers iroquois. Cependant, l'un des captifs eut la vie sauve grâce à l'intervention inattendue de deux marchands hollandais. Ceux-ci s'étant fait voir en plein négoce avec le chef de la tribu iroquoise par un des pères jésuites toujours en vie, crurent de leur intérêt de racheter la vie du prisonnier. Ils espéraient ainsi être absous de leurs péchés. Mais cela ne faisait que confirmer leur culpabilité...

Monsieur, notre colonie est aux abois, nos gens se meurent de faim, faute de pouvoir labourer leurs champs en toute quiétude. Les femmes et les enfants se terrent en leur demeure de peur de se voir enlever, torturer ou tuer... Mais vous êtes ici, vous vengerez nos morts, et établirez désormais la justice. Béni soit le ciel de vous avoir enfin envoyé parmi nous!

En disant ces derniers mots, le conseiller Dubois mit un genou en terre, se prosterna devant le marquis et quitta aussitôt le conseil, étranglé par de trop vives émotions.

Cette fois, Alexandre de Prouville sembla ébranlé. Si ce que ces hommes avaient dit était vrai, si telle était vraiment la situation de la Nouvelle-France, comment avait-elle bien pu survivre pendant si longtemps sous un tel régime de terreur? Et si la colonie était effectivement dans un état aussi pitoyable, comment cela se faisait-il qu'aucune aide militaire en provenance de la mère patrie n'avait été envoyée plus tôt? Le marquis reconnaissait bien là l'ancienne administration de Louis

XIII, le roi défunt, qui se contentait de régner sans se donner la peine de gouverner. La situation était beaucoup plus grave que ce qu'il avait d'abord cru. Le menton enfoncé dans la paume de sa main, le front soucieux, Alexandre de Prouville réfléchissait intensément.

Par les fenêtres entrouvertes leur parvenaient les cris étouffés d'une foule exubérante qui n'en finissait plus de célébrer la miraculeuse arrivée de ces centaines de soldats libérateurs.

Levant enfin un sourcil inquisiteur, le marquis vit que les gentilshommes de sa suite demeuraient prostrés et muets. Alors, d'un geste autoritaire de la main, il congédia les membres de son état-major ainsi que les conseillers de la colonie, demeurant résolument seul à méditer dans la grande salle du Conseil souverain.

- Québec, septembre 1665 -

CHAPITRE VII

- Mon cher Alexandre, si vous saviez combien j'apprécie vos judicieux conseils. Sans vous, je serais l'homme le plus désespéré de la colonie!

Celui qui avait prononcé ces paroles sans le moindrement vouloir faire preuve de basse flatterie mais en exprimant plutôt franchement le fond de sa pensée, était le nouvel intendant récemment débarqué en Nouvelle-France, Jean Talon.

Fils d'une noble famille française, ayant fait de brillantes études en administration, nommé à l'intendance de la justice, de la police et des finances de la colonie par les bons soins du contrôleur général, le ministre Colbert lui-même, Jean Talon n'en demeurerait pas moins un homme simple et courtois dont le génie innovateur allait indubitablement profiter à la Nouvelle-France.

- Allons donc, mon ami! Vous en seriez venu vous-même à cette conclusion si comme moi vous aviez eu l'occasion de débarquer un mois plus tôt en ce pays, dit le marquis de Tracy tout en déposant sur la table les documents qu'il tenait à la main.

Une amitié sans équivoque était née entre le lieutenant général Alexandre de Prouville et l'intendant Talon. Jamais la moindre dispute ou le moindre conflit d'intérêts ne les avait confrontés. La sagesse et le bon

sens du premier joints à la créativité et à la vivacité du second faisaient d'eux une équipe hors pair.

- Alors, c'est dit. Vous avez raison. J'agirai donc avec méthode. Dès le début de l'année prochaine, je mettrai en branle le processus qui nous permettra d'établir le premier recensement du pays. J'y noterai le nom, l'âge, le sexe de chacun des habitants de chaque maisonnée et j'y spécifierai le métier du père de famille. Tiens! Pourquoi ne pas noter au passage le nombre d'arpents défrichés et mis en culture?

L'index de sa main gauche posé à la verticale sur ses lèvres pincées dans une attitude de profonde inspiration, l'intendant, dont l'imagination s'activait fébrilement, poursuivit;

- En ce qui concerne la navigation, il me semble que nous pourrions faire des prodiges. Ce pays est navigable d'est en ouest, du nord au sud... C'est décidé! J'ouvrirai le premier chantier naval du pays. Ce faisant, j'encouragerai de mon mieux l'agriculture, l'industrie et le commerce. Ah! Il y a tant à faire. Mais que d'immenses et incalculables possibilités il y a dans cette merveilleuse colonie!

Fidèle à ses habitudes de réflexion, l'intendant délaissait négligemment la petite collation qu'il venait à peine d'entamer et se mit à arpenter la pièce de long en large sous le regard amusé du marquis de Tracy. Celui-ci, les bras appuyés sur les accoudoirs de son fauteuil, avait rassemblé l'extrémité de ses longs doigts aux tendons saillants et dissimulait l'un de ses rares sourires derrière l'éventail qu'il s'était ainsi habilement constitué.

Autour d'eux, la lumière incandescente de l'été s'infiltrait à profusion par les fenêtres aux rideaux largement écartés, venait s'étaler par terre en chaudes

flaques jaunes, caressait les somptueux tapis de laine, les riches boiseries finement sculptées ainsi que le bout des hautes bottes de cuir noires et luisantes d'Alexandre de Prouville.

- N'est-ce pas D'Avaugour, votre prédécesseur, qui a dit: "Si le roi voulait bien établir dix provinces en ce pays, il y serait le maître de l'Amérique et tous les hérétiques n'y demeureront qu'autant qu'il lui plaira!" cita à propos le marquis de Tracy.

- Oui, c'est bien ce que D'Avaugour a dit. Mais vous et moi ne nous contenterons pas que de belles paroles, nous agirons! Car décidément, les braves gens d'ici ont suffisamment enduré d'épreuves: l'indifférence de la mère patrie, les misères de l'hiver, la rapacité de ces vauriens de marchands, le joug de ces lâches d'Iroquois qui ne peuvent s'attaquer à nos compatriotes qu'à dix contre un!

Quand il entendit cette dernière affirmation, le marquis de Tracy éloigna lentement la coupe de vin qu'il venait à peine de porter à ses lèvres et leva sur l'intendant un regard perçant et dur dans lequel une dangereuse flamme s'était allumée.

- Sachez que pour moi, ces indigènes ne sont pas nécessairement des lâches. Je ne les ai pas encore condamnés. Vous êtes un homme doué d'un remarquable sens de l'observation pour qui aucun détail ne saurait passer inaperçu, et puisque vous avez beaucoup voyagé, vous devez savoir aussi bien que moi que tous les indigènes habitant les pays étrangers nous apparaissent, de prime abord, comme d'incorrigibles barbares. Leurs manières de faire, leurs coutumes, leurs accoutrements sont différents des nôtres, mais cela ne veut pas pour autant dire qu'ils ont forcément tort et que nous soyons forcément dans le vrai! Je désire demeurer neutre pour pouvoir juger impartialement le pour et le contre de

leurs agissements. C'est la seule façon que je connaisse de rendre justice. D'ailleurs, depuis que je suis arrivé dans ce pays, ils ne se sont pas encore manifestés une seule fois...

- C'est qu'ils ont peur de vous, mon cher, rétorqua aussitôt l'intendant Talon, en s'emparant distraitement de sa seconde bouchée de pain de blé garni de foie gras.

- C'est ce que je compte bien mettre au clair et je ne délibérerai que lorsque j'aurai eu la preuve de ce que l'on affirme à leur sujet, conclut simplement le marquis.

S'il était une chose que ce grand seigneur ne pouvait tolérer, c'était d'entendre sans broncher les vagues et ignominieuses calomnies dont la plèbe se régale toujours avec insouciance. Le lieutenant général des armées de Sa Majesté était très conscient de l'importance que son jugement pouvait avoir sur la destinée des Iroquois. Il se voulait équitable, exempt de préjugés de façon à distinguer, même quand tous les autres ne le pourraient, là où étaient le vrai et le faux.

- Allons, mon ami! Ne vous froissez pas ainsi, fit Talon d'une voix repentante.

Son visage sympathique au regard si honnête et aux lèvres souriantes avait soudainement pris un air résigné. Pour clarifier ses intentions, il crut indispensable d'ajouter:

- Je vous reconnais bien là, Alexandre de Prouville! Votre âme est juste et loyale. Même après avoir écrasé des armées d'insurgés, même après avoir fait couler le sang de centaines de criminels au nom de Sa Majesté, notre roi bien-aimé, votre coeur est demeuré fidèle à défendre la cause du juste. J'ai confiance en votre jugement. Personne d'autre mieux que vous ne pourra décider de ce qu'il convient de faire en ce qui concerne

ces Iroquois. Soyez assuré que votre verdict sera le mien!

Un long silence accueillit ces nobles paroles. La mine songeuse, les deux hommes réfléchissaient, à présent, à la gravité des décisions qu'ils se devraient de prendre tôt ou tard. En ce moment précis, l'ampleur de leurs responsabilités pesait lourdement sur leurs épaules. Et malgré le fait que leurs assiettes étaient pratiquement demeurées intouchées, ils s'en désintéressaient complètement et restaient adossés à leur fauteuil sans faire le moindre geste.

Brusquement, comme sous l'effet d'un violent coup de vent, la porte s'ouvrit. Surgissant en trombe dans la pièce, Rémy de Courcelle, le nouveau gouverneur de la colonie, s'avança près de la table garnie en faisant claquer bruyamment ses talons. D'une manière cavalière, il se saisit de l'assiette toujours pleine demeurée sur la table devant l'intendant. Goulûment, il en avala le contenu tout en observant de ses yeux moqueurs l'attitude renfrognée de ses collègues. Quand il eut avalé son contenu jusqu'à la dernière bouchée, il s'adressa enfin à eux en prenant un air fanfaron:

- Hé! Hé! les deux compères! Vous en faites des têtes d'enterrement. Avec vos mines de cloîtrés, vous avez l'air de deux bonnes soeurs qui regrettent amèrement d'avoir prononcé leurs vœux de chasteté!

Ayant lancé ces paroles grivoises, il manifesta aussitôt son hilarité en éclatant d'un rire joyeux et gras qui fit vibrer toutes les précieuses assiettes d'argent et de porcelaine rangées dans les vaisseliers.

Le gouverneur Rémy de Courcelle était arrivé en compagnie de l'intendant Jean Talon quelques semaines plus tôt. Mais déjà, ce dernier tentait poliment d'éviter de le croiser, car leur nature opposée, celle

plutôt réfléchie de l'intendant et celle trop exubérante du gouverneur, ne parvenaient pas à s'ajuster. Courcelle était un homme ventripotent, de haute stature, aux manières tonitruantes. Il ignorait ce qu'était la modestie ou la tempérance et, de ce fait, chacun de ses ordres impromptus se devait d'être exécuté sur-le-champ par ses subalternes ou alors... il pouvait se fâcher dangereusement. Seul le lieutenant général, le sage Alexandre de Prouville, parvenait par sa magnanime autorité à lui faire entendre raison lorsqu'il perdait la mesure.

- Au lieu de rester ici à regretter les belles filles folichonnes de Paris, venez donc avec moi voir les pucelles qui nous arrivent directement de l'Hôpital-Général! ajouta-t-il sans badiner.

Ayant livré ce qui lui semblait être un fait d'importance majeure, il se retira sans tarder, car il entendait bien se trouver aux premières loges pour voir arriver les jolies demoiselles.

- Nous nous devons à nos invités, fit le marquis tout en se remettant nonchalamment sur ses pieds.

- Allez-y sans moi, Alexandre. Mille projets me trottent dans la tête et j'ai beaucoup à faire avant de pouvoir les réaliser.

Sur ce, Alexandre de Prouville quitta la pièce et adopta cette longue et énergique démarche qui lui était coutumière. En peu de temps, il parvint à rejoindre le gouverneur qui descendait précautionneusement le chemin escarpé de la montagne.

- Il paraît que ce navire... le "Saint-François", si je ne m'abuse, a subi beaucoup de dégâts, fit Rémy de Courcelle. Ma foi, cela n'est pas étonnant! Vous vous rappelez la terrible tempête de la semaine dernière.

Puisqu'ils étaient en haute mer lorsqu'elle s'est abattue sur nous, il y a fort à parier que c'est celle-là qu'ils ont essuyée. Venez! Allons nous poster sur cette pierre près du rivage. Nous y verrons mieux.

Redevenu taciturne comme à son ordinaire, le marquis devança aisément son compagnon et ouvrit la marche jusqu'à l'endroit choisi.

Le spectacle qui se déroula alors sous leurs regards scrutateurs en fut un des plus pathétiques. De leur poste d'observation, ils aperçurent au loin, sur la rade, un navire défraîchi qui semblait avoir subi les pires tourments. Fronçant les sourcils, ils purent nettement distinguer les restes d'un mât calciné qui, sans pitié, semblait avoir été foudroyé telle une fragile allumette. À plusieurs pieds du sol, battant au vent, de grandes voiles grisâtres mal recousues donnaient à l'infortuné navire un air de vaisseau pestiféré. À ces indices, les observateurs devinèrent aisément l'enfer que ces nouveaux immigrants avaient dû traverser.

Parmi la foule agitée des curieux qui s'attroupaient à l'arrivée de chacune des petites embarcations chargées de passagers, plusieurs gamins et fillettes facilement effrayés par cette soudaine et inhabituelle procession de misère s'agrippèrent aux jupes de leur mère en y enfouissant leur innocent visage au menton tremblant.

Fidèles à leurs habitudes, les résidants de la Basse-Ville s'étaient vite organisés. À l'aide d'un ingénieux système de cordages, plusieurs hommes aux manches retroussées tiraient avec une lenteur savamment calculée de larges radeaux chargés de malades. De généreuses âmes s'occupaient ensuite de leur tendre une main secourable. En civière ou sur leurs pieds défaillants, tous les nouveaux arrivants prirent le chemin de l'hôpital où les bonnes soeurs hospitalières prendraient soin d'eux.

Un fait apparaissait évident, indéniablement, c'était un miracle que ces gens n'aient pas péri sur l'océan.

Du haut de son rocher, le marquis de Tracy observait avec consternation, tout comme le gouverneur, chacun des malheureux arrivants. Sur leur visage blême, il lisait les séquelles de la maladie, une extrême fatigue ou de la résignation mais rarement du soulagement.

Puis, au milieu de cette désolation, ils virent venir un radeau sur lequel plusieurs demoiselles avaient été étendues à même les billots. De par leurs robes grises, ils conclurent aussitôt qu'il s'agissait des filles du roi. Elles étaient plutôt mal en point et leurs tristes gémissements parvenaient jusqu'à leurs oreilles.

Debout sur ce radeau, étrangement calme et maître d'elle-même, une jeune femme aux longs cheveux ondulants sous la brise telle une crinière de cyanée s'avavançait en leur compagnie. Ni le marquis de Tracy ni le gouverneur ne pouvaient en distinguer les traits, néanmoins toute leur attention était maintenant dévolue à en déchiffrer les moindres détails.

Rejaillissant à la surface de l'eau, éblouissante, la lumière crue de ce mois de septembre lui faisait contre-jour et lui prêtait un aspect surnaturel. Au vent, le tissu léger de la robe ondoyait avec docilité laissant deviner un corps ferme et souple aux longues jambes bien droites, à la taille mince comme une guêpe. Combien de temps dura cette miroitante vision? Ils n'auraient su le dire, mais les yeux perçants du marquis assombris par l'ombre de sa main en visière ne voulurent point en perdre une fraction.

Enfin, le radeau aborda la rive et les secouristes improvisés se précipitèrent à leur rencontre. Qui peut

bien être cette belle inconnue? songeait le marquis.

Quand les jeunes filles eurent été soigneusement transportées une à une sur des civières, celle qui, de toute évidence, en était la protectrice, résolut finalement d'accepter l'appui d'une main secourable. Elle s'avança alors avec précaution et posa un pied mal assuré sur le sable mouillé. Visiblement affaiblie par les épreuves du voyage, elle marchait lentement, osant à peine s'appuyer au bras du bon Samaritain qui l'escortait avec autant d'attention que s'il accompagnait sa future épouse vers l'autel.

Lorsqu'ils arrivèrent ainsi à la hauteur des deux dignitaires, elle dirigea machinalement vers lui son limpide regard vert émeraude langoureusement assombri par de longs cils arqués qui lui faisaient le plus magnifique des écrins. Ce nez aux ailes diaphanes, ces lèvres sensuelles, ce visage de déesse couronné de la soie de ses cheveux aux chauds reflets cuivrés achevèrent de subjuguier Alexandre de Prouville.

La rencontre fortuite de leur regard n'avait duré que quelques secondes, mais il aurait voulu que le monde entier s'arrêtât de tourner pour pouvoir retenir plus longtemps cet inoubliable instant. Elle s'éloignait à présent et le marquis de Tracy, du regard, suivait sa démarche épuisée comme on regarde passer une reine.

- Dites donc, mon ami! Refermez cette bouche trop grande ouverte où vous risqueriez d'avaler les dernières mouches de la saison, s'exclama alors le gouverneur Courcelle mi-farceur, mi-sérieux. Je vous l'accorde, cette fille est remarquable. Elle a supporté les assauts de l'océan, prodigué de toute évidence ses soins à ses compagnes affaiblies, manqué du plus strict nécessaire et, malgré tout, elle parvient encore à veiller sur elles... et à rester belle, conclut le gouverneur.

- Oui... Elle est superbe! renchérit le marquis qui n'avait rien entendu.

CHAPITRE IX

Sortant de sa brève torpeur, Alexandre de Prouville se forlança à la suite de la belle inconnue. Tel un chasseur à l'affût, il se mit à observer le moindre de ses gestes, tâcha de capter les bribes de ses propos. Cependant, il ne put se résoudre à aller jusqu'à lui adresser la parole.

En fait, il se surprenait lui-même à agir ainsi, sous le coup de l'impulsion, lui qui, d'ordinaire, savait si parfaitement maîtriser la moindre de ses émotions. Mais voilà que quelque part du plus profond de son être apparemment sans faiblesse, une corde sensible, jusqu'alors insoupçonnée, s'était mise à vibrer de la plus agréable des façons et l'écho de ce chant mélodieux le grisait et l'inquiétait tout à la fois.

Mû par une étrange volonté qui s'imposait à lui comme une inflexible mais ineffable catharsis, le marquis entreprit de se mêler discrètement à la foule grouillante des immigrants et des secouristes qui escaladait lentement l'abrupte Côte de la Montagne. Au sommet du promontoire, le triste cortège longea les rues étroites de la Haute-Ville et bifurqua vers la droite sur la Côte du Palais. Parvenus au terme de leur voyage, les nouveaux venus ainsi que la jeune fille pénétrèrent à l'intérieur de l'Hôtel-Dieu, humble demeure construite à l'intention de ces bonnes soeurs hospitalières qui se

dévouaient toujours sans compter pour le bien d'autrui.

Au cours des journées qui suivirent son inoubliable rencontre, le marquis de Tracy s'efforça d'emprunter le plus souvent possible les chemins qui menaient à l'hôpital dans le secret espoir de la revoir encore une fois. Mais elle demeurait désespérément recluse. À plusieurs reprises, il dut se faire violence pour renoncer à pénétrer à l'intérieur de l'Hôtel-Dieu car, malgré l'impatience qui le tenaillait, il ne voulait surtout pas que leur première véritable rencontre ait l'allure louche d'une préméditation. Il désirait que cela se fasse de la plus naturelle des façons.

Il en était là de ses réflexions lorsque le capitaine Beausonnière, le commandant de ce qui restait du pauvre "Saint-François", vint inopinément l'aborder.

- Lieutenant général! dit ce dernier en faisant un piètre salut à la militaire, m'accorderiez-vous quelques minutes de votre temps?

- Mais bien sûr, mon brave, répondit promptement le marquis qui se composa aussitôt un air terriblement préoccupé, de façon à mieux dissimuler le trouble qui l'habitait.

- Comme vous le savez sans aucun doute, Monsieur, le "Saint-François" n'a plus que les apparences d'un navire et c'est indéniablement dû à un miracle si nous sommes parvenus à nous rendre jusqu'ici.

Il fit une pause avant de poursuivre, jeta un rapide coup d'oeil rempli de nostalgie en direction de la rade puis, avec un embarras convenablement simulé, il ajouta:

- Cela dit, moi et mes hommes aimerions repartir vers la France le plus tôt possible. Nos femmes et nos enfants doivent certainement nous y attendre avec beaucoup

d'impatience et avec énormément d'inquiétude. C'est certain!

Matois autant que sagace, le capitaine espérait qu'avec l'aide de ce mensonge éhonté, il parviendrait à attendrir le lieutenant général qu'on lui avait décrit comme un homme de grande générosité.

- Mais avec ce rafioteux, poursuivit-il, il ne saurait en être question, alors... je me demandais si vous ne pourriez pas me louer un de vos navires moyennant une raisonnable rétribution, cela va de soi!

Alexandre de Prouville considéra pendant un court moment ce courageux et intrépide capitaine qui avait si habilement su manoeuvrer au cours de cette terrible tempête qu'il était parvenu à éviter une fin atroce à ses passagers. D'une fierté farouche sous un air d'apparente bonhomie, l'homme possédait en plus la perspicacité d'un procureur de la couronne lorsqu'il s'agissait de faire valoir ses requêtes.

Bien qu'il n'était pas dupe de l'innocent mensonge dont le capitaine se rendait coupable, le marquis de Tracy ne pouvait s'empêcher de lui être éminemment reconnaissant d'avoir sauvé la vie de la jeune fille qu'il désirait revoir avec tant d'ardeur. Sans lui, il n'aurait jamais eu l'insigne privilège de la croiser, et cette dernière pensée lui rendit soudainement le capitaine Beausonnière fort sympathique. Dès lors, une idée se mit à germer en lui.

- Ce que vous me demandez là exigera la signature d'un contrat rédigé en bonne et due forme. Je suis persuadé que votre emploi du temps vous autorise à m'accompagner immédiatement à la sénéchaussée... Nous réglerons alors ce petit problème.

Le capitaine n'en demandait pas plus et ce fut avec

un réel plaisir qu'il suivit le marquis jusqu'à la sénéchaussée qu'on appelait aussi le Palais.

En fait, le marquis espérait par cet entretien fortuit obtenir quelques précieuses informations sur la mystérieuse demoiselle. Mais il se garda bien de lui dévoiler ouvertement ses intentions.

Dès qu'ils eurent franchi le seuil de la porte, Alexandre de Prouville ordonna qu'on lui envoie sur-le-champ son secrétaire personnel. Ce faisant, il ne prit pas la peine de ralentir le pas qu'il avait vigoureux et décidé. Derrière lui, le capitaine Beausonnière suivait cette cadence accélérée tout en faisant résonner avec ostentation ses gros talons sur le plancher de bois franc. Après avoir traversé quelques pièces de dimensions respectables, ils atteignirent le bout d'un corridor.

Le salon-bibliothèque où ils pénétrèrent était vaste et convenablement éclairé. Des meubles raffinés aux coloris printaniers en relevaient l'éclat. Sans façon, le marquis s'empara d'une des carafes de cristal posée sur l'étagère près d'une table de travail et remplit deux coupes jusqu'à ras bord d'un vin rouge capiteux. Tout en tendant familièrement la première à son invité et en élevant la sienne, il dit:

- Voici qui devrait vous remonter le moral!
- J'accepte avec le plus grand des plaisirs ce délicieux remède, répondit l'autre dans un large sourire.

Au fond de la pièce, lentement, une porte s'ouvrit en grinçant de tous ses gonds. Montrant le bout de son long nez pincé, le secrétaire personnel du marquis de Tracy émit un léger "hum, hum!" pour s'annoncer, puis s'avança jusqu'à eux.

- Vous m'avez fait demander, Mon Seigneur, dit le vieil homme en s'inclinant respectueusement.

Le teint jaunâtre, le visage incrusté de rides, il portait de vieux vêtements démodés aux couleurs défraîchies, passablement élimés par de longues années d'un entretien méticuleux. Malgré son désir de bien faire les choses et de conserver l'attitude détachée des serviteurs modèles, le secrétaire ne put s'empêcher de plisser ses yeux myopes et d'étirer le cou pour mieux comprendre ce que son maître s'apprêtait à lui ordonner.

- Oui! Octave. Nous voudrions rédiger un contrat de location. Préparez le nécessaire.

- Oh! Vous avez des contractions! s'exclama-t-il en joignant ses mains à la peau parcheminée. Comme c'est regrettable! Alors je vais vous préparer une décoction aux sommités fleuries de mélisse. C'est ce qu'il y a de mieux à faire dans ces cas-là. Je sais que c'est ce que ma vieille mère aurait fait pour...

- Octave! Oubliez ce que je vous ai demandé, articula fortement le marquis.

Quand le secrétaire fut sorti, il se retourna non sans embarras vers son invité et ajouta:

- Ma foi, ce pauvre Zapaglia devient complètement gâteux! Il faut l'excuser. Du plus loin que je me rappelle, il a toujours été à mon service et il est toujours parvenu à s'acquitter fort noblement de chacune de ses tâches. Alors... vous concevez aisément le fait que je n'ose m'en séparer. Néanmoins, je crains que nous soyons obligés de nous débrouiller sans son aide... et que je sois bientôt forcé de me trouver un autre secrétaire. Savez-vous écrire?

- Seulement lorsque c'est indispensable, répondit

Beaussonnière. Cependant, si vous me permettez, je crois connaître exactement la personne qu'il vous faut... Si vous n'avez personne en vue, évidemment.

- Ah! oui! Et qui donc? fit Alexandre de Prouville sans prêter trop d'attention à cette dernière remarque.

- Il s'agit de madame Hélène Valois. J'ai fait sa connaissance...

- Une femme! Comme secrétaire? Vous ne pensez pas sérieusement à ce que vous dites, j'espère? La gent féminine, qui ne manifeste aucun goût pour la paperasse, ne tient certainement pas à remplir une fonction comme celle-là et de plus, à supposer qu'elle le veuille, les termes de la justice, des finances et de l'administration lui demeureraient complètement inaccessibles.

- Celle dont je vous parle connaît ces termes-là, car elle a été pendant plusieurs années clerc dans une étude de notaires à Paris, répliqua aussitôt le capitaine.

Intrigué, ses prunelles gris acier soudainement plus inquisitrices, Alexandre de Prouville demanda alors de plus amples précisions.

- Voilà! Lors de cette terrible tempête qui a sans pitié saboté mon navire, mon écrivain a eu la malencontreuse idée de sortir de ses quartiers et de mettre les pieds sur le pont. Ces hommes de lettres, vous vous en doutez, ont souvent l'esprit ailleurs. Alors une traîtreuse lame est venue le faucher et il est tombé par-dessus bord sans que nous puissions le secourir. Mais que voulez-vous, la vie continue et j'ai dû trouver quelqu'un pour le remplacer. "Voilà qui est plus facile à dire qu'à faire!", me suis-je dit.

Tout en jacassant avec beaucoup d'animation, le joyeux marin gesticulait sans cesse, faisait entre

autres, avec l'index et le majeur, de petits mouvements étranges et comiques sur la table qui représentaient la démarche chambranlante de son écrivain au soir de la fameuse tempête.

Tout à coup, un détail lui revint à l'esprit. Adoptant un air perplexe, il se mit à réfléchir sérieusement en se grattant la joue qu'il avait velue.

- Puis, j'ai pensé à cette jeune femme... J'aurais pourtant juré qu'elle n'était pas mariée lorsqu'elle est montée à bord... C'est bien curieux!... De toute façon, j'ai pensé à elle pour tenir mes livres à jour... Et malgré son travail secourable auprès de mes passagers malades qui lui prenaient une énorme partie de son temps et de ses énergies, elle a accepté de remplir la vitale fonction qu'est celle de l'écrivain à bord d'un navire. Je lui dois une fière chandelle! dit le capitaine avec conviction.

- Laquelle est-ce? demanda le marquis en ayant le pressentiment que la jolie recluse à laquelle il songeait était la même que celle dont il entendait vanter les mérites.

- C'est la belle fille avec les grands yeux verts. Vous ne pouvez pas l'avoir manquée, elle était à peu près la seule à être capable de se tenir encore debout. Là encore, comme vous avez certainement dû le constater, elle continuait à prendre soin de ses compagnes avec sa vigilance habituelle.

"C'était donc elle! Hélène Valois! Elle est belle, intelligente et courageuse en plus", pensait Alexandre de Prouville en revoyant avec force détails la scène de son arrivée.

- N'avez-vous pas mentionné qu'elle était mariée? dit-il ensuite à haute voix, dissimulant avec grand'peine sa

déception.

- Oui! C'est du moins ce qui est inscrit dans le registre. Dommage! Hein? répondit le capitaine pour plaisanter.

- Si elle est mariée, lequel d'entre ces immigrants est son mari? reprit le marquis.

Entre chacune de ses syllabes perçait une pointe de regret.

- Son mari n'est pas ici. D'après ce que j'ai cru comprendre, il est resté en France, car il paraît que les affaires de son commerce le retiennent pour quelque temps. Il est sensé venir la rejoindre plus tard, affirma le capitaine Beausonnière qui avait légèrement détourné le visage de côté pour examiner de son oeil malicieux les traits étrangement durcis du lieutenant général.

- Hum! Puisque cette dame vous a été secourable et qu'elle semble remplir les exigences de l'emploi, je crois que j'accepte de mettre ses connaissances à l'épreuve. Ainsi, mon cher Beausonnière, vous lui aurez procuré un emploi sûr en l'absence de son écervelé de mari et vous vous serez acquitté de votre dette envers elle, rétorqua le marquis.

Puisqu'il se taisait à présent, affichant une pose songeuse, le capitaine prit l'initiative d'aborder les termes du contrat.

- Maintenant, si nous parlions de la location de ce navire... Il y a en bas un vaisseau ni trop gros ni trop petit qui me conviendrait parfaitement. Étant donné qu'il n'y aura que moi et mes hommes à bord, sans trop de marchandises pour faire le voyage du retour, il me semble que le navire de deux cents tonnes, celui qui est

amarré près du Brézé, nous conviendrait amplement. Il va sans dire qu'il nous faudra prévoir des provisions de bouche pour quatre-vingt-dix jours, car, en cette saison d'ouragans, on ne sait jamais quand on arrivera à l'autre bout. De plus, je ne tiens pas à revivre un autre rationnement. Un par année, c'est amplement suffisant, jaspinaient le capitaine tout heureux.

Au cours de ce long palabre, Alexandre de Prouville s'était contenté d'écouter d'une oreille distraite. En fait, il réfléchissait intensément à chacun des détails que lui avait racontés son interlocuteur.

- Donc, elle est mariée... Quelle déveine! songeait-il. J'aurai besoin d'en apprendre davantage sur sa situation, sur la façon dont elle entend s'établir ici. Celui qui en sait le plus sur elle demeure ce capitaine qui certes pourra m'être utile un jour. Je ne sais pas exactement en quoi, mais j'en ai la conviction. Cet homme, qui fait du commerce son gagne-pain quotidien, se doit d'être bien informé sur les questions de cet ordre en France et le mari de cette belle Hélène ne fait-il pas aussi du commerce?

Suivant une intuition sûre qui ne l'avait jamais trompé, le marquis de Tracy interrompit son nouvel allié.

- Allons donc, mon ami? Cessez de vous égosiller de la sorte. Vous ne me connaissez en définitive que très mal, sinon vous auriez su qu'il ne saurait être question de paiements entre nous. Simplement, je veux que vous vous souveniez du "petit" service que je vais vous rendre. Vous avez été courageux...

Presque pudiquement, le capitaine baissa les yeux, murmurant quelques paroles confuses pour s'excuser très humblement, semblait-il, d'avoir été si brave. Alexandre de Prouville l'interrompit d'un geste autoritaire de la main.

- ...Si! Si! J'insiste. Et vous avez manoeuvré avec une rare habilité. Je sais reconnaître les actes d'héroïsme lorsque j'en vois, donc en conséquence je vous prêterai le navire et les vivres nécessaires à votre retour au pays.

Confus et éberlué, le capitaine se perdait en remerciements et en plates formules de politesse, trop heureux de se voir si bien traité par un aussi grand homme que le marquis de Tracy.

- Je vous revaudrai cela, Monsieur. Je vous le jure! dit-il, la paume de sa main droite sur la poitrine.

- C'est bien, c'est très bien, mon ami. En attendant, allez donc prévenir la dame dont vous m'avez parlé tantôt, j'aimerais vivement en faire la connaissance.

CHAPITRE X

Une forte odeur de baies de genévrier grillées utilisées en tant que désinfectant flottait en permanence entre les murs blanchis de l'Hôtel-Dieu où de rares images bénites représentant les membres de la sainte Famille avaient été suspendues ici et là pour décorer la grande salle des malades. Partout, de petits lits de bois avaient été dressés et alignés hâtivement par les bonnes soeurs déconcertées de voir arriver d'un même coup un aussi grand nombre de malheureux. Néanmoins, l'impression d'être dépassées par les événements s'était vite estompée. Avec diligence, elles avaient pris les dispositions nécessaires pour faire face à la demande.

Patientes, avenantes, dévouées, elles prodiguaient leurs soins aux corps terrassés tout en réconfortant pieusement les âmes tourmentées. Entre les lavements de plaies infectées, l'administration de potions médicamenteuses et les quintes de toux récalcitrantes, elles allaient et venaient, toujours sereines.

Là-bas, au bout de la pièce éclairée par la lumière du jour filtrant au travers de la fenêtre, Hélène s'entretenait avec son amie Agnès qu'on avait alitée.

Décidée à ne pas abandonner ses compagnes à leur triste sort, la jeune clerc avait proposé son aide aux hospitalières qui s'étaient empressées d'accepter cette offre généreuse. Depuis ce jour, elle partageait leur mode de vie et l'hôpital était devenu en quelque sorte sa

maison.

- Merci encore, Hélène! Je ne me lasserai jamais de te remercier. Sans toi, je ne sais pas ce que je serais devenue. Il faut que je te dise que j'ai vraiment cru mourir sur ce damné "Saint-François"!

Elle prit une profonde respiration puis confia entre deux toux:

- C'est incroyable, même couchée dans ce lit propre et confortable, bien posé sur la terre ferme, j'ai toujours l'impression de sentir cette fichue houle me bousculer. Je pense que je ne retrouverai plus jamais mon équilibre d'autrefois...

Agnès était d'une faible constitution et son état de santé inquiétait passablement son entourage. Elle nécessitait sans conteste les soins attentifs qu'on lui prodiguait. Son visage devenu trop blanc faisait ressortir de grands cernes foncés sous ses yeux, alors que ses cheveux épars sur l'oreiller la paraient d'une triste auréole. Faible et amaigrie, elle avait grand'peine à se lever. Aussi laissait-elle avec soulagement sa main inerte entre les chaudes mains d'Hélène qui l'étreignaient tendrement.

- Pourquoi dis-tu cela? Tu as fait d'énormes progrès depuis ton arrivée, autant qu'Anita, Anna, Jeanne ou les autres. Soeur Catherine de Saint-Augustin pense que vous pourrez partir dans une semaine au plus. Tu vois, ce n'est pas si terrible, fit Hélène de sa voix la plus douce, s'efforçant d'encourager sa compagne.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée intempestive d'un bel officier faisant une entrée remarquée à l'autre bout de la salle. À le voir ainsi surgir en un lieu si calme, on l'aurait aisément soupçonné d'être un corsaire plus qu'un simple marinier.

Scrutant chacun des lits alignés comme on observe les vagues blanches de l'océan, le vaste regard de cet homme alla de droite à gauche et de gauche à droite, sans rencontrer la personne qu'il cherchait. Cédant à une nature qu'on devinait aisément impétueuse, il interrogea sans préambule la première petite soeur qui passa près de lui. D'abord surprise puis amusée de ses manières, celle-ci leva bientôt le bras pour indiquer du doigt la direction des deux jeunes filles. Précautionneusement, il s'avança ensuite vers elles en enjambant les lits et en saluant bruyamment au passage ses infortunés compagnons de voyage. Pas d'erreur possible, c'était bien le capitaine Beaussonnière qui leur rendait visite. Quand il parvint à la hauteur des deux amies, il déploya un large sourire qui découvrit ses dents de carnassier et les salua poliment.

- Madame Valois! J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre qui vous fera grand plaisir, j'en suis persuadé! commença-t-il.

- Vraiment! Serait-ce que vous auriez décidé de saborder vous-même votre navire dont les morceaux ne tiennent plus ensemble que par habitude? rétorqua Hélène en faisant un petit clin d'oeil du côté de sa copine.

- Pour dire la vérité, ce n'est pas l'envie qui me manque, mais vous n'y êtes pas tout à fait, fit-il en éclatant de rire. Ce serait plutôt quelque chose qui vous concerne en particulier.

- Ah! Non! Pas cette fois! Je suis désolée, mon cher capitaine, mais si c'est de l'ouvrage que vous avez à me proposer, je ne puis accepter, car j'en ai déjà suffisamment en ce moment!

- Oh! Oh! Vous brûlez! Cherchez encore, vous y êtes presque.

- Capitaine! Dites-moi ce que c'est et cessez de me faire languir, fit Hélène.

Mais celui-ci prenait un évident plaisir à retarder son annonce.

- Vous savez, ça n'a pas été facile pour moi. J'ai dû faire beaucoup de démarches... exécuter de nombreuses prouesses...

Il contempla de ses yeux rieurs la jeune fille qui avait croisé les bras dans une attitude qui laissait aisément deviner l'impatience qui la gagnait.

- Mais enfin! Cela en valait la peine...

Contraint à reprendre son sérieux, il haussa les épaules et réajusta avec une certaine gloriole dans les manières son habit bleu passablement froissé et son foulard d'un blanc douteux.

- Bon, c'est très bien! Je ne plaisanterai pas plus longtemps. Voilà! Je vous ai trouvé chez le lieutenant général un enviable poste de secrétaire. Le vieil homme qui pour l'instant est encore à son service ne fait plus tellement l'affaire. Vous comprenez, il est à moitié sourd. Alors, l'air de rien, j'ai suggéré votre nom et le marquis de Tracy a aussitôt manifesté le désir de vous rencontrer. Vous saurez, j'en suis persuadé, relever tous les défis inhérents à cette fonction et je sais de quoi je parle!

Fier de son coup, le capitaine se tut aussitôt et goûta intimement la joie que l'on retire à faire plaisir à son prochain, spécialement lorsque ce prochain est aussi agréable à regarder.

Estomaquée, Hélène fixa tour à tour sa copine et le capitaine. Encore une fois, lui semblait-il, le destin

lui forçait la main. Vivement, elle détourna son visage vers la fenêtre pour dissimuler l'angoisse qui s'emparait de sa personne. Il lui fallait s'accorder quelques minutes de réflexion afin de décider, en toute connaissance de cause, s'il convenait d'accepter ou non cette offre inespérée. Le regard absent, la conscience tiraillée par un passé récent, toujours ravivé en sa mémoire, elle songeait :

"Lorsque je me suis embarquée sur le "Saint-François", je n'avais d'autre but précis que celui de fuir le prévôt de Paris qui n'aurait pas manqué de me juger coupable sans même avoir entendu ma version des faits. De cela, j'ai la certitude. Mais maintenant que je suis ici en Nouvelle-France, aussi bien dire à l'autre bout du monde, que pourrais-je faire d'autre que de retourner à mon ancienne profession? Ce pays est bien sauvage et pour une femme seule comme moi sans mari, ni famille, la sécurité des institutions établies est d'une nécessité vitale. Mais est-ce que cela ne me mettra pas dans une situation dangereuse? Étant donné ma position fâcheuse auprès du lieutenant général, ne risquerais-je pas d'être reconnue par des marchands forains de Paris qui auraient, par le plus malencontreux des hasards, entendu parler de l'affaire? D'un autre côté, ai-je vraiment le choix de refuser? Contrairement à mes amies, je ne veux pas, je ne veux plus et ne peux plus me marier! Alors que puis-je faire d'autre en ce pays pour gagner ma vie?"

- Ma proposition n'est pas suffisamment alléchante peut-être? risqua le capitaine Beausonnière qui ne comprenait rien à l'embarras de la jeune fille.

- Dites à votre monsieur qu'il me faut réfléchir avant d'accepter... Donnez-moi un peu de temps pour me décider... Je vous ferai bientôt part de ma décision, bafouilla-t-elle enfin.

- Comment, bientôt? Ah! non! Vous ne pouvez pas faire attendre ainsi l'un des plus importants personnages de la colonie. Il m'a dit qu'il voulait vous rencontrer ce soir, à l'heure du repas pour discuter des conditions de votre engagement.

Soucieuse, Hélène se demandait ce qui était préférable: accepter ou refuser. Le temps pressait et la décision qu'elle devait prendre lui paraissait des plus cruciales. En ce moment, c'était tout son avenir en Nouvelle-France qui se jouait.

Jusque-là, Agnès était restée hors de cette conversation et c'est bien involontairement qu'elle fournit une réponse à ses interrogations lorsqu'elle commenta:

- Je suis extrêmement contente pour toi, Hélène! Tu sais, malgré les apparences, je me rends bien compte que moi et mes copines, nous ne serons pas malades pour le reste de nos jours et qu'il te faudra tôt ou tard trouver une autre occupation plus rentable en attendant de t'installer définitivement avec ton mari qui n'arrivera pas avant l'année prochaine... Ne laisse donc pas passer une chance pareille.

- Tu as sans doute raison, conclut enfin Hélène. L'évocation de ce mari imaginaire avait suffi à la décider.

- C'est bon! J'irai ce soir.

- Voilà qui est plus raisonnable. Et surtout ne soyez pas en retard, ordonna le capitaine, satisfait d'avoir joué, pour une fois, le rôle du bon Samaritain. Se levant, il salua chaleureusement les deux amies et s'éloigna aussitôt sans se retourner.

* *
*

Le Palais était un bel édifice solide et imposant. Haute de trois étages et blanchie entièrement à la chaux, cette demeure aux proportions généreuses n'avait rien à envier à aucune autre. C'est là que le marquis de Tracy avait élu domicile.

Remplie de doutes, Hélène gravit les marches qui la séparaient de la porte d'entrée et s'empara du lourd heurtoir de bronze sculpté en forme de tête de lion. Pendant quelques secondes, elle le retint entre ses doigts. N'était-elle pas en train de commettre une irréparable erreur? N'allait-elle pas tout droit à sa perte? Ne valait-il pas mieux rester comme elle croyait l'avoir si bien fait dans l'anonymat, laisser le temps effacer de la mémoire des hommes les tragiques événements du 7 juillet dernier? L'angoisse s'emparait encore une fois de sa conscience tourmentée et dans son énervement, elle laissa échapper le marteau sur le contre-heurtoir de la porte.

Comme s'il avait été expressement chargé de l'attendre, un serviteur ouvrit aussitôt la porte d'entrée et l'invita à pénétrer à l'intérieur de la maison.

- Puis-je vous débarrasser de votre manteau, Madame? demanda-t-il sur un ton neutre.

Presque à regret, Hélène s'en départit. Elle n'eut pas à exposer l'objet de sa visite, car déjà l'homme en livrée de valet lui indiquait le chemin.

Déambulant à sa suite entre de grandes pièces richement décorées, elle aperçut enfin au bout d'un long corridor trois hommes en grande conversation à proximité d'une énorme cheminée.

Lorsqu'elle arriva jusqu'à eux, le serviteur la présenta à ses hôtes avant de s'éclipser et ceux-ci s'inclinèrent respectueusement pour la saluer.

- Je suis... réellement enchanté de faire votre connaissance, Madame, fit gravement le marquis de Tracy en s'emparant avant les autres de sa main blanche pour y déposer, en guise de salutations, le bout de ses lèvres.

- Ce plaisir est partagé, répondirent en chœur l'intendant et le gouverneur.

Empressé, ce dernier tendit le main vers l'une des fines coupes de cristal remplie de bon vin importé de France qu'on avait posées sur un cabaret d'argent et l'offrit gracieusement à cette charmante invitée.

- Nous vous attendions avec une impatience fébrile, fit-il en se surpassant de manière à se distinguer de ses compères aux yeux de la jeune femme. Je me présente: je suis Rémy de Courcelle, gouverneur de ce pays aux frontières illimitées. Ce grand et bel homme que vous voyez ici est le marquis de Tracy et celui-là est l'Intendant Talon.

Coupant aussitôt la parole au gouverneur, l'intendant entreprit de complimenter la jeune fille sur sa toilette:

- Ma chère dame, cette robe vous va à ravir. En vérité, ce vert émeraude que vous avez choisi de porter ce soir est un pur délice pour les yeux.

Rivalisant de savoir-faire, le gouverneur tendit vers Hélène son bras replié, l'invitant de la sorte à l'accompagner jusqu'à la table richement parée pour un véritable festin.

- Percevant l'hésitation de la jeune clerc qui ne

s'attendait certes pas à un tel déploiement de galanterie et encore moins à partager le repas de ces nobles messieurs, l'intendant risqua une brève remarque:

- J'espère que vous ne priverez pas trois vieux célibataires comme nous de votre charmante présence à notre table.

- Il semblerait que je n'aie plus guère le choix, répondit-elle timidement, en s'efforçant de sourire.

Trop absorbé dans sa contemplation, Alexandre de Prouville se taisait, dissimulant ainsi le trouble qui le gagnait.

Respectant les usages de la préséance, les convives se mirent à table.

Sur une nappe blanche de la plus fine dentelle, quatre couverts incrustés d'or portant les armoiries de la France avaient été disposés. Autour d'eux, de nombreux ustensiles d'argent finement ciselés captaient sur leur métal poli l'éclat des coupes de cristal qui miroitaient sous les feux éclatants de l'énorme lustre aux multiples bougies suspendu au-dessus de la pièce. De nombreux plats regorgeant de victuailles toutes plus appétissantes les unes que les autres furent alors apportés par des serviteurs aux mains gantées de blanc et portant la perruque.

Face à autant de civilité, Hélène ne put s'empêcher de repenser aux misérables biscuits secs et à l'écœurante viande salée qui avaient constitué pendant si longtemps le menu principal de ses repas à bord du "Saint-François".

- Comment aimez-vous votre nouveau pays d'adoption? demanda l'intendant Jean Talon.

- À vrai dire, je n'ai guère eu le loisir de l'apprécier. Tout ce que je connais de lui, ce sont les alentours de l'Hôtel-Dieu, fit humblement Hélène.

- Vous ne tarderez pas, chère dame, à en découvrir bientôt toutes les richesses. Je me propose de visiter moi-même chaque maison, chaque champ, chaque bâtiment de la capitale et je puis dire que la terre de la Nouvelle-France est sans conteste plus grasse et plus fertile que celle de la mère patrie. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué les immenses forêts noires qui recouvrent à perte de vue ce territoire... Eh bien! je puis affirmer en toute certitude que la variété et la qualité des essences qui poussent ici sont à elles seules susceptibles de rendre très riche cette colonie. Avez-vous pu, Messieurs, dit-il en s'adressant à ses collègues, voir jusqu'à quel point ce fleuve et ces rivières grouillent de poissons? Ce pays est un véritable paradis terrestre pour le chasseur et le pêcheur. Je ne crois pas exagérer en affirmant que ce nouveau monde aux promesses infinies a tout ce qu'il faut pour supplanter un jour la grandeur de la France. D'ailleurs, je compte bien le mettre en valeur aux yeux de Sa Majesté! ajouta-t-il avec emphase.

- Mais laissez donc ces sujets qui ne peuvent intéresser une dame, Talon, et parlons plutôt d'autre chose. Dites-moi, Madame, à propos de ce que vous avez entendu dire concernant la vertu des femmes qui immigrent dans les colonies; est-ce que ces affreux racontars ne vous ont pas quelque peu découragée de faire ce pénible voyage? interrogea le gouverneur en faisant un malin clin d'oeil au marquis de Tracy.

Dérangé dans sa muette contemplation par les propos déplacés de son collègue, Alexandre de Prouville intervint rapidement pour sortir Hélène d'embarras.

- Faites-nous plutôt partager votre expertise sur ce

sujet! lança-t-il avec une pointe de rudesse dans la voix.

- Puisque vous insistez... Je dois vous avouer qu'à mon grand regret ces rumeurs se sont avérées non fondées. Les femmes d'ici sont, hélas! plus pures que des agneaux! Je m'étais laissé dire qu'elles étaient... disons... plus chaleureuses. Messieurs, croyez-en ma triste expérience, les conquêtes sont cent fois plus difficiles à faire ici qu'en France. Je crois même avoir trouvé l'origine de ces racontars. Voyez-vous, nos compatriotes sont nuls en géographie... Mais si! Ça ne fait aucun doute! Ils sont nuls en géographie! Ils ne savent pas faire la différence entre les îles du Sud et le Canada. Pour eux, cette froide colonie équivaut à toutes les autres. Là-bas, aux Antilles, on envoie les forçats, les maquerelles, tous les rebuts indésirables de France. Mais ici par contre, on a besoin d'éléments supérieurs, d'hommes et de femmes débrouillards, vertueux et travailleurs, jeunes et forts. S'il en était autrement, cette terre brûlante en été et glaciale en hiver, à ce qu'on dit, ne saurait prétendre à la prospérité. Alors vous comprenez, dans les têtes de linottes de nos compatriotes de la mère patrie, tous les bateaux en partance pour les îles du Sud s'en vont vers les colonies et les deux sortes de colonies se mêlent forcément. C'est comme je vous le disais, ces pauvres imbéciles ne connaissent tout bonnement rien à leur géographie!

- Votre théorie s'appuie sur des faits que je ne peux qu'approuver. C'est malheureux, mais la populace française souffre d'une ignorance crasse! Étrange... c'est la première fois que nous réussissons à nous entendre vous et moi sur un quelconque sujet, constata l'intendant.

- Les filles du roi qui ont fait le voyage avec moi sont en effet de fort honnêtes personnes dont la dévotion et l'honorabilité ne sauraient souffrir de doute.

Présentement, plusieurs demeurent encore alitées à l'Hôtel-Dieu... vous n'êtes certes pas dans l'ignorance des détails de notre traversée. Étant donné leur condition précaire, il m'apparaît évident qu'elles ne pourront contracter de mariage avant plusieurs semaines. Dites-moi, qu'advient-il d'elles lorsqu'elles sortiront de l'hôpital? Peuvent-elles compter sur votre générosité pour subvenir à leurs besoins immédiats?

Jean Talon avait écouté les propos d'Hélène avec beaucoup de curiosité et un réel intérêt. Perspicace, il ne lui avait fallu que ces quelques mots pour se faire une idée exacte sur sa personne et ce qu'il en concluait lui plaisait énormément. Sans conteste, elle lui apparaissait comme une jeune dame très charmante, douée d'une grande intelligence, cultivée, généreuse et dévouée. Puisqu'elle lui avait fait part de ses légitimes inquiétudes au sujet de ses compagnes, il se ferait un devoir de répondre à ses attentes et plus encore.

- Vos amies, Madame, sont désormais sous ma protection personnelle. Dès qu'elles sortiront de l'hôpital, je me chargerai de leur trouver un bon foyer d'accueil et de leur allouer sur-le-champ une somme de cinquante livres chacune pour qu'elles ne souffrent de rien.

- J'apprécie votre dévouement! fit-elle en esquissant un réel sourire.

Pendant plus de trois heures, la conversation roula sur les sujets les plus variés. En outre, Hélène dut raconter les multiples péripéties de sa traversée et expliquer les raisons qui l'avaient motivée à devenir clerc, profession plutôt inhabituelle pour une jeune fille.

Au cours de ce dîner, le gouverneur Courcelle et l'intendant Talon se divertirent agréablement, rirent,

mangèrent et parlèrent beaucoup. Mais le marquis de Tracy demeura plutôt en retrait. Oubliant jusqu'au but véritable de cette charmante visite, il ne se contenta pour toute entrevue que de boire les paroles de la belle visiteuse, et de savourer avec délectation chacune des secondes passées en sa compagnie, lui qui d'habitude savait pourtant si brillamment tenir la conversation. Sans appétit, il picorait ici et là dans son assiette, visiblement ensorcelé par les attraits de la jeune clerc. Parfois, il baissait les yeux pour ne point paraître trop indiscret, mais dès qu'il les relevait c'était sur elle qu'il les reposait avidement comme deux grands papillons hypnotisés par une source de lumière chaude et fascinante.

Lorsqu'à la fin de ce délicieux repas Hélène se leva de table et souhaita le "bonsoir" à ses hôtes, Alexandre de Prouville fut le dernier à repousser sa chaise. On venait brutalement de l'arracher à son monde intérieur et il semblait s'étonner que la soirée se soit si vite écoulée. Avec empressement, il s'offrit alors pour la reconduire, mais elle refusa aussitôt, prétextant que l'Hôtel-Dieu se trouvait tout près.

Précédée d'un serviteur qui la guidait jusqu'à la sortie, Hélène disparut au milieu des ombres grandissantes de la nuit, laissant dans son sillage un enivrant mais subtil parfum de roses rouges qu'Alexandre de Prouville se surprit à humer, les paupières closes.

- Dites-moi, Alexandre, vous sentiriez-vous souffrant? Vous n'avez presque rien mangé de la soirée, remarqua l'intendant qui avait pris place dans son fauteuil favori près de l'âtre, un digestif à la main.

Le marquis ne répondit point.

- Mes amis, inutile de me le rappeler, je n'ai rien d'un

physicien et pourtant... je suis en mesure d'affirmer avec certitude que le mal pernicieux dont est atteint le valeureux Alexandre de Prouville ne peut qu'aller en s'atrophiant... étant donné... la délicieuse cause! ironisa Rémy de Courcelle.

Le visage théâtralement tourné vers le plafond, balayant d'un geste de la main les propos du gouverneur, l'intendant tint à préciser:

- Messieurs! Messieurs, vous êtes des militaires de carrière, permettez-moi de vous le rappeler. En conséquence, dans vos deux cas, tout mariage est contre-indiqué! Moi, par contre, je demeure libre de...

Négligeant de trouver une réplique à de telles boutades, le marquis se contenta d'affirmer:

- Je me sens quelque peu fatigué. Je crois que je vais immédiatement aller me coucher. Bonsoir, Messieurs!

À son tour, il quitta la pièce et se dirigea vers ses appartements, laissant ses collègues à leurs légitimes interrogations.

Lorsqu'il y fut, il verrouilla soigneusement la porte derrière lui. Le vague à l'âme, d'un geste las, il jeta son justaucorps et sa veste sur le dossier d'un fauteuil, se dirigea d'un pas alangui vers sa couche, s'y assit et enleva sa chemise. Quand ce fut fait, il s'étendit de tout son long. Les doigts croisés derrière la nuque, il ferma résolument les yeux.

Mentalement, il revoyait tout à son aise chacun des gestes de la belle Hélène, goûtait chacune de ses paroles, se grisait de sa présence en lui. En un rien de temps, il sombra dans un sommeil aussitôt peuplé de rêves fabuleux.

* *

*

Dense était le brouillard tout autour de lui. Debout sur le pont du "Brézé", son navire de guerre, l'âme inexplicablement nostalgique, Alexandre de Prouville scrutait, interminablement, le miroir calme et limpide de l'océan.

Venue subrepticement des brumes lactescentes et vaporeuses qui s'élevaient mollement de l'océan, une forme aux contours imprécis, semblable à celle d'une épave des profondeurs, entreprenait une lente ascension vers la coque de son navire. Des secondes qui auraient aussi bien pu être des heures s'écoulèrent au rythme du clapotis à peine audible de l'eau faiblement remuée.

Voilà, il distinguait maintenant, à quelques mètres sous la surface, la présence d'un étrange radeau illuminé sur lequel une mystérieuse et fantomatique déesse aquatique aux longs cheveux flottants et à la robe ondoyante s'avancait.

L'instant suivant, elle apparaissait sur le pont, auprès de lui.

Envoûté, le souffle en suspens, malgré lui, il s'en approchait sans que ne parvienne à ses oreilles le bruit de ses propres pas. De ces larges mains à la peau bronzée déposées sur sa taille cambrée, il se voyait l'attirant à lui, autant qu'il se sentait attiré par elle, cette femme aux pouvoirs fascinants. Sur ce visage aux traits irréprochables, de superbes iris brillaient de leur éclat ensorceleur. Troublant les froides ténèbres de la nuit, il s'éveilla en murmurant un nom: Hélène! Hélène!...

CHAPITRE XI

Une paix divine s'était répandue sur le sol de la Nouvelle-France depuis que les vaisseaux ayant transporté les soldats du régiment de Carignan avaient jeté leur ancre et leur précieuse cargaison au pied du cap Diamant. Pour la première fois depuis les débuts de son histoire, la Nouvelle-France possédait enfin le droit de s'épanouir dans la sérénité et l'harmonie, telle une pauvre fleur recroquevillée du désert se gorgeant à vue d'oeil des bienfaits de l'ondée.

Au cours de cette saison, la Basse-Ville de Québec avait littéralement fourmillé d'activités. Dans les magasins et les entrepôts, une énorme quantité de produits importés s'étaient entassés ci et là, de nouvelles maisons apparaissaient comme autant de champignons en bordure de l'orée et les mères de famille, enfin libérées de leurs mortelles angoisses, pouvaient à présent fièrement porter leur ventre plein du fruit de leurs amours légitimes.

Partout dans les villes et dans les champs, les militaires avaient mis la main à la pâte en dispensant sans compter leur inestimable soutien moral et physique. Indéniablement, l'heure de la prospérité avait sonné et les attaques sournoises des Iroquois faisaient désormais partie des mauvais souvenirs appartenant à une époque révolue.

"Seigneur, combien de temps durera cette accalmie?" se demandaient les habitants du pays.

Pour sa part, Alexandre de Prouville n'avait pas chômé. Se basant sur une étude détaillée, quasi exhaustive du territoire, il avait judicieusement ordonné l'édification de trois forts localisés aux endroits les plus stratégiques du pays: le fort de Chambly, que l'on désigna de ce nom en l'honneur du capitaine Jacques de Chambly qui avait commandé l'expédition; le fort de Saurel, baptisé ainsi en l'honneur du capitaine Pierre de Saurel; et, en troisième lieu, le fort Sainte-Thérèse.

Pour atteindre ces points vitaux, le marquis avait, par la même occasion, ordonné la construction de nombreuses petites embarcations qui n'avaient d'autre utilité que de transporter les soldats, leurs vivres et leurs munitions vers la région du Richelieu.

Les objectifs du marquis étaient fort simples: ouvrir les grandes routes fluviales plus avant vers le sud et l'ouest, bloquer les possibilités d'éventuelles attaques des Iroquois et garantir aux voyageurs qui emprunteraient ces routes la sécurité dans leurs déplacements.

Ensuite, il était consciencieusement allé se rendre compte du progrès de ses troupes et superviser tous ces travaux. Pendant quatre longues semaines, il avait dû s'absenter de la capitale.

Lorsque les jours se mirent à raccourcir et que les feuilles des arbres privées de leur sève quotidienne parèrent magnifiquement le pays des plus resplendissantes couleurs de l'année, Alexandre de Prouville revint vers Québec.

Quand les chants guerriers de leur marche atteignirent les abords de la ville, l'intendant Jean

Talon et le gouverneur Rémy de Courcelle, qui impatientement l'attendaient, en furent avertis. Dans la rue près de la sénéchaussée, ils se précipitèrent à sa rencontre.

- Mon ami, vous êtes resplendissant de santé! Ce séjour forcé dans les contrées sauvages de notre belle colonie vous a fait le plus grand bien, fit l'intendant avec son habituelle courtoisie.

- Est-ce vrai que les moustiques qui habitent au fond des bois de la Nouvelle-France sont aussi gros que des cochonnets? s'enquit le gouverneur, un sourire en coin.

- Si tel était le cas, ce ne serait pas "eux" qui nous poursuivraient pour nous dévorer, mais bien nous qui le ferions! répondit le marquis sur le même ton narquois, tout en chassant un moustique imaginaire de son nez.

- Pardonnez-nous de vous importuner dès les premières secondes de votre arrivée, mais il nous faut assister aux délibérations du Conseil souverain dans les plus brefs délais. Nos infortunés prévenus nous y attendent déjà. Connaissant votre intérêt pour tout ce qui touche la justice de ce pays, nous nous sommes empressés de venir vous quérir. Croyez bien que c'est à contrecoeur que nous remettons à plus tard l'audition de vos exploits militaires.

- J'apprécie votre sollicitude. Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer l'audition d'un Conseil!

Même s'il n'avait eu que peu de temps pour se reposer depuis son départ, le marquis ne se fit pas prier un seul instant pour les accompagner, car il savait que la jeune clerc serait à ce Conseil, prenant note des principaux faits qui se déroulaient en son absence, tel qu'il le lui avait demandé.

Pas une journée, pas une nuit, pas une minute n'avaient pu s'écouler depuis le jour de son départ sans que le souvenir d'Hélène Valois ne revînt le hanter.

Ce brillant officier qui avait fait de sa carrière le point convergent de tous ses efforts, de toutes ses préoccupations, qui n'avait jusqu'alors accordé à l'amour qu'une place somme toute très secondaire dans sa vie, voyait maintenant complètement chaviré l'ordre depuis longtemps établi de ses priorités.

Marchant d'un pas décidé, les trois hommes se dirigèrent vers le Château Saint-Louis et pénétrèrent après de multiples détours dans l'une des grandes pièces qui servait de salle d'audience aux jugements du Conseil souverain. À leur arrivée, la foule se leva respectueusement en étouffant les derniers murmures de ses jacasseries désordonnées et les trois hommes prirent place à une longue table qu'on avait réservée sur l'estrade à leur intention.

Aux murs, de riches tableaux représentant les anciens ainsi que l'actuel souverain de France, contemplaient de leurs yeux mornes et fixes l'assemblée assagie. Derrière les dignitaires, un énorme drapeau fleurdelisé était suspendu rappelant à tous de quelle autorité les dignitaires tiraient leur pouvoir magistral.

De par sa fonction de lieutenant général, le marquis de Tracy déclara ouverte la tenue du Conseil.

- Faites avancer le premier plaignant! fit très haut le gouverneur de Courcelle. Alors, du premier banc de bois retenu à l'intention des plaignants se leva un paysan aux habits passablement propres quoique démodés.

- Veuillez décliner votre nom et votre métier! fit l'intendant Talon.

- Charles Lepage. Je suis tonnelier et cultivateur de métier.

Visiblement intimidé, le paysan commença de sa voix basse à expliquer les raisons qui, en ce jour, l'avaient amené à demander justice devant ce tribunal.

- Voici de cela une semaine, je me suis rendu compte que le chandelier d'argent...

- Parlez plus fort, nous ne vous entendons pas, dit alors l'intendant du haut de l'estrade.

- ...Je me suis rendu compte que le chandelier d'argent... qui était un cadeau de mariage ainsi que le seul bien précieux que nous possédions, moi et ma femme, nous avait été dérobé. Malheureux et atterré, je réfléchissais sur cette perte lorsque j'eus soudain la réponse à mes questions. Mon chandelier était disparu dans la nuit où nous avions invité "le gros mangeur" à dîner à la maison.

- menteur! menteur! cria un gros homme à l'autre bout du banc de bois en faisant un tapage.

- Silence! intervint le marquis.

Et le silence revint.

- Pouvez-vous nous désigner l'homme en question? interrogea l'intendant.

- C'est lui! répondit le plaignant tout en pointant du doigt le gros homme qui avait hurlé quelques secondes auparavant.

- Je m'en doutais, lança alors laconiquement le gouverneur. Poursuivez! ordonna-t-il ensuite au plaignant.

- Je savais que si j'allais le voir pour lui demander de me restituer mon chandelier, je ne le reverrais plus jamais de ma vie. Alors, j'ai décidé d'aller me vider le coeur chez quelques copains à moi et l'un d'eux m'a tout de suite avoué avoir vu "le gros mangeur" enterrer quelque chose dans le jardin de l'Hôtel-Dieu, tard au cours de la nuit de samedi. Nous sommes aussitôt allés fouiller et devinez ma surprise lorsque j'ai découvert mon chandelier enfoui deux pieds sous terre.

- En effet! marmonna le gouverneur que cette affaire commençait à ennuyer passablement.

- Donc, moi et mes copains avons résolu de l'attraper sur le fait. Un soir de cette semaine-ci, "le gros mangeur" est venu reprendre son butin et on l'a surpris en flagrant délit.

- Vous a-t-il remis le chandelier? demanda l'intendant Talon.

- Oh! bien sûr! Il n'avait plus tellement le choix! Aussitôt, le gouverneur interpella le prévenu.

- Accusé. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense?

Outragé, celui qu'on appelait "le gros mangeur" se leva d'un bond et cria féroceement son innocence.

- Ce renard de Lepage ne vous a pas raconté qu'il me devait plus d'un louis d'or! Hein? Ça faisait trois semaines que j'attendais d'être remboursé et il me disait qu'il faudrait que j'attende encore une semaine! Il y a tout de même des limites...

- Monsieur! intervint brusquement le marquis. La justice est rendue dans ce tribunal par les représentants de Sa Majesté. Nul n'a le droit de faire sa propre

justice. À la lumière des déclarations qui ont été entendues, nous allons délibérer.

Les spectateurs se levèrent, échangèrent à haute voix leurs commentaires et le marquis, l'intendant et le gouverneur se retirèrent quelques instants. Lorsqu'ils revinrent, l'intendant Jean Talon lut le prononcé de la sentence:

- Étant donné que le prévenu dénommé Nicolas Brazeau, surnommé "le gros mangeur", s'est illégalement introduit, dans la nuit suivant l'invitation à dîner chez monsieur Lepage, dans le but de lui voler son bien, qu'il est ensuite allé le dissimuler sous terre en pénétrant par effraction dans le jardin de l'Hôtel-Dieu et qu'il a déclaré avoir fait ces actes répréhensibles dans le but de se faire justice; nous, les représentants du roi, ici présents: le marquis Alexandre de Prouville, Chevalier, Seigneur des deux Tracy, Conseiller du roi en ses conseils, Lieutenant général des armées de Sa Majesté et dans les Iles de la terre ferme de l'Amérique septentrionale, tant par mer que par terre, ainsi que monsieur Daniel Rémy de Courcelle, Lieutenant du roi pourvu du gouvernement du Canada et monsieur Jean-Talon, Conseiller du roi en ces conseils, nommé à l'intendance de la justice, de la police et des finances du pays, condamnons le dénommé Nicolas Brazeau dit "le gros mangeur" à recevoir l'impression d'une fleur de lys avec le fer chaud, à subir quatre heures de carcan et trois ans de galères.

Ainsi fut rendu le dur verdict du Conseil souverain. Parmi la foule des curieux, plusieurs applaudirent, d'autres se turent, ébranlés par la sévérité de la justice. Sans pitié, les gardes traînèrent rudement hors de la salle le condamné qui se débattait et hurlait en vain.

Alexandre de Prouville était habitué à voir de ces

spectacles éprouvants, à entendre prononcer de ces sentences qui détruisaient invariablement et sans merci des vies humaines. Aussi n'était-il pas le moins du monde incommodé par la réaction de l'assemblée. En fait, depuis le début de l'audition, il avait à plusieurs reprises cherché à croiser le regard d'Hélène. "Dieu! qu'elle est belle!" se disait-il sans cesse.

Mais Hélène était absorbée par la rédaction des plumitifs et trop captivée par la conversation animée de ses copines pour songer à lui rendre cet hommage.

De nouveau le calme revint dans la salle et le gouverneur Courcelle déclara aussitôt:

- Faites entendre le second plaignant!

Cette fois, l'accusateur n'était pas un homme du peuple. Il s'agissait de Monseigneur François de Laval, le premier évêque du Canada, lui-même. Imposant dans ses habits cléricaux, il s'avança près de la table des représentants du roi, occupant ainsi avantageusement le devant de la scène.

- Je viens aujourd'hui dénoncer à la justice du roi la perpétration d'actes outrageants qui offensent l'honneur des habitants de ce pays et qui chagrinent immensément Notre-Seigneur qui est aux cieux, disait-il en appuyant pompeusement sur la dernière syllabe de ses mots. Cette femme, tonna-t-il, tout en désignant d'un doigt accusateur une personne assise au milieu de la foule, cette femme, dis-je, est une pécheresse sans repentance qui commet au su et au vu de tous les actes les plus scandaleux et ce, en l'ancienne demeure de la dame Berthe, aujourd'hui décédée, Dieu ait son âme!

Monseigneur de Laval surveillait de très près la vertu de ses paroissiens et, par ricochet, le salut de leur âme. Aussi savait-il mieux que quiconque, grâce aux

bavardages indiscrets des dames de la sainte Famille, tout ce qui se déroulait dans chacune des chambres à coucher de la capitale.

Étant donné le rang et la fonction du plaignant, l'intendant ne jugea pas nécessaire de demander des précisions quant à la nature exacte des "actes commis", car celles-ci auraient pu être passablement embarrassantes à donner.

- Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense? demanda-t-il, incrédule.

L'oeil brillant, les joues fardées, la dame en question, qui n'était ni trop jolie ni trop laide, se leva avec d'infinies précautions, goûtant le plaisir d'être à elle seule le point de mire de toute cette assemblée composée en majorité d'hommes.

- Ça alors! Moi, j'me suis embarquée pour les îles et j'vois pas pourquoi c'lui-là m'accuse comme y va! J'ai l'droit de vivre comme ça m'plaît!

- Vous voyez! hurla Monseigneur de Laval. Vous voyez... combien impénitente est cette créature! Je demande pour elle la peine la plus sévère!

Rémy de Courcelle gloussait en son for intérieur, mais l'intendant Jean Talon ne trouvait pas du tout amusante cette drôlesse.

- Depuis quand êtes-vous débarquée en Nouvelle-France?

- Moi! J'suis arrivée la semaine dernière avec mon armateur préféré.

- Donnez-nous le nom de cet homme! ordonna l'intendant.

- Eh! Eh! holà! J'ai payé mon passage, si c'est ça que

tu veux savoir. J'étais même la seule femme à bord de son navire...

Sous le regard sévère de l'intendant et voyant que l'assistance ne trouvait plus très drôles ses plaisanteries, la femme se décida alors à donner le nom de l'armateur.

-...C'é Amador Mignarde qui m'a fait passer icitte!

- À la lumière des déclarations qui ont été ici entendues, nous allons nous retirer pour délibérer, conclut le gouverneur.

Encore une fois, la foule se leva pour se dégourdir les jambes. Certains trouvaient la situation plutôt comique, mais une grande partie des assistants n'osaient exprimer franchement leur opinion en présence d'un monseigneur offusqué, presque rubicond et qui pouvait brandir à leur endroit l'intolérable menace d'excommunication.

Lorsque les représentants de la justice revinrent et que les formules d'usage furent prononcées, chacun put entendre le gouverneur prononcer:

- Étant donné que ladite Dame veuve Guillemette Lebeuf n'éprouve ni repentence ni remords et étant donné qu'elle est d'âge majeur, nous, les représentants de la justice en Nouvelle-France, la condamnons à retourner en France dans sa province d'origine. De plus, le dénommé Amator Mignarde, armateur de métier, se devra de faire passer en France, sans délai aucun, la pécheresse plus haut citée et ce, à ses propres frais.

Le conseil est maintenant ajourné.

Dans un brouhaha de chaises et de bancs déplacés, les curieux se levèrent, commentèrent les détails de la

séance puis s'acheminèrent vers la sortie. Pour sa part, Monseigneur de Laval recevait avec beaucoup de satisfaction les remerciements d'honnêtes gens qui appréciaient cette preuve tangible de son zèle.

Libéré de ses contraintes officielles, Alexandre de Prouville se porta à la rencontre d'Hélène. Lui parler, l'entendre et la voir de plus près, voilà tout ce qu'il espérait depuis son arrivée.

Enfin, elle était là, plus qu'à quelques pas de lui. Son coeur se mit aussitôt à battre la chamade mais au même moment une étrange pudeur, provenant sans doute du fait qu'il la savait mariée, mêlée à un inexprimable désir de se sentir d'abord apprécié, l'obligea à modérer malgré lui ses transports. "Il ne faut pas tout gâcher par trop d'empressement."

- Heureux de vous revoir, Madame, fit-il en s'efforçant d'adopter une attitude détachée. J'espère que la rédaction des plunitifs ne vous a pas trop causé de soucis?

- Le moins du monde! J'ai pris un réel plaisir à assister à chacune des auditions du Conseil souverain. En fait, je dois dire que le côté juridique ainsi que le côté théâtral de la chose se sont avérés des plus instructifs.

- Je suis bien aise de vous l'entendre dire. Alors, peut-être pourrions-nous aller ensemble à la sénéchaussée et examiner à tête reposée chacune des délibérations dont vous avez pris note.

En réalité, il ne souhaitait qu'être seul en sa compagnie pour mieux se faire connaître d'elle et ainsi lui inspirer des sentiments plus profonds à son égard.

- Je crois que je suis en mesure de vous éviter bien des

pas inutiles, car j'ai ici dans mon sac chacun des jugements qui ont été prononcés en votre absence. Tenez! fit-elle en les lui tendant. Puis changeant de propos, elle lui demanda:

- Est-ce que votre voyage s'est bien déroulé?
- Mieux que je n'aurais pu l'espérer, répondit-il, tout en recevant à regret la pile de feuillets, alors que sa physionomie contrariée démentait l'enjouement dont il essayait d'agrémenter ses paroles.
- Je suis bien contente pour vous, fit-elle sincèrement.

Puis, comme le marquis ne trouvait étrangement plus les mots qu'il fallait pour poursuivre la conversation, lui qui n'avait jamais eu qu'à regarder galamment une femme pour que celle-ci lui décrochât la lune, la jeune clerc se permit d'ajouter:

- Vous devez être bien fatigué, vous qui avez parcouru des milles et des milles et qui n'avez pas encore eu le temps de vous reposer. Je ne vous retiendrai donc pas plus longtemps. Je vous prie de m'excuser, on m'attend dehors. Bonne journée!
- Un instant! lança précipitamment le marquis à qui répugnait l'idée de la voir s'éloigner. Je viens de me rappeler qu'il fallait que je vous informe du fait que les séances auront lieu au Palais à partir de la troisième semaine du mois de novembre et, qu'en conséquence, il serait sans doute plus commode pour vous d'avoir vos appartements à cet endroit. Le Palais est grand et fort confortable, vous y seriez certainement mieux qu'à l'hôpital.

Ces dernières paroles avaient été dites avec conviction comme si elles avaient été le fruit d'une soudaine illumination, alors qu'en réalité, il en rêvait

depuis qu'il avait appris la nouvelle, voilà de cela plusieurs semaines.

- Vous êtes très aimable, Lieutenant général, mais je ne vis plus à l'Hôtel-Dieu. Je demeure maintenant chez mon ami Agnès, qui s'est mariée pendant que vous étiez en route pour le fort Sainte-Thérèse. Néanmoins, soyez assuré que j'apprécie vos bonnes intentions. Au revoir et merci encore!

Légère comme une libellule, elle dévala les marches du Château Saint-Louis et fut accueillie par le couple Saint-Onge qui l'attendait dans la rue.

Amèrement déçu, le marquis de Tracy s'appuya d'une main incertaine au chambranle de la porte et regarda s'éloigner le trio qu'ils formaient jusqu'à ce qu'il eût disparu. Dans un profond soupir, il se rendit à l'évidence: il lui faudrait se contenter de l'aimer dans ses rêves, du moins encore pour un certain temps, car ce n'était pas demain la veille qu'elle lui appartiendrait.

- Québec, fin novembre 1665 -

CHAPITRE XII

Soulevée par de soudaines bourrasques, une fine poudre de neige tourbillonnait dans les rues désertes et sombres de la Basse-Ville. Confusément, les derniers jours de l'automne se bousculaient et bientôt la froidure de l'hiver, comme seul le Canada savait en fabriquer, allait s'abattre sur la colonie pour la recouvrir de sa somptueuse nappe de dentelle.

Pour la nouvelle recrue de cette année, le spectacle était attendu avec une impatience fébrile; pour les autres, une longue période de réclusion venait de commencer.

Bien au chaud, confortablement installées près de la cheminée du salon, Hélène et Agnès discutaient ensemble en faisant leur minutieux ouvrage de broderie. Sur un tissu crème satiné, elles avaient ingénieusement dessiné à la craie de jolies fleurs aux pétales allongés et aux feuillages enchevêtrés. D'une main experte, elles donnaient aux fils à broder la forme et le relief qui leur plaisaient tout en sélectionnant et en juxtaposant à merveille les couleurs du péridot, de l'alexandrite et de la topaze d'Orient.

- Regarde comme c'est joli de cette façon-là, dit Hélène qui avait tendu le bras pour examiner à distance l'ouvrage prisonnier du cerceau.

- Oh! que c'est magnifique! Qu'est-ce que je donnerais pour être capable d'en faire autant, mais il semblerait que mes yeux ne soient plus aussi bons qu'auparavant. Lorsque je fixe un point, ma vue s'embrouille et tout devient confus.

- Hmmm... Peut-être est-ce parce que tu n'as pas suffisamment d'éclairage. Approche ta chaise plus près de la mienne pendant que je monte la mèche de cette lampe.

Joignant le geste à la parole, elle se leva d'un bond et s'approcha du rebord de la fenêtre, là où avait été déposée la lampe à l'huile. Dans sa remontée, la flamme jaune vacilla fébrilement, hésita quelque peu, puis illumina victorieusement la pièce de ses chauds rayons dorés.

Dehors, déambulant à pas lents sur la rue Sous-le-Fort comme quelqu'un qui ne désire rien d'autre que de humer l'air de la nuit, Alexandre de Prouville s'était aussitôt arrêté pour dévorer des yeux l'image floue de la jeune fille à peine voilée par les rideaux ajourés. Depuis quelque temps déjà, il cherchait à multiplier les occasions de l'apercevoir, de la contempler dans chacun de ses états. Lorsqu'il la vit ainsi, son coeur bondit dans sa poitrine et ses joues s'empourprèrent.

Car il est de tristes attachements frissons qui ne durent que l'instant d'une saison, se fânant comme la pauvre rose se défraîchit au bout de sa tige à mesure que l'attrait de la nouveauté passe; puis il est de vides affections raisons qui, pécuniairement motivées, traînent une vie entière sous d'apparentes harmonies, sauvant la face et par ricochet la prodigalité de la bourse; mais il est également de ces incontenables amours passions qui embrasent l'âme et la raison, qui se nourrissent à la perpétuelle découverte de l'être aimé, qui s'attisent à la flamme du désir intarissable, qui ignoreront toujours

la signification du verbe "assouvir", qui ont l'éternité pour allié. Bien qu'il refusât encore de se l'avouer à lui-même, c'était de ce type d'amour que le marquis brûlait pour Hélène.

Ces rencontres officielles à la salle du Conseil souverain ne lui suffisaient plus. Il ressentait de manière grandissante un lancinant besoin de se rapprocher d'elle, de la voir parler, rire et s'amuser.

"Si seulement elle pouvait éprouver à mon égard la moitié de ce que je ressens pour elle. Je serais l'homme le plus heureux de la colonie", pensait le marquis.

Puis la jeune clerc disparut dans la pièce et il sut qu'il ne la reverrait plus de la journée. Cette idée lui devint bientôt insupportable. Il lui fallait immédiatement trouver un prétexte, une bonne raison pour être à ses côtés.

- Et si je frappais à sa porte et lui demandais de la manière la plus innocente possible de m'accompagner dans ma promenade... Non, elle ne voudra jamais! Et si...

Derrière lui, des pas résonnant sur le pavé se firent entendre. Au tournant de la rue, l'homme apparut. C'était Réal Racicot, le riche commerçant qui avait épousé Agnès Saint-Onge l'été précédent. Au premier coup d'oeil, il reconnut le marquis de Tracy.

- Tiens! Tiens! Bonsoir, Lieutenant général. C'est une soirée plutôt glaciale pour faire sa petite promenade de santé, vous ne croyez pas? fit-il.

- J'ai déjà connu pire.

- Vraiment! Dans ce cas, vous ne refuserez pas un petit remontant. Y a rien de mieux pour se réchauffer la couenne. Pas vrai?

Voilà! Il tenait enfin l'occasion inespérée de s'introduire chez elle sans éveiller les soupçons.

- Cela ne sera pas de refus.

Le lieutenant général et le commerçant franchirent la distance qui les séparait de la maison. Réal Racicot n'avait pas frappé plus de deux coups que déjà la porte s'ouvrit, livrant passage à une fringante jeune mariée qui se précipita dans les bras de son époux, déposant sur son visage une multitude de petits baisers comme seules les femmes vraiment amoureuses savent le faire.

Hélène, qui s'était poliment levée pour recevoir Réal, regardait un brin embarrassée cette effusion sentimentale. Lorsqu'elle aperçut derrière eux le marquis de Tracy qui la fixait intensément, elle eut à son intention un petit sourire gêné de bienvenue.

- Je vous amène de la grande visite, Mesdames, parvint à dire Réal au bout d'un instant.

- Venez donc vous asseoir, Lieutenant général, dit Agnès, désormais attentive à bien recevoir cet invité de marque.

Elle lui désigna l'un des meilleurs fauteuils de la maison et se précipita ensuite à la cuisine pour préparer les consommations que lui avait chuchotées à l'oreille son mari.

Déconcertée par les regards attentifs des deux hommes, Hélène s'excusa auprès d'eux et s'éclipsa à son tour pour aider son amie dans ses préparatifs.

Lorsqu'elles revinrent enfin, Réal Racicot et Alexandre de Prouville étaient plongés dans une passionnante conversation.

- Voyez-vous, Monsieur le Marquis, j'ai fait ma fortune dans le commerce de la fourrure. Celle du castor comme de raison, disait Racicot, fier de raconter les débuts de sa réussite. Je n'avais alors que vingt ans et j'étais dans ce temps-là tout feu tout flamme. J'étais ce qu'on appelle communément, avec un brin de dédain, un coureur des bois. Mais contrairement à ces hommes qui ne veulent que la liberté des grands espaces vierges, moi, j'avais un but bien précis: devenir riche et le plus vite possible. Je me rappelle qu'on partait trois ou quatre gars ensemble et qu'on s'enfonçait dans la profondeur des bois pendant des mois et des mois.

- Les frontières de la colonie vous sont sans doute familières? interrogea le marquis.

- Les frontières! Quelles frontières? Je n'en connais qu'à l'est, et c'est l'océan Atlantique. Voyez-vous, j'ai payagé vers l'ouest sur cette merveilleuse mer intérieure composée de cinq grands lacs bien après que Jean Nicolet les ait découverts en 1634. J'ai descendu par la baie des Puants, empruntant la rivière aux Renards jusqu'à la jonction du Mississippi que Louis Jolliet se propose d'explorer plus avant en compagnie du père Jacques Marquette. Avant ces voyages-là, j'étais allé au nord vers la baie d'Hudson, le pays des castors, en suivant la route du Saguenay...

- Tous les explorateurs cherchent le passage de la mer d'Orient.

- Ah! Celle-là! Ils ne sont pas près de la découvrir de sitôt. Ce nouveau continent est immense. Vous ne pourrez jamais imaginer tout ce qu'on a vu de splendeurs, tout ce qu'on a fait d'extraordinaire: toutes ces rivières inexplorées, ces montagnes recouvertes de forêts, ces animaux sauvages...Tiens, j'ai même une petite histoire à vous raconter! Savez-vous pourquoi cette bête à la queue imberbe et à la fourrure si soyeuse

est appelée "castor"? demanda inopinément le commerçant, un large sourire éclairant sa bonne figure.

- Je n'en ai vraiment aucune idée, répondit le marquis, pris au dépourvu, cessant temporairement de loucher du côté d'Hélène pour se concentrer un peu sur les propos du commerçant.

- Alors, je vais donc vous le dire! Voyez-vous (invariablement, monsieur Racicot faisait précéder ses révélations de son éternel "voyez-vous"), on raconte que les petites glandes périnéales situées dans la région anale du castor contiendraient une substance capable de guérir efficacement les maux de tête, la fièvre, la tuberculose et beaucoup d'autres maladies encore; ce qui fait que ces drôles de petites glandes peuvent rapporter très cher à qui veut en faire le commerce. D'ailleurs, plusieurs contes folkloriques ont comme héros ce myope petit rongeur. Entre autres, il y en a un que j'adore particulièrement et qui commence comme ceci: il y avait autrefois un castor qui vivait dans les bois, loin, loin, très loin de toute civilisation. Un jour qu'il était à se bâtir un bel abri, le hasard voulut qu'il tombât nez à nez avec de méchants chasseurs qui, à leur air malhonnête, semblaient en vouloir à ses précieuses glandes médicinales. Débrouillard comme pas un, notre castor s'enfuit sans tarder vers les sous-bois et au bout de quelques aunes à peine, il décida courageusement de s'arracher lui-même ses glandes à l'aide de ses longues incisives, puis de les jeter délibérément à ses assaillants pour se débarrasser d'eux et ainsi avoir la vie sauve. Cela fait, lorsqu'au hasard de sa route, le destin le plaçait à nouveau face à d'autres assaillants, notre finaud ne faisait plus que se lever sur ses pattes de derrière au lieu de fuir, et les chasseurs constatant l'évidente "castration" de l'animal se désintéressaient aussitôt de lui. Depuis ce jour, tous ses semblables firent de même et c'est la raison pour laquelle on appelle cet ingénieux animal le "castor". Cela vient du

mot "castré". Impressionnant, n'est-ce pas?

Le marquis et les deux jeunes filles s'amusaient sûrement en la compagnie de ce raconteur chevronné qu'était Réal Racicot. Celui-ci avait au cours de ses multiples voyages accumulé une foule d'anecdotes toutes plus intéressantes les unes que les autres et il prenait un réel plaisir à les narrer.

- Mon ami, reprit le lieutenant général, puisque vous connaissez bien le pays pour l'avoir parcouru et exploré pendant de nombreuses années, j'aimerais que vous me disiez ce que vous pensez des Iroquois.

Pour des raisons d'ordre professionnel aussi bien que pratique, ce sujet épineux l'intéressait vivement. Aujourd'hui, l'occasion de se faire une opinion juste à leur endroit lui était enfin offerte puisque cet homme cultivé, à la fois franc et honnête qu'était Réal Racicot, semblait, à n'en point douter, celui qui pouvait le mieux l'informer.

Disparaissant derrière on n'aurait su dire quelle main invisible, la joie pourtant si communicative du commerçant s'évanouit brusquement. Interdit, fixant le sol devant lui, comme soudainement jonché d'horreurs, Réal Racicot ne put émettre le moindre son avant plusieurs secondes.

Effrayée devant une telle réaction, Agnès alla vite recouvrir de ses bras affectueux les larges épaules de son mari en reportant alternativement son regard interrogateur sur son amie Hélène et sur le marquis.

- Mais qu'a-t-il donc? fit-elle d'une voix apeurée. Je ne l'ai encore jamais vu dans un état pareil.

- Je crois, Monsieur le Marquis, que votre question plutôt inattendue à fait resurgir chez lui une marée de

pénibles souvenirs, remarqua Hélène, qui lisait aisément dans le regard troublé de l'ancien coureur des bois les séquelles que laisse toujours un douloureux passé.

Un silence morbide s'installa autour d'eux.

À quelques pas des convives, comme animées sous l'impulsion de brèves rafales s'engouffrant par le chambranle de la cheminée, les flammes rougeoyantes de l'âtre exhalèrent leur haleine poivrée. C'était à croire qu'une force obscure et malveillante cherchait par cette manifestation à faire connaître sa sombre présence.

D'une voix sourde et caverneuse, l'ancien coureur des bois amorça le récit inédit d'atroces souvenirs. Ces souvenirs, ils les avaient pourtant enfouis jusqu'au tréfonds de son âme, mais en dépit de sa volonté, de son acharnement à les chasser, ceux-ci revenaient constamment lui empoisonner l'existence. Dieu seul sait jusqu'où il était déjà allé pour essayer de les extirper à tout jamais de sa mémoire...

- Il y a de cela à peine cinq ans, j'étais descendu à Ville-Marie pour négocier un contrat. Le commandant de la garnison du fort était mon ami de longue date: Adam Dollard Des Ormeaux. Un jeune homme courageux et intrépide qui n'avait peur de rien.

Un jour, des Hurons vinrent en toute hâte nous prévenir que des bandes d'Iroquois travaillant pour le compte des Hollandais préparaient une invasion sur toute l'étendue du territoire français dans le but avoué d'en exterminer jusqu'aux derniers de ses habitants. Je me rappelle l'angoisse mortelle qui s'empara de la population dès que la nouvelle se fût répandue. Personne ne voulait plus aller travailler aux champs, plusieurs voulaient même quitter le pays aussitôt qu'ils le pourraient, c'est-à-dire, dès l'arrivée des navires commerciaux venant d'outre-mer. La panique était à son

comble. Les autres nations autochtones, alliées des Français, ne se firent pas d'illusions. Elles surent aussi qu'elles se trouvaient sous le coup de cette menace et elles vinrent avec empressement à Ville-Marie pour y chercher aide et protection.

C'est alors qu'au milieu de la confusion générale, Adam, mon brave ami Adam, décida de s'interposer dans le dessein de ces mercenaires d'Iroquois... Et il partit avec seize de ses courageux compagnons, quarante Hurons et quatre Algonguins en direction de Long-Sault espérant qu'avec un peu de chance, il parviendrait à barrer la route à nos ennemis lors de leur descente vers Ville-Marie.

L'attaque eut lieu au début du mois de mai.

Pendant plus de sept jours, ils se sont défendus derrière les fragiles palissades d'un vieux fort abandonné, perdu à des lieux de la civilisation, alors que les diables affamés de l'enfer déchaînaient sur eux des ouragans de violence et de barbarie. Dix-sept Français, quarante-quatre Indiens alliés, seuls contre huit cents Iroquois sanguinaires... Pendant plus de sept jours, contre toute attente, ils ont tenu! s'écria Réal Racicot, la larme à l'oeil, les poings et les mâchoires serrés.

C'est grâce à eux, uniquement à eux, que nous devons la survie de notre race, car les nombreuses pertes qu'ils ont réussi à infliger à ces monstres cruels et le courage exemplaire qu'ils ont su déployer à Long-Sault ont été plus que suffisants pour les dissuader d'attaquer l'avant-poste, anéantissant par là même leurs sordides projets...

Sidérées, Hélène et Agnès écoutaient le récit stupéfiant de tant de bravoure, tandis que de ses prunelles d'acier, le marquis de Tracy scrutait le visage

de Racicot et emmagasinait dans sa mémoire chacune de ses paroles.

...Les forces étaient plus qu'inégales, le déroulement de cette expédition plus que certain et pourtant, ils sont volontairement allés à la rencontre d'une mort affreuse, accomplir leur destin, dans le but ultime de sauver les leurs!

...Il paraît que seulement cinq Français et quatre Hurons ont pu survivre à l'affrontement... Alors, ils les ont amenés dans leurs camps et ils les ont torturés!

Vous savez comment ces chiens diaboliques s'y prennent pour massacrer un homme? hurla Racicot, l'âme bouleversée, le regard effaré. Entre deux rangées composées d'une cinquantaine d'hommes et de femmes armés de triques et de gourdins, ils obligent leurs malheureuses victimes à marcher nues. Et là, ils ne ménagent pas les coups, ces lâches, et ils frappent et ils cognent, sans relâche, sans pitié... Au bout de cette épreuve accablante, on les ramasse couverts de sang et à demi inconscients, puis on les attache à un pieu. Ensuite, sous les railleries et les injures, on leur arrache les ongles, un par un. Les enfants indigènes leur grugent la chair des doigts avec leurs petites dents sales jusqu'à ce que les victimes s'évanouissent, terrassées par ces insupportables sévices. Quand elles se réveillent, le cauchemar recommence, on leur brûle les doigts jusqu'à l'os dans le feu de calumets chauffés à blanc, on leur arrache les pouces, on leur brûle le corps avec des tisons rouges, on leur met des colliers de fer de haches rougis autour du cou et des ceintures d'écorce en feu autour des reins... Plusieurs succombent après quelques jours de ces horribles traitements... mais les plus forts survivent.

La vie est étrangement faite; on devrait mourir quand on en a assez de vivre. Mais non, le coeur bat

toujours et la douleur qui ne tue pas continue de nous faire souffrir interminablement.

Quand ces damnés Iroquois ont bien ri et qu'ils en sont exténués, que leurs victimes, couvertes de plaies et de bosses, ne savent plus de quels noms leurs parents les avaient baptisées, alors, au bout de plusieurs semaines, parfois même des mois, ils les achèvent en leur coupant le nez et les oreilles, en leur crevant les yeux puis, ils plongent leurs affreuses mains d'assassins dans leur corps éventré pour en arracher le coeur, pour le regarder battre, encore chaud et frémissant.

En dernier lieu, lorsque enfin les victimes ne souffrent plus, les cadavres sont décapités et les membres, bouillis dans les marmites de fonte, servent de repas à ces diables anthropophages!

Cette fois, il était au bord de la crise d'hystérie et les larmes, sans qu'il ne pût les contrôler, se mirent à couler abondamment sur son visage ravagé. Le marquis de Tracy se leva brusquement et tenta de le ramener à la raison en le maintenant solidement cloué dans son fauteuil.

- Comment savez-vous tout cela? hurla-t-il, plus secoué qu'il n'aurait voulu le laisser paraître. Comment avez-vous pu savoir cela, puisqu'ils ont tous été tués?

Reprenant ses esprits et cessant de se débattre, Racicot gémit lamentablement...

- Un des Hurons qui avait été capturé en même temps que mon ami Des Ormeaux a pu réussir à s'échapper malgré ses atroces blessures... et il nous a tout raconté...

Sa voix devint inaudible et les larmes recommencèrent à couler sans qu'aucun bruit ne sorte plus de sa gorge. Agnès demeurait muette et le marquis

semblait abasourdi devant le récit de tant de cruautés.

- Amenez-le prendre l'air à l'extérieur... Tâchez de lui changer les idées, de lui faire penser à autre chose... Moi, je m'occuperai de la maison et je surveillerai le feu, suggéra Hélène au bout d'un moment.

Lorsque le marquis de Tracy et Agnès se retrouvèrent sur le pavé de la rue Sous-le-Fort, dans la nuit froide du mois de novembre, soutenant chacun de leur côté le pauvre Réal Racicot, Hélène referma doucement la porte derrière eux et se précipita à la fenêtre pour les regarder s'éloigner.

Avant de disparaître au tournant de la rue, Alexandre de Prouville lança un coup d'oeil au-dessus de son épaule vers la fenêtre illuminée où une silhouette gracieuse et attentive avait pris place.

Le coeur en émoi, il salua simplement d'un signe de la tête celle qu'il savait à présent vouloir protéger et aimer plus que tout au monde.

Janvier 1666

CHAPITRE XIII

Les sourds à-coups engendrés par les chevaux piaffant d'impatience contre la paille sèche fixa l'attention d'Hélène en direction des grandes portes entrouvertes de l'écurie. Alignées dans leur stalle de bois, sept croupes lustrées s'agitaient, s'avançaient, chancelaient pour se reculer aussitôt, comme si, par ce curieux manège, elles espéraient naïvement s'affranchir de leur captivité.

Il fallait les comprendre. Les deux derniers mois de l'année avaient été particulièrement froids et maussades. De spectaculaires tempêtes de neige s'étaient abattues sur le pays, paralysant les allées et venues des habitants et des animaux des jours et des jours durant. Décontenancé par les rigueurs d'un climat jugé malsain, on avait cru sage de confiner les chevaux à l'intérieur; à défaut de certitude, l'on ne voulut pas prendre de risques inconsidérés.

Après tout, personne ne savait si ces bêtes parviendraient ou non à s'accoutumer aux saisons de la Nouvelle-France puisque jamais auparavant de tels quadrupèdes n'en avaient eu l'honneur. Évidemment, il y avait bien eu le cheval solitaire du gouverneur de Montmagny en 1647, mais celui-ci était mort d'ennui quelques mois seulement après son arrivée. Aussi fondait-on beaucoup d'espoir sur ce nouveau contingent, car de leur adaptation dépendait tout l'avenir de la gent

chevaline en ce pays.

En ce clément début du mois de janvier, tous les espoirs semblaient à nouveau permis puisque le froid paraissait vouloir faire relâche et qu'un soleil triomphant dardait sur l'incomparable somptuosité de ce paysage blanchi ses tièdes et bienfaisants rayons.

Les naseaux frémissants, six cavales et un grand étalon humaient avec avidité l'air pur et humide qui parvenait jusqu'à eux, chassant sur son passage l'odeur tenace du fumier. À intervalles presque réguliers, leurs déchirants hennissements s'élevaient de la pénombre où ils se trouvaient. Sans doute, ces chevaux étaient-ils envieux d'un deuxième étalon noir qui, plus chanceux, avait été choisi pour être monté par l'un des rares cavaliers de la colonie.

"Pauvres bêtes! pensait Hélène. Leur avenir est bien précaire. Tout comme moi, elles sont en exil, loin de leur pays natal et soumises aux caprices du hasard. Par quel étrange tour du destin leur venue a-t-elle été décidée? Quelles sont les circonstances qui ont bien pu présider à leur expatriation? Que nous réserve de bon l'année qui commence?"

Debout, dans l'enceinte de la cour, vêtue de sa longue cape d'escarlatin pourpre qui lui descendait jusqu'aux chevilles, Hélène renversa la tête en arrière, goûtant les plaisants rayons du soleil sur son visage et tâchant pour la énième fois d'atténuer ses indicibles craintes. Derrière ses paupières closes, se dissimulaient l'horreur d'une certaine nuit d'été, la hantise d'être un jour démasquée et arrêtée pour répondre de l'inavouable crime dont elle s'était involontairement rendue coupable. Voilà ce qui étouffait irrémédiablement chacune de ses joies. Pour chasser ses angoissantes visions, elle s'obligea, par un effort devenu coutumier, à méditer sur autre chose.

" Ah! Qu'elle est belle, l'écurie de l'intendant Talon! Pour une première, il faut avouer que c'est une réussite. Je me demande... Est-ce que le rude climat de ce nouveau pays parviendra à favoriser l'éclosion d'une telle entreprise?"

Tirée des brumes de ses réflexions par une gigantesque ombre mouvante qui pour une fraction de seconde lui avait voilé la splendeur du jour, elle releva langoureusement ses paupières aux longs cils arqués pour contempler avec admiration l'étonnante dextérité équestre d'Alexandre de Prouville.

Superbe sur son fougueux étalon aux fières et majestueuses allures, le marquis prenait un masculin plaisir à le lancer au galop ou à lui faire adopter le trot de manège. Du fond de la cour immaculée, leur silhouette noire et ondulante se détachait, presque irréelle. Des filets de blanche buée s'échappaient en cadence de ces deux corps chauds et fébriles. Chacun de leurs mouvements était si harmonieux, leur entente semblait si parfaite, qu'on aurait aisément pu se croire en présence d'un mythique Centaure plutôt qu'en celle de deux êtres distincts.

- Ce doit être bien enivrant de pouvoir chevaucher d'aussi admirables montures, fit Hélène, émerveillée.

À ces mots, le cavalier et l'étalon revinrent sur leur pas, se rapprochèrent avec grâce de la jeune fille et s'immobilisèrent près d'elle, la couvrant de leur ombre fiévreuse.

- Aimerez-vous que je vous apprenne? demanda le marquis en la couvrant de ses prunelles couleur d'acier.

Prise au dépourvue, Hélène demeura bouche bée.

"Est-ce vraiment raisonnable d'accepter?" pensa-t-elle.

Alexandre de Prouville ne voulut lire sur ses jolies lèvres qu'une réponse affirmative. Sans attendre une seconde de plus, il descendit de cheval puis attacha sa bride à la clôture. D'un pas déterminé, il ouvrit ensuite à leur pleine capacité les portes de l'écurie et pénétra à l'intérieur. De leurs grands yeux brillants légèrement aveuglés par les reflets intenses de la neige, les chevaux angoissés fixèrent l'énergique cavalier vêtu de noir qui s'approchait d'eux.

- Hmmm... oui! J'aimerais bien! fit-elle après maintes hésitations. Mais je ne sais pas si je suis suffisamment douée pour y parvenir.

Dédaignant toute tergiversation, il sella l'une des juments et ajusta convenablement son mors. S'activant autour de la bête, le marquis jugeait avec assurance des longueurs convenables à donner à la bride et aux courroies des étriers.

- Mais si! Croyez-moi! Vous serez parfaite. D'abord, il faut toujours monter à cheval du côté gauche. C'est la règle, commença-t-il. Mettez votre pied gauche dans l'étrier.

- Comme cela?

- Plus profondément! Voilà! À présent, vous allez monter en amazone, c'est-à-dire que vous allez garder les deux jambes du même côté, toujours vers la gauche, en pliant la jambe droite autour du pommeau d'arçon. Vous y êtes?

Au-dessus des amples jupes, sans fausse pudeur, Alexandre de Prouville se saisit de la cheville droite d'Hélène et s'assura de l'emprise de sa jambe autour du pommeau en palpant précautionneusement son mollet tout en remontant jusqu'à la courbe de son genou.

- Très bien! Maintenant, tenez les brides. Lorsque vous voudrez tourner à droite, vous tirerez légèrement vers la droite et vous ferez la même chose vers la gauche lorsque vous désirerez tourner à gauche. Pas trop... juste un peu... et toujours avec beaucoup de douceur. Pas de questions?

Une main agrippée à la crinière de la jument et l'autre à la selle de cuir, Alexandre de Prouville garda ainsi intentionnellement ses puissants bras autour de la cavalière, son large torse frôlant ses bottes et le bas de sa robe. Son regard magnétique et inquisiteur était levé vers elle, cherchait impétieusement à fouiller au plus profond de ses pensées.

"Bon Dieu! si seulement elle savait combien je l'aime!" se répétait-il.

- Si vous me ramassez par terre, c'est que j'aurais eu une question à vous poser mais que j'aurai été incapable de la formuler assez tôt, répondit-elle, arborant un sourire naïf.

"Elle est à cent lieues d'éprouver la moindre parcelle de désir envers moi..." pensa-t-il, avec un pincement lancinant au coeur. Pour cacher son désarroi, il ajouta d'une voix mal résignée:

- Cette jument ne vous fera pas de problème. Elle semble bien connaître son rôle. Nous n'irons pas trop vite et je tâcherai de rester près de vous. De la sorte, je pourrai mieux voler à votre secours en cas de besoin.

Le cavalier et sa protégée sortirent alors doucement de l'écurie. Alexandre de Prouville remonta en selle et ensemble ils firent trois tours d'enclos, le visage du marquis constamment tourné du côté d'Hélène - s'assurant de sa sécurité autant que se repaissant de sa vue.

- Vous vous débrouillez admirablement bien, fit-il enfin, aussi fier de son élève que de ses judicieux conseils.

- Les maîtres de calibre jouent pour beaucoup dans la réussite de leurs élèves, rétorqua-t-elle.

Sagement, ils parcoururent quelques-unes des rues enneigées et forcément encombrées de la Haute-Ville, s'amusèrent de l'étrange apparence des maisons de bois et de pierres ensevelies jusqu'aux fenêtres. Sur leur passage, ils n'hésitèrent pas à saluer les bandes turbulentes d'enfants aux joues cramoisies emmitouflés dans les vieux pourpoints de leurs frères aînés et se lançant des balles de neige comme autant de boulets de canons à l'abri de leurs forts improvisés.

La journée leur parut si extraordinairement clément et cette douce cavalcade si pittoresque qu'ils voulurent la faire durer. Quittant les chemins battus, ils s'engagèrent dans un étroit sentier de neige n'offrant passage qu'à une seule personne à la fois et menant à la maison des jésuites située à Sillery. L'allier-retour s'effectuait normalement en quelques heures. Que leur importait-il! Leur intention n'était pas de rendre visite à qui que ce soit, mais seulement d'admirer la beauté des alentours. Alexandre de Prouville, attentif aux moindres gestes d'Hélène, la laissa alors prendre les devants.

"Quelle bonne idée ai-je eu d'accepter cette inoubliable visite guidée!" pensait-elle.

Les auditions du Conseil souverain s'étant achevées plus tôt qu'à l'ordinaire ce jour-là, qu'aurait-elle bien pu faire de plus agréable avant l'heure du repas? À maintes reprises, le lieutenant général l'avait invitée mais elle s'était constamment esquivée, prétextant quelques imprévisibles empêchements. Jamais il ne s'en

était offusqué ou du moins n'avait paru en être contrarié. Il était toujours si parfaitement attentif à ne pas lui déplaire...

Cependant, elle n'avait jamais remarqué combien les rares allusions relatives à son lointain mari suffisaient à ébranler au fond de ses yeux la mystérieuse flamme qui y brillait subrepticement, perpétuellement en veilleuse. Il savait admirablement bien, malgré la passion qui consumait son âme, maintenir ses distances. En dépit des soi-disant vœux sacrés qu'elle avait prononcés autrefois, il espérait, contre toute attente, qu'elle veuille enfin se décider à lui accorder son amour.

L'heure du dîner approchait. Lorsqu'ils revinrent sur leurs pas et qu'ils atteignirent les abords de la capitale, ils remarquèrent une inhabituelle agitation. Quantité de curieux se précipitaient vers la Basse-Ville. Au loin, le bruit des tambours donnait le rythme à on ne sait trop quelle marche militaire. Que se passait-il donc? Sur leur monture, le cavalier et sa compagne se rendirent sur les lieux de l'agitation.

C'était le gouverneur Rémy de Courcelle qui était la cause de tout ce branle-bas de combat. Étonnamment droit sur un trépied de bois improvisé, dressé pour la circonstance, il commandait "sa" parade. Tout bedonnant dans son bel uniforme, il scandait ses ordres tranchants et éprouvait à cet exercice énormément de satisfaction personnelle. Sur la Place-Royale, plus d'une dizaine de pelotons composés d'une trentaine d'hommes défilaient.

- Alignement par la droite!

- Alignement par la droite! répétaient les capitaines de pelotons.

- Fixe!

En une fraction de seconde, le regard attentif des soldats fixèrent un point imaginaire droit devant eux.

- Aux pieds... arme!

Une série de claquements saccadés se firent entendre et la mire de chacun des fusils s'aligna systématiquement à l'avant des troupes. Trop heureux de constater une aussi rigoureuse discipline chez ses soldats, le gouverneur descendit de son piédestal pour examiner de plus près l'état de ses troupes ainsi que de leurs équipements de la même façon que l'aurait fait un cultivateur consciencieux sillonnant chacun des rangs de son champ. Ravi de son inspection, il retourna sur sa tribune et proclama:

- Garde-à... vous!

Chacun se préparait mentalement à exécuter avec précision l'ordre suivant.

- Baïonnette!

Dans un cliquetis métallique, les baïonnettes sortirent de leurs fourreaux et furent ajustées au bout des canons. Quelque part, en provenance des rangs, un preste juron jaillit d'entre les dents serrées d'un soldat malhabile.

- À l'épaule... arme!

Pointant le ciel, comme autant de lances meurtrières, les baïonnettes s'élevèrent au-dessus des têtes.

- À droite... tournez! Par la gauche, pas cadencés... Marche!

Les tambours se mirent aussitôt à gronder méchamment

et les soldats déployèrent uniformément leur savoir-faire. Plus les tambours tonnaient, plus la foule laissait ses cris d'admiration et de fierté se multiplier, trahissant de la sorte son contentement face à une si remarquable démonstration de discipline militaire.

Au bout d'un temps qui parut interminable aux yeux du lieutenant général, les rangs se rompirent et il put enfin, en compagnie d'Hélène, se porter à la rencontre du gouverneur.

- Diantre! Mais que faites-vous là? s'enquit Alexandre de Prouville, cachant mal sa désapprobation.

- J'en ai assez de cet hiver qui perdure! J'ai décidé d'aller attaquer ces sauvages là où ils se cachent. Les Onnontagués, les Goyogouins et les Tsonnontouans sont venus vous demander la paix, mais ces chiens d'Onéiouts et surtout les Agniers, les plus cruels de tous, se refusent à pactiser et continuent leurs sanglantes incursions sur nos terres qui sont aussi celles de nos alliés. Je suis persuadé qu'une vigoureuse campagne menée sur leur propre territoire situé sous les grands lacs leur fera l'effet d'une puissante et salutaire médecine.

- Votre décision m'apparaît bien arrêtée, je ne vous empêcherai donc pas d'y aller. Néanmoins, permettez-moi de vous rappeler qu'une résolution de cette nature avait été écartée lors de nos discussions antérieures. La raison principale étant que nous ne connaissons presque rien de ce pays, des rigueurs de son climat.

- N'ayez aucune appréhension. J'ai résolu ce petit problème. Je me suis suffisamment renseigné sur ce sujet au cours des derniers mois et de plus, je déborde d'énergie. Messieurs du Gas et de Salampar, que vous voyez ici, nous accompagneront tout au long de cette

glorieuse excursion. J'ai sous la main plus de trois cents soldats ainsi que deux cents habitants qui se sont depuis longtemps portés volontaires pour cette expédition punitive. Je compte bien m'allier quelques autres volontaires aux Trois-Rivières.

- Mon ami, vous êtes un être impulsif et vous le savez autant que moi. Malgré le fait que vous sembliez bien préparé, je crains que vous ne commettiez quelques graves bévues. Vous connaissez ma position, je n'approuve pas cette excursion qui ne peut, à mon avis, que vous désillusionner.

- Permettez-moi, mon cher Alexandre, de vous faire remarquer que c'est vous qui vous illusionnez! Les chances de succès de mon entreprise sont presque assurées, les vôtres presque inexistantes.

Subtilement, il tourna vers la jeune clerc son regard devenu intentionnellement doux, montrant par là qu'il n'ignorait pas les sentiments que le marquis nourrissait à l'égard d'Hélène.

- Restez donc ici, si le coeur vous en dit. Pour ma part, je vous souhaite d'obtenir ce que vous convoitez. Voyez comme je suis bon; je m'enlève charitablement de votre chemin pour ne pas nuire à vos... disons... à vos intérêts! Ayez au moins la bonté d'en faire autant à mon égard, fit-il en affichant un air de bonhomie.

Il avait touché juste et le marquis s'en rendait compte. Hélène, qui de son côté avait entamé une intéressante conversation avec messieurs du Gas et de Salampar, n'avait pas entendu l'allusion du gouverneur. Heureux de le constater, Alexandre de Prouville décida aussitôt de changer de tactique.

- Quels sont vos plans? demanda-t-il en se retournant, visiblement soulagé, vers son interlocuteur.

- C'est très simple, presque enfantin! D'abord, nous passerons par Trois-Rivières, comme je vous l'ai dit tout à l'heure. Ensuite, nous atteindrons le Fort de Saurel. Les habitants de ce pays ont une telle hâte d'être vengés des sévices immondes que leur ont fait subir ces Iroquois qu'ils sont prêts à me suivre jusqu'à la mort. J'ai la certitude que plusieurs habitants de Ville-Marie viendront se joindre à nous. Du Fort de Chambly, nous atteindrons le Fort de Sainte-Thérèse et de là, nous demanderons l'aide des guides algonquins qui nous conduiront aux cantons agniers. Rendez-vous à l'évidence, mon ami. Chacun des habitants de ce pays en a ras le bol de ces barbares qui terrorisent même leurs frères algonquins, hurons et, à ce qui paraît, d'autres tribus de l'Ouest. Ces brutes malfaisantes doivent être châtiées pour chacun des crimes affreux qu'elles ont commis impunément.

- Croyez bien que depuis mon arrivée, j'ai eu l'occasion d'entendre le récit des horreurs et les bassesses qu'ils ont pu commettre. Seulement, je vous recommande la plus grande prudence. Vous connaissez leur tactique. Ils ne font pas la guerre comme on la fait dans nos vieux pays. Ils n'attaquent que lorsqu'ils se savent supérieurs en nombre. Ayez les yeux tout le tour de la tête et ne laissez en aucun temps vos hommes s'éloigner de façon imprudente trop loin du campement. Vous risqueriez de les retrouver sans vie, la chevelure enlevée.

- Encore une fois, je vous le répète, n'ayez aucune appréhension. Mon expédition se passera comme je l'ai prévue.

Sur ces entrefaites, l'intendant Jean Talon sortit de nulle part, s'approcha précipitamment du petit groupe qu'ils formaient et porta son regard presque suppliant sur le lieutenant général.

- Lieutenant général! Enfin! Que je suis content de

vous voir. Je m'évertue depuis votre départ ce matin, à essayer de faire comprendre au gouverneur que son entreprise est des plus imprudentes. Mais il ne veut rien entendre. Vous devez le raisonner! Je vous en prie!

- Monsieur de Courcelle semble parfaitement au courant de la situation, dit le marquis sur un ton qu'il voulait conciliant. J'espère seulement qu'il ne se laissera pas emporter et qu'il ne commettra pas de regrettables imprudences.

Un large sourire découvrit les dents gourmandes du gouverneur. D'une main joufflue, il s'appuya au bras du marquis et, de l'autre, s'agrippa à l'épaule de l'intendant Talon.

- Mes amis! Je savais que je pouvais compter sur vous. Si je ne vous ai pas prévenus plus tôt de mes intentions, c'est que je ne voulais pas vous alarmer pour des vétilles, en somme. C'est vrai, je m'en confesse, j'ai profité de vos préparatifs et j'ai copié mes plans sur les vôtres. Mais les amis ne sont-ils pas faits pour s'entraider?

- Si seulement vous pouviez freiner vos élans, Gouverneur. J'aurais pu essayer de vous fournir plus de confort: des vêtements plus chauds, de meilleures raquettes... fit l'intendant en se tordant les mains.

Sur la Place-Royale, suivant à la lettre les instructions de leurs supérieurs, les soldats du régiment de Carignan se reformaient à nouveau en pelotons serrés. Le fusil à l'épaule, une couverture de laine en bandoulière et plus de cinquante livres de matériel suffiraient à leurs besoins. Ils avaient fière allure dans leur bel uniforme auquel on avait ajouté pour les besoins de la cause une tuque de laine, des gants et un foulard doré.

- Au revoir, Messieurs, le devoir m'appelle, fit Rémy de Courcelle en les saluant de la main.

En tête de sa compagnie, le gouverneur ouvrait à présent la marche. Un par un, les pelotons s'ébranlaient pour se reformer en longues files serpentant, tel un mille-pattes, les rues étroites de la Haute-Ville. L'écho de leurs chants guerriers s'atténuait progressivement à mesure qu'ils s'éloignaient alors qu'au-dessus de leurs têtes, se parsemant de nuages gris, le ciel n'annonçait rien de bon.

La longue inactivité forcée de l'hiver leur faisait bénir l'initiative du gouverneur qui, comme eux, ne pouvait tenir en place. Savaient-ils au moins ce qui les attendait? Savaient-ils seulement ce qu'il pouvait advenir d'eux? Inflexible, immuable, l'histoire se répète et seuls les noms des acteurs changent. Une inexplicable impression de déjà vu se faufila alors dans les sombres pensées du marquis de Tracy.

CHAPITRE XIV

Si l'arrivée de l'inexorable froidure canadienne avait paralysé toute correspondance entre la mère patrie et la Nouvelle-France, si, pour parvenir à leurs destinataires, les missives en provenance d'outre-mer devaient attendre six longs mois avant de transmettre leur lot de surprises ou de désagréments, en revanche, chacune des nouvelles écloses en ce pays de neige ne tardait guère à s'acheminer vers la capitale.

Ainsi l'intendant Jean Talon et le marquis de Tracy eurent vent des exploits et des déboires du gouverneur Rémy de Courcelle bien avant que celui-ci n'eût pris l'ultime décision de revenir sur ses pas.

La journée que ce dernier avait choisie pour quitter la ville de Québec avait été simplement exceptionnelle. On aurait facilement pu imaginer qu'il s'agissait d'une de ces belles matinées qui annoncent forcément l'arrivée du printemps, tellement le fond de l'air avait été doux et le soleil resplendissant. Pour un Européen à peine débarqué au pays, l'erreur était excusable, mais pour un gouverneur entraînant à sa suite plus de cinq cents hommes, une telle méprise ne pouvait qu'engendrer de fâcheuses conséquences.

Tous fringants et animés du désir de remplir leur devoir, les soldats avaient quitté la ville le coeur en liesse. Au bout des sentiers battus, ils avaient dû s'arrêter et chausser leurs nouvelles raquettes. Pour

une majorité d'entre eux, c'était la première fois qu'une telle occasion se présentait. Évidemment, l'allure des troupes en fut considérablement ralentie et au bout de trois jours à peine, les soldats furent exténués.

Néanmoins, le nouveau moyen de se mouvoir sur la neige n'était pas la seule cause de leurs maux. Le froid cruel, qui pour un moment s'était assoupi, n'avait pas tardé à revenir prendre la place qui lui revenait de droit, assaillant de toutes parts les malheureux Européens médiocrement vêtus. Plusieurs en eurent les mains et les pieds gelés, sans compter les multiples lésions corporelles qui en résultèrent. En outre, chaque homme devait transporter sur son dos plus de vingt-cinq livres de provisions et près de trente livres d'équipement. Dans ces piètres conditions, d'atroces et innombrables blessures s'ajoutèrent à leurs misères.

Par bonheur, il en allait autrement pour les volontaires du pays qui, plus habitués qu'eux, s'accommodaient assez bien du froid et ne souffraient nullement des terribles douleurs musculaires qu'occasionnaient à coup sûr les premières journées de cette étrange marche en raquettes.

Avec beaucoup de compassion et un brin de moquerie, les volontaires du pays aidèrent les soldats à surmonter leurs pénibles épreuves soit en transportant une partie de leur matériel, soit en leur fournissant de précieux conseils sur la manière de le faire.

Au bout de sept jours, malgré un aussi grand nombre d'inconvénients, la compagnie parvint à atteindre les Trois-Rivières. Ceux qui étaient dans l'impossibilité de continuer ce pénible voyage furent laissés sur place et n'eurent d'autre devoir que de se soigner au plus vite en attendant le retour des troupes.

Après une brève escale à Saurel, le gouverneur

croisa les volontaires de Ville-Marie commandés par l'intrépide Charles Lemoyne qui venait, tel que prévu, se joindre à eux. Suivant les plans qui avaient été dressés initialement, ils se rendirent jusqu'au Fort de Chambly puis atteignirent celui de Sainte-Thérèse.

Là, le gouverneur commit une grossière et irréparable erreur. Les Algonquins, qui devaient leur montrer la route jusqu'aux cantons des Cinq Nations, étant retardés, Courcelle décida de partir sans eux. De sa bêtise, il dut assez rapidement se mordre les doigts.

La compagnie s'égara, parcourut des milles et des milles inutilement pour atteindre au lieu de sa destination un des établissements hollandais situé à Corlear. Horriblement désappointé, le gouverneur apprit alors de la bouche du commandant de l'endroit que les Agniers ne se trouvaient déjà plus dans leurs villages, qu'ils étaient partis faire la guerre à une autre tribu indienne de l'Ouest qu'on appelait "les Faiseurs de Porcelaine".

Déçu et courbaturé, le gouverneur n'avait eu d'autre choix que de revenir sur ses pas en expérimentant encore une fois les affres du froid et de la mauvaise planification.

Si l'expédition s'était avérée un échec du point de vue militaire, elle se révéla tout de même profitable, en ce sens qu'elle permit d'établir aux yeux de l'ennemi que les Français ne se laisseraient arrêter ni par les distances ni par l'inclémence des saisons, en somme, par rien ni personne pour faire régner la justice sur leur territoire ainsi que sur celui de leurs alliés...

Confortablement installé dans son fauteuil Louis XIII, Alexandre de Prouville écoutait les yeux mi-clos le récit des aventures par trop prévisibles de son infortuné collègue.

Le messenger qui était venu l'en informer se nommait Simon Callières. Habillé de la tête aux pieds de vêtements de cuir foncé doublés de fourrures tournées vers l'intérieur qui exhalaient une forte odeur de feu de camp, l'individu appartenait, à n'en pas douter, à cette race insoumise et indomptable qu'étaient les coureurs des bois. En fait, on disait de lui qu'il préférerait cent fois la compagnie de ses demi-frères Kinonche l'Algonquin, Onteron et Tcharounga les Hurons à celle de n'importe quel autre Blanc.

En dépit de ses apparentes manières de rustre, Alexandre de Prouville avait judicieusement su deviner en lui l'homme ayant appartenu autrefois à la bonne société, mais dont le penchant immodéré pour une vie sans contrainte lui avait fait renier une destinée trop facile, tracée à l'avance par d'autres que lui-même.

Par l'entremise de Réal Racicot, le marquis de Tracy avait su que Callières avait jadis renoncé à une importante succession dans les affaires de son père. À la richesse, il avait préféré la liberté; au lieu de la sécurité et du confort, il avait choisi les risques inhérents à l'aventure. Et malgré le statut de réprouvé accolé aux hommes de son espèce par les membres du clergé, le marquis de Tracy avait consenti à lui accorder son amitié.

- Beaux exploits, en vérité! fit Alexandre de Prouville sur un ton de dérision.

- En fait, les Iroquois cachés dans les forêts, les Hollandais d'Albany et les Anglais eux-mêmes ont été grandement impressionnés par le cran et la détermination des soldats français. C'est un facteur qui en soi n'est pas négligeable, remarqua le coureur de bois.

- Ce sera l'unique consolation de notre fameux gouverneur.

Il était étrange de voir réunis dans la même pièce et discutant sans ambages ces deux hommes si différents sous l'aspect vestimentaire, mais si semblables par leur tempérament réfléchi.

En regardant attentivement ce coureur des bois, on devinait toutes les chasses auxquelles il avait pris part, tous les dangers qu'il avait surmontés, toutes les folies qui l'habitaient. Invraisemblablement, il était ce qu'Alexandre de Prouville lui-même aurait pu être s'il n'avait choisi d'embrasser la carrière militaire.

- À combien estimez-vous les pertes en vies humaines? demanda le marquis en relevant tout à fait les paupières.

- J'estime qu'il a déjà perdu plus d'une cinquantaine de soldats, soit par le froid, soit par la faim, fit Callières de sa voix profonde.

Alexandre de Prouville fronça les sourcils. Les manières de faire du gouverneur ne lui plaisaient décidément pas.

- Dans combien de jours seront-ils de retour à Québec?

Le coureur des bois dirigea alors par la fenêtre un oeil scrutateur qui semblait sonder l'horizon. Debout, nonchalamment appuyé au canon de son fusil, un pouce accroché au rebord de sa large ceinture de cuir, il aurait avantageusement pu être comparé à quelque conquérant de l'Antiquité.

- Les volontaires de Ville-Marie sont rentrés chez eux, mais les guides indiens sont là pour ravitailler la compagnie en cas de besoin... Je leur donne une bonne semaine avant d'arriver dans la capitale, répondit-il après mûre réflexion.

Soucieux, le marquis de Tracy posa ses longues mains sur ses genoux et se leva en expirant bruyamment. Il ne lui restait plus qu'à attendre l'arrivée de ses troupes.

- Sachez, mon ami, que j'apprécie votre dévouement à la noble cause du roi et que je veillerai à ce que vous soyez bien récompensé, dit-il en lui serrant la main.

Un sourire discret éclaira alors le dur visage façonné par les saisons de Simon Callières. D'un geste habitué, il remit son fusil sur son épaule et salua amicalement son digne compagnon d'un signe de la tête.

Dès que le coureur des bois se fut retiré, Alexandre de Prouville se mit à marcher vigoureusement de long en large, rageant en son for intérieur contre l'imprudence de Rémy de Courcelle.

- J'en avais la conviction, pensait-il, l'aventure ne pouvait que se terminer ainsi!

Doté d'un sixième sens qui le conseillait judicieusement en tout, le marquis avait aujourd'hui eu la confirmation de ses sombres prémonitions. Sa consolation à lui était d'avoir vu juste.

- L'impatient Rémy de Courcelle se tiendra désormais tranquille pour le reste de la saison froide! J'y veillerai personnellement.

Les mains croisées derrière le dos, il s'arrêta tout à coup, sans raison apparente, face à une petite table de marbre rosé, encadrée de deux profonds fauteuils de velours bleu clair sur laquelle un jeu d'échecs avait été disposé. Pour un instant, il s'attarda à l'analyse des volumineuses pièces de laiton sur l'échiquier. D'une main hésitante, il s'empara de la reine blanche, l'approcha de son visage et en analysa avidement les moindres détails.

Perfide comme le cours d'une rivière silencieuse et souterraine qui érode dangereusement le sous-sol d'une terre fertile et habitée, l'image d'Hélène envahit pour la énième fois les profondeurs de son coeur et de son âme, les baignant d'une douce chaleur sensuelle. Impossible à endiguer, son amour pour elle jaillissait dans les moments les plus inattendus avec une impétuosité déconcertante.

Si la nouvelle apportée par Simon Callières n'avait pas été des plus réjouissantes, une autre nouvelle était arrivée à point pour lui faire oublier la première. L'intendant lui avait laissé entendre, quelques jours plus tôt, que les commerçants de la Basse-Ville devaient se réunir chez l'un des leurs, ce soir même, pour discuter de la réglementation des prix en Nouvelle-France. Étant commerçants, Réal Racicot et son épouse Agnès se devaient forcément d'y assister. Voilà qui lui laissait une chance inespérée d'être enfin seul avec cette femme qui, malgré elle, hantait ses pensées. Sur ses lèvres crispées par la contrariété, un sourire complice vint se déposer.

* *

*

- Monsieur le Marquis de Tracy! Mais qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite? s'exclama Hélène en ouvrant toute grande la porte de la maison pour le laisser entrer.

- Eh bien! Je me suis souvenu que vous étiez amateur de ce jeu millénaire que sont les échecs... et comme les partenaires de calibre sont plutôt rares en ce pays, j'ai pensé faire un saut jusqu'ici pour savoir comment vous vous y débrouillez, dit le marquis en espérant que son mensonge ne soit pas trop apparent.

En enlevant son manteau, il constata avec satisfaction que l'intendant avait dit vrai; les Racicot étaient bel et bien partis à leur réunion.

Les flammes du foyer ainsi que l'éclat de la lampe à l'huile déposée sur un petit guéridon près de la fenêtre répandaient une douce et chaleureuse lumière dans cette pièce, dont le marquis, lors de sa dernière visite, n'avait point noté l'aspect si accueillant.

- Quel courage! Venir jusqu'ici pour faire une simple partie d'échecs, lorsque l'on sait que dehors le temps est glacial. Prendriez-vous quelque chose pour vous réchauffer? demanda la jeune fille, soucieuse de remplir comme il faut son rôle d'hôtesse.

- Oui! Pourquoi pas? J'entâmerais bien une bouteille de vin claret du cru de Bourgogne importé par ce cher Réal.

- Ah! Bonne idée! Attendez-moi, je reviens tout de suite.

Dans un froufrou, Hélène alla à la cuisine prendre deux coupes de cristal, puis elle descendit à la cave puiser, à même l'énorme tonneau de bois, le précieux vin si chèrement expédié de France.

Debout, resté seul au centre de la grande pièce, Alexandre de Prouville posa un regard avide sur chacun des objets qui composait le quotidien de sa belle Hélène. C'est alors qu'il remarqua, déposé près d'un coussinet, l'ouvrage de broderie auquel elle consacrait ses heures de loisir. Peu à peu, de magnifiques fleurs prenaient forme, aussi belles que de véritables roses cueillies au matin d'un doux été. D'une main qu'il voulait la plus délicate possible, il souleva le fragile cerceau de bois, l'approcha de son visage et contempla avec émerveillement la complexité des fils entremêlés à l'endroit comme à l'endos du tissu. "Quel doigté elle a!"

Lorsqu'à pas feutrés Hélène réapparut à ses côtés tout en lui tendant gentiment l'une des deux coupes qu'elle tenait en mains, le marquis ne put s'empêcher de se sentir quelque peu ridicule. Esquissant un sourire confus, il remit à sa place le cerceau de bois près du coussinet de la même façon qu'il l'avait ramassé.

- Vous aimez les travaux manuels? s'enquit-elle, en plaçant de manière experte les pièces sur l'échiquier.

Intimidé par cette question à laquelle il ne savait trop que répondre, il risqua:

- J'aime celui que vous êtes en train de faire...

- Que prenez-vous? Les Noirs ou les Blancs?

- Pardon? Oh! je vous laisse les blancs, fit le marquis, qui semblait avoir oublié la raison de sa venue.

Ayant l'avantage de commencer la partie, Hélène avança avec assurance le pion de la cinquième colonne sur la quatrième rangée.

Suivant une vieille tactique, Alexandre de Prouville avança avec autant d'aplomb le pion qui précédait son roi en face de celui d'Hélène.

- Dites-moi, Hélène. Jusqu'à présent, n'avez-vous accumulé quelques récriminations à l'égard de votre mari resté en France? Ce n'est pas très loyal de sa part de vous avoir laissé affronter les périls de la traversée sans le moindre protecteur pour vous accompagner. Sans compter qu'il n'a pris aucune disposition pour qu'à votre arrivée quelqu'un puisse vous accueillir! dit-il en espérant de tout son coeur entendre une réponse affirmative.

La jeune clerc s'attendait bien à ce que l'invention

de ce mari imaginaire lui attirât quelques embarrassantes questions de ce genre. Aussi s'était-elle mentalement préparée à l'avance. Franchement, elle préférait de beaucoup avoir à répondre à ces questions indiscrètes que d'avoir à refuser perpétuellement les avances pressantes des multiples célibataires qui peuplaient la colonie.

De plus, même si à la regarder tout semblait bien aller pour elle, il n'en demeurait pas moins que ses nuits étaient parsemées de harassants cauchemars où la scène qui s'était déroulée dans l'étude des notaires Piliar et Servignan refaisait régulièrement surface. Malgré les apparences, elle demeurait résolument farouche.

- Vraiment, Monsieur le Marquis... comment pourrais-je lui en vouloir? Vous savez comment sont les affaires! Les délais occasionnés sont imprévisibles, fit-elle en avançant le fou de son roi en diagonale sur la quatrième rangée de la troisième colonne.

Aussitôt Alexandre de Prouville fit entrer en jeu le fou de son roi et vint placer encore une fois sa pièce, face à celle de la jeune clerc.

- Votre clémence m'apparaît sans borne. Un homme qui est dans l'impossibilité de répondre aux besoins de son épouse et qui est encore moins capable de la protéger lorsqu'une multitude de dangers la guettent, cet homme, dis-je, est indigne de sa femme! Si j'avais été à sa place, je ne vous aurais jamais laissé partir seule! Il faut être complètement abruti pour donner la préférence à ses affaires, de quelque nature qu'elles soient, quand une aussi... fidèle épouse n'attend que notre appui et notre soutien.

Le marquis avait prononcé cette sentence en regardant la jeune fille droit dans les yeux, souhaitant fermement y trouver un écho favorable, un soudain

attendrissement, une secrète blessure à panser. Mais celle-ci se contenta de baisser ses longs cils et les mots qu'il espérait tant entendre ne vinrent pas à ses lèvres.

- Est-ce que son impardonnable absence ne vous semble pas difficile à supporter? reprit-il en adoucissant le timbre de sa voix, anxieux de connaître les sentiments qu'elle semblait si bien vouloir cacher.

- Je pense qu'il peut être normal de ressentir... par moments, une certaine détresse, risqua-t-elle, incertaine de la validité de cette réponse banale. Cependant, j'ai de bonnes amies qui m'aident à combler le vide de son absence. Bien sûr, j'aurais préféré qu'il soit ici, mais je ne me plains pas.

Maintenant, elle souhaitait qu'Alexandre de Prouville laisse tomber ses questions importunes et qu'il joue avec un peu plus d'attention. Aussi avança-t-elle ostensiblement sa dame en diagonale sur la troisième colonne de la sixième rangée.

La réponse ne se fit pas attendre. Le pion face à la reine noire fut avancé d'une seule case, puis le marquis détourna son attention de l'échiquier.

Comme s'il voulait transmettre par l'acuité de son regard passionné la profondeur des sentiments qui cruellement le tenaillaient sans relâche, ses prunelles se firent plus inquisitrices et il sentit à nouveau monter en lui cette traîtresse vague de fond qui le portait irrésistiblement vers elle.

"Pourquoi ne pas tout lui avouer? Pourquoi lui taire plus longtemps mon impétueux amour?" songea-t-il.

Une foule d'interrogations se bousculèrent alors dans sa tête:

"M'aime-t-elle sans pouvoir me l'avouer? Sinon, pourrait-elle en venir à m'aimer un jour? Que dois-je faire pour lui plaire?"

Chaque seconde, qui s'égrenait à présent sans qu'il pût exprimer la fureur de la passion, lui apparut odieuse. Il posa sa main tremblante sur celle d'Hélène et lui demanda d'une voix étranglée:

- Hélène, que suis-je pour vous?

Que pouvait-elle bien répondre à cela? Les questions sentimentales étaient bien loin dans l'ordre de ses priorités. D'autres problèmes plus urgents réclamaient son attention. Vivra-t-elle jusqu'à la fin de ses jours dans cette colonie perdue à l'autre bout du monde? Si tel n'était pas son destin, où pourrait-elle bien aller? Que ferait-elle si jamais elle était reconnue et qu'on associait sa venue en ce pays au meurtre du notaire Piliar? Peut-être qu'on la recherchait déjà? Le temps jouait-il en sa faveur ou plutôt à son désavantage? Dissimulant son embarras, elle retira sa main et lui dit posément:

- Vous êtes pour moi un ami, un très bon ami; j'oserais même dire un protecteur, en qui je sais pouvoir placer toute ma confiance. Vous êtes loyal, bon et généreux. J'apprécie à leur juste valeur toute l'attention et l'aide que vous m'avez accordées depuis mon arrivée ici. Sans vous, je ne sais trop ce que je serais devenue. Soyez persuadé que je saurais me montrer digne de votre amitié si un jour vous deviez avoir besoin de mon aide.

Elle avait dit le fond de sa pensée et ses sentiments, bien que très touchants, déçurent amèrement le marquis. Atterré, il baissa la tête et reporta machinalement son regard sur l'échiquier. Plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'il pût prononcer le moindre son. Un bourdonnement assourdissant emplit, uniquement

pour lui, l'air de la pièce.

Les tempes en feu, il distingua vaguement du coin de l'oeil l'ombre d'une main connue s'avancant au-dessus de son épaule, soulevant la dame blanche de l'armée ennemie et prenant le pion de son roi noir. Puis, sans même avoir encore compris ce qui se passait pourtant si près de lui, il entendit une voix lointaine prononcer:

- Échec et mat!

Debout, à quelques pas de l'échiquier, Agnès et Réal Racicot revenus plus tôt que prévu de leur réunion lui sourièrent aimablement.

Mars 1666

CHAPITRE XV

Une longue et soyeuse plume d'oie à la main, le dos voûté au-dessus d'un parchemin rugueux, l'intendant Jean Talon était résolu à envoyer une lettre au roi Louis XIV dans laquelle il se proposait d'exprimer ouvertement ses opinions sur l'avenir de la Nouvelle-France.

Depuis son lever tôt ce matin, un point d'importance majeure le tracassait:

- En quels termes devrais-je faire comprendre à Sa Majesté ainsi qu'à son éternel bras droit, le ministre des Finances Colbert, que cette colonie court à sa ruine si on la laisse plus longtemps entre les mains de l'ingrate Compagnie des Indes occidentales?

Nerveusement, il avait jeté son justaucorps de velours garni de rubans et de galons d'or sur le dossier d'un fauteuil. Sa chemise de fine toile blanche aux manches bouffantes ornées de dentelles, bien que passée dans son haut-de-chausse, était restée indécentement déboutonnée sur la poitrine. Sur ses joues, l'ombre d'une barbe d'un jour dénotait l'état d'agitation dans lequel il se trouvait présentement, lui qui d'ordinaire demeurerait toujours si soigné de sa personne.

"Votre Majesté, commença-t-il. Si les motifs qui vous ont poussé à céder la colonie du Canada aux mains de la vorace Compagnie des Indes occidentales étaient de voir cette dernière s'enrichir d'un commerce des plus

lucratifs, de la voir augmenter considérablement sa flotte commerciale en faisant des profits exorbitants sans avoir à prendre soin de l'état de ladite colonie, ni du bien-être des habitants qui la composent, alors, laissez-la-lui. Elle exploite grassement le pays!

Cependant, si vous considérez cette colonie comme faisant partie d'un beau plan avec lequel il nous faut créer un grand royaume fort et prospère, alors je suis persuadé qu'il vous faut reprendre les droits que vous avez donnés à ladite compagnie.

Signifiez-le-moi vite si je me trompe, mais il me semble que le Canada ne doit pas être une vache à lait qu'on exploite indûment et sur laquelle on spéculé. Il se doit d'être, à mon humble avis, le fier représentant du prestige de la France..."

Pour affirmer une telle vérité, l'intendant Jean Talon se devait d'avoir beaucoup de courage, car tous savaient pertinemment bien que le roi et son ministre des Finances Colbert étaient ceux-là mêmes qui avaient inopinément donné les droits d'exploitation du Canada à la Compagnie des Indes occidentales.

Néanmoins, l'intégrité personnelle de l'intendant Jean Talon ainsi que son grand désir de voir le pays prospérer lui faisaient trouver le cran nécessaire pour affirmer ces pensées; cran que bien peu de fonctionnaires avaient eu avant lui.

Sur plus de quatre pages, il élaborait et précisa ses raisons en tâchant de faire comprendre aussi poliment que possible à ses lointains supérieurs le mal irréparable qu'ils causaient aux habitants du Canada par leur incompréhension de la triste réalité. Lorsqu'il eut terminé sa lettre et délivré sa conscience, il respira à son aise.

- "Voilà! C'est fait! Maintenant, j'espère que cela ne me coûtera pas la tête!" songea-t-il avec une soudaine appréhension.

Dans un éclair de génie, il crut sage de demander l'avis et, si possible, le soutien du lieutenant général. L'intendant n'ignorait pas que le roi regardait son ami d'un oeil très favorable puisque celui-ci avait su à maintes reprises s'illustrer en son nom lors de campagnes militaires antérieures.

Sommairement, il fit sa toilette, s'habilla en toute hâte et, sans même prendre le temps de déjeuner, se rendit séance tenante à la sénéchaussée. Dans son empressement, il négligea de frapper à la porte du marquis. Tête baissée, il pénétra à l'intérieur de la chambre toute nimbée de lumière mais ne fit que deux pas pour s'arrêter aussitôt, grandement impressionné par ce qu'il venait d'apercevoir.

Suspendu par les deux mains à une barre de fer fixée au plafond, vêtu de sa seule culotte noire, le torse ainsi que les molets dénudés, Alexandre de Prouville s'exerçait avec une apparente facilité à faire ses traditionnelles tractions. Le corps extrêmement droit, les bras pliés et les poings serrés, il exécutait à la perfection l'un des exercices militaires les plus difficiles qui soient.

- Trente-huit, trente-neuf, quarante! compta-t-il en se laissant agilement retomber sur ses deux pieds.
Ah! Bonjour Intendant. Vous avez l'air agité ce matin.

- Excusez-moi de vous interrompre dans l'exécution de votre routine matinale, mais j'ai absolument besoin de vos conseils. Sans plus de préambule, il lui tendit sa lettre. Lisez ceci et donnez-moi votre opinion. Si vous croyez que j'ai été trop rude ou mal élevé, faites-le-moi savoir aussitôt et je modifierai sans discuter, selon vos

instructions.

La peau encore luisante de ses efforts musculaires, les narines aspirant puissamment l'air, les biceps saillants et les abdominaux noués, le marquis s'empara calmement des feuillets et se mit à lire avec beaucoup d'attention. Au bout d'un moment, il défronça les sourcils et conclut:

- Ces gratte-papier d'outre-mer ont parfois besoin d'un langage aussi rigoureux que le vôtre pour comprendre l'ampleur de leurs erreurs. Pour ma part, je vous appuie entièrement.

- Je suis bien aise de vous l'entendre dire. Je craignais de n'être pas compris. Dites-moi, oseriez-vous appuyer ma position en apposant votre signature au bas de ce document si, instamment, je vous en priais? fit l'intendant en reprenant ses feuillets, les prunelles en point d'interrogation.

- Je ferai mieux que cela, j'y joindrai une note personnelle allant dans le même sens. Êtes-vous rassuré, mon bon ami? s'enquit simplement Alexandre de Prouville.

- Je vous suis redevable de bien des choses et voilà que vous ajoutez encore à ma dette. Comment pourrais-je assez vous remercier?

Cette question resta pour toujours sans réponse, car les deux hommes se turent d'un commun accord pour tendre, inquiets, une oreille attentive vers l'extérieur. Une rumeur inhabituelle et amplifiante de marche étouffée se rapprochait de la capitale en provenance du sud-ouest. Se précipitant tous deux d'un même élan vers la fenêtre, ils virent venir au loin une armée considérable qui se détachait par sa masse sombre et mouvante de la neige blanche et tranquille. Il ne pouvait s'agir là que du gouverneur Rémy de Courcelle et de ses hommes.

Déjà neuf semaines s'étaient écoulées depuis le départ des troupes et voilà qu'elles revenaient beaucoup plus humblement qu'elles n'étaient parties. Débraillé, mal en point, chacun rentrait maintenant chez soi pour y cuver le vin de l'amertume.

Pour sa part, le gouverneur traîna ses raquettes jusqu'au Palais dans l'espoir inavoué d'être consolé par le baume des paroles réconfortantes que savait si habilement prodiguer le marquis de Tracy.

Quand Alexandre de Prouville, suivi de Jean Talon, descendit au premier étage et pénétra dans la grande salle d'entrée, il vit Rémy de Courcelle affalé dans le premier fauteuil qui s'était présenté à lui, une bouteille d'eau-de-vie entre les cuisses.

- Ah! Mes très chers collègues, vous voici! Regardez-moi! Oui, regardez-moi bien et apprenez que je suis le gentilhomme le plus malheureux de la colonie. J'ai perdu plus de soixante hommes, je les ai bien involontairement fait geler et moi aussi d'ailleurs, je me suis bien fait geler. Nous avons souffert le pire des martyres et cela, sans même avoir pu remplir notre devoir... gémissait le gouverneur.

- Avez-vous au moins pu apercevoir un Iroquois? demanda Talon tout en faisant un malin clin d'oeil au marquis.

- Oh! ces chiens galeux, je les étriperais tous autant qu'ils sont! Sur le chemin du retour, une bande d'Indiens, je ne sais trop laquelle, peut-être des Agniers... enfin, ils nous ont tendu une embuscade, sachant fort bien que, dans ces bois touffus où un homme peut difficilement avancer de front, nous étions des proies devenues par trop faciles. Avec leurs étranges raquettes mieux adaptées que les nôtres, ils semblaient avoir des ailes aux pieds.

- Allons donc, Gouverneur! Remettez-vous! Même si elle fut pénible, votre campagne n'a pas été aussi désastreuse que ce que vous vous plaisez à croire.

Citant les paroles de Simon Callières, Alexandre de Prouville lui dit:

- Vous avez prouvé à ces indigènes, puis démontré aux Hollandais ainsi qu'aux Anglais que nos Français ne se laisseraient jamais arrêter par l'inclémence des saisons, ni par l'étendue de ce vaste territoire pour faire régner la justice. De plus, vous avez déridé nos soldats en mettant à l'épreuve leur courage et leur vaillance. Vous n'ignorez pas que l'inactivité est ce qui peut survenir de plus néfaste dans la vie d'un militaire...

- Et la boisson est la seconde cause de ses déboires! fit l'intendant en s'emparant de la bouteille d'eau-de-vie que le gouverneur tentait malhabilement de retenir entre ses doigts gourds. Écoutez-moi, tous les deux! J'ai une bonne idée. Que diriez-vous si j'organisais un bal en l'honneur de cette mémorable expédition? Rien d'extraordinaire, juste un petit bal pour remonter le moral des troupes.

- J'appuie votre proposition! lança aussitôt Rémy de Courcelle, trop content de penser à autre chose.

De son côté, le marquis songea que ce bal pourrait être une excellente occasion de se rapprocher d'Hélène Valois et il ne se fit donc pas prier pour donner son assentiment sur-le-champ.

*

*

*

Ce soir-là, au Château Saint-Louis, la salle du Conseil souverain avait perdu sa rigide froideur. Pour l'occasion, elle s'était transformée en une somptueuse salle de réception rayonnant sous l'éclat enivrant d'une multitude de candélabres d'argent.

Rangées le long des murs qu'on avait tapissés d'un superbe tissu de soie bleue agrémenté de fleurs de lys d'or, de longues tables aux nappes immaculément blanches croulaient sous le poids de délicieuses victuailles savamment apprêtées de façon à éveiller l'appétit de tous les convives, même celui des becs les plus fins.

De biais, installé dans un coin de la pièce sur une tribune entourée de branches de sapin exhalant l'agréable parfum résineux de la forêt, un orchestre improvisé s'évertuait à égayer la soirée et, ce faisant, à remonter le moral des officiers.

Debout, une coupe de vin rouge à la main, les commerçants de la capitale ainsi que leurs bavardes épouses s'étaient rassemblés en petits groupes colorés et discutaient entre eux, avec beaucoup d'animation, des derniers développements politiques, des conditions de vie, du prix des denrées importées de France.

Pivotant sur la surface polie d'un immense plancher de bois franc, de jeunes et galants officiers accompagnés de charmantes demoiselles faisaient valoir leurs talents de danseurs en exécutant à la perfection une série de gracieuses figures à la mode.

"Presque toutes les femmes de la ville sont ici, sauf celle que je veux voir...", pensait avec amertume Alexandre de Prouville.

Aux côtés du marquis, l'intendant Jean Talon, visiblement charmé de la réussite de sa soirée, s'égosillait à faire valoir son point de vue devant le

gouverneur.

- Vous voyez, Monsieur de Courcelle, comme il est agréable d'organiser un bal, disons même, une expédition militaire, et de voir ses efforts couronnés de succès. Le secret de la réussite dans toute entreprise, je ne le dirai jamais assez, réside dans les heures de préparation qu'on y a consacrées.

- Allons donc! Vous avez beau jeu de me faire la morale! tonna le gouverneur faussement courroucé. Il me semble que vous avez oublié un peu facilement le fait que je vous ai aidé à le préparer, ce bal! Aurait-il été si parfait, si je n'avais pas mis la main à la pâte? Non! Évidemment!

Se tournant simultanément du côté du marquis de Tracy, les deux hommes cherchèrent à obtenir son appui, chacun en sa faveur.

- Soyez juste, comme toujours, et dites à cet ingrat que j'ai raison, dit le gouverneur, espérant que la magnanimité d'Alexandre de Prouville parviendrait à trancher le petit argument qui l'opposait à l'intendant.

- Hummm?

Telle fut l'unique réponse qu'ils obtinrent. En fait, le marquis n'avait pas écouté un traître mot de leur conversation. Toute son attention se concentrait sur la porte aux rideaux de velours rouges par laquelle les invités faisaient tour à tour leur apparition et par laquelle Hélène devait entrer.

Content d'avoir eu le dessus sur son bougonneux collègue, Jean Talon adopta un air faussement supérieur et décida d'aller fêter sa victoire en accueillant lui-même les conseillers Mercier et Dubois qui venaient de faire leur entrée.

- Vous m'excuserez, mes chers collègues, mais le devoir m'appelle, moi!

La tête haute, il s'éloigna d'un pas alerte, se glissa parmi les froufrous aux coloris chatoyants des dames exécutant la danse et souhaita poliment la bienvenue aux deux messieurs du Conseil ainsi qu'à leur épouse.

Tandis que les conversations de la foule allaient bon train, les musiciens décidèrent de s'arrêter quelques instants pour se rafraîchir. Entre deux gloussements de satisfaction, ils agrippèrent l'anse des chopes de bière froide et mousseuse que leur tendaient deux serveurs en livrée. Sur leur lutrin, ils installèrent ensuite les feuillets de leurs prochains morceaux.

De son côté, pour tuer le temps de l'attente, le marquis s'empara d'un des petits pains garnis de pâté de foie gras qui avaient été empilés là, à sa portée, sous la forme d'une pyramide et le porta sans appétit à ses lèvres. Il ouvrit la bouche, mais arrêta à mi-chemin son mouvement, les yeux fixés droit devant lui.

À l'autre bout de la pièce, près des grands rideaux de velours bleu royal, Hélène venait de faire son entrée en compagnie de son amie Agnès et de Réal Racicot.

Mais le marquis ne fut pas le seul à remarquer son arrivée. Se rapprochant de lui, le gouverneur qui n'avait rien perdu de la scène lui dit malicieusement:

- Il faut croire que c'est une manie chez vous, mon Lieutenant général. Ou peut-être, par hasard... auriez-vous un problème quelconque avec votre mâchoire?

Alexandre de Prouville refusa de prêter une seconde de son attention à cette remarque intentionnellement moqueuse.

Comme Rémy de Courcelle s'était rapproché de sa personne en lui tendant théâtralement sa grande paume ouverte, de la même façon qu'il l'aurait fait s'il s'était proposé de lui offrir son aide, le marquis dont la générosité naturelle refit surface de manière plutôt inusitée, répondit à ce geste qui ressemblait aussi bien à une requête qu'à une moquerie, en y déposant distraitement son hors-d'oeuvre demeuré intact.

Puis à son tour sous le regard ahuri du gouverneur, Alexandre de Prouville se fraya un chemin parmi la foule, dévorant des yeux la jeune fille qui ne l'avait pas encore aperçu.

Svelte et élégante dans sa jolie robe de taffetas écarlate qui lui allait admirablement, sa longue et chaude chevelure d'acajou relevée dans un mouvement gracieux et aérien, qui ne semblait être retenue que par un petit ruban de dentelle blanc, elle souriait à ses compagnes venues la saluer.

Aussitôt l'air de la salle se mit à vibrer allégrement sous les joyeuses notes d'un menuet léger.

Ralenti dans sa course par les gestes pleins d'emphase des danseurs autant que par sa trop grande contemplation, le marquis vit alors, presque sous son nez, l'intendant Jean Talon venir innocemment lui enlever celle qu'il était venu chercher.

- Votre robe est magnifique, Madame, fit Talon, en l'entraînant au milieu de la salle.

- Il y a si longtemps que je ne l'ai portée que je craignais qu'elle ne me fasse plus, répondit Hélène dont les joues s'empourprèrent légèrement.

- La plus simple des robes de paysanne ne parviendrait pas à dissimuler votre beauté...

Fulminant intérieurement contre sa propre maladresse, Alexandre de Prouville fixait son regard d'oiseau de proie sur le couple insouciant qui suivait gaïement la mesure.

Dès que la dernière portée de la partition fut jouée, il fondit sur eux, le coeur battant, tentant contre toute espérance de paraître naturel.

Elle était là, désormais plus qu'à quelques pas de lui. En une enjambée, il franchit la distance qui les séparait l'un de l'autre. De sa main aux longs doigts nerveux, il effleura son épaule dénudée.

Achevant d'échanger les propos qu'elle tenait, le sourire aux lèvres et le visage radieux, elle se tourna vers lui.

- Oh! Marquis! Comme je suis ravie de vous revoir, fit-elle sincèrement.

Ébloui par le regard éclatant de ce visage aux lignes pures, qu'il avait si souvent évoquées au cours de ses nuits d'insomnie sans pour autant parvenir à en égaler la perfection, il en oublia presque d'échanger les politesses d'usage:

- Mais... mais... mais pas autant que moi! M'accorderez-vous la prochaine danse?

- Volontiers!

Pour répondre aux attentes d'Alexandre de Prouville, les premières mesures d'un branle s'envolèrent comme autant de papillons enivrés de trop de nectar, invitant les couples à se former. Au bras de son cavalier, Hélène entra dans la danse.

- Je commençais à m'inquiéter. Les minutes s'écoulaient

et vous n'arriviez toujours pas.

- Eh oui! Je sais, je suis en retard. Et vous savez que ce n'est pas dans mes habitudes. Pourtant, j'ai plus qu'une bonne excuse. En fait, j'ai une très bonne nouvelle à vous apprendre. Vous éprouvez beaucoup d'amitié, je crois, pour Réal et Agnès Racicot?

- Effectivement. Je les trouve très aimables.

- Alors apprenez qu'Agnès attend un bébé pour le mois de septembre. Nous avons dû refaire les coutures de sa toilette de bal qui est devenue par trop étroite. De plus, elle m'a annoncé qu'elle a décidé en compagnie de Réal, bien sûr, que je serai la marraine de son enfant à venir. Qu'en dites-vous? C'est merveilleux! Non?

- Je suis heureux pour vous et pour eux...

- Et c'est tout ce que vous trouvez à dire. Permettez-moi de vous suggérer d'aller à l'instant féliciter les futurs parents.

- Ah bon! Évidemment! Vous avez raison, fit le marquis presque à regret.

En réalité ce qui l'ennuyait le plus, c'était de laisser Hélène au milieu de cette foule grouillante composée en majeure partie de jeunes et brillants officiers célibataires. Belle et adorable comme elle l'était, il ne doutait pas que plusieurs d'entres eux n'attendaient que cette occasion pour l'inviter à danser et peut-être même pour lui conter fleurette. Aussi se promit-il d'être très bref de façon à revenir auprès d'elle, le plus tôt possible.

- Bonsoir, monsieur et madame Racicot, fit le marquis en parvenant à leurs côtés. Madame Valois vient à peine de m'apprendre la bonne nouvelle. Toutes mes félicitations!

- Vous êtes trop gentil, fit Agnès sentant la gêne la gagner.

- Lieutenant général! Mais, c'est que vous tombez bien. Justement, les conseillers Mercier et Dubois chantaient à l'instant vos louanges. Nous étions en train de dire que, grâce à vous, mon enfant pourra vivre sereinement sa vie en Nouvelle-France et prospérer sans connaître les fâcheuses épreuves qui furent le lot de tant de pauvres Canadiens nés en cette colonie avant l'arrivée du régiment de Carignan, lança Réal Racicot radieux et confiant.

- C'est précisément ce que nous étions en train d'affirmer, en dépit du fait que la campagne du gouverneur en territoire iroquois ne fut guère fructueuse. N'est-ce pas? J'espère que, pour votre part, vous n'avez pas l'intention de vous en tenir à ce piètre résultat? remarqua d'une manière cinglante le conseiller Mercier qui ne ratait jamais une bonne occasion de faire valoir son point de vue.

- Le gouverneur a fait tout ce qui était humainement possible de faire en cette saison glaciale. À l'été, les choses seront différentes et les possibilités d'actions de beaucoup meilleures.

- J'en suis fort aise, conclut laconiquement le conseiller Dubois.

Visiblement inattentif à la conversation qui s'engageait maintenant sur des propos bien différents, le marquis cherchait le visage de sa belle Hélène parmi les invités qui se pressaient autour de lui. Comme il l'avait craint, il l'aperçut non loin de l'endroit où il l'avait laissée, en compagnie de deux gentilshommes qui l'entretenaient avec force détails de leurs exploits guerriers en espérant suffisamment l'impressionner pour qu'elle accepte de leur accorder une danse.

- Veuillez m'excuser, fit le marquis à l'adresse d'Agnès et de Réal avant de s'éclipser.

Quand les deux jeunes officiers virent le lieutenant général s'interposer entre eux et Hélène, ils comprirent qu'il valait mieux aller tenter leur chance ailleurs. Poliment, ils firent leurs salutations et s'éloignèrent, les lèvres pincées.

- Je ne vous ai pas trop fait attendre, au moins?

- Vous n'avez été parti que cinq minutes. C'est bien peu pour apprendre comment sont les îles françaises.

- Je vous les décrirai en détail et avec beaucoup plus de précisions que ces messieurs ne sauraient jamais le faire si ce sujet vous intéresse. En attendant, nous pourrions retourner danser sur cette charmante musique que j'entends. Qu'en dites-vous?

- Avec plaisir!

Au cours de l'entière soirée, ils tâchèrent de rester ensemble, prenant un évident plaisir en compagnie l'un de l'autre. Lorsqu'un cavalier s'approchait d'Hélène pour lui demander de lui accorder une danse, le marquis cédait à regret sa place. Puis finalement, il résolut de leur refuser carrément la politesse.

Au milieu du froufrou des riches étoffes et de l'hilarité générale, entraînés par l'agréable musique et la féerie de l'instant, ils apprirent à faire plus ample connaissance. Pour les besoins de la cause, Alexandre de Prouville avait retrouvé le don de son élocution. Grandement impressionnée par le récit de tant de prouesses militaires, Hélène lui en réclamait encore.

Quand les bougies presque entièrement consumées se mirent à vaciller et que la majorité des invités se

furent tour à tour retirés, le marquis s'offrit alors galamment pour la raccompagner.

Voyant que ses amis Agnès et Réal étaient déjà partis, Hélène décida sans crainte d'accepter sa proposition.

Dehors, la nuit était calme et froide. Dans quelques heures, le jour ferait son apparition. Quelques couples emmitouflés se hâtaient malgré leur apparente fatigue vers la confortable chaleur de leur logis. Au loin, on entendait un chien aboyer à la pleine lune dont les rayons bleuâtres conféraient un aspect irréel aux toits des nombreuses maisons endormies de la Basse-Ville, à la vaporeuse fumée qui s'échappait lentement de leurs cheminées, à la surface désertique et blanche du fleuve Saint-Laurent.

Aussi alerte qu'à son lever, Alexandre de Prouville regardait droit devant lui, respirant à pleins poumons l'air pur et cristallin tandis qu'Hélène, quasi assoupie, s'accrochait à son bras pour éviter de glisser sur le chemin glacé de la Côte de la montagne. Comme un enfant, elle avait enfoui le bas de son visage dans son piquant foulard de laine. Sous leurs pas, la neige durcie crissait gaiement. Et ni l'un ni l'autre n'échangeaient la moindre parole.

Hélène était enchantée. Son premier bal en Nouvelle-France était parvenu à lui faire oublier ses soucis. Elle se sentait affranchie de son passé et l'homme qui l'accompagnait présentement apparaissait à ses yeux comme le plus preux des chevaliers.

Après tout, peut-être pourrait-elle refaire sa vie dans ce pays jugé si rude et si sauvage mais pourtant si grand et si majestueux. Lors d'une de ses rencontres fortuites avec la soeur Marie de l'Incarnation, celle-ci lui avait fait connaître ses priorités en la colonie et

lui avait même fait comprendre qu'une personne de sa qualité pouvait lui être des plus utiles. L'instruction des petites sauvagesses... était-ce là sa destinée? À bien y penser, l'idée ne lui déplaisait pas.

Ils arrivaient presque à la maison des Racicot quand le marquis de Tracy décida tout à coup de s'immobiliser. D'un regard étrangement compatissant, il se mit à contempler le visage de sa compagne qui ne savait trop ce qui lui arrivait. Doucement, il la prit entre ses bras et la serra affectueusement tout contre lui. Emmitouflée dans la bonne chaleur qui émanait de ce corps puissant et sécurisant, il ne vint pas à l'idée de la jeune clerc de se dégager de cette innocente étreinte. Comment s'effrayer d'un aussi fraternel geste d'amitié. Ils restèrent un long moment à savourer cette agréable sensation qui n'était que l'expression simplifiée des sentiments affectueux qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

Imperceptiblement, malgré lui, Alexandre de Prouville se surprit à caresser du bout des lèvres les doux cheveux de sa compagne, à se griser de son parfum. Quel envoûtant pouvoir elle avait sur lui! Oubliant les conventions établies et toutes les conséquences pouvant résulter de ses gestes, il blottit son beau visage au creux du cou d'Hélène. Son coeur se mit aussitôt à battre intensément et une ineffable folie s'empara de sa raison. Il aurait voulu lui avouer toutes ses nuits d'insomnie, toutes les obsédantes pensées qui l'habitaient, tous les formidables élans de son amour réprimé. Les yeux clos, le souffle court, il resserra son étreinte et parvint à articuler d'une voix grave:

- Hélène... Hélène... Je vous aime...

À travers les brumes de sa léthargie, ces mots atteignirent Hélène de plein fouet.

- Comment? Non... Il ne faut pas! fit-elle en tentant de se dégager.

- Écoutez-moi. Je sais que vous êtes mariée. Je sais que c'est immoral, plaïda-t-il, mais je vous aime plus que je ne saurais le dire. Je ne veux plus vous le cacher!

Mais déjà elle avait cessé de l'entendre, car trop d'interdits se bousculaient à présent en elle, provenant de son récent passé. Se dégageant tout à fait, elle recula de plusieurs pas, s'éloigna de lui.

- Je ne veux pas que vous m'aimiez! Je ne suis pas celle que vous croyez!

Elle avait lancé ces paroles incompréhensibles comme on crie "À l'aide!", puis elle s'était aussitôt enfuie à l'intérieur de la maison en refermant la porte d'entrée qu'elle avait verrouillée à sa suite.

Glacial, l'immense silence de cette nuit agonisante s'empara de son coeur lacéré. Semblables aux déchirantes plaintes d'une âme en peine, les gémissements du marquis se confondirent soudain aux hurlements des loups.

mai 1666

CHAPITRE XVI

Juchée sur un petit tabouret de cuisine, les bras tendus vers la tablette du haut, Hélène s'affairait à ranger la marchandise qu'elle venait à l'instant de recevoir. Étoffes de coton et de lin, écheveaux de laine, fils et aiguilles s'alignaient graduellement entre les compartiments de bois fixés aux murs.

Sur le fleuve, à l'instar des nuées d'oiseaux migrateurs, d'innombrables navires commerciaux en provenance de la mère patrie étaient venus se nicher en rade de Québec. Dès leur arrivée, la ville toute entière s'était animée d'une bourdonnante activité, semblable en cela à une énorme fourmilière au sortir de sa torpeur hivernale. Les uns déchargeaient leur cargaison, les autres la convoitaient ou s'en portaient acquéreurs, pendant que les armateurs s'enivraient du tintement des louis d'or s'entrechoquant au fond de leurs goussets.

Prévoyant être trop affairé à négocier avec ces marchands venus d'outre-mer, l'ingénieux Réal Racicot avait demandé à Hélène de le seconder dans son entreprise. Lui s'occuperait de pourparlers et d'achats, elle tiendrait le magasin et comptabiliserait la marchandise. Toujours serviable et accommodante, Hélène avait accepté d'aider l'ancien coureur des bois converti en prospère commerçant.

D'ailleurs, instruite comme elle l'était, la jeune

clerc n'avait pu voir s'écouler un seul jour d'hiver sans que des gens de toutes conditions n'eussent recours à ses services pour régler les petites affaires personnelles qui dépassaient leurs compétences académiques. En ces temps-là, l'instruction au-delà des rudiments de base n'était que trop souvent l'apanage des gens riches ou de quelques privilégiés. Aussi, pour faire bénéficier son entourage de son savoir, la jeune clerc avait chaque fois rédigé la lettre requise ou calculé l'équation problématique. En retour, jamais elle n'avait exigé d'être payée.

Du coin de l'oeil, Hélène surveillait maintenant l'étranger à la veste de cuir frangée qui s'attardait, un peu trop longuement à son goût, devant le comptoir des armes où une panoplie de couteaux et de haches était étalée. Parfois, leurs regards se rencontraient sans pour autant se retenir, puisqu'elle détournait les yeux aussi résolument qu'il cherchait à croiser les siens.

- Laissez-moi vous aider. Ce travail-là n'est pas fait pour une femme, dit-il au bout d'un moment, après avoir observé la jeune fille qui se démenait auprès d'une énorme caisse de bois.

Avec assurance, il passa derrière le comptoir où Hélène se trouvait, lui enleva d'entre les mains la barre de métal qu'elle tenait pour en introduire le bout crochu et plat entre les planches de la caisse. Sous la poussée, les clous rouillés grincèrent quelque peu. D'un coup sec, le couvercle de la boîte s'arracha.

- Merci beaucoup, Monsieur.

- Permettez-moi de me présenter; je m'appelle Simon Callières. Je reviens à peine du Grand Nord.

- Je suis Hélène Valois, dit-elle, sur ses gardes.

- Je sais qui vous êtes. J'étais là lors de votre arrivée l'année dernière. Le bateau sur lequel vous étiez embarquée, le "Saint-François" si je ne m'abuse, semblait en bien mauvais état. Au dire de chacun, c'est presque un miracle que vous soyez parvenue vivante jusqu'ici.

En bavardant de la sorte, il ne pouvait s'empêcher de contempler les attraits de la jeune clerk.

Embarrassée, Hélène ne savait trop quoi répondre à cet homme dont elle ignorait tout et qui disait se rappeler d'elle après ne l'avoir entrevue qu'un court moment au cours de l'année dernière.

- Puisque vous arrivez du Grand Nord, vous devez avoir beaucoup d'emplettes à effectuer. Je ne voudrais pas abuser de votre temps.

Mettant ainsi fin à leur entretien, la jeune fille s'agenouilla près de la caisse ouverte et entreprit d'en déballer la marchandise. Un à un, les objets s'entassèrent sur le comptoir: assiettes et gobelets d'étain, fourchettes à deux dents, ustensiles de cuisine...

Contraint à retourner de l'autre côté du comptoir, le coureur des bois se mit alors à se creuser la cervelle pour trouver un sujet de conversation qui aurait le mérite d'intéresser sa jolie interlocutrice. À pas lents, il se décida à longer les étagères, apparemment absorbé dans ses réflexions, le regard périodiquement tourné vers Hélène. Dissimulée derrière l'amoncellement des marchandises, celle-ci ne faisait désormais plus attention à lui. Seule une main blanche et agile, déposant à intervalles irréguliers les objets les uns près des autres, rappelait sa présence.

- Joli temps que nous avons là, n'est-ce pas? fit-il en

toussant pour attirer son attention.

- En effet, répondit sa voix lointaine.

- Quand le temps se réchauffe comme ça, tous les coureurs des bois et les Indiens redescendent avec leurs fourrures vers la ville. C'est bon pour le commerce!

- ...

- D'ici trois jours, je dois me rendre à Ville-Marie. Il est certes toujours plus agréable de faire le voyage en bonne compagnie. Je me demandais si vous ne connaissiez pas des gens qui auraient à faire ce voyage en même temps que moi.

Au-dessus des objets entassés, le visage rayonnant d'Hélène apparut tout d'un coup.

- Oh! mais si! J'ai justement une copine à moi qui doit aller rejoindre son fiancé là-bas. Son futur époux doit venir la chercher dans quelques semaines, mais elle m'assurait pas plus tard qu'hier qu'elle aurait préféré lui éviter ce voyage en montant elle-même.

- Tiens! Tiens! Voilà qui est intéressant. Comment se nomme votre amie?

- Mademoiselle Anna Morin. Elle habite à quelques pas d'ici. Je suis persuadée qu'elle voudra profiter de l'occasion.

Heureux d'avoir enfin trouvé le moyen d'intéresser sa belle interlocutrice, le coureur des bois para son visage de son plus beau sourire et, tout en s'accoudant au comptoir, il entreprit de décrire longuement chacun des détails du voyage de façon à poursuivre l'entretien le plus longtemps possible.

* *

*

Au loin, la forme d'un bâtiment se distinguait nettement d'entre les feuillages des arbres. "Ce que l'on aperçoit, là-bas, sur la colline, c'est le Moulin du Côteau. Nous sommes arrivés!" assura Simon Callières.

Voici plus de cinq jours qu'ils voyageaient à contre-courant sur le Saint-Laurent à bord d'un gros canot d'écorce rempli de ballots de fourrures et de sacs de voyage.

En tendant le cou pour apercevoir les rives de la colonie, Hélène ajusta en un tournemain les mèches de ses cheveux flottant au vent, puis elle s'étira comme elle l'aurait fait au sortir d'un long sommeil. Cependant, ce n'était pas le sommeil qu'elle essayait ainsi de chasser, c'était plutôt cette désagréable sensation d'engourdissement qu'elle ressentait dans chacun de ses membres. Plus que les inconvénients du voyage, l'inactivité lui pesait. Tellement qu'au matin du deuxième jour, elle avait demandé l'autorisation d'avironner au même titre que les hommes.

Ces moments d'intense activité physique lui permettaient alors d'oublier les mauvais souvenirs, toujours les mêmes, qui refluait à sa mémoire. Dans ses heures d'oisiveté, particulièrement dans ces terribles instants où elle ne pouvait rien faire d'autre que de réfléchir, elle se surprenait à imaginer ce qu'aurait été sa vie si elle avait fait le choix faditique de demeurer en France.

D'un mouvement las de la main, semblable à celui qu'elle aurait eu pour chasser un insecte, elle s'obligea à penser à autre chose. Pour la centième fois, elle reporta son attention sur l'admirable paysage sauvage qui

s'étalait autour d'elle, ces forêts insondables et mystérieuses, ce fleuve aux limites toujours inconnues, ce ciel à la fois clément et impitoyable.

Or, chaque fois qu'elle s'était laissée aller à suivre des yeux le mouvement frémissant de l'eau caressant la coque du canot et s'étirant en longs sillons derrière leur embarcation, elle avait surpris le regard langoureux du coureur des bois qui l'enveloppait. L'attitude de ce dernier la laissait perplexe. N'avait-il pas fait exprès pour apeurer la petite Anna pour ainsi la convaincre de supplier Hélène de l'accompagner?

"Je ne peux pas partir seule! J'aimerais tant que tu viennes avec moi. Monsieur Callières dit que le voyage peut s'avérer très risqué pour une femme seule. Si tu ne m'accompagnes pas, je ne me sentirai pas en sécurité, j'aurai trop peur!"

"Pourtant, il n'y a aucune raison d'avoir peur. Simon Callières est reconnu pour être un homme de parole. Il saura te protéger; c'est Réal Racicot, le mari d'Agnès, qui me l'a certifié."

"Je t'en prie, Hélène..."

Et elle avait cédé. Mais qu'y avait-il de si effrayant dans ce pittoresque et incomparable voyage? Depuis que les soldats du régiment de Carignan étaient arrivés en ce pays, les Iroquois s'étaient manifestement assagis. La route fluviale qu'ils empruntaient était fréquentée régulièrement par les alliés algonquins et hurons, par les commerçants et autres coureurs des bois. Avec un guide tel que Callières, le succès de l'entreprise était assuré.

- Regardez! Des maisons! Incapable de contenir sa joie, Anna avait poussé cette exclamation enfantine. Pour elle, Ville-Marie n'avait d'intérêt que parce

qu'elle représentait avant tout la ville de son fiancé.

Empressés à l'idée de revoir leurs frères indiens et de troquer leurs marchandises, les indigènes accélérèrent la cadence. Dans les vaguelettes bleues et nerveuses du grand fleuve, ensemble, ils plongèrent leur aviron, imitant par leurs mouvements saccadés et frénétiques le rituel de leurs danses mythiques. À chaque coup de rame, de puissantes secousses propulsaient les voyageurs vers l'avant. Le nez pointu du canot d'écorce fendait résolument les flots, l'écume blanche tourbillonnait furieusement de chaque côté de l'embarcation alors que d'interminables ondes s'allongeaient derrière eux, emportant le souvenir des nuits passées à la belle étoile au milieu d'une flore luxuriante peuplée d'animaux sauvages. Sous leurs regards avides s'épalaient désormais la commune herbeuse, le Fort de Ville-Marie et les chaumières des colons.

Ralentissant l'allure, ils longèrent la grève. D'un bond, Callières sauta hors de l'embarcation pour la tirer précautionneusement sur le bord. L'eau froide de ce mois de mai lui montait jusqu'aux cuisses, mais cela ne semblait point l'incommoder. Tendant la main à la manière des gentilhommes, il invita les deux jeunes femmes à descendre.

- Vous voilà arrivées à destination, saines et sauvées tel que promis, lança-t-il mi-sérieux, mi-blagueur.

À leur tour, les deux Hurons et le compagnon algonquin de Callières sautèrent sur le sable blond. Travaillant avec un parfait synchronisme, ils libérèrent leur embarcation des ballots de fourrures puis de leurs bagages. En un rien de temps, ce fut chose faite. Ensuite, ils renversèrent le canot sur la grève et l'alignèrent près des autres qui s'y trouvaient déjà.

Contrairement à l'avant-poste tranquille et isolé

qu'elles s'étaient imaginé, Ville-Marie, ce jour-là, pullulait d'étrangers. Partout à la ronde, une multitude de tentes avaient été dressées alors qu'une foule hétéroclite s'agitait dans un va-et-vient constant. Des colons, des coureurs des bois et des Indiens de diverses tribus assis en cercle par terre, fumaient calumet après calumet, et s'échangeaient leurs marchandises. C'était la foire printanière de la fourrure.

Inquiète, Anna demanda:

- Que faisons-nous maintenant?
- Il nous faut retrouver ton fiancé. Tiens, demandons à ce marchand là-bas, fit Hélène, en ramassant aussitôt son sac.
- Holà! Mesdames. Vous ne comptez tout de même pas vous promener sans protection au milieu de tous ces étrangers à la mine patibulaire? Laissez votre fidèle guide prendre soin de vous jusqu'à la fin. Hum? Bon! Sagement vous allez vous laisser conduire chez la bonne soeur Bourgeoys et vous y resterez jusqu'à ce que Kinonche et moi vous ramenions le puceau qui désire épouser mademoiselle. Au fait, comment s'appelle-t-il? interrogea le coureur des bois de façon plutôt gaillarde.
- Il se nomme Michel Jaudoin. Il est colon et charpentier de métier, répondit vivement Anna.
- C'est bon! Je vous le trouve et vous l'amène. D'ici deux heures au maximum, je devrais être de retour.

Adoptant un étrange dialecte, Callières se tourna vers les Hurons demeurés silencieux et leur enjoignit de reconduire les deux jeunes filles à la Communauté de la Congrégation Notre-Dame située sur la rue Saint-Paul, face à l'Hôtel-Dieu.

Enthousiasmée à l'idée de retrouver le fiancé qu'elle n'avait pas revu depuis plus de huit mois, Anna se précipita sans retenue au-devant du coureur des bois, l'empêchant ainsi de partir immédiatement. Les yeux embués de larmes, elle lui dit:

- Monsieur Callières, vous êtes tellement aimable pour nous. Comment pourrons-nous assez nous acquitter de cette dette que nous avons envers vous?

- Mais vous l'avez déjà amplement remboursée! Ce n'est pas tous les jours que je me retrouve en aussi charmante compagnie, lança-t-il, faisant un malin clin d'oeil à l'adresse d'Hélène.

Restée en retrait avec son sac de voyage à ses côtés, Hélène venait d'obtenir la confirmation de ses soupçons.

* *

*

- Bien sûr, Mademoiselle, je serais honorée d'assister à votre mariage, avait répondu avec chaleur soeur Marguerite Bourgeoys, à la question d'Anna.

Cette femme possédait une personnalité si douce et si attachante que quiconque la rencontrait devenait immédiatement son ami. Une heure à peine avait suffi pour que les trois femmes se lient d'une sincère amitié. Entre les rangs d'oignons et les rangées de choux (soeur Bourgeoys ne restait jamais inactive), elles désherbaient ensemble le jardin de la communauté en attendant le retour du coureur des bois et du fiancé d'Anna.

- Depuis que j'ai fondé cette Congrégation en 1659, j'ai eu l'occasion d'assister à maints mariages, mais chaque fois, c'est pour moi une joie renouvelée que d'être témoin d'une de ces cérémonies, confia la bonne soeur

Bourgeois.

- Donc vous demeurez en Nouvelle-France depuis plus de quatorze ans déjà, mais n'éprouvez-vous pas à certains moments un peu de nostalgie? interrogea Hélène.

- Ah non, jamais! Cette colonie est devenue ma nouvelle patrie. Et j'aime cet avant-poste unique voué à la gloire de la Sainte Vierge. Voyez-vous le grand pin à droite sur le Mont-Royal?

- Celui-là? fit Hélène en le pointant du doigt.

- Voilà. Sous ce pin se trouve une grande et belle croix. C'est le fondateur de Ville-Marie, le sieur de Maisonneuve, qui l'y a érigée en 1643, le jour de la fête des Rois.

- Il y a plus de vingt ans maintenant. Les intempéries l'ont certainement endommagée. Peut-être même n'y est-elle plus, remarqua Anna.

- Oh si! Elle y est toujours, rétorqua Marguerite Bourgeois dans un sourire convaincant.

- Mais pourquoi une telle entreprise, si loin de la protection des murs du fort? demanda Hélène.

- Pourquoi? Je vais vous le dire. Ce beau fleuve qui coule si paisiblement au pied de notre village n'a pas toujours été aussi tranquille. En un certain jour de Noël, il y a exactement vingt-trois ans de cela, il est sorti de son lit et s'est mis à se gonfler si fort que chacun crut sa dernière heure venue. La colonie entière fit alors la promesse d'ériger une croix sur ce mont si la Sainte Vierge empêchait les eaux de nous engloutir, et elle a entendu nos prières. Voyez-vous, Ville-Marie ne compte pas plus de sept cents âmes, mais ce sont toutes de belles et courageuses âmes que nous avons ici. Malgré

les dangers de ces régions sauvages et malgré les rigueurs du climat qui nous obligent chaque instant à une multitude de sacrifices, c'est avec un inestimable sentiment du devoir accompli que nous offrons nos souffrances à la Vierge. Non! Je ne m'ennuie jamais. Ma place est ici et c'est ici qu'on m'enterrera.

La porte du jardin s'ouvrit sur ces dernières paroles et les trois femmes se retournèrent simultanément vers les nouveaux venus. Simon Callières accompagné de Michel Jaudoin s'avancèrent à leur rencontre. En une seconde, Anna fut sur ses pieds et s'élança vers son fiancé. Riant et pleurant tout à la fois, les deux amoureux se blottirent dans les bras l'un de l'autre sous les regards embarrassés mais compatissants de leurs amis.

Détournant la tête, soeur Bourgeoys demanda à brûle-pourpoint:

- Et vous, ma fille, vous n'êtes pas mariée non plus, je présume?

Prise au dépourvu, Hélène tenta d'éviter ses questions qui forcément l'obligeraient à mentir.

- Voyez. D'un geste sans conviction, elle montra l'alliance qu'elle portait à la main gauche.

- Mais alors, où est votre époux? insista la bonne soeur.

- Il vogue probablement dans notre direction, fit Hélène sans grande conviction.

- Alors, j'espère qu'ensemble vous donnerez de nombreux enfants à votre beau pays d'adoption.

Troublée, la jeune clerc baissa la tête, comme chaque fois où l'on faisait allusion à son mari

imaginaire. L'indicible secret qu'elle cachait en elle tout en sachant pertinemment ne jamais pouvoir le partager avec personne, pas même avec la compatissante soeur Bourgeoys, ce secret-là lui devenait de plus en plus lourd à supporter.

Mettant volontairement fin à l'embarras d'Hélène et aux effusions du jeune couple, Simon Callières décida qu'il était temps de faire les présentations.

- Ravi de faire votre connaissance.
- Enchanté.
- Moi de même...
- Mes amis, annonça imprévisiblement le charpentier, je ne peux rester célibataire une heure de plus. Je veux me marier sans plus attendre! Les bans ont été publiés. Serez-vous nos témoins?

Amusé par la tournure des choses, le coureur des bois offrit aussitôt de se rendre chez les sulpiciens pour en ramener l'un des cinq prêtres qui composaient la communauté.

En ces temps-là, les mariages se concluaient très rapidement. Il n'était pas rare de voir de jeunes et parfaits étrangers contracter de tels engagements en moins de quelques semaines. Néanmoins, même si la période des fréquentations s'échelonnait sur une aussi courte période, le mariage, lui, était scellé pour toute la vie. Seule la mort de l'un des deux partenaires mettait fin à l'union ainsi contractée.

Plus avisés que la majorité de leurs compatriotes, Anna Morin et Michel Jaudoin s'étaient donné le temps de réfléchir. De son côté, il avait défriché une partie de sa terre, construit une maison et accumulé des biens.

Elle avait fait son trousseau, s'était préparée à son rôle de future mère et avait fait fructifier son amour pour lui. Ils étaient donc aussi mûrs qu'il était possible de l'être en de telles circonstances.

C'est donc dans la petite chapelle de l'hôpital Hôtel-Dieu (la seule au village) que le père Gilles Pérot rassembla son petit monde. Avant de commencer la cérémonie, il s'attarda pour échanger quelques paroles d'usage (question de s'assurer du sérieux des futurs époux), puis assigna à chacun sa place près des marches de l'autel.

Minuscule dans sa chemise de toile blanche et sa jupe de serge bleue, Anna, la jeune pupille du roi, vivait le plus beau jour de sa vie.

Bientôt, le père prononça solennellement les paroles qui à jamais uniraient les deux puceaux:

- ... et vous, Anna Morin, désirez-vous prendre pour époux Michel Jaudoin, ici présent?

- Oh oui! je le veux!

Les mains de sa jeune épouse entre les siennes, le charpentier aux cheveux clairs et lisses plongea son regard d'azur dans celui d'Anna. Éperdue, celle-ci avait le visage levé vers lui et semblait contempler avec extase une apparition divine.

Faisant abstraction des prudes conventions de leur époque, les nouveaux mariés s'enlacèrent et échangèrent un long baiser.

Face à cette manifestation amoureuse spontanée, le père Pérot souriait béatement, Marguerite Bourgeoys avait baissé les yeux, alors que Simon Callières profitant de ce moment privilégié, décida de se rapprocher d'Hélène

pour déposer délicatement sa lourde patte sur son épaule, lui signifiant ainsi toute l'affection qu'il éprouvait à son égard.

Au bas du contrat de mariage rédigé devant notaire, Hélène apposa sa signature en tant que témoin. Le coureur des bois y déposa aussi sa griffe en s'assurant que l'immense courbe de son "C" embrassait entièrement les douze lettres du nom d'Hélène.

* *

*

Lors de son séjour à Ville-Marie, la jeune clerc demeura à la Congrégation de Notre-Dame sous la tutelle de soeur Marguerite Bourgeoys. Selon ses habitudes, elle avait su se rendre utile à son entourage: avec les autres soeurs, elle avait préparé les repas, exécuté certains travaux domestiques et même fait la classe aux petits. Si ses journées étaient calmes et bien remplies, partagées entre le travail et la prière, il n'en allait pas de même de ses nuits.

Le soir, quand le soleil se couchait rougeoyant, les villageois allumaient de grands feux de camp autour desquels les indigènes venus échanger leurs fourrures à la foire printanière chantaient et dansaient en compagnie de leurs hôtes jusqu'aux petites heures du matin. Cette manière de faire ne semblait incommoder personne et les autorités de la ville toléraient cette coutume barbare qui depuis ses débuts était demeurée inchangée.

Néanmoins, dans le déroulement de toute festivité où la populace fait les frais des distractions, il n'est pas exceptionnel de constater la présence de trouble-fête, de gens sans scrupule, d'arrivistes, qui bien qu'adoptant en apparence les manières aimables de tout un

chacun, trouvent toujours le moyen de dépasser les bornes. C'est ainsi que certains commerçants malhonnêtes rongés par l'avarice décidèrent de troquer des bouteilles d'eau-de-vie, sachant pertinemment que les autochtones ne peuvent ingurgiter ce poison alcoolique sans se métamorphoser aussitôt en bêtes féroces.

Au cours de quelques-unes de ces nuits de festivités, au creux de son lit, Hélène fut réveillée par les cris pathétiques d'indigènes ainsi abusés. Enivrés, ces pauvres diables perdaient toute dignité, toute retenue. Certains se battaient jusqu'à s'en arracher les yeux, d'autres se dénudaient complètement et parcouraient ainsi les rives et abords du Fort en hurlant.

Au matin, ces pauvres bougres se réveillaient le visage ensanglanté, le corps meurtri. Et tout le fruit de leurs chasses, tout ce qu'ils avaient su pourtant si patiemment accumuler au cours du long hiver, tout cela était à jamais perdu pour eux, et cela, en l'espace d'une courte nuit de printemps. On les voyait alors se diriger en titubant vers leurs canots pour s'enfuir honteux et appauvris, jurant qu'ils ne redescendraient plus jamais à la foire de la fourrure. Cependant, les années subséquentes les voyaient réapparaître, alléchés par l'appât magique de l'alcool qui diaboliquement possédait l'enviable pouvoir de chasser les esprits malfaisants de leurs inhibitions héréditaires.

CHAPITRE XVII

À moins d'une lieue de l'avant-poste de Ville-Marie, en amont du fleuve Saint-Laurent, la fragile embarcation de Simon Callières atteignit sa destination.

- C'est bien aimable à vous de m'avoir conduite jusqu'ici.

- Je n'aurais manqué pour rien au monde cette charmante promenade en votre compagnie. Combien de temps comptez-vous rester dans les environs?

- Je ne sais pas exactement; une semaine, peut-être deux.

- Lorsque vous vous sentirez disposée à quitter cette contrée de fardoches à demi brûlée, je reviendrai aussitôt vous chercher et nous pourrions descendre ensemble vers Québec. Ce projet a-t-il quelque chance d'obtenir votre assentiment?

Au cours de cette inoubliable remontée du Saint-Laurent qui s'était échelonnée sur plus de cinq jours, une entente tacite, éminemment complexe, s'était tissée entre Hélène et Simon. À faire preuve d'autant d'endurance et à cohabiter dans les conditions les plus précaires, l'être humain ne parvient que difficilement à cacher à son entourage les multiples facettes de sa personnalité, qu'elles soient sympathiques ou exécrables.

Il est un fait que les rudes épreuves vécues en commun forgent les amitiés les plus durables ou les haines les plus tenaces. Ici en l'occurrence, la réciproque inclination qu'ils éprouvaient ne se voyait entravée que par la crainte inaltérable de l'une et le respect inconditionnel de l'autre.

- Pourquoi pas? fit Hélène en hochant la tête.

Après avoir diligemment reconduit sa passagère sur le sable blond et chaud de la rive, puis après avoir, d'un geste hésitant, ramené à ses côtés son sac de voyage, Simon retourna à contrecœur vers son canot d'écorce. Lentement, presque dans l'attente d'une parole qui ne fut pas prononcée, il lui fit faire demi-tour et dans un dernier signe de la main disparut derrière la végétation luxuriante garnissant les abords du grand fleuve.

- Décidément, ce farouche et intrépide coureur des bois est un gentilhomme qui s'ignore, commenta-t-elle en son for intérieur.

Quand elle l'eut entièrement perdu de vue, elle agrippa son sac puis entreprit de gravir l'étroit chemin de terre noire qui menait jusqu'à la modeste demeure de son amie Anna. Chaque côté de ce chemin, sur plus de deux arpents, la forêt avait laissé des vestiges de sa présence. Une multitude de souches calcinées jonchaient le sol. Entre chacune d'elles, des millions de fines tiges de blé vert pointaient vers le ciel.

- Tiens donc! Quelle curieuse façon de semer on a, par ici.

L'endroit semblait désert. Pas le moindre signe de vie. Songeuse, elle reprit sa marche. Au bout de cette concession défrichée, à l'endroit où le bois tenait encore debout, elle aperçut une fruste construction bâtie

à l'ombre d'un érable centenaire qui trônait sur le sol meuble. Presque soulagée, elle alla frapper à la porte mais n'obtint pas de réponse. Soulevant le loquet qu'elle trouva non verrouillé, elle décida alors d'y pénétrer.

C'était une cabane en bois rond d'aspect rudimentaire dont les interstices avaient été bouchés avec force bousillage. À même le plancher de terre battue, une cheminée de pierre hâtivement édifiée abritait une crémaillère de fonte calcinée. Pour toutes fenêtres, deux minuscules ouvertures tendues de papier ciré filtraient une lumière jaunâtre devenue discrète et laconique. Un lit de merisier à rideaux du Poitou rouge, une minuscule table en pin agrémentée de deux chaises et d'un tabouret improvisé, trois tablettes fixées aux murs, divers ustensiles de fer, quelques barriques et contenants de grès formaient tout l'ameublement. Peu habituée à un tel dénuement, Hélène déposa sur la table ses affaires personnelles et sortit.

En contournant le coin de la cabane, elle vit son amie qui, tête baissée, sortait à l'instant du sous-bois. L'air soucieux, Anna s'avavançait sans encore remarquer la présence d'Hélène, car elle sursauta violemment dès qu'elle aperçu, étalée sur le sol, l'ombre de cette dernière.

- Eh Anna! Ce n'est que moi. Tu ne me reconnaîtrais donc déjà plus, lança-t-elle, s'efforçant d'en rire.

- Oh! Hélène! Comme je suis heureuse que ce soit toi.

Le ton sur lequel elle avait dit ces mots trahissait, on ne peut plus clairement, le trouble qui l'habitait.

- Tu sembles bien tourmentée. On dirait que quelque chose de sérieux te chicote. Où est Michel?

- Malheureusement, Michel est en corvée au village. C'est le capitaine de La Frédière qui l'y oblige. Deux jours seulement après notre arrivée, il est venu ici lui donner ses ordres et mon mari a dû s'y soumettre.

Des sanglots dans la voix, Anna se tut pour ne pas éclater en larmes.

- Allons, allons! Il va revenir. Il ne faut pas pleurer pour ça, dit-elle pour la consoler tout en caressant les cheveux de sa pauvre amie.

Au fond d'elle-même, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir l'injustice de la mesure prise par ce La Frédière qu'elle ne connaissait pas mais qu'elle méprisait déjà. On ne force pas ainsi les gens à la corvée lorsqu'ils viennent à peine de s'unir en mariage.

La fin de cet après-midi s'écoula en discussions oisives à l'ombre bienfaisante de l'érable. Peu loquace et bien qu'apparemment absorbée par ses travaux de raccommodage, Anna parvenait avec peine à dissimuler sa nervosité qui n'échappait pas à l'attention de sa compagne.

"J'attendrai le temps qu'il faudra pour qu'elle se décide à s'ouvrir à moi", pensait Hélène qui ne voulait surtout pas brusquer les confidences de la nouvelle mariée.

Quand vint le moment de préparer leur souper, Hélène s'offrit pour allumer le feu et Anna se dirigea machinalement vers le fleuve afin d'y puiser l'eau qui servirait à faire bouillir leurs aliments.

Seule dans la cabane, elle se mit à soulever un à un les couvercles des barils de bois, dans l'espoir d'y dénicher l'endroit où se trouvait le lard salé. Comme elle était absorbée à cette tâche, elle entendit la voix

d'un homme houspillant au loin. Graduellement, cette voix se rapprochait. Elle tendit donc l'oreille, curieuse de savoir ce qui pouvait bien se passer d'apparemment si grave en un endroit pourtant si paisible.

Alors, la faible voix d'Anna se fit entendre. Contre quelques indicibles accusations, elle semblait essayer de se défendre. Cette fois, elle en était sûre, son amie avait besoin d'aide. Avec une certaine fiébrilité, elle regarda autour de la cabane et résolut instinctivement de s'armer d'une énorme louche de fonte.

- On ne sait jamais, cela pourrait être utile.

Sortant ensuite sous le porche, elle tendit l'oreille, la louche fermement emprisonnée entre ses doigts.

À mi-chemin sur le petit sentier qui menait au fleuve, elle aperçut Anna qui pleurnichait comme une enfant, son seau d'eau entre les mains, alors qu'à ses côtés, la tenant rudement par le bras, un officier du régiment de Carignan la secouait en la grondant vertement. À chaque secousse, l'eau claire et froide du fleuve s'échappait de son contenant, allait se répandre sur les jupes de la malheureuse puis en flaques boueuses à ses pieds.

Qu'importe ce qu'Anna avait bien pu faire de mal - si quelque chose de mal elle avait fait - l'homme brutal qui la malmenait et qui déshonorait de la sorte son uniforme lui fit la plus abjecte impression.

Gros et grand, les yeux trop rapprochés, un énorme nez couperosé, ce militaire s'évertuait à terroriser la pauvre fille qui n'osait maintenant plus répondre.

Les sourcils froncés, Hélène s'avança vers eux et

d'une voix qu'elle voulait assurée lui dit:

- Vous! Monsieur! Lâchez immédiatement mon amie!

Brusquement, l'homme se raidit en laissant aussitôt retomber le bras d'Anna, tel un malfaiteur pris en défaut. Lorsqu'il constata qu'il n'avait affaire qu'à une frêle jeune femme, il reprit instantanément son assurance. En impudent qu'il était, il se désintéressa de sa faible proie pour aller d'un pas hardi vers sa nouvelle victime, essayant visiblement de l'intimider du haut de ses six pieds trois pouces.

- Qui êtes-vous, la donzelle, pour vous adresser de la sorte à un officier supérieur du régiment de Carignan-Salière? Ignorez-vous que je peux faire tomber une pluie de châtiments sur votre jeune tête d'écervelée?

Pleurant à chaudes larmes, Anna gémissait lamentablement.

- Je t'en supplie, Hélène, sois prudente. Il dit vrai. Il peut nous faire énormément de tort à toutes les deux ainsi qu'à Michel!

Se détournant d'Anna, il posa avec arrogance son regard triomphant sur Hélène. Un sourire gouailleur se dessina alors sur son visage gras et rougeaud.

- Pour ton information, petite sotte, je suis le capitaine de La Frédière en poste à Ville-Marie. J'ai toute autorité sur les croquants de ce pays et si tu veux entrer dans mes bonnes grâces, la belle, tu n'as qu'à bien te comporter.

- C'est donc vous, le sieur de La Frédière. J'ai entendu parler de vous...

Les reins cambrés, le menton en l'air, tel un énorme

coq de basse-cour, l'homme se rapprocha d'Hélène qui se sentait de plus en plus petite face à ce colosse. Bondissant soudain, il lui saisit la taille entre ses mains puissantes.

- Tout le monde me connaît par ici! Personne n'ose se mettre sur ma route. Je te trouve bien impudente, belle garce, mais ça me plaît.

Le visage à proximité de celui d'Hélène, il s'ingéniait maintenant à l'emprisonner entre ses bras pour ainsi mieux affermir son emprise sur elle.

Ses pieds ne touchant plus le sol, le souffle à demi coupé par l'haleine fauve de ce La Frédière, Hélène s'efforçait obstinément de le repousser, ses deux mains posées sur le thorax de la brute, ses bras tendus.

- Sachez que le lieutenant général Alexandre de Prouville ne sera pas fier de vous lorsque je lui apprendrai votre comportement, capitaine de La Frédière.

Ces mots eurent l'effet d'une bombe. En une seconde, le gros homme avait retiré ses bras de la fine taille et reculé de plusieurs pas. Les yeux exorbités, la bouche ouverte, prête à mordre, mais incapable de répliquer.

- Mais qui êtes-vous donc, Mademoiselle?

- Qu'importe qui je suis. Apprenez simplement, Monsieur, que j'ai la capacité d'alerter les autorités sur votre conduite et que je peux même aller plus loin, soit vous faire traduire en justice par vos supérieurs.

- Je ne vous crois pas!

- À votre place, je ne tenterais pas ma chance...

Il n'en fallut pas plus. Déjà, sans demander son reste, La Frédière battait en retraite et c'est au pas de course qu'il détala vers son canot.

Émue, Anna se jeta aussitôt au cou de son amie.

- Tu l'as fait partir! Tu l'as fait partir! répétait-elle sans cesse, effrayée puis enchantée à la fois. Seigneur, j'espère qu'il n'osera plus jamais revenir chez nous.

Les tempes en feu, la jeune clerc demeurait figée, regardait droit devant elle de façon à s'assurer que ce départ précipité n'était pas qu'une feinte. Lorsqu'elle en eut la certitude, ses nerfs lâchèrent d'un coup et elle se mit à trembler telle une feuille au vent.

Ce n'était pas avant, ni même pendant son altercation avec l'officier, qu'elle avait eu peur. Chez Hélène, la peur ne faisait surface qu'après coup, que lorsque les menaces semblaient complètement écartées. Dans les bras l'une de l'autre, fermant les yeux et appuyant sa joue sur l'épaule d'Anna, elle mesurait maintenant l'étendue du danger qu'elles avaient encouru. En l'espace d'un éclair, la nuit du sept juillet rejaillit à sa mémoire. Elle se mordit la lèvre inférieure pour faire disparaître les images obsédantes qui se bousculaient en elle.

- Je ne t'abandonnerai pas à ton sort, Anna! Sur ma foi, je te le promets.

* *

*

Entre les hautes palissades, qui cernaient l'enceinte du Fort de Ville-Marie, une foule bigarrée de

curieux et de plaignants s'étaient assemblés. Depuis plus de trois heures déjà, la séance se déroulait.

Dignement installés sur une balustrade qu'on avait ornée des armoiries de la France, faisant dos aux quartiers des officiers, les trois hauts dignitaires du pays étaient venus siéger à l'un des plus extraordinaires procès que l'avant-poste ait connu: celui du sieur de La Frédière. Dans le fauteuil doré du centre, le digne marquis de Tracy avait pris place, à sa gauche l'intendant Jean Talon, à sa droite le gouverneur Rémy de Courcelle.

Marchant les mains derrière le dos, le lieutenant, chargé des affaires civiles et criminelles, faisait les cent pas autour de son timide témoin.

- Donc, le sieur de La Frédière était à la chasse sur vos terres en compagnie de maints autres officiers subalternes. Que lui avez-vous dit?

Sur son banc, André Demers, un paysan de la région, se mit à décrire son altercation avec l'accusé.

- Je lui ai simplement fait savoir qu'il était en train de fouler ma moisson en chassant comme il le faisait à travers mon champ de blé.

- Qu'est-ce que l'accusé vous a répondu? reprit le lieutenant.

- Il a dit: "Comment, ce vil manant ose me dicter ses volontés. Je vais lui apprendre à avoir un peu plus de respect!"

- Et?...

- Eh! bien, il m'a fait mettre aux fers puis j'ai été condamné à subir, à deux reprises, la torture du cheval

de bois avec plus de cent livres à mes pieds.

- Voilà une bien lourde peine pour une remarque pourtant inoffensive, remarqua le lieutenant. C'est bien, vous pouvez vous retirer.

Ahuris, les paysans roulaient de gros yeux tout en échangeant entre eux leurs commentaires ainsi que les reproches qu'ils avaient personnellement accumulés à l'égard du prévenu.

Pendant de longues minutes, les greffiers noircirent encore leurs feuillets alors que l'officier chargé des affaires criminelles consultait interminablement ses notes. Le temps demeurait suspendu.

Les doigts plongés dans la fourrure du docile chien brun qui s'était ingénument assis à ses pieds, le marquis de Tracy ne portait plus qu'une attention mitigée au déroulement du procès. Autour de lui, il promenait un regard sévère qui revenait invariablement se poser sur une seule et même personne assise au milieu de la foule: Hélène Valois.

Penché légèrement vers son ami, l'intendant Jean Talon lui murmura:

- Je suis bien aise que vous ayez pu venir, mon cher marquis. Comme vous le constatez, l'affaire valait la peine d'être entendue. Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai préféré vous faire part de l'incident, car je ne doute pas que le sort de cet officier relève en dernier ressort de votre jugement, même s'il s'agit ici de procédures judiciaires.

Jean Talon s'était bâti une solide réputation de magistrat adulé de son peuple, qu'on savait doté d'un esprit innovateur et d'un talent sûr d'administrateur. Mais ce jour-là, il donna en outre un parfait exemple de

son amour de la justice puisqu'il n'avait pas une seconde hésité à convoquer un tribunal extraordinaire pour juger de cette cause pourtant bien délicate. L'accusé était un officier supérieur du régiment de Carignan-Salières, neveu et subalterne du colonel de Salières, celui-là même qui avait donné son nom au régiment.

Toutefois, ces considérations n'avaient pu suffir à convaincre l'intendant d'étouffer l'affaire. Un heureux hasard avait voulu qu'il se trouvât à Ville-Marie lorsque les circonstances réclamaient sa présence. Bien qu'extrêmement occupé à dresser son nouveau recensement, il n'hésita pas une seconde à prêter une oreille attentive aux propos de la jeune clerc. Puis, sur ses instances, Simon Callières était allé à toute vitesse quérir le marquis de Tracy.

- Vous avez bien fait de me prévenir. L'affaire mérite effectivement d'être entendue. Le voyage s'imposait. Ce n'est pas la première fois que Callières, notre coureur des bois, nous fait bénéficier de ses précieux services. Il serait bon de penser à lui offrir une récompense du genre mission d'exploration. Cet homme ne refusera certainement pas de partir vers l'Ouest, bourse en main, pour essayer de découvrir le passage de la mer d'Orient si nous le lui proposons.

L'apparente reconnaissance du marquis ne lui servait qu'à masquer la jalousie qu'il sentait douloureusement poindre en lui lorsqu'il voyait le coureur des bois assis à la droite de sa belle Hélène.

En décochant de redoutables coups d'oeil vers le couple innocent, le lieutenant général caressait les flancs de l'animal dont les mâchoires reposaient à présent sur sa longue cuisse. Ses doigts rencontrèrent bientôt ceux du gouverneur qui, tout aussi impatienté que lui, s'amusait à la même distraction. Simultanément, les deux hommes se dévisagèrent.

- Tiens! vous aussi, vous aimez les chiens? s'empressa de commenter Rémy de Courcelle.

- La présence des bêtes m'est toujours agréable.

- Alors comment aimez-vous celle de ce gros bêta? ricana le gouverneur tout en désignant du menton le capitaine de La Frédière.

Celui-ci était assis sur le banc des accusés, encadré de deux soldats armés. Toujours aussi arrogant, étant sûr de bénéficier de l'immunité normalement accordée aux gens de sa classe, il levait un nez dédaigneux sur ses accusateurs et se moquait éperdument de leurs témoignages.

Les deux hommes posèrent un regard désapprouvateur sur l'accusé, puis le reportèrent à nouveau sur le gros chien assis entre leur fauteuil.

- Saviez-vous, cher confrère, que ce bel animal à l'allure pourtant bien tacite n'est pas si ordinaire que cela? On m'a appris justement ce matin qu'il est le descendant direct de la brave chienne "Pilote" qui appartenait au légendaire sergent-major Raphaël-Lambert Closse. Il y a peu de temps encore, les soldats du fort se servaient de chiens spécialement dressés comme celui-ci pour flairer la présence des Iroquois. Ce procédé a fait ses preuves et plus d'une vie a pu être sauvée grâce à eux. J'attacherais bien à ma suite un de ses chiots. Qu'en dites-vous?

- J'en dis que ce brave chien et ses semblables demeurent, sans conteste, des héros méconnus. De leur dévouement, chacun de nous devrait prendre exemple!

D'un commun accord, les deux hommes se turent pour reporter encore une fois leur attention chancelante sur le déroulement du procès qui reprenait maintenant avec

l'assermentation d'un autre témoin.

C'était au tour d'Anna et de Michel Jaudoin à subir l'interrogatoire.

-...Oui, Monsieur. J'ai été forcé d'essuyer dix-neuf longs jours de corvée quand la majorité des gens n'en ont que trois par année, affirmait le charpentier en réponse à la question que lui avait posée l'officier.

- Selon vous, pourquoi est-ce que le sieur de La Frédière vous a infligé tant de jours de travail?

- Pour séduire ma femme tout à son aise, pardi!

Une rumeur désapprobatrice s'éleva de la foule. Non seulement ce mauvais officier trafiquait-il de l'eau-de-vie dans les bois en dépit de la loi qui l'interdisait, non seulement abusait-il de son autorité en maltraitant injustement les paysans, mais voilà qu'on apprenait qu'il cherchait à corrompre les femmes des paysans.

- Corroborez-vous ces dires, Madame? demanda l'officier inquisiteur.

Mortifiée, Anna chercha du regard son amie Hélène. Le courage lui manquait face à l'humiliation qu'elle devait avouer. À présent, sa pauvre tête tournait dangereusement alors que des milliers d'étoiles dansaient devant ses yeux. Entre les bras de son époux, inopinément elle s'évanouit. À la rescousse, un bon Samaritain amena un seau d'eau fraîche et l'on tenta de la ranimer, mais sans succès.

Puisqu'elle n'avait pu corroborer l'affirmation de son époux et que sous la réplique féroce de la défense, les accusations de ce dernier allaient sans conteste se voir tourner en diffamation, Hélène se vit forcée d'intervenir. Courageusement, au milieu du brouhaha

croissant de la foule, elle se leva et prononça fermement:

- Je corrobore ces dires!

En un instant, l'assistance se tut et tous ses regards ainsi que ceux des dignitaires convergèrent vers elle qui, la tête haute malgré sa crainte d'être reconnue, osait intervenir publiquement dans cette affaire.

- Expliquez-vous, Mademoiselle.

Avec une apparente assurance, elle raconta alors dans ses moindres détails la scène à laquelle il lui avait été donné d'assister. L'élocution de la jeune clerc, l'indéniable instruction qu'elle possédait en imposa à l'assistance.

Dès qu'elle eut terminé sa déposition, l'officier se tourna vers les dignitaires et conclut:

- Je crois que nous en savons suffisamment sur le cas qui nous intéresse. Il serait fastidieux d'entendre encore plus de témoignages qui ne pourraient que confirmer ce que nous savons désormais.

Tracy, Talon et Courcelle se consultèrent brièvement du regard. Leur décision était prise depuis longtemps. Pompeusement, le gouverneur se leva et d'une voix grave annonça le verdict:

- Le sieur de La Frédière, Capitaine au sein du régiment de Carignan-Salière en poste à Ville-Marie, est reconnu coupable des accusations d'abus de pouvoir et de trafic illégal d'alcool qui pèsent contre lui. En l'occurrence...

- Je proteste!

L'homme qui osait rejeter le jugement que l'on venait si judicieusement de rendre n'était nul autre que le colonel Salières, l'oncle de l'accusé.

- Vigoureusement, je m'oppose à ce jugement car vous n'avez ni la compétence ni l'autorité de juger cette cause. Selon le code militaire, le capitaine de La Frédière est un de mes subalternes; en l'occurrence, je suis le seul qui légalement est en droit de le juger.

Atterrée, la foule s'était faite muette. La détermination et l'assurance de cette réplique inattendue la forçait à croire que ce que le colonel Salières avait dit était vrai. Démonté, chacun des plaignants conclut aussitôt qu'ils avaient perdu la partie et qu'effectivement ce jury n'était pas en droit de délibérer d'une cause aussi importante impliquant un officier supérieur... Qu'allait-il advenir d'eux?

Rouge de colère, le gouverneur s'était rassis en serrant entre ses doigts devenus blancs les appui-bras de son fauteuil.

Jean Talon se tourna vivement vers l'ultime recours possible qui lui restait: le marquis de Tracy.

Décidément, le colonel avait vu juste. Hors des limites de la France, lui seul pouvait délibérer d'un cas relevant de son autorité immédiate. Néanmoins, face à une telle situation, Alexandre de Prouville pouvait toujours user de son grade. Laisser un criminel de ce calibre en liberté était au-dessus de ses principes. D'un autre côté, l'accusé et le colonel pouvaient en référer au roi lui-même s'ils se sentaient lésés dans leur droit... Qu'importe! La réputation du lieutenant général auprès du roi n'était plus à faire. Mentalement, il évalua chacune des avenues qui s'offraient à lui et, avec aplomb, prit la grave décision qui lui incombait.

- En tant que Lieutenant général des armées de Sa Majesté et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je maintiens la sentence prononcée par le gouverneur de Courcelle et je condamne ledit Capitaine de La Frédière à la déportation.

Pointant d'un doigt accusateur le condamné, il ajouta :

- Vous serez confiné à l'intérieur de ce fort jusqu'à ce que sonne l'heure de votre départ. Le premier bateau en partance pour la France sera le vôtre !

Un étonnant silence suivit le prononcé de cette sentence qui avait été proclamée avec une telle autorité que le colonel Salières lui-même n'osa point riposter.

Puis ce fut l'euphorie totale. Les chapeaux de paille des paysans volèrent dans les airs, les plaignants se jettèrent aux pieds du marquis et des chants de victoire furent entonnés de part et d'autre.

Cette nuit-là, à la lumière de gigantesques feux de joie allumés en l'honneur de ce mémorable jugement, Ville-Marie entière chanta les louanges du trio inégalable que formaient l'intendant Jean Talon, le gouverneur Rémy de Courcelle et le lieutenant général Alexandre de Prouville.

Toutefois la jeune clerc et le coureur des bois ne furent pas du nombre.

La foire printanière étant achevée, Simon Callières avait jugé préférable de retourner vers la capitale et c'est avec la plus grande des gentillesse qu'il lui avait réitéré son offre.

De son côté, pour éviter de sentir encore une fois le regard du marquis se poser sur elle avec cette

insistance troublante qu'elle lui reconnaissait depuis ce soir de bal hiémal, Hélène s'était empressée d'accepter, presque soulagée à l'idée d'entreprendre l'éreintant voyage du retour.

CHAPITRE XVIII

Leur canot d'écorce avançait gracieusement sur le Grand Fleuve du Canada. Simon Callières avait pris place à l'arrière, les deux Hurons et l'Algonquin qui l'accompagnaient fidèlement en tout temps et en tout lieu avironnaient à l'avant. Au milieu de l'embarcation, installée sous une tonnelle improvisée faite de branches de sapin, Hélène se protégeait de son mieux des rayons du soleil.

Sitôt le procès terminé, le petit groupe s'était affairé aux préparatifs du départ. Hélène n'avait que très peu de choses à ramener, aussi avait-elle employé ces derniers instants à faire ses adieux à ses amis de Ville-Marie: Anna, Michel et soeur Bourgeoys. Mais elle s'était bien gardée d'aller saluer le marquis de Tracy. L'annonce de son départ lui serait sans doute révélée lorsqu'elle serait rendue bien loin.

À présent que la forêt touffue et sauvage avait repris ses droits sur le rivage qu'ils longeaient en silence, alors que la civilisation se trouvait à des lieues et des lieues au bout du sillage interminable laissé par leur passage, Hélène se demandait si elle n'avait pas été un peu imprudente d'accepter si rapidement l'offre du coureur des bois. Pour ce voyage du retour, elle était la seule femme à bord, devenant par le fait même une proie facile et tentante.

- "Suffit, se gronda-t-elle impatientement, Simon est un homme de parole et ses compagnons ont trop de fierté pour commettre un aussi trivial forfait."

Perçant les brumes de ses inquiétantes réflexions, la voix calme et bien modulée de Simon se fit entendre:

- Madame Valois, auriez-vous la gentillesse de nous distribuer une ration de pain noir? Il est dans le ballot à votre gauche à l'intérieur du sac de cuir.

Dans un sursaut, Hélène risqua un bref coup d'oeil au-dessus de son épaule puis, en s'efforçant de ne pas trop faire tanguer l'embarcation, elle alla fouiller dans le sac et tendit aussitôt sa ration au coureur des bois. Elle évita autant que faire se peu de le regarder dans les yeux. Plus que le sourire discret qui flottait, ce visage aux lèvres moqueuses, son corps musclé, bronzé et dénudé jusqu'à la ceinture l'intimidait. Tant de force et de maîtrise dans chacun de ses gestes si lents, si rythmés.

- Merci, fit-il en la fixant sans ménagement droit dans les yeux, ses doigts bronzés frôlant les siens.

Gênée, Hélène retira vivement sa main comme si elle avait reçu la piqûre brûlante d'une abeille. Et les lèvres rieuses du coureur des bois découvrirent encore plus ses belles dents blanches de carnassier.

"Au tour des autochtones maintenant", pensa-t-elle.

Lui faisant dos se trouvait le bel Algonquin baptisé Kinonche. Il était aussi grand et élancé que son ami blanc, mais sa peau satinée était encore plus foncée que la sienne. Il ne portait pour tout vêtement qu'un petit rectangle de suède autour des reins.

- Kinonche! Voulez-vous passer ce pain à vos

compagnons? lui demanda-t-elle timidement.

Les larges épaules aux muscles saillants cessèrent de ramer. Lentement, le visage de l'Algonquin aux pommettes hautes et cuivrées, aux yeux d'aigle noirs comme du mica, encadrés d'une longue chevelure d'ébène presque bleutée sous la lumière crue du jour, se tourna vers elle. Il ne dit pas un mot, fit seulement un signe de tête à l'européenne pour signifier sa reconnaissance, mais son regard de prédateur ne manqua pas de scruter chacun des atouts féminins de sa passagère.

Hélène se sentit rougir jusqu'aux oreilles. Pour dissimuler son trouble, elle se dépêcha de regagner sa place à l'abri des mâles regards sous sa tonnelle de sapin.

Où étaient-ils rendus? Hélène n'aurait su le dire, mais elle se garda bien de poser une question qui aurait pu paraître ridicule aux yeux de ses compagnons. Au loin s'élevant de l'intérieur des terres, elle aperçut tout à coup la fumée d'un feu de camp. Sans doute des voyageurs s'apprêtaient-ils à camper pour la nuit. À l'ouest déjà, le soleil se couchait sous des nuages incendiés. La fraîcheur de la soirée naissante exaltait les parfums suaves de la forêt, ragaillardissait les hommes las d'avoir tant ramé.

Entre le feuillage ombragé des saules pleureurs, elle distingua alors deux canots semblables au leur. Elle voulut aussitôt les signaler à ses compagnons, mais par les paroles incompréhensibles qu'ils échangèrent entre eux, elle constata qu'elle n'était pas la seule à les avoir vus.

- Nous allons nous arrêter ici, ordonna le coureur des bois.

D'un commun accord, les rameurs rangèrent leur

pagaie tandis que l'embarcation dessinait une tangente vers le rivage. Avant même de l'avoir atteint, les Indiens sautèrent à l'eau et tirèrent le nez du canot sur la terre ferme.

- Est-ce que je peux vous aider? demanda Hélène se tournant vers Simon Callières.

En se chargeant des ballots, il lui répondit:

- Quatre paires de bras d'hommes sont amplement suffisants. De plus, ce n'est pas un travail de femme. Laissez-vous donc dorloter.

Les joues d'Hélène s'empourprèrent. Le ton sur lequel il lui avait répondu en disait long sur la condescendance qu'il éprouvait à son égard. Néanmoins, elle refusa de se laisser désarmer de la sorte.

- Vraiment, ça ne me dérange pas de faire ma part, vous savez!

D'un geste résolu, elle rassembla les avirons et ses bagages personnels.

- Si vous y tenez...

Sur un mince sentier de terre à peine défriché, les voyageurs s'engagèrent. Selon son habitude, le coureur des bois avait pris la tête. Hélène le suivait de près, Kinonche et les Hurons à sa suite. Sous leurs pieds, un sol noir, gras et quelque peu détrempe se modelait sur leurs empreintes. Autour d'eux, la flore mystérieuse et odoriférante était si luxuriante qu'il était impossible de voir à plus de trois pieds au-devant de soi.

En quête d'un rongeur, une buse tournant au-dessus de leurs têtes lança soudain une série de petits cris rauques. Insinuantes, les horribles histoires de Réal

Racicot refirent bientôt surface dans les pensées d'Hélène. Elle se surprit alors à ralentir le pas. Mais Kinonche, le front penché sous son fardeau, marcha par inadvertance sur le bas de sa robe. Son regard noir et brillant rencontra un court moment celui de la jeune clerc. "Nulle frayeur ou appréhension dans ces yeux-là", pensa-t-elle. Balayant ses craintes du revers de la main, Hélène reprit sans plus d'hésitations sa cadence initiale et couvrit la courte distance qui la séparait de son guide. Il suffit parfois de bien peu pour reprendre courage.

Non loin d'eux, ils entendirent bientôt des voix étrangères. Le coureur des bois arrêta brusquement sa marche, risqua un oeil curieux au travers des broussailles.

À l'orée d'une petite clairière, ils aperçurent alors, installés autour d'un feu de camp, une vingtaine d'autochtones, qui partageaient leur pitance. Lorsque Simon Callières apparut à découvert, l'un d'eux se leva et se porta à sa rencontre.

- Simon, mon ami, sois le bienvenu.
- Je savais te retrouver dans les parages, vieux frère.

Hélène laissa échapper un long soupir de soulagement.

"Dieu merci, nous sommes en pays de connaissance!"

- Venez vous joindre à nous, reprit l'hôte indien en désignant des places près du feu.

Il n'eut pas à insister. Déjà les quatre compagnons avaient mis leurs bagages par terre et s'approchaient du cercle. Kinonche désigna entre lui-même et Callières la place qu'il réservait à sa passagère. Incertaine, Hélène

s'avança à son tour et s'installa sur la peau de castor en le remerciant de son attention.

Au cours de la conversation qui s'engagea, Hélène comprit que ces indigènes étaient des Honkeronons de la tribu des Hurons. L'homme d'un quarantaine d'années qui les avait accueillis s'appelait Mathieu. Sa mère avait accepté qu'il soit baptisé par les jésuites de Sainte-Marie-des-Hurons dès l'âge de dix ans. Les robes noires, comme il les appelait, lui avaient enseigné leur langue et leur religion. Plus tard, lorsque les raids exterminateurs des Iroquois s'étaient abattus sur la Huronie, Mathieu s'était retrouvé le seul membre survivant de sa famille.

- Tu n'étais pas à la Foire printanière de Ville-Marie, Mathieu? demanda Simon, la bouche pleine de viande de chevreuil.

- Non! lui répondit le Huron. Tu ne m'y verras jamais plus.

- Ah! Et pourquoi ça?

Gravement, Mathieu se tourna vers lui.

- Tes yeux sagaces de renard ne voient-ils pas combien l'homme rouge devient esclave des biens de l'homme blanc?

À ces mots, Hélène échappa sa cuillère au fond de son écuelle. Grandement, elle ouvrit les yeux, étonnée d'entendre d'aussi inhabituels propos.

- Mais que dis-tu, Mathieu? fit Callières aussi surpris qu'elle.

- Je sais ce que je dis. Tous les couteaux et les haches à lame de métal, tous les chaudrons de fer et toutes les armes à feu de l'homme blanc ne sauront me

faire oublier la manière de vivre qu'avaient mes ancêtres. Aucune tribu n'avait ces outils auparavant, personne ne pensait à accumuler stupidement des richesses matérielles, à commercer malhonnêtement, à rouler méchamment ses frères. Maintenant, la cupidité s'est emparée des miens et le mauvais sort est sur nous.

- Il n'y a rien de mal à vouloir améliorer sa condition, Mathieu. Tu vois les choses plus noires qu'elles ne le sont.

- Peut-être as-tu raison. Il n'y a rien de mal à vouloir améliorer notre condition. Mais que fais-tu de celle de nos frères les loups, les castors, les renards et autres habitants de la forêt? C'est mal de les chasser et de les tuer si on ne se nourrit pas de leur chair, si leur vie ne renaît pas en nous.

Levant son index noueux, Mathieu ajouta:

- L'esprit des bêtes assassinées hante les bois et nous crie d'arrêter ces massacres sacrilèges. Te souviens-tu combien de barrages de castors il y avait dans ces régions où nous sommes? Vois! Ils ont tous disparu. Il faut toujours aller plus au nord pour en trouver. Bientôt, il n'y aura plus de bêtes pour assurer notre survivance. Qu'allons-nous devenir?

- Allons, vieux frère. Tu ne peux tout de même pas blâmer l'homme blanc pour l'avarice dont les autochtones font preuve. Je t'accorde qu'il est indigne de chasser les animaux pour leurs peaux et non pour se nourrir. Néanmoins, je suis persuadé qu'il y aura toujours suffisamment de gibier pour sustenter ta famille convenablement.

L'Indien fit une pause, alluma une pipe d'argile, en prit quelques bouffées.

- Écoute attentivement ce que je te dis, Simon. Le commerce dégradant que nous faisons avec l'homme blanc sera la cause de notre perte.

Bien que le langage des Français ne fût pas celui de la majorité des convives, tous le comprenaient. Les paroles prophétiques de Mathieu attirèrent l'attention de chacun.

- Depuis le début des temps, les tribus des Hurons et des Algonquins sont en guerre contre celles des Cinq Nations iroquoises. Les Hollandais puis les Anglais leur ont fourni des armes à feu en quantité. Les Français ont tenté tant bien que mal de nous en fournir aussi. Maintenant, les affrontements sont devenus plus sanglants et plus meurtriers. Pour continuer à faire leur troc venimeux, les Iroquois violent constamment les limites de nos territoires. Voilà que ce n'est plus seulement les bêtes qu'ils assassinent, mes frères sont aussi devenus leurs proies. Tu te rappelles le jour où ils ont juré de nous faire tous disparaître et de détruire ensuite tous les Français! Crois-moi, ils sont orgueilleux et feront l'impossible pour tenir leur promesse.

Simon Callières baissa la tête et commença à réfléchir sérieusement aux propos de Mathieu le Huron. Qui sait? Peut-être distinguait-il vraiment la trame de leurs lendemains.

- Plus que la mort, je crains la folie blanche qui s'est répandue et qui s'est emparée des nôtres, ajouta-t-il.

Dans un geste d'amitié, il tendit sa pipe au coureur des bois qui en prit une bouffée avant de la tendre à son tour vers ses compagnons de voyage.

À ce signal, lentement, les femmes et les enfants du groupe se retirèrent sous une cabane commune recouverte d'écorce. Manifestement, ils connaissaient les visions

de Mathieu, mais ils savaient aussi qu'ils étaient impuissants à les prévenir. Autour du feu, il ne restait plus que les trois hôtes hurons et les cinq visiteurs.

- Les tiens ont peut-être accepté la pénible réalité que tu leur décris, mais, moi, je refuse de m'y soumettre. Contre les Iroquois, contre les Anglais, je me battrai jusqu'à mon dernier souffle, car je tiens à cette colonie, aux hommes et aux bêtes qui la peuplent.

Fier de rencontrer tant de détermination en la personne de son ami blanc, Mathieu lui tendit à nouveau sa pipe. Hélène n'avait pas perdu une seule syllabe de cette discussion. Elle comprenait maintenant que l'enjeu qui résulterait du conflit entre tribus indiennes ne représentait rien de moins que la survie de l'un ou l'autre des deux partis européens auxquels ils s'étaient liés. À partir de ce moment, elle s'intéressa beaucoup plus étroitement à la situation politique qui prévalait en cette colonie.

- Le "Roi-Soleil" qui est en France ne permettra pas que ses sujets soient bafoués plus longtemps. Déjà, il a envoyé son armée en ce pays et j'espère qu'elle fera vite disparaître la menace qui plane au-dessus de nos têtes, dit-elle enfin.

Les Hurons, Simon Callières et ses compagnons se retournèrent simultanément vers elle. Hélène se rendit alors compte qu'elle avait émis ses convictions à voix haute et, dans sa confusion, ses joues prirent une légère coloration rosée.

- Je ne crois plus aux promesses du "Roi-Soleil". J'ai trop attendu longtemps pour espérer encore son aide. Les miens sont morts en priant pour qu'il les entende. Si certains membres de la Huronie sont toujours en vie, ils le doivent à la saison froide qui rebute nos ennemis du Sud. Même pour nos alliés, les Français, il est

difficile de survivre à l'hiver du Canada. La nourriture y est rare, le froid y est mortel. À chaque instant, vos vies sont en péril.

- C'est pourquoi nous avons adapté notre mode de vie au vôtre. Votre précieuse amitié nous est indispensable, renchérit Callières. Néanmoins, Hélène n'a pas tort. Avant longtemps, le lieutenant général Alexandre de Prouville remettra nos ennemis à leur juste place.

Mathieu le Huron baissa le front. Pendant un court moment, il regarda au travers des flammes rougeoyantes en réfléchissant aux paroles d'espoir qu'il venait d'entendre. Entre ses doigts caleux, il palpa la vieille croix de fer et de cuir suspendue à son cou.

- Je prie le ciel pour que la paix promise se répande enfin sur nous tous.

Se levant, il prit congé de ses invités et mit ainsi fin à leur conversation. Ses camarades firent de même.

Sans en avoir été prié, Kinonche étendit alors près des pierres chaudes les peaux et les couvertures qui serviraient à chacun pour la nuit. Encore une fois, il réserva entre lui-même et Simon la place qu'occuperait sa protégée pour la nuit.

Avec un sourire mi-jaloux, mi-farceur, Callières se tourna vers Hélène et lui dit:

- Il semblerait que Kinonche vous ait prise en affection.

Comme elle semblait hésiter à accepter l'accommodation ainsi offerte, il ajouta:

- Mon compagnon est un homme de confiance. Il ne cherche qu'à vous protéger. Bien qu'il m'ait avoué vous

trouver plutôt belle pour une femme blanche, vous pouvez être assurée qu'il ne cherchera pas à profiter de la situation. Vous avez ma parole là-dessus. D'ailleurs, nos arrangements consistent à veiller mutuellement l'un sur l'autre de façon à mieux vous protéger... des bêtes sauvages.

- Je vous remercie de votre sollicitude, répondit simplement Hélène, ne sachant trop que penser de cette boutade.

Bercée par les bruits lointains et étranges provenant des profondeurs de la forêt, enivrée des parfums délicats d'une flore omniprésente, Hélène s'endormit enfin, protégée par le bouclier des corps robustes de ses amis Simon Callières et Kinonche l'Algonquin.

CHAPITRE XIX

Depuis des décennies, les Canadiens s'étaient habitués à vivre sous la terrifiante menace de l'Iroquois, ennemi cannibale et machiavélique motivé dans ses cruels agissements par ses seules impulsions de mercenaire.

Armés de leur courage et de leur foi, toujours sur un pied d'alerte, l'âme perpétuellement en règle avec Dieu, les fiers habitants de ce nouveau pays s'étaient accrochés vaille que vaille à leur lopin de terre, tâchant, à la sueur de leur front et au prix de leur sang, d'en tirer leur maigre subsistance.

Sous ce régime de terreur, la population française risquait à tout moment de périr dans les abîmes de la dévastation, pendant que plus au sud, sur les terres légitimes de l'Iroquois, la Nouvelle-Angleterre prospérait à pas de géant et que sa population se multipliait avantageusement, bénéficiant de politiques anglaises favorables et de la cupide amitié de leurs hôtes.

Mais enfin, un jour nouveau s'était levé sur la petite colonie depuis trop longtemps abandonnée puisque la mère patrie avait entendu, après maintes décennies, les supplications de ses lointains vassaux.

À la tête du régiment de Carignan, composé de mille des plus braves soldats, le lieutenant général Alexandre

de Prouville avait été envoyé au nom de Sa Majesté pour y faire régner l'ordre et la justice. Son pouvoir était illimité et son devoir se révélait d'une importance capitale: négocier une paix solide et durable entre les Français (soutenus par les tribus des Algonquins, des Hurons ainsi que par les tribus vivant au Nord) et les Cinq Nations, ou leur déclarer la guerre.

Si l'expédition militaire commandée par le gouverneur Rémy de Courcelle n'avait pas remporté le succès escompté, sa démarche ne s'était tout de même pas avérée vaine. Quelque temps après son retour, des ambassadeurs tsonnatouans s'étaient rendus à Québec pour ratifier, en toute bonne foi et sans oser faire la moindre difficulté, un traité de paix qu'ils voulaient viable, contrairement aux autres traités qu'ils avaient signés auparavant. Suite à cette délégation, des Onéiouts vinrent à leur tour pour enterrer la hache de guerre. De plus, ils s'étaient faits les porteurs d'une lettre signée par les magistrats anglais qui attestait officiellement la bonne volonté des Agniers désireux de faire la paix avec les Français.

Devant tant de bonnes nouvelles, le gouverneur Rémy de Courcelle jubilait, l'intendant Jean Talon était enchanté, mais le lieutenant général restait sur ses gardes et voulait que cette nouvelle entente soit complète et établie définitivement.

Étant donné que les ennemis jurés des Français se disaient sincèrement prêts à pactiser, le marquis de Tracy voulut en avoir des preuves tangibles. Aussi enjoignit-il les chefs des Cinq Nations iroquoises de se présenter simultanément à Québec et non pas l'un à la suite de l'autre à des semaines d'intervalle. Là, au cours d'une cérémonie solennelle, un traité de paix officiel serait signé par les grands chefs et personne ne pourrait plus prétendre en ignorer l'existence.

- Je leur ai accordé un délai de quarante jours pour me prouver leur bonne foi, fit le marquis visiblement préoccupé.

- Vous semblez ne leur accorder qu'une confiance bien mitigée, dit l'intendant Talon en regardant du coin de l'oeil son ami.

- La chose m'apparaît évidente. Nous leur avons flanqué une peur bleue! Voilà tout! remarqua le gouverneur. Pour la première fois depuis les débuts de cette colonie, les Français sont en mesure de contrecarrer leurs sordides projets. N'oubliez pas qu'ils avaient juré d'anéantir tous les Canadiens ainsi que nos alliés autochtones. Si ce jeune homme de vingt-trois ans nommé...

- Dollard des Ormeaux!

- ...c'est ça, Dollard des Ormeaux et ses seize valeureux compagnons ne s'étaient pas interposés entre les habitants de ce pays et les plans meurtriers des Iroquois, nous ne serions pas ici à discuter de ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. Nous serions probablement en France et la Nouvelle-France ne serait plus qu'un mauvais souvenir. À présent que nous sommes en mesure de les attaquer, de les renverser, voilà qu'ils veulent faire la paix! Plutôt improbable! N'est-ce pas? ajouta-t-il d'un ton moqueur.

Penché au-dessus de sa table de travail jonchée de vieilles archives poussiéreuses, Alexandre de Prouville examinait attentivement chacun des anciens traités de paix conclus avec les Iroquois.

À ses côtés, près de la fenêtre, l'intendant Jean Talon lisait négligemment les quelques lettres qu'il avait reçues par le courrier du matin, pendant qu'à l'écart le gouverneur Rémy de Courcelle tuait le temps en

jouant distraitement contre lui-même une partie d'échecs qu'il ne finirait pas.

Au bout d'un moment, le marquis de Tracy releva la tête et laissa échapper entre ses dents serrées:

- C'est bien ce que je croyais. Ces indigènes ont rompu un à la suite de l'autre tous les anciens traités de paix qu'ils avaient pourtant signés, et ce, aussitôt que les circonstances leur ont été favorables. Comment traiter avec de tels larrons? Ils ne savent pas, ils ne sauront jamais respecter leur parole!

Dotés d'un esprit logique et d'un sens de l'observation particulièrement aiguë, le marquis de Tracy et son confrère, l'intendant Talon, en étaient parvenus tous deux à la même conclusion. Aussi, pour lui signifier son approbation tacite, ce dernier lui fit part du contenu de sa lettre.

- Écoutez cela! Une certaine dame nommée Jeanne Mance, infirmière à l'avant-poste de Ville-Marie, se plaint que des sauvages de la tribu des Agniers viennent régulièrement se coucher à la nuit tombée dans les hautes herbes près de sa maison dans le but avoué de capturer les imprudents qui oseraient se lever en pleine nuit pour soulager leur vessie à l'extérieur. Ça alors, c'est la chose la plus grotesque que j'ai jamais entendue!

- Quand a été rédigée cette lettre? demanda paresseusement Rémy de Courcelle, les coudes appuyés sur la table, le visage entre ses mains.

- Il y a deux semaines à peine, répondit l'intendant.

- Ce qui veut dire que nos supposés ennemis repentants continuent leurs manigances, malgré ce qu'ils nous ont laissé entendre! conclut le marquis de Tracy en s'appuyant solidement sur ses deux poings au-dessus de sa

table de travail.

- Soyez patient, mon cher, et donnez-leur tout de même une chance de s'amender! Vous connaissez le vieux dicton: "Chassez le naturel et il revient au galop!" Ces barbares ont vécu pendant des siècles et des siècles sous un régime où l'ignorance et la cruauté avaient force de loi. Souffrez donc qu'ils prennent un peu plus de temps à comprendre la pleine signification que revêt un traité de paix. Vous n'êtes pas sans savoir que l'écriture n'existe pas chez eux et qu'en l'occurrence, le seul moyen qu'ils possèdent pour diffuser l'information se résume à l'enfantin procédé du "bouche à oreille" qu'ils appellent "la tradition". Quand on conçoit cela, on comprend qu'ils aient besoin de plus de temps pour rectifier leurs mauvaises conduites, car ils ont beaucoup de néfastes "naturels" à chasser, conclut le gouverneur, fier de sa harangue.

- Je crois en effet que vous pourriez leur laisser le bénéfice du doute. Mais pour cette fois seulement, renchérit l'intendant. Dans moins de huit jours, les cinq chefs iroquois seront ici et une véritable paix sera enfin instaurée.

- Hummm! Je serai clément puisque vous insistez et je fermerai les yeux sur cet acte de provocation. Mais qu'ils ne s'avisent pas de recommencer de sitôt leur petit manège, fit le marquis à contrecœur.

* *

*

Situé sur le plateau de la Haute-Ville, le parc des pères jésuites s'étendait de l'Hôtel-Dieu au couvent des Ursulines. Habituellement très calme, il était un site

idéal favorisant aussi bien la prière que la méditation. Cependant, en ce jour maussade de juillet, ce parc avait été désigné comme lieu de rendez-vous et devait servir de cadre à l'extraordinaire assemblée qui réunirait les autorités françaises et les chefs des Cinq Nations iroquoises en vue d'en arriver à un accord de paix durable.

Pour assister à la signature de cet important traité, plus de trois cents guerriers appartenant aux tribus des Goyogouins, des Onontagués, des Onéiouts, des Tsonnontouans et des terribles Agniers avaient fait le voyage.

Cette foule hétéroclite composée de farouches indigènes à la peau bronzée étrangement peinturlurés des couleurs les plus vives, aux muscles nerveux et élancés, s'avavançait lentement jusqu'au lieu choisi au rythme de chants inconnus scandés par d'étranges diphtongues nasillardes.

Sur leurs visages aux traits durs et grossiers, de petits yeux noirs et brillants trahissaient malgré eux l'ineffable cruauté de leur sauvage nature. Selon leurs coutumes ou leurs goûts personnels, certains affichaient des crânes rasés de chaque côté où seule une bande de cheveux noirs et rigides se dressait curieusement au centre. D'autres avaient choisi de garder les cheveux longs attachés à la nuque au moyen d'une lanière de cuir ou de les tresser en deux longues nattes qu'ils ramenaient sur la poitrine. Dans la plupart des cas, un bandeau de pierreries auquel deux ou trois plumes noires avaient été ajoutées agrémentait leurs sombres coiffures.

En cette chaude saison, ils étaient presque entièrement nus et ne portaient en guise de vêtement qu'un tout petit morceau de cuir qui leur cachait le sexe mais à peine les fesses.

Pour eux comme pour les Français, l'instant était solennel. Sous l'ombre mouvante des feuillus du parc, ils s'assirent bientôt en cercle, s'alimentèrent des mets mis à leur disposition et fumèrent alternativement leurs pipes d'argile ou leurs calumets.

Pendant ce temps sous l'ombre d'un orme centenaire, le marquis de Tracy s'entretenait avec les chefs iroquois, interprété par Simon Callières.

- Dites-moi, depuis que les Européens sont arrivés en ce Nouveau Monde, pourquoi vous êtes-vous acharnés sur les établissements français? demanda le lieutenant général Alexandre de Prouville, plus que tout désireux de connaître la version des indigènes.

Cette question qui ne s'embarrassait pas de lâches préambules fut rapidement traduite dans la langue des autochtones. Ceux-ci échangèrent entre eux de furtifs regards, surpris de toute évidence par l'audace de leur interrogateur. Puis l'un d'eux, surnommé "Bâtard Flamand", chef des Agniers, la plus cruelle des cinq nations, crut qu'il lui revenait de répondre à cette question directe. Tout en gesticulant rapidement, il répondit après un long palabre préliminaire:

- Grand Ononthio, - ce qui voulait dire: grand chef - nous ne voulons pas de mal à ton peuple. Les Hurons, les Algonguins et les autres tribus du nord-est avec qui tu as pactisé nous nuisent par leur simple présence. Toutes les peaux de castors ainsi que celles des autres bêtes qu'ils vous vendent sont des peaux que nous ne pourrions jamais vendre aux Hollandais ou aux Anglais. Sans vouloir t'offenser, Grand Ononthio, les tiens ne peuvent concurrencer les denrées que nous offrent les Blancs de la Nouvelle-Angleterre.

- Est-ce que les objets que tu reçois en échange de tes fourrures justifient les carnages dont vous vous êtes

rendus coupables, toi et les tiens? continua le lieutenant général.

Dès que cette question lui fut traduite, "Bâtard Flamand" se leva d'un seul bond, ses petits yeux noirs inhabituellement écarquillés. Avec force détails, il entreprit de décrire quelques invisibles objets. Au bout d'un moment, le coureur des bois articula:

- "Les Anglais nous échangent une grosse marmite comme cela contre une petite peau de castor, alors que les Français n'ont que les moyens de donner une plus petite marmite en échange de deux peaux de castor adulte. Les Anglais ont beaucoup d'eau-de-vie et beaucoup de fusils à échanger, mais les Français refusent de nous échanger ces marchandises de choix, à cause de leur Dieu!"

Décidément, le marquis de Tracy détestait cette manière qu'avait le "Bâtard Flamand" de toujours répondre indirectement à ces questions. Malgré sa croissante aversion, il tâchait de demeurer impartial, pesant le pour et le contre des propos du chef indien.

Il se rendait maintenant à l'évidence, les tribus des Cinq Cantons ne détestaient pas les Français simplement parce qu'ils étaient Français. Seuls leurs besoins matériels et économiques justifiaient les cruautés qu'ils avaient commises.

Calmement, d'une voix posée, le marquis demanda:

- Si le troc manifestement plus avantageux que tu réalises avec la Nouvelle-Angleterre est à la source de tes répréhensibles agissements, pourquoi ne te contentes-tu pas d'éliminer tes adversaires au lieu de les torturer?

Fidèlement, Simon Callières traduisit:

- Il affirme que: "Notre peuple met à l'épreuve le courage de ses adversaires en leur infligeant des tourments physiques parce que c'est une coutume depuis longtemps établie chez nous. Rassure-toi, nous ne mangeons que les membres et le coeur de ceux qui ont été très braves pour ainsi obtenir ce courage et cette bravoure.

Avec dégoût, Alexandre de Prouville ne pouvait s'empêcher de fixer son regard sur les lèvres brunes et les dents jaunes de ses interlocuteurs. Ce que Réal Racicot avait raconté était donc vrai. Toutes les tortures qu'il avait décrites s'étaient effectivement produites.

Il dut se faire violence pour ne pas châtier sur-le-champ ce sinistre anthropophage qui d'heure en heure lui devenait de plus en plus insupportable.

Comme le lieutenant général avait momentanément cessé d'interroger les chefs indiens, l'un d'eux, qui se faisait appeller "Agariata", se leva à son tour. Pendant de longues minutes, dans un langage saccadé, il se mit à vociférer en accompagnant chacune de ses affirmations de gestes ridicules. On aurait dit qu'il voulait injurier son interlocuteur français. De sa main droite, il paraissait bénir quelques indicibles individus, de la main gauche il prenait manifestement le ciel à témoin.

Lorsqu'enfin il parvint à se calmer, le marquis se tourna vers son interprète, l'interrogea du regard sans pour autant perdre de vue son étrange interlocuteur indigène. Au lieu de traduire les propos d'Agariata, le coureur des bois, qui n'avait manifestement pas perdu une seule syllabe de son charabia, se tint muet. Discrètement, il se mit à toussoter puis à renifler en s'essuyant les yeux.

Alarmé, le marquis de Tracy se pencha vers lui en

cherchant à saisir quelle était l'horreur que ce chef indien avait bien pu lui communiquer. Mais le coureur des bois semblait difficilement pouvoir se maîtriser, encore moins être en mesure de lui expliquer son émoi.

"Qu'a-t-il bien pu saisir?" s'inquiétait le marquis.

Puis, les épaules de l'aventurier se mirent à s'agiter. Il se tenait maintenant les côtes à deux mains et son visage se changea en un rictus difficilement réprimé. Incapable de se retenir plus longtemps, ses petits toussotements mal contenus firent place à un rire gras et sonore qui fit se retourner toute l'assistance.

- Calmez-vous, mon ami! dit alors le marquis de Tracy.

Mais l'autre ne parvenait pas à s'arrêter, il se tordait littéralement de rire. Un mouvement d'ondulation passa sur la foule aux visages austères. De leurs regards impassibles, légèrement absents, les guerriers indigènes fixèrent le coureur des bois. Croyant que quelque chose de vraiment hilarant venait de se produire, ils se consultèrent des yeux, sourirent timidement, puis s'esclaffèrent à gorge déployée.

Debout au milieu de cette étrange scène, seul à ne pas rire stupidement, Alexandre de Prouville ne pouvait s'empêcher de constater combien contradictoire était ce peuple qui, sans vergogne, torturait les gens et qui, le lendemain, riait éperdument de ce que quelqu'un avait dit sans en avoir saisi un traître mot.

Lorsque la situation se fut rétablie, le coureur des bois fournit enfin une explication des plus inattendues.

- Imaginez-vous, mon lieutenant général, que ces guerriers sanguinaires ont une peur mortelle du signe de la croix. Les jésuites, les robes noires comme ils les

appellent, font ce signe pour bénir les païens qu'ils croisent sur leurs chemins. Mais ces Peaux-Rouges croient, dur comme fer, que ce signe est un mauvais sort que les pères jettent délibérément sur eux. Évidemment, ils n'apprécient guère qu'on leur fasse autant de tort! Vous comprenez... une telle absurdité! Je ne pouvais pas m'empêcher...

- Cessez de vous comporter de la sorte! Ignorez-vous que de nombreux jésuites ont été torturés et mis à mort au nom d'une telle superstition? fit le marquis de Tracy, courroucé. Maintenant, rendez-vous utile et demandez-leur donc plutôt de quelle façon ils comptent maintenir la paix dans ce pays?

La réponse ne se fit pas attendre et Callières traduisit aussitôt, sérieusement cette fois:

- "Nous avons déjà cessé toute attaque contre les établissements français et nous nous engageons à maintenir la paix, tant et aussi longtemps que..."

Le coureur des bois n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Enjambant la foule assise à même le sol, le commandant de la garnison du Fort de Richelieu (qui prendra plus tard le nom de son bâtisseur), le capitaine Pierre de Saurel, s'avavançait vers eux. Le regard fixe, le pas assuré, il venait apporter une nouvelle des plus déconcertantes pour le marquis de Tracy.

- Lieutenant général! fit-il en se mettant au garde-à-vous. Nous venons d'apprendre à l'instant que sept Français ont été attaqués par des guerriers de la tribu des Agniers près du Fort de Sainte-Anne.

Le visage renfrogné, la voix grave, le marquis interrogea:

- Expliquez-moi les circonstances de cette agression.

- Nos hommes étaient allés à la chasse pour le repas du soir, non loin des murs du Fort. Malheureusement, ils sont tombés dans une embuscade où l'ennemi était supérieur en nombre.

- Et quelle a été l'issue du combat?

- Quatre des nôtres furent tués sur place et les trois autres ont été faits prisonniers. Je dois vous apprendre que parmi les morts figure monsieur de Chasy. De plus, monsieur Louis de Canchy de Lerole est au nombre des prisonniers. Devons-nous aller les récupérer malgré les pourparlers de paix qui sont en cours? répondit le capitaine, impatient de venger les siens.

Alexandre de Prouville dut faire un suprême effort pour ne pas laisser éclater sa fureur.

Non seulement les guerriers agniers avaient-ils osé attaquer les Canadiens dans une période où les pourparlers de paix étaient amorcés, non seulement venaient-ils mentir effrontément en affirmant avoir cessé toute attaque et en jurant ne plus vouloir en être la cause, mais de plus, ils venaient de tuer le neveu du marquis de Tracy et de capturer son cousin!

Blanc de rage, le lieutenant général s'assura d'abord que les chefs iroquois soient informés de cette grave situation. Puis, maîtrisant sa froide colère, il ordonna aux chefs Agariata et "Bâtard Flamand" de prendre leurs dispositions pour que les prisonniers soient libérés et amenés à Québec sans le moindre délai. Ce qu'ils firent sans tarder. Dix de leurs guerriers partirent aussitôt pour ramener les prisonniers vers la capitale avant qu'il ne soit trop tard pour eux.

Les poings serrés, le marquis de Tracy contenait son émoi et puisqu'il demeurerait muet, Simon Callières crut de son devoir d'expliquer aux chefs indiens l'inévitable

douleur qu'engendre la perte d'un être cher pour ses proches. Évidemment, leurs coutumes ne ressemblaient en rien à celles des Européens mais le chagrin que tout être humain ressent dans à une telle situation était comparable, à n'en point douter.

Loin de compatir à la peine du lieutenant général, le chef Agariata se mit à gesticuler fébrilement comme il l'avait fait auparavant. Levant le bras, il semblait maintenant asséner des coups féroces à une victime imaginaire tout en fanfaronnant comme un bravache.

Le coureur des bois se tut, n'osa traduire ces gestes provocateurs.

- Qu'a-t-il voulu dire? demanda le marquis qui, malgré ses tristes préoccupations, n'avait pas détourné le regard.

Avalant péniblement sa salive, le coureur des bois traduisit:

- Il affirme avoir rencontré sur son chemin, près du Fort de Sainte-Anne, sept Français qui revenaient de chasse. Les pourparlers n'étant pas commencés, il s'est permis un dernier combat. Il est l'assassin de votre neveu...

Alexandre de Prouville se leva et vint se placer en face de son ennemi, le dominant de toute sa stature. De son regard d'aigle, il scruta les noires prunelles du chef Agariata.

Fier de l'atrocité de ses actes, celui-ci se mit à frapper de nouveau son invisible victime en fixant de son regard féroce celui qui souffrait pourtant cruellement de la perte d'un proche parent.

- Ce jour que tu vois sera ton dernier! prononça

lentement Alexandre de Prouville.

Sans plus attendre, le capitaine de Saurel qui était resté à l'écart ordonna à ses hommes d'aller chercher une corde.

Là, à un arbre du paisible parc des pères jésuites, au milieu de trois cents des siens, le chef Agariata fut pendu sans qu'aucun ne réagisse. Loin de s'indigner, les autres chefs indiens remercièrent le lieutenant général de sa clémence. En effet, selon la coutume iroquoise, il eût été juste que trois autres guerriers soient exécutés de façon à contrebalancer le nombre des morts français.

À la suite de cette exécution sommaire, le lieutenant général Alexandre de Prouville se retira, les chefs iroquois et leurs nombreux guerriers rentrèrent dans leurs villages, les pourparlers de paix étaient désormais rompus; la guerre était imminente.

CHAPITRE XX

Dès le matin, les portes et les fenêtres de la petite maison aux abords de la rivière Saint-Charles avaient été grandes ouvertes. Par vagues agréables, une brise transportant un suave parfum de lavande y pénétrait, faisant mollement onduler les légers rideaux de coton blanc aux ourlets agrémentés de fioritures frisées. Parfois, une abeille égarée faisait une entrée remarquée, tourbillonnait gaiement au milieu de la pièce et disparaissait invariablement par la porte arrière de la cuisine.

- Mon Dieu! Qu'il fait chaud dans cette maison! On se croirait en pleine canicule! s'exclama Anita Savary.

Pourtant, le mois de septembre était déjà entamé et le soleil se faisait plutôt discret à cette heure-ci.

- Ne t'agite surtout pas. Il est normal pour une femme enceinte d'éprouver de ces chaleurs subites dans les derniers temps de sa grossesse. En réalité, il ne fait pas chaud du tout ici. Je dirais même que le fond de l'air m'apparaît plutôt frais. Pourquoi n'enlèverais-tu pas cette robe trop lourde qui t'empêche d'être à ton aise? Ne garde que ta tunique de lin, tu te sentiras bien mieux. Si jamais quelqu'un venait par ici, je t'avertirai pour que tu puisses te rhabiller, fit Hélène en continuant de faire son ménage, amusée par l'attitude irrationnelle de sa compagne.

Cela faisait plus de deux semaines que la jeune clerc était venue s'installer temporairement chez son amie Anita, une autre des filles du roi avec qui elle avait fait la traversée de l'Atlantique, celle-là même qui raffolait tant des contes de La Fontaine. Puisque le jour de son accouchement approchait à grands pas, la future maman avait jugé plus prudent de demander l'aide d'Hélène, l'amie en qui elle avait le plus confiance.

- Tu as bien raison, c'est ce que je devrais faire! Comment cela se peut-il que je n'y aie pas pensé moi-même?

D'une main maladroite, Anita s'appuya à l'accoudoir de sa chaise et entreprit de se lever en exécutant d'inimitables contorsions qui firent poindre sous les plis de sa tunique la courbe de son ventre volumineux devenu trop encombrant.

Parvenue sur ses deux pieds, elle essaya d'enlever son vêtement sur place. Entre ses doigts gourds, elle plissa d'abord le tissu pour le remonter jusqu'à la taille. Les joues en feu, le front moite, elle parvint non sans difficulté à faire passer l'étoffe par-dessus sa tête, la jeta ensuite par terre devant elle puis, avec une extrême lassitude, se rassit lourdement.

- Excuse-moi d'agir comme une paresseuse, mais je n'ai pas la force de marcher. J'ai mal au coeur, mal aux reins... j'ai l'impression de peser aussi lourd qu'un tonneau plein de vin!

Pendant ce temps, absorbée par son travail, Hélène chassait, à coups de balai vigoureux, par la porte grande ouverte, la poussière qu'elle venait de ramasser sur le plancher. Quand ce fut fait, elle alla porter son balai dans un coin de la pièce et revint sur ses pas. Avec souplesse, elle se pencha pour ramasser la robe jetée par terre et la plia en deux sur le dossier d'une des chaises

rangées autour de la table.

- Dis donc, Anita, crois-tu qu'une débarbouillette d'eau très froide sur ton visage et tes bras te ferait du bien? demanda Hélène.

- Oh oui! si tu voulais faire ça pour moi, tu serais bien gentille. Seigneur, je ne sais pas ce que j'ai. Je ne suis plus bonne à rien, je ne me supporte plus. Et dire qu'il me reste encore deux semaines avant d'accoucher! Comment vais-je faire pour survivre jusque-là? fit Anita en expirant bruyamment.

Puisant l'eau fraîche à même la grosse chaudière de bois qu'elle avait ramenée tôt ce matin de la rivière, Hélène remplit une cuvette d'étain à l'aide d'une louche profonde et alla la déposer sur la table de la cuisine.

Près de la cheminée, dans un énorme coffre de cèdre, elle trouva un linge blanc et propre qu'elle trempa dans l'eau. Entre ses doigts fins, elle le tordit pour en extirper l'excédent puis le fit doucement glisser sur le front, les joues et le menton de sa compagne qui ne put retenir un long soupir d'apaisement. De nouveau, elle humecta le linge et le passa délicatement sur le cou, la nuque et les bras d'Anita.

- Ah! Que cela fait du bien! Je me sens toute revigorée. Merci! Merci beaucoup! faisait la future maman en s'emparant avidement de la débarbouillette mouillée pour en aspirer l'humidité.

Sans trop se presser, Hélène ramassa alors la cuvette et quitta quelques secondes la pièce pour aller jeter son contenu dans le jardin potager près de la maison. Au même moment Anita s'était levée, la mine rayonnante, décidée à refaire sa coiffure et à se donner meilleure apparence. Mais elle ne put faire plus de deux pas, car soudain, entre ses jambes un liquide chaud et

clair s'écoula, aussi inattendu qu'une pluie en plein soleil.

- Mes eaux! Je perds mes eaux! hurla d'angoisse Anita.

À ce cri, Hélène se précipita à la maison. Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta net et vit Anita qui se tenait le ventre, les yeux agrandis par la peur, complètement paniquée.

Ni l'une ni l'autre n'avaient jamais donné naissance à un enfant. Aussi, la crainte que chacun ressent forcément face à l'inconnu les étreignit-elle simultanément.

- Allons, ne t'affole pas, Anita! lui enjoignit Hélène de la même voix qu'elle avait utilisée sur le "Saint-François" lors de leur terrible traversée.

Malgré son trouble, elle demeurait consciente du fait qu'elle se devait de garder son calme, du moins en apparence, pour ne pas accroître l'inquiétude de son amie.

Sans plus d'hésitation, elle s'approcha de sa copine, entoura sa taille d'un geste ferme et secourable la soutenant ainsi, puis entourant son cou du bras d'Anita elle lui permit de s'appuyer plus aisément sur ses frêles épaules.

- Voilà! Accroche-toi à moi. Allons! N'aie pas peur.

- Mon Dieu! Mais qu'est-ce que je vais devenir?

- Il faut surtout ne pas t'énerver, Anita! Tu n'es pas la première et tu ne seras pas la dernière femme à enfanter! Bon! Maintenant, il faut que tu t'étendes sur ton lit. Promets-moi de rester sagement allongée ici pendant que j'irai prévenir Richard!

- C'est promis, mais je t'en prie, ne me laisse pas trop longtemps seule.

- Je vais tâcher de faire le plus vite possible!

Relevant résolument le bas de sa robe, Hélène courut à toute vitesse pour rejoindre le mari d'Anita qui, avec ses voisins, avait commencé la moisson à l'autre bout de son grand champ. Sans perdre une seconde, elle le mit au courant de la situation.

- Richard! Ta femme va accoucher!

- Mais... Mais... Mais... C'est trop tôt! Ça se peut pas! fit celui-ci, la bouche ouverte, figé comme une statue de sel.

- Ouste! Ouste! Va chercher madame Morin! lui enjoignit Hélène en le pressant.

Revenant de sa stupéfaction, Richard Savary prit ses jambes à son cou et disparut, aussi rapidement qu'un renard au travers des grands champs de blé mûr.

Dès que ce fut fait, Hélène refit le chemin à l'inverse et s'engouffra dans la maison, essoufflée de sa course, mais satisfaite de sa performance.

- C'est fait, Anita! Madame Morin devrait être ici dans moins d'une demi-heure.

- Oh! J'ai peur, Hélène! fit la jeune femme, les yeux remplis de terreur.

- Allons, ça ira bien! Tu le sais, madame Morin a accouché des centaines de femmes avant toi. Elle en a l'habitude. Il n'y a pas une sage-femme qui connaisse mieux son travail qu'elle. Tiens! Dis-moi maintenant, comment vas-tu l'appeler ton enfant si c'est un garçon?

- Mais tu le sais pourtant très bien! Je te l'ai déjà dit au moins une centaine de fois... Si c'est un garçon, nous l'appellerons Jean-Guy et si c'est une fille, nous l'appellerons Rachel...

En éprouvant pour la première fois de sa vie les pénibles sensations de ses douloureuses contractions, Anita s'accrochait aux paroles sécurisantes d'Hélène et répondait sagement à ses nombreuses et saugrenues questions dont le seul et unique but consistait à distraire la future maman de ses frayeurs bien légitimes.

Au bout d'un temps qui parut interminable, madame Morin et Richard Savary arrivèrent à la maison. Tenant avec nervosité son chapeau de paille entre ses doigts impatients, debout près du lit où était étendue son épouse, celui-ci semblait empêtré de son grand corps et de ses longs bras forts mais inutiles. À le voir si embarrassé, on aurait cru avoir affaire à un adolescent gêné d'avoir tant grandi.

De son côté, madame Morin semblait en parfait contrôle de la situation. Âgée d'une cinquantaine d'années, petite et potelée, elle affichait une assurance qui lui avait été conférée par de longues et fructueuses années d'expérience.

- C'est vous qui prenez soin de madame? demanda-t-elle sèchement en s'adressant à Hélène.

- Eh! Disons que je suis ici pour aider Anita en cas de besoin et pour la seconder dans les travaux de la maison.

- Alors dites-moi, est-ce que madame a pris régulièrement ses infusions de sauge au cours des derniers mois? continua-t-elle sur le même ton.

- Oui! Oui!

- Combien de cataplasmes d'argile au bas-ventre avez-vous appliqué ces derniers temps?

- Si je ne m'abuse, ces cataplasmes doivent être appliqués dans les dix derniers jours de la grossesse pour adoucir les contractions lors de l'accouchement. C'est cela?

- C'est bien cela, ma petite.

- Anita devait accoucher au mois d'octobre, elle est en avance sur son temps, donc nous n'avions pas encore commencé les applications, répondit Hélène en baissant le ton pour ne pas effrayer son amie.

- Ah! Je vois!

S'asseyant sur le rebord du lit, la sage-femme s'arrêta quelques instants pour calculer la fréquence ainsi que la durée des contractions.

- Elles sont aux cinq minutes et durent plus de soixante-dix secondes. Plutôt rapide pour un premier enfant! remarqua-t-elle.

Cela fait, elle jeta un bref coup d'oeil autour d'elle. Dans une grande marmite de fonte, l'eau chaude bouillait, prête à être utilisée. Sur la table, des toiles de coton très fin et de l'argile, des clous de girofle importés de France et un petit contenant de jus d'oignon pour nettoyer les yeux du nouveau-né avaient été disposés.

- Bon! marmonnait-elle maintenant. L'eau bout, les linges sont prêts. Ça va!

Lorsque son regard se posa sur le grand Richard Savary qui n'avait pas bougé d'un cheveu depuis son arrivée, elle fronça les sourcils:

- Vous, Monsieur! Allez nous attendre à l'extérieur! ordonna-t-elle avec autorité.

Le pauvre homme ne se fit pas prier pour sortir à l'instant. Plus anxieux que son épouse, il ne pouvait lui être d'aucun secours.

Hélène n'avait jamais encore eu l'occasion d'assister à un accouchement, mais elle en avait souvent entendu parler. Les mystérieuses confidences que se font les femmes et les terrifiants récits concernant les douleurs de l'enfantement ne lui étaient pas étrangers. Elle avait fait en l'occurrence tout ce qui devait être fait, ne négligeant aucun détail.

Quand la sage-femme, sans se soucier de son inexpérience ou de ses craintes, lui demanda de la seconder, la jeune fille s'exécuta volontiers, accepta de se dévouer sans compter.

Les heures passèrent et les contractions se firent de plus en plus rapprochées, de plus en plus fortes. À un certain moment, madame Morin crut bon de servir à dix minutes d'intervalle deux grandes tasses d'eau chaude contenant dix clous de girofle ayant bouilli cinq minutes.

- C'est pour accentuer l'élasticité de la peau, expliqua-t-elle.

Un énorme cataplasme d'argile tiédie étendu entre deux morceaux de coton fin fut appliqué sur le ventre d'Anita qui, les cheveux en désordre, la respiration haletante, espérait sa délivrance.

Lorsque le soleil marqua sept heures dans le ciel azuré, parmi les cris d'Anita et les encouragements soutenus de la sage-femme et d'Hélène, l'enfant se décida enfin à montrer le bout de sa tête.

Les mâchoires crispées, le visage rougeaud, Anita poussait de toutes ses forces. Le petit se maintint pendant quelques secondes, prêt à faire sa sortie dans le monde, mais retourna aussitôt, on ne sait trop pour quelle raison, à l'intérieur du ventre de sa mère.

À bout de souffle, exténuée, les yeux révulsés, celle-ci ne parvenait plus à pousser suffisamment fort pour permettre l'expulsion de l'enfant. La situation devenait inquiétante. Plus d'une femme était morte en couches dans de pareilles circonstances.

Tenant le tout pour le tout, madame Morin ordonna à Hélène de quitter son poste à la tête du lit et d'appuyer son coude sur le ventre d'Anita. À son signal, la jeune clerc devait exercer une certaine pression vers le bas de façon à forcer l'expulsion de l'enfant.

Plutôt paniquée face à une telle demande, Hélène osa néanmoins s'approcher de ce ventre tendu et mouvant. Délicatement, elle palpa la surface arrondie, s'appuya sur son sommet et attendit fébrilement l'inquiétant signal.

Résolue à cette ultime démarche, la sage-femme s'adressa avec fermeté à Anita :

- Une dernière poussée, madame Savary, et votre enfant sera parmi nous. Donnez-y tout ce qui vous reste.

Au même moment, elle donna à Hélène l'effrayant signal. Fermant les yeux et retenant son souffle, la jeune clerc sentit son coeur s'arrêter de battre. Ne sachant trop quelle pression exercer, elle s'en remit à son instinct et fit ce qui lui était demandé.

Ainsi encouragé, l'enfant engagea à nouveau le sommet de sa tête. Cette fois, son front se découvrit, puis ses yeux, son nez, sa bouche et son menton. Sous

l'influence des exhortations tant physiques que verbales, le petit continua à se frayer un passage. Sans plus tarder, il montra une épaule suivie aussitôt de l'autre et, finalement, son minuscule corps ratatiné se dégagait entièrement. L'enfant venait de naître.

* *

*

La nouvelle maman dormait à présent d'un sommeil bien mérité et le joli poupon, un beau garçon tout rose, se portait le mieux du monde. En somme, tout s'était relativement bien déroulé; le petit avait lancé ses premiers cris sans faire de difficulté et les contractions avaient ensuite repris normalement pour permettre l'expulsion du placenta.

Richard, le mari d'Anita, qui était allé se réfugier chez ses voisins en attendant la délivrance de son épouse, avait amené avec lui la gentille madame Pelletier, mère de onze enfants, qui s'était offerte à veiller à la maison jusqu'à tard dans la soirée. Contente du résultat de ses efforts, la sage-femme s'en était allée, laissant entre les mains de sa nouvelle famille le petit Jean-Guy Savary, le cent trente-septième Canadien qu'elle avait de la sorte mis au monde.

À la suite de cette épuisante expérience, la jeune clerc ressentait le besoin de s'isoler pour se remettre tranquillement de ses palpitantes émotions. Elle décida donc d'aller faire une petite promenade dans le champ derrière la maison des Savary et d'en profiter pour goûter l'air vivifiant de ce début de soirée.

C'était l'heure où le soleil se couchait, épuisé d'avoir trop fêté le jour. Au-dessus des champs, ses rayons rouge feu caressaient les pointes des tiges de blé encore sur pied qui ondulaient comme l'écume à la surface

de l'océan.

Hélène était vraiment contente d'avoir participé à la naissance du petit Jean-Guy et de ne pas avoir hésité à pousser sur le sommet du ventre d'Anita lorsque la sage-femme le lui avait demandé. Qui sait ce qui aurait bien pu arriver si au dernier moment elle avait refusé?

Elle revoyait le petit bébé rose, essuyé de l'enduit gras qui protégeait sa peau, couché sur le sein maternel, toujours relié à sa mère par le cordon ombilical qui n'avait été coupé que lorsque le sang avait cessé d'y passer. Pour nettoyer les yeux du petit, madame Morin avait utilisé trois gouttes de jus d'oignon pour chaque oeil et le petit avait semblé en être plus que satisfait.

Le coeur attendri, Hélène releva la tête et regarda avec émerveillement passer autour d'elle l'hallucinante envolée d'une bande d'hirondelles qui, gazouillant allégrement, s'entraînaient à des exercices acrobatiques en formation.

Quand elles se furent éloignées, elle reporta de nouveau son regard vers le sol, se concentra sur le rythme à donner à chacun de ses pas, un sourire aux lèvres. "Que c'est beau, la vie!" pensait-elle.

L'étroit chemin de terre qui menait au bout du grand champ serpentait agréablement. Par moments, un trou boueux laissé par une ancienne flaque d'eau la forçait à sauter par-dessus pour continuer sa promenade.

À cette heure tardive, plus personne ne travaillait aux champs. Elle pouvait donc se permettre de manifester sa joie débordante en s'élançant, telle une enfant, du plus loin qu'elle le pouvait.

Décidément, les paroles de madame Morin resteraient à jamais gravées dans sa mémoire:

"Pour un premier accouchement, c'en est "tout" un! Vous avez été bien courageuse, Mademoiselle."

Voilà ce que la sage-femme lui avait dit et Hélène lui en était reconnaissante. Un peu revêche au début, l'attitude de madame Morin s'était vite modifiée, dès qu'elle avait su qu'Hélène n'était pas venue pour lui usurper son rôle.

Elle en était là dans ses réflexions lorsqu'à son grand étonnement, elle se rendit compte qu'elle était arrivée au bout du petit chemin de terre, à l'endroit où la forêt subitement reprenait ses droits. Machinalement, sans trop se presser, elle pivota sur elle-même, prête à rebrousser chemin.

Mentalement, elle évaluait la distance à parcourir et le temps qu'il lui en coûterait avant d'atteindre la maison quand, soudain, au milieu des stridulations des grillons, elle entendit le bruit sec d'une branche qu'on venait de casser. Cela avait été si inattendu qu'Hélène figea littéralement sur place et que les grillons, tout aussi surpris, interrompirent momentanément leurs chants.

Quelqu'un ou quelque chose se cachait derrière les arbres de la forêt en épiant silencieusement ses moindres mouvements, elle en avait l'intime et inexplicable conviction.

Refusant de céder à la panique, elle tenta de se raisonner.

"Peut-être n'est-ce qu'un raton laveur ou un renard?", marmonna-t-elle pour personne d'autre qu'elle-même, essayant ainsi de calmer sa soudaine frayeur.

Pour la première fois de sa vie, sa voix résonna sur une fausse note à ses propres oreilles, alors que son instinct lui enjoignait avec une insistance malade de

déguerpir au plus vite. Dès lors, une épouvantable prémonition se fraya un passage dans ses pensées, l'avertissant de façon alarmante d'un terrible danger, d'une indéfinissable menace... Courir, filer à toutes jambes sans se retourner, quitter ce lieu funeste... et périr par la faute d'on ne sait quel monstre ou avoir le courage d'affronter cette créature diabolique et cruelle qui en voulait à sa vie.

Lentement, elle détourna les yeux, puis la tête, fit face à la forêt si proche tout en cherchant avec anxiété la cause de son inextricable frayeur.

De longues branches, une multitude de feuilles, d'innombrables troncs d'arbres s'épalaient devant elle. À présent, plus rien ne bougeait dans la noirceur si dense du sous-bois. Sentant que rien ne s'était passé autour d'eux, les grillons reprirent à nouveau leurs assourdissantes activités et emplirent puissamment l'air de leur lancinante musique.

Immobile, chacun de ses sens en alerte, l'âme aux abois, la jeune fille s'efforçait de discerner le moindre mouvement, de percer la densité inquiétante des ombres.

Rien, il n'y avait rien que la profondeur des étendues inexplorées, l'obscurité grandissante, le soleil qui dans son couchant modifiait les dimensions des choses et entravait la vision du jour.

Sans aucune raison apparente, la jeune fille leva les yeux vers le sommet des feuillus. Elle n'aurait su expliquer ce qui la poussait à fixer avec une faditique obstination le tronc de ces érables et à chercher toujours plus haut l'origine du bruit inquiétant qu'elle avait entendu lorsqu'elle avait eu le dos tourné.

Alors, au milieu des branches, presque au-dessus d'elle, les contours d'une masse noire, sourde et

inquiétante se précisèrent. Le souffle coupé, elle discernait à présent, avec une précision déconcertante, d'inquiétants yeux blancs qui la fixaient. Dans ce visage aux traits sataniques, une bouche ignoble aux dents blanches et acérées s'agrandissait dans un rictus sadique puis disparut dans les feuillages qui, dans de brusques secousses s'écartèrent, pour livrer passage à un indicible démon de l'enfer. Au même instant, les branches des arbres avoisinants se mirent à s'agiter violemment et, comme par magie, trois horribles Iroquois aux visages peints de noir, armés de hachettes, apparurent au même moment devant elle. Sur leurs figures sauvages et méchantes se lisait la cruauté du braconnier pressé de se saisir d'une si jolie proie.

Dans l'ombre du crépuscule, leurs muscles puissants étaient tendus, prêts à bondir en une fraction de seconde, n'attendant qu'un signal connu d'eux seuls. Mais ni l'un ni l'autre des agresseurs ne bougeaient, stupéfaits ou décontenancés de ne pas avoir encore entendu, comme ils en avaient l'habitude, les cris hystériques ou les pleurs incontrôlables de leur victime.

Un effroyable sentiment de détresse et de désespoir monta à la gorge d'Hélène. Mais elle n'était pas de celles qui parvenaient à s'évanouir sous le choc des émotions et sa réaction fut des plus inattendues.

Aussi rapide que l'éclair, volant plutôt qu'elle ne courait, Hélène s'enfuyait déjà à toutes jambes entre les hautes tiges de blé mûr.

Surpris, les Iroquois réagirent à leur tour. Une course effrénée s'engagea alors où la jeune clerc mue par la peur incontrôlable qui décuplait ses forces cherchait contre toute espérance à échapper aux démons de l'enfer lâchés à ses trousses. Ceux-ci étaient habitués à la chasse et leurs corps étaient robustes. Dangereusement, l'avance qu'Hélène avait gagnée s'amenuisait.

Menaçants, aiguillonnés par leurs désirs sanguinaires, ils se rapprochaient de plus en plus d'elle.

Haletante, fuyant désespérément pour sauvegarder sa vie, Hélène se sentit prise au piège. Le pas de course des Indiens résonnait à ses oreilles, se rapprochait inéluctablement. D'une seconde à l'autre, l'étau de leur emprise allait se refermer sur elle alors qu'elle atteignait presque son but.

Non! Elle ne voulait pas périr de la sorte, elle ne voulait pas abandonner sa vie entre les mains d'infâmes anthropophages. Et pourtant, l'un d'eux parvint à s'agripper à une partie de son vêtement, tenta de la freiner, de s'en saisir.

Dans une prise de conscience inespérée, malgré les battements de son coeur affolé, malgré le désespoir qui l'étreignait jusqu'au creux de sa poitrine, malgré l'adrénaline qui s'injectait à profusion dans ses veines gonflées, elle se rendit compte qu'elle portait encore autour de ses reins son tablier blanc noué à l'avant. Elle s'empara alors d'un des cordons de la boucle qui s'agitait au vent et le dénoua d'un coup sec. violemment, le fragile tissu fut aussitôt arraché.

Libérée de cette mortelle étreinte, elle reprit de plus belle sa course et se réfugia en trombe dans la maison des Savary tandis que les Iroquois médusés froissaient puis déchiraient entre leurs mains noires et rageuses le petit tablier blanc.

CHAPITRE XXI

La nouvelle de ce terrifiant événement s'était répandue comme une traînée de poudre, suscitant l'indignation, la surprise, mais aussi la peur chez les nombreux colons résidant hors de la capitale.

Le grand Richard Savary n'avait pas tardé à prévenir le conseiller Mercier, qui à son tour s'était précipité à la sénéchaussée pour en informer dans les plus brefs délais le lieutenant général Alexandre de Prouville.

Quand ce dernier fut mis au courant de l'odieuse agression au cours de laquelle Hélène Valois avait failli être enlevée, fort probablement tuée, il sentit monter du plus profond de son être une sourde et indicible colère qui lui fit danser un voile rouge devant les yeux.

- Ces misérables! Ils ont osé venir s'en prendre à mon Hélène! Ils ont osé poser leurs abjects regards sur elle! Ah! Je leur ferai payer leur audace du prix de leur vie...

Rageusement, il se mit à marcher de long en large, faisant vibrer du poids de sa lourde masse le sol, les meubles et les objets sur son passage. Ce faisant, il marmonnait entre ses mâchoires serrées quelques incompréhensibles injures, tout en fermant et ouvrant les poings, incapable de s'asseoir ou de penser rationnellement.

Il ne savait plus qu'une seule chose: il avait failli la perdre, et cette pensée au fur et à mesure qu'elle se précisait dans son esprit lui devenait de plus en plus insupportable. Comment remettre au lendemain le châtiment exemplaire qu'il se promettait d'infliger aux abominables fautifs?

Témoin de l'humeur orageuse du lieutenant général, le conseiller Mercier avait jugé plus prudent de se reculer près de la porte d'entrée, de façon à éviter de se retrouver sur son chemin. Silencieux, il regardait avec étonnement ce grand homme déployer une énergie nerveuse et désordonnée qu'il ne lui connaissait pas. Jamais il ne l'avait vu ainsi. Bien que les deux hommes n'eussent pas toujours partagé les mêmes points de vue, son estime pour lui n'en fut qu'augmentée, si cela était encore possible.

- Que faisons-nous, Monsieur le Marquis? se risqua à demander le conseiller.

Brusquement, Alexandre de Prouville se retourna et lui fit face. Dans sa fureur, il en avait oublié jusqu'à sa présence. Au prix d'un violent effort, il tenta de reprendre le contrôle de ses émotions.

- Convoquez immédiatement les quatre autres membres du Conseil étroit, commanda-t-il, impétueux.

- À l'heure qu'il est! Lieutenant général?

- J'ai dit!

Sans autre tergiversation, Charles Mercier pivota sur ses talons et s'éloigna en toute hâte pour exécuter sa tâche.

*

Un par un, les membres du Conseil étroit se présentèrent à la sénéchaussée. Autour d'une longue table rectangulaire, ils prirent place en ayant soin de respecter l'ordre de préséance. Le lieutenant général siégeait à une extrémité de cette table, le regard flamboyant, les lèvres minces. À sa gauche s'étaient assis le conseiller Mercier, puis le conseiller Dubois. Ces messieurs comptaient parmi les plus anciens membres du Conseil et leurs connaissances du pays s'étaient à maintes reprises révélées précieuses pour le marquis de Tracy. À la droite de ce dernier, l'intendant Jean Talon, toujours impeccablement vêtu, feuilletait ses dossiers administratifs, cherchant les derniers rapports qu'il avait reçus concernant les agissements des autochtones. Le capitaine Pierre de Saurel, premier commandant en la garnison du Fort de Saurel, retirait soigneusement doigt par doigt ses gants de cuir à crispin. À l'écart, assis seul à l'autre bout de la table, monseigneur de Laval, les cheveux défaits - il avait l'habitude de se coucher tôt - portait frileusement sur ses épaules courbées une épaisse couverture de laine grise.

Sur un signe du marquis de Tracy, le conseiller Mercier prit la parole en premier. Depuis longtemps, il désirait voir l'armée française s'engager dans une guerre judiciaire destinée à châtier les ennemis du royaume. Comme bien d'autres avant lui, il avait vu les siens plier sous le joug de ceux qu'il considérait comme d'immondes assassins et il avait entendu les récits des insupportables tortures que ces monstres infligeaient à ceux qui avaient eu le malheur de tomber entre leurs griffes. Aussi connaissait-il parfaitement tous les détails relatifs à la guerre canado-iroquoise. Il ne lui fallut que quelques minutes pour broser un tableau complet de la situation.

- Malgré leur soi-disant désir d'entamer des pourparlers menant éventuellement à une paix durable, les Cinq Nations continuent toujours leurs attaques surnoises contre les établissements français. Aujourd'hui même, madame Hélène Valois, clerc de notre Conseil souverain, a failli périr sous la menace de trois indigènes agniers. L'agression a eu lieu près de la maison de Richard Savary, située en bordure de la rivière Saint-Charles.

Un silence absolu accueillit ces dernières paroles et le marquis de Tracy sentit sa poitrine se déchirer en entendant prononcer, en de si pénibles circonstances, le nom de celle qu'il aimait tant.

"Ils n'ont pu toucher à un seul cheveu de sa tête!" se répétait-il sans relâche pour exorciser sa douleur.

Bien qu'il n'en laissât rien transparaître, Jean Talon devinait le trouble que cette choquante nouvelle avait pu causer chez son ami. Mais, il savait aussi qu'il ne pouvait rien faire pour atténuer sa douleur. La fierté de ce dernier se rebifferait à coup sûr devant toute forme de consolation. Évitant de croiser de façon trop insistante le sombre regard du marquis de Tracy, l'intendant se leva avec quelques feuillets en main. En sa qualité d'officier de la justice, il amorça un vibrant plaidoyer en faveur de ses concitoyens.

- Les dirigeants de ce pays ne peuvent tolérer plus longtemps que de tels actes de barbarie soient perpétrés impunément sur leur propre territoire. Si les Iroquois osent attaquer les Français en des lieux si près de la capitale, combien plus à risque sont les établissements éloignés comme Trois-Rivières et Ville-Marie? Allons-nous être obligés de retourner vingt ans en arrière et nous voir contraints d'adopter le procédé du major Closse qui consistait à entraîner des chiens pour dénicher la menace iroquoise? Allons-nous être obligés de doter chaque maison des environs de Québec d'animaux bien

dressés comme la chienne Pilote? J'ai présentement en main un rapport complet de leurs sanglantes incursions et je peux vous dire qu'il n'est guère réjouissant!

- Puisque vous parlez des incursions guerrières des Iroquois, je crois être le mieux placé pour en élaborer les faits, fit le capitaine Saurel dans son rude langage de militaire. Lors de la construction des Forts Saint-Jean sur le Richelieu et Sainte-Anne au lac Champlain qui s'est poursuivie pendant tout l'été, j'ai été personnellement instruit des faits suivants: plusieurs de nos hommes se sont vus traqués par l'ennemi et forcés de riposter. Ces Peaux-Rouges ont été constamment à l'affût, guettant la moindre occasion pour se saisir lâchement de ceux qui se seraient aventurés seuls trop loin des palissades. En somme, leur tactique est des plus simples. Elle consiste à surprendre à dix contre un celui qui abaisserait ses gardes. Plusieurs habitants, ainsi que bon nombre de nos soldats, en ont fait la cuisante expérience. Malheureusement, la majorité d'entre eux n'ont jamais pu revenir pour nous mettre en garde contre de telles pratiques.

- Et voilà! C'est bien facile à dire, ce que vous dites là! Vos propos sont bien pathétiques à entendre, aussi. Seulement, vous semblez oublier, Capitaine Saurel, que ces "Peaux-Rouges", comme vous dites, ne font que défendre leurs terres, leurs forêts et les bêtes de ces mêmes forêts qui constituent la base de leur subsistance! lança bien haut monseigneur de Laval, les narines toutes frémissantes en croyant avoir dit à un moment crucial une vérité négligée.

À la suite de cette singulière remarque, l'intendant Jean Talon échangea avec le marquis de Tracy un regard de commisération.

- Vraiment, Monseigneur? Alors, expliquez-nous donc pourquoi vos bons Iroquois laissent les colons anglais

s'installer par milliers sur ce même territoire? Ne se doivent-ils pas, selon vos dires, de le protéger avec la plus vive conviction contre toute intrusion étrangère en vue d'assurer leur subsistance? Selon nos derniers rapports, la Nouvelle-Angleterre est présentement peuplée par plus de quarante mille colons anglais alors que toute la superficie de la Nouvelle-France ne compte pas plus de trois mille colons canadiens. Allez! Expliquez-nous les raisons de ce traitement de faveur?

Quand l'intendant se laissait emporter par l'oriflamme de ses fougueux discours patriotiques, lorsque, comme un père aimant, il s'attachait à protéger les intérêts et la survie des colons du Canada, toute sa personnalité se métamorphosait en celle d'un superbe orateur venu droit de la Grèce antique, dont la verve parvenait invariablement à faire frémir jusqu'à ses plus farouches opposants, à ébranler les fondements de leurs plus solides convictions, à balayer l'essence même de leur argumentation.

- Expliquez-nous, par la même occasion, pourquoi vos bons Iroquois piègent et tuent chaque année des milliers de castors, de loutres, de caribous, de renards, de cerfs, d'orignaux, de rats musqués, d'ours, de loups, de martres et que sais-je encore! Ces nombreux massacres dépassent largement leurs propres besoins alimentaires! Alors, ne serait-ce pas par hasard pour échanger ces peaux d'animaux morts contre des miroirs, de l'eau-de-vie ou d'inutiles pacotilles ornementales? Est-ce par ce piètre commerce qu'ils espèrent assurer leur subsistance? Est-ce que ces vétilles font partie de leurs mets quotidiens? Je vous le demande! questionna l'intendant, fatigué d'entendre encore cette remarque galvaudée qu'avait servie une fois de trop monseigneur de Laval.

Cherchant vainement une réponse qui aurait pu contrebalancer en sa faveur le poids des affirmations précédentes, François de Laval se contenta finalement de

hausser les épaules avec modestie, tout en fixant vaguement un point dans le vide:

- N'empêche qu'on leur a volé leurs territoires! ajouta-t-il.

Outré, le conseiller Dubois, qui était plutôt d'un naturel discret, se décida à intervenir.

- Puis-je répondre à cette affirmation insensée?

D'un geste impatient, Alexandre de Prouville lui accorda la parole.

Se rapportant à une carte de cuir fixée au mur et représentant les terres connues du Nouveau Monde, monsieur Dubois entreprit de cerner avec exactitude le territoire appartenant aux Iroquois.

- Nous sommes ici. Trois-Rivières et Ville-Marie sont là. Plus au sud, il y a le lac Champlain, puis le lac Saint-Sacrement. C'est là, commençant près d'Albany et s'étendant sous le grand lac Ontario, que se situe le territoire des Iroquois. Nous, les Français, nous nous sommes établis sur les territoires de nos alliés: les Algonquins, les Hurons et autres tribus pacifiques. De ce fait, les Anglais de la Nouvelle-Angleterre sont "ceux" qui indéniablement volent les territoires des Iroquois!

- Vous parlez comme des blasphémateurs, siffla à bout d'arguments monseigneur de Laval.

Mais il oubliait que les hommes avec qui il s'entretenait étaient tout le contraire d'ignorants. Ils avaient la langue déliée, l'esprit alerte et rien de la géographie actuelle ne leur échappait. De plus, le titre de monseigneur ne leur en imposait pas.

- Et puis après tout, qu'importe qui a volé le territoire de l'autre! Votre devoir de bons chrétiens est de protéger le faible contre le fort et de vous rappeler que Dieu est dans le coeur de chaque homme, quel qu'il soit!

S'embarrassant de maximes qui pouvaient aussi bien s'adresser aux Français qu'aux Iroquois, l'évêque de Pétrée fut pris de court lorsque le marquis de Tracy lui demanda assez rudement:

- Votre conseil, Monseigneur?

- Mon conseil... mon conseil! Laissez-les donc là où ils sont! conclut-il en désignant du menton les territoires des Iroquois sur la carte de cuir.

Mais, les laisser là où ils étaient, c'était les laisser envahir impunément les territoires des alliés et, par conséquent, ceux des Français. C'était subir éternellement la tyrannie et le despotisme d'individus cruels et impitoyables vendus aux ennemis du royaume!

Irrité de tant d'aberrations, le lieutenant général détourna résolument la tête, refusa de s'attarder davantage en discussions inutiles.

- Intendant?

- Aucune alliance n'est valable avec ces indigènes. Si l'histoire nous a appris quelque chose, c'est qu'aucun traité de paix conclu avec ces tribus guerrières n'a été respecté. Ils les ont tous bafoués dès que les événements se sont retournés à leur avantage, affirma avec une inébranlable certitude l'intendant Jean Talon.

- Messieurs?

- Vous connaissez notre point de vue depuis plus d'un an

déjà. Il n'a point changé, répondit laconiquement le conseiller Mercier, répondant en son nom ainsi qu'en celui de son ami, le conseiller Dubois.

- Capitaine Saurel, votre conseil?

- Avec les Iroquois, mieux vaut une guerre ouverte qu'une paix douteuse et sans durée. Puisque la France et l'Angleterre ne sont plus en si bons termes, il serait stratégique de frapper un coup décisif contre les Iroquois pendant que nous sommes en état de le faire, plutôt que d'attendre qu'ils aient l'idée de s'allier par concupiscence aux Anglais et ainsi nous voir attaqués sur deux fronts à la fois.

Il y eut une longue pause où seuls les tristes hurlements lointains d'un loup maraudeur se firent entendre. En cette minute décisive, tous ressentirent étrangement que le sort de la colonie venait d'en être jeté. Lentement, Alexandre de Prouville articula:

- Dans une semaine, jour pour jour, six cents soldats tirés de chacune des compagnies du régiment de Carignan accompagnés de six cents volontaires ainsi que de cent de nos alliés autochtones partiront en guerre contre les cantons iroquois. Les préparatifs devront être complétés pour cette date. Intendant, Capitaine Saurel: vous connaissez vos ordres!

Imposant, les traits durcis, le marquis se leva et tous les assistants firent de même. D'un pas raide, il s'éloigna en direction de ses appartements pendant que tous prenaient le chemin de la sortie.

Cette nuit-là, aucun de ceux qui avaient assisté à ce conseil nocturne ne parvint à trouver le sommeil.

*

Saturée des cris de joie de la foule acclamant ses libérateurs, vrombissante du roulement sonore des tambours et du tintamare de tous les carillons des églises, l'atmosphère habituellement si tranquille de la capitale était devenue électrisante.

Sous un resplendissant soleil de mi-septembre, le lieutenant général Alexandre de Prouville, droit comme une statue de marbre, monté sur son majestueux étalon couleur d'ébène, avait pris la tête de son imposante armée. Autour de lui, comme une étincelante rivière de diamants, d'aveuglants éclats de feu jaillissaient de toutes parts, provenant du miroitement fébrile des armes parfaitement astiquées réfléchissant la lumière céleste.

Dans ce formidable défilé se distinguaient les silhouettes des fiers et disciplinés soldats du régiment de Carignan, des intrépides volontaires canadiens vêtus de leurs confortables habits de cuir frangés, des courageux autochtones alliés des Français, ainsi que les panaches aux longues plumes blanches des officiers et des gentilshommes qui formaient l'état-major du lieutenant général.

En dépit de ses nombreuses réticences antérieures, monseigneur de Laval faisait partie du nombre. Il avait fait taire ses appréhensions et fini par saisir le bien-fondé de cette mémorable démarche. Il savait désormais que la paix et la prospérité si chères à son coeur ne pouvaient s'acheter qu'au prix du sang de ces valeureux guerriers, qui allaient s'embarquer sans crainte ni remords, prêts à mourir pour défendre leurs droits et pour faire triompher leur juste cause. Aussi s'était-il décidé à leur accorder sa bénédiction.

C'est au milieu des salves de canons saluant à tue-

tête le départ des nombreux navires de guerre que cette glorieuse escadre s'en était allée. Peu à peu, elle était disparue derrière la pointe du promontoire alors que les paysans redevenus étrangement taciturnes retournaient à leur demeure de la Basse-Ville ou remontaient l'abrupte Côte de la Montagne, le coeur ému, le visage tourné vers le sud-ouest.

Nul ne savait combien de temps ces braves resteraient absents, ni combien de valeureux manqueraient à l'appel le jour du retour. Cependant, les ardentes prières de toute la colonie accompagnèrent spirituellement chacun d'entre eux.

* *

*

Et Dieu entendit ces supplications! À la fin du mois de novembre, quarante-neuf jours exactement après son départ, le lieutenant général revint vers la capitale de Québec accompagné de son armée triomphante.

Lorsque la nouvelle se sut, l'allégresse des gens du pays refit instantanément surface et les voûtes de l'église Notre-Dame se mirent aussitôt à vibrer de chants victorieux. Dès le coucher du soleil et jusqu'aux petites heures du matin, le Canada entier célébra l'heureux événement en allumant de grands feux de joie autour desquels les Français dansèrent, buvèrent et chantèrent à la gloire des vainqueurs.

Au milieu de cette foule exubérante, le marquis de Tracy entreprit de retrouver un visage: celui de sa douce Hélène. Au cours de ces longues semaines passées loin d'elle, il s'était efforcé pour des raisons bien évidentes d'en chasser l'image. En dépit de sa bonne volonté, il n'avait pu oublier l'éclat de ces grands yeux

vert émeraude ni aucun des délicieux traits de ce doux visage et de ce corps élancé qui ensorcelaient irrémédiablement ses veilles nocturnes. Ni l'inclémence de la saison automnale, ni la fatigue, ni la faim, ni même le poids de ses lourdes responsabilités de commandant n'avaient pu atténuer en lui la passion qui, jour après jour, depuis plus d'un an déjà, le dévorait tout entier. Toutes ses pensées avaient été pour elle. Serait-elle la dernière personne qu'il verrait aujourd'hui?

N'y tenant plus, il ordonna à un gentilhomme de sa suite d'aller la quérir sous l'habile prétexte d'avoir besoin de son expertise pour écrire un compte rendu de son expédition au roi Louis XIV, de façon à l'envoyer dans les plus brefs délais.

Puis en tâchant le plus possible de passer inaperçu, il s'éloigna des fêtards et se retira dans ses appartements, attendant sa venue avec une impatience difficilement contenue.

Lorsqu'enfin on frappa à la porte de la sénéschaussée, il s'élança lui-même au premier étage pour y répondre, mais quelle ne fut pas sa déception d'accueillir l'intendant Jean Talon à la place de celle qu'il espérait!

- Tiens donc, Lieutenant général! Il me semblait bien que ce serait ici que je vous retrouverais. Mais dites-moi donc? Vous semblez ennuyé de me voir! Attendez-vous quelqu'un d'autre?

- Mais non, mais non!... Qu'allez-vous chercher là? rétorqua le marquis, dissimulant mal le malaise qui le gagnait.

Mais l'intendant n'était pas dupe. Aussi résolut-il de s'imposer quelque peu, juste le temps nécessaire pour

confirmer ses doutes.

- Hum!... Quoi qu'il en soit, ce n'est certes pas le moment de vous terroriser dans votre tanière de célibataire. Le peuple veut acclamer son héros. Vous ne pouvez pas lui refuser cela! Commençons donc par lever un verre en l'honneur de votre victoire.

Contrarié, Alexandre de Prouville retourna dans ses appartements pendant que l'intendant gravissait à sa suite les escaliers avec au coin des lèvres un sourire narquois.

Dans la pièce aux rideaux tirés, une lampe avait été allumée. Debout, sagement appuyée à un fauteuil, la longue épée du marquis, maintenue en place par son baudrier de cuir jeté sur les coussins, reflétait sur ses ciselures les mystérieuses flammes du feu de bois qui crépitait dans l'âtre rougeoyant.

L'intendant constata que le lieutenant général était effectivement seul dans ses appartements bien qu'il attendît, à n'en pas douter, une visite galante, car une cuvette remplie d'eau savonneuse ainsi qu'un linge mouillé traînaient encore sur une petite table basse. La barbe du conquérant avait été fraîchement rasée.

Après avoir fait ces quelques constatations, Jean Talon se retourna vers son ami, visiblement embarrassé, qui se tenait immobile près de la porte, le menton entre le pouce et l'index, éprouvant sous ses doigts la sensibilité de sa peau.

- Qu'attendez-vous, mon ami, pour me raconter vos exploits? Vous ne voulez tout de même pas me laisser languir jusqu'à demain, n'est-ce pas? insista l'intendant, plus que jamais décidé à s'imposer le temps qu'il faudrait pour percer les cachotteries du marquis.

De plus en plus contrarié, celui-ci se demandait comment faire pour se débarrasser de l'encombrante présence de son confrère.

Voilà, il venait de trouver la solution! Prompt comme l'éclair, il empoigna dans sa penderie un justaucorps propre, l'enfila et lança sur le ton le plus détaché possible:

- Pourquoi n'irions-nous pas nous joindre à la fête qui prévaut dehors? Rémy de Courcelle, qui aime plus que tout pavoiser, saura beaucoup mieux que moi, j'en suis persuadé, vous faire part de nos péripéties.

Par cette tactique, il espérait abandonner l'intendant aux bons soins du gouverneur dès les premières paroles échangées et revenir à temps vers ses appartements pour accueillir Hélène.

Mais ils n'eurent pas le temps de s'exécuter. De nouveau quelqu'un cogna à la porte et la tête du gentilhomme de tout à l'heure se faufila dans l'embrasure de la porte:

- Excusez mon retard, Lieutenant général! Mais la foule était si dense... le temps d'aller chercher l'écritoire, de remonter la côte... enfin... voici madame Valois.

Il ouvrit la porte à sa pleine grandeur pour céder le passage à Hélène qui lui apparut alors dans toute sa beauté. Les joues rosées, le regard pétillant, elle tenait à la main une petite boîte de bois contenant ses plumes, ses feuillets et l'encre dont elle avait besoin pour écrire ses lettres.

Avec courtoisie, elle remercia le gentilhomme qui disparut aussitôt. Puis, elle se tourna vers l'intendant, le salua d'un signe de tête et fit de même pour le marquis.

- Mes félicitations, Lieutenant général! Toute la colonie ne chante plus que vos louanges. Je suis persuadée que le roi se réjouira d'apprendre le résultat de votre expédition. Et moi aussi, d'ailleurs.

Alexandre de Prouville considérait Hélène sans trouver les mots pour la remercier de ses politesses. Elle était encore plus belle, plus fraîche, plus désirable qu'il ne l'avait imaginée. Ébloui, il cherchait les paroles qu'il convenait de dire mais ne les trouva pas.

De son côté, l'intendant considérait tour à tour, d'un oeil amusé, la jeune femme et le grand marquis. Elle, si naturelle et si gracieuse; lui, si épris et si embarrassé. De bonne grâce, il vint au secours de son ami.

- Mais entrez donc, ma chère Hélène, fit-il en la guidant par le bras. Donnez-moi votre manteau. Justement, le marquis allait me raconter par le menu détail les étapes de sa conquête. Installez-vous donc ici, ajouta-t-il en lui désignant un fauteuil éclairé par la cheminée, vous serez plus à votre aise.

D'une main habituée, la jeune clerc tailla sa plume, déroula ses feuillets et attendit que le marquis voulût bien commencer à dicter.

Embêté par la tournure des événements, celui-ci restait muet. Il aurait voulu voir l'intendant partir. Il aurait voulu rester seul avec Hélène, lui parler gentiment et qui sait, peut-être serait-il parvenu à la convaincre de l'aimer. Au cours des derniers mois, il avait imaginé la scène de cent façons différentes. Comment cela se faisait-il qu'il réussissait dans toutes ses entreprises, mais que son amour pour elle ne parvenait pas à gagner son coeur rebelle?

Lointaine, la voix de Jean Talon perça les brumes de ses confuses réflexions.

- ...Comme prévu, le rendez-vous des troupes eut lieu le vingt-huit septembre au fort de Sainte-Anne sur une île du lac Champlain. Un contingent de cent dix volontaires venus de Ville-Marie s'est joint à nous, sous le commandement de monsieur Charles Lemoine... Pouvez-vous continuer, cher ami? Je crains que les informations dont je dispose ne manquent de précisions, déclara l'intendant.

Manifestement contrarié, celui-ci s'exécuta néanmoins. D'une voix profonde, il commença:

- Pour atteindre les cantons des Iroquois, ennemis mortels de la colonie, nous avons dû franchir cent milles de forêts, de rivières et de marécages en transportant à dos d'hommes toutes les armes, les munitions, les vivres et le matériel nécessaire. Il n'y avait point de chemin pour faciliter notre marche et le trajet ne se fit pas sans grandes difficultés. Au bout de ce pénible exercice de dix-huit jours, nous touchions presque au but. Le soir tombait et la pluie faisait rage. Dans l'intention avouée de surprendre les Agniers, nos hommes ont marché de nuit; néanmoins dès que les guerriers indigènes nous ont aperçus du haut de leurs palissades, ils ont pris panique et se sont enfuis à travers bois. Fait à souligner, quelqu'un avait certainement dû les avertir de notre arrivée, car il n'y avait avec eux ni femmes ni enfants. Nous prîmes donc la première bourgade sans rencontrer la moindre résistance. Les deuxième, troisième et quatrième bourgades nous furent livrées tout aussi facilement.

Hélène arrêta aussitôt le marquis:

- Comment? Ils étaient tous retranchés bien à l'abri derrière leurs palissades et ils ne se sont pas défendus?

Ils ne vous ont pas attaqués? Ils ont fui!

- Attaquer une armée prête à se battre n'est pas aussi simple que d'attaquer un pauvre paysan esseulé en train de cultiver son champ. Ah! Ces lâches, ils ont donc eu une bonne leçon, gloussa l'intendant.

- J'ai su plus tard que le bruit de nos tambours avait été une des causes de leurs frayeurs. Ils ont cru entendre la voix des démons de l'enfer. C'est du moins ce qu'un vieillard abandonné par son peuple nous a affirmé.

- Mais qu'avez-vous trouvé dans ces villages? Qu'y avait-il? interrogea l'intendant, impatient de connaître la suite des événements.

- Nous pensions trouver de misérables huttes. Nous fûmes donc plutôt surpris de découvrir de grandes cabanes, bien bâties, faites pour abriter huit ou neuf familles. Nous avons trouvé une énorme quantité d'ustensiles, de meubles, d'outils et d'armes que les Anglais ou les Hollandais d'Orange et de Corlear leur avaient troqués. De plus, nous avons trouvé suffisamment de vivres pour nourrir la colonie entière pendant plus de deux longues années. La cinquième bourgade était la plus riche de toutes. Elle était entourée de trois palissades. En y entrant, nous avons constaté qu'elle avait été suffisamment équipée pour supporter un long siège. Plusieurs armes à feu y avaient été laissées ainsi que de grandes provisions d'eau pour éteindre d'éventuels incendies.

- Vous avez brûlé ces bourgs maudits, j'espère? s'enquit l'intendant alarmé.

- Nous avons planté notre croix et notre drapeau, célébré une messe et rasé les cinq bourgs sur le chemin du retour.

- Croyez-vous qu'ils reviendront rôder par ici? interrogea Hélène qui n'avait pas oublié la frayeur qu'elle avait ressentie lors de l'agression des trois Iroquois dont elle avait été victime.

- N'ayez plus peur d'eux, madame Valois. Nous leur avons infligé une cuisante défaite dont ils ne sont pas prêts de se relever. Sans provision pour affronter le long et rigoureux hiver qui s'annonce, ils n'auront d'autre choix que de nous demander, sincèrement cette fois, de bien vouloir leur accorder la paix, répondit avec assurance Alexandre de Prouville.

- Bravo, Alexandre! Nous savions tous que nous pouvions compter sur vous et vos hommes, s'exclama Jean Talon. Maintenant, si nous allions fêter cet extraordinaire triomphe? Les habitants de Québec n'ont qu'une idée en tête, ce soir: remercier leur libérateur...

- Quant à moi, je compléterai cette missive avec les formules et les politesses d'usage. Je vous l'apporterai demain matin, sans faute, fit Hélène en ramassant son matériel, évitant avec pudeur de croiser le regard devenu trop insistant du marquis de Tracy.

- Demain, sans faute, répondit-il, désespérant de cette fin de soirée.

L'expédition avait été un succès et la petite colonie respirait désormais l'air vivifiant de la liberté et de la prospérité qui soufflerait encore pendant plus de dix-huit longues années.

Alexandre de Prouville avait en apparence les meilleures raisons du monde pour se penser l'homme le plus comblé du pays. Tous le considéraient comme un héros.

Mais, dans les faits, cette gloire n'avait pour lui

qu'un goût d'amertume, puisque ses réussites ne se limitaient qu'à ses conquêtes militaires et que les sentiments profonds qu'il vouait à l'unique femme qu'il ait jamais su aimer d'amour demeuraient résolument sans écho.

CHAPITRE XXII

Ses draps blancs défaits et enroulés autour de ses hanches, ses longs cheveux dénoués répandus sur ses oreillers de plumes, Hélène s'agitait convulsivement. De droite à gauche, elle détournait son visage couvert de sueur alors que ses doigts nerveux agrippaient pour les repousser aussitôt quelques invisibles spectres. Certaines paroles floues comme des gémissements, des protestations s'élevaient, par moments, de sa chambre plongée dans l'obscurité.

N'eût été de l'épaisse cloison qui séparait le premier étage du rez-de-chaussée, Agnès et Réal Racicot auraient sans nul doute eu vent des fréquents et horribles cauchemars que la jeune clerc revivait sans cesse. Mais Hélène aurait préféré mourir de peur plutôt que d'avouer son terrible secret, plutôt que de dévoiler ses lancinantes angoisses et, sur ses nuits troubles, elle s'imposait un silence draconien.

Soudain, d'un bond, elle se redressa, le regard terrifié, un cri étouffé au creux de sa gorge. Pendant quelques secondes qui lui parurent une éternité, elle chercha frénétiquement à reprendre contrôle de ses émotions en posant de façon insistante ses yeux affolés sur les objets familiers de sa chambre. Elle porta ensuite une main à sa poitrine et tenta de reprendre son souffle, de calmer son coeur agité. Ce n'était qu'un mauvais rêve... encore un autre.

- Seigneur! Ça ne finira donc jamais?

Encore sous le choc, elle revoyait mentalement la scène qui, l'instant auparavant, l'avait tant apeurée.

- Comme cela avait l'air vrai, se disait-elle.

D'un geste las, elle repoussa ses draps et posa ses pieds brûlants sur le plancher. Il n'était que quatre heures du matin. Pas un bruit, pas un mouvement ne provenait de la maison ou de la ville. Ce n'était certes pas la première fois qu'elle se trouvait confrontée à la désagréable sensation d'être l'unique personne au monde éveillée à cette heure de la nuit.

Au fond de sa chambre, se trouvait un gros tonneau scié en deux qu'elle utilisait pour ses ablutions quotidiennes. À côté de cette baignoire improvisée, on avait placé trois seaux remplis d'eau.

"Allons puisqu'il le faut!" pensa Hélène.

Pour la énième fois, elle s'apprêta à employer ce procédé pour le moins désagréable. Déterminée à se débarrasser de ses cauchemars, elle n'avait trouvé rien de mieux que de s'affliger de la sorte chaque fois que son inconscient récidivait. Elle espérait se libérer ainsi de ses rêves troublants, alléger sa conscience d'un fardeau de plus en plus lourd à porter.

Le pas lent, l'échine courbée, elle installa un grand drap de bain molletonné dans le fond de la baignoire et y versa l'un des trois seaux. Elle fit ensuite passer sa jaquette de lin au-dessus de sa tête, la jeta sur une chaise de côté et se glissa dans l'eau. Celle-ci était glaciale et lui fit aussitôt claquer des dents, frissonner des pieds à la tête. Néanmoins, elle s'obligea à l'endurer en s'aspergeant sans pitié. Se tournant vers une petite table basse installée à sa

portée, elle se saisit d'un flacon de verre contenant un shampoing aux feuilles de noyer parfumé à la lavande. Dans le creux de sa main, elle en versa une petite quantité, la fit mousser en abondance puis l'appliqua vigoureusement sur son épaisse chevelure.

Ses mouvements mécaniques répétés mille fois auparavant avaient l'appréciable propriété de lui insuffler l'assurance que procurent les rituels familiers en un moment où elle en avait vraiment besoin. Suivant ce rituel, elle prit la barre de savon du pays posée sur le rebord du tonneau, la trempa rapidement dans l'eau avant de s'en frotter le visage et le corps tout entier. Dès que ce fut fait, elle tendit une main tremblante vers l'anse du deuxième seau dont la chute froide et cristalline chassa toute trace de mousse.

Que n'aurait-elle fait pour éloigner les détestables images que sa conscience lui projetait avec une cruelle insistance? En dépit de ses efforts, elles ne tardèrent guère à refaire surface.

Affaissée plutôt qu'adossée, une main pendante à l'extérieur, l'autre soutenant son front ombrageux, Hélène revivait à nouveau, bien éveillée cette fois, chacun des détails et chacune des étapes de son cauchemar.

Elle était dans la salle du Conseil souverain, entourée comme à l'habitude de gens parlant haut et fort, ricanant parfois méchamment en attendant le début des audiences. Mais ce qu'il y avait d'étrange dans cette scène, c'est que les murs de la salle avaient disparu. À leur place, les immenses arbres d'une forêt noire et profonde servaient de décor. Trois coups de maillet se firent entendre qui rappelèrent la foule à l'ordre. Comme chacun trouvait sa place et que les dignitaires s'apprêtaient à siéger, avec effroi, elle prit soudain conscience d'être au banc des accusés.

Un silence accablant s'installa où maintes faces odieuses se tournèrent vers elle. Hélène sentit ses joues s'empourprer, le souffle subitement lui manquer lorsque, après avoir fait des yeux le tour de la salle, elle reconnut dans un cercueil ouvert la dépouille du notaire Piliar, son défunt patron. La tête couverte de sang ruisselant, le corps raidi, celui-ci la fixait de son regard cadavérique. Un cri s'échappa de ses lèvres qu'elle fit bientôt taire en se mordant le poing. Impossible pour elle de s'enfuir, car les soldats affectés au maintien de l'ordre la gardaient de près, une main rigide sur ses épaules.

Un doigt pointé dans sa direction, le marquis de Tracy l'accusait à présent de l'ignominieux meurtre du notaire Piliar. Intimidant par sa stature, menaçant par son visage courroucé, Alexandre de Prouville ne manifestait, à son égard, aucune sympathie, aucune compassion; seulement de la hargne et du mépris. À la droite du marquis, le visage tourné vers le sommet des arbres, le gouverneur Courcelle s'ennuyait franchement, alors que l'intendant penché sur son pupitre griffonnait de sa plume agitée l'arrêt de sa condamnation.

- Je suis perdue! On me condamne sans même m'entendre! murmura Hélène, en proie à un profond désespoir.

À présent, l'assistance l'injuriait vertement. Au milieu de cette foule, l'accusée reconnut ses amis. Parmi eux, Agnès et Réal, Anita et son époux, et plus loin, le capitaine Beausonnière et Simon Callières qui se détournaient d'elle, quittaient la salle sans un dernier regard ni même un véritable chagrin, semblait-il. Autour d'elle, chaque parole n'était plus que dérision et méchanceté. Troublée, Hélène se tourna vers les dignitaires, tenta de s'exprimer, d'expliquer les raisons de sa faute. On ne voulut pas la laisser parler. C'est alors que l'intendant Jean Talon ordonna aux gardes de l'amener. Ceux-ci la soulevèrent en l'empoignant sous

les aisselles et la poussèrent plutôt brusquement vers la sortie.

Sur son passage se trouvait le cercueil de Piliar dont l'affreux cadavre ensanglanté n'avait cessé de la fixer. Pour atteindre la sortie, elle devait le contourner.

Terrifiée autant qu'abasourdie, Hélène s'étonnait de l'indifférence des gens face à l'horrible présence. Ce qui lui arrivait était si épouvantable et pourtant tellement improbable qu'elle sentait que son coeur allait s'arrêter de battre à tout instant.

- C'est impossible! Je rêve! Maître Piliar ne peut être ici! Il faut que je me réveille!

Tout à coup, comme mû par un ressort caché, Piliar se redressa sur son séant alors qu'elle arrivait à sa hauteur. Un sourire hideux accroché à ses lèvres rouges de sang, les bras tendus, il tenta de la saillir. D'un bond, elle parvint à l'éviter. Aussitôt les soldats de la garde l'agrippèrent sévèrement et la traînèrent hors de sa portée, alors que la foule s'agitait avec délectation. Presque soulagée, Hélène se laissait maintenant amener sans plus protester.

"Qu'importe ce qu'il peut advenir de moi, il me faut quitter ce lieu maudit", se répétait-elle pour mieux se raisonner.

Fermant obstinément les yeux, Hélène atteignait bientôt la sortie, laissant derrière elle l'assemblée orageuse. Inexplicablement, la rumeur s'évanouit et les gardes eux-mêmes se volatilisèrent. Elle se retrouva abandonnée, esseulée au milieu de l'immense forêt comme si c'était là le châtiment auquel on avait voulu la condamner. Bien qu'isolée de la sorte, elle ressentait dans chacune des fibres de son être l'imminence d'une

menace indéfinie.

- Où suis-je? Comment faire pour retrouver mon chemin? s'interrogeait-elle à haute voix, sachant pertinemment qu'elle ne recevrait aucune réponse.

Tournant sur elle-même, Hélène chercha un point de repère. N'en trouvant point, elle pensa un instant grimper à un arbre pour déterminer sa position. Les branches de toutes les essences étaient hors de portée, inatteignables. Elle marcha donc droit devant elle, sans aucun but précis, ses doigts caressant le tronc rugueux des érables, des chênes puis des bouleaux, le visage tourné vers le ciel qui s'obscurcissait rapidement.

La pénombre envahissait peu à peu la forêt, l'enveloppait d'une chaude et sombre couverture presque étouffante. Malgré l'état de semi-léthargie dans lequel elle se trouvait, ses yeux crurent discerner un mouvement au loin. Elle porta aussitôt son attention vers l'endroit d'où émanaient maintenant des craquements semblables à ceux que font les branches sèches écrasées sous le poids d'un marcheur furtif. Quelque chose ou quelqu'un s'avavançait dans sa direction, prenant un soin malicieux à demeurer invisible. Puis, entre les troncs, elle discerna confusément une masse noire penchée vers le sol, immobile. Hélène figea sur place; une panique folle s'empara de sa raison. Avec une lenteur calculée, la masse sombre se déployait à présent, grandissait, se redressait, de plus en plus menaçante. Sur le visage de cette silhouette ainsi dévoilée, des yeux blancs et sanguinaires s'allumèrent enfin, la transperçant de part en part. Hélène prit ses jambes à son cou, propulsée en avant par l'énergie qu'une peur incontrôlable décuple. Le bruit des branches cassées se multipliait, se rapprochait derrière son dos. Le souffle saccadé de son mystérieux agresseur se rapprochait, devint perceptible à ses oreilles. Elle crut vraiment que sa fin était arrivée lorsque, sur son bras, une main veineuse et

puissante s'abattit, chercha à la ralentir.

- Lâchez-moi! Lâchez-moi, je ne veux pas mourir! criait-elle.

Soudain, entre les arbres, non loin, deux énormes portes de fer apparurent, s'ouvrirent en grinçant, laissant apercevoir, de l'autre côté, un feu immense, brûlant, insupportable. Les protestations d'Hélène s'évanouirent sur ses lèvres. Ce qu'elle apercevait avec horreur ne pouvait être que les portes de l'enfer, qu'une vision du feu éternel dans lequel elle allait être projetée, condamnée à perpétuité.

Au milieu des flammes monstrueuses, elle vit de malheureux prisonniers attachés à des pieux, hurlant à fendre l'âme leurs souffrances alors que de cruels indigènes les torturaient sans répit.

Hélène s'arrêta net, submergée par la peur et le désespoir. Son agresseur la rejoignit, s'en saisit aussitôt, la traînant à présent vers les grandes portes de fer dont l'haleine sulfurée giflait son visage. Il n'y avait aucune trêve à espérer. Dès qu'ils l'aperçurent, les démons peints de noir et de rouge se désintéressèrent de leurs victimes pour se porter à sa rencontre, ricanant et jouissant à l'avance des tortures qu'ils allaient lui infliger interminablement. Hélène se voyait encerclée, dans l'impossibilité de s'enfuir. De toutes ses forces elle hurla:

- Au secours! Pitié, quelqu'un, aidez-moi!

C'est ainsi qu'elle s'était réveillée, trempée de sueur, le coeur battant comme un tambour. Chaque nuit, ses cauchemars la surprenaient; elle en avait maintenant presque l'habitude, mais il y avait longtemps qu'elle n'avait eu si peur.

Des perles d'eau frémissaient sur sa peau, entre ses cils recourbés, s'accumulaient aux bouts de ses mèches d'acajou.

"Inutile de m'attarder plus longtemps dans cette eau glaciale", pensa-t-elle.

Avec une certaine impatience, elle s'assècha, puis jeta sa serviette sur son lit. Dans l'armoire de cèdre, Hélène choisit une robe de couleur sombre et l'enfila aussitôt. L'étoffe était douce et sentait bon la lavande. Ce contact lui était agréable. Lentement, elle regagnait sa paix d'esprit. Sur un petit banc placé devant une table vanité, elle s'assit en démêlant sa chevelure. Un miroir lui renvoyait l'image d'une jolie femme mince et gracieuse, au visage magnifique. Mais ses yeux aux contours cernés, témoins des tiraillements de sa conscience, lui rappelèrent combien il lui serait difficile de cacher cette nuit d'insomnie. Du bout des doigts, elle répandit quelques gouttes d'huile de millepertuis sur son visage aux traits tirés. En réfléchissant, elle fixa son miroir:

"Le passé est le passé. Je ne peux rien y changer. Qu'importent mes remords, qu'importe tout le tort que je me fais en y songeant des millions de fois encore. Rien ne peut être refait. Il me faut apprendre à vivre avec mes erreurs d'autrefois."

Des pas de velours s'avancèrent à sa rencontre. C'était Grisette, la chatte tigrée du "Saint-François". Voilà plus d'un an déjà que les Racicot l'avaient adoptée à sa descente du navire. Sa petite patte blessée ne lui permettait plus tellement de chasser les rats comme elle le faisait autrefois, mais elle pouvait toujours leur rendre service en poursuivant les souris de la maison.

Dès qu'elle fut près d'Hélène, elle se mit à ronronner. Ses grands yeux verts levés vers sa

maîtresse, l'animal semblait demander la permission de monter sur ses genoux. Un petit signe de la main lui suffit. D'un saut rapide et gracieux, Grisette s'exécuta. Ses ronrons et son museau taquin firent sourire la jeune clerc.

- Quelques caresses suffisent à ton bonheur. Hum! Ma chachatte? C'est bien. Couche-toi en boule et dors sur mes genoux pendant que je veille sur ton sommeil, fit-elle à mi-voix.

En flattant le soyeux pelage de Grisette, Hélène en vint à apaiser ses craintes. Un faible soupir s'échappa de ses lèvres généreuses, alors qu'entre les rideaux de sa fenêtre la nuit laissait place aux premières lueurs d'un petit matin frileux.

Fin novembre, fête de la Saint-André

CHAPITRE XXIII

En cette saison avancée, il était plutôt rare de voir un navire commercial mouiller l'ancre en rade de Québec. En fait, le dernier bateau à avoir pris le large s'était éloigné depuis au moins neuf jours déjà, de manière à éviter d'être retenu prisonnier au milieu des premières glaces. Cependant, le navire qu'on apercevait en bas présentement ne semblait nullement se soucier de cette éventualité.

De lointains grincements de poulie se firent entendre venant de sa direction. Trois chaloupes furent mises à l'eau et chacun des membres de l'équipage prit place à bord de ces embarcations, à l'exception de deux matelots restés en devoir sur le pont.

Le moral des nouveaux venus était visiblement à la fête, car les joyeuses notes de leurs chants gaillards montaient aisément jusqu'à la Haute-Ville.

Faisant contre-jour à leurs silhouettes noires qui s'avançaient en hâte vers la berge, le navire, parsemé de scintillantes lueurs jaunes, se détachait de la fluidité nacrée. Là-haut, la lune se dissimulait de plus en plus fréquemment derrière de menaçants nuages gonflés de pluie.

Bientôt le clapotis des barques accostant au rivage

se fit entendre et les occupants sautèrent précipitamment sur le sable froid de la grève. Ce n'était sûrement pas la première fois que ces marins faisaient escale à Québec puisque, sans la moindre hésitation, ils se mirent à courir droit vers l'auberge de la veuve Brunet.

En retrait, fermant la marche, deux hommes s'avançaient à pas lents en discutant de choses et d'autres. L'un d'eux, par son allure joviale et ses gestes exubérants, paraissait manifestement satisfait de sa situation. Il était grand et beau. Il parlait fort, riait avec tant de désinvolture qu'on eût aisément pu croire qu'il s'ingéniait à étourdir son compagnon par le débit intarissable de ses paroles.

L'autre, plutôt courtaud et rondelet, portait d'élégants vêtements qui devaient certainement être de la dernière mode parisienne. Son langage était aussi soigné que ses manières, mais son regard demeurait fuyant et chaque trait de sa personne respirait l'opportuniste qu'il était.

- Il ne faudrait pas rester trop longtemps ici, dit le petit homme grassouillet, en forçant le ton d'une façon plus grave qu'à son accoutumée. On raconte que l'hiver est insupportable dans cette colonie.

- Faites-vous pas de bile, patron! Je ne tiens pas plus que vous à hiverner loin des ports français. Je vous l'ai dit: "Nous n'avons fait escale que pour récupérer mes matelots et saluer quelques amis au passage. Dès que ce sera fait, nous lèverons l'ancre."

Ils atteignaient maintenant les marches de l'auberge. De l'intérieur, des cris rauques et des chants endiablés parvenaient à leurs oreilles. Par les carreaux des grandes fenêtres illuminées, ils virent quelques marins se bousculer, argumenter avec vigueur alors que la majorité s'étaient rassemblés autour d'une

table pour parier sur l'un des deux matelots musclés qui se défiaient au tir-au-poignet.

Au coeur de ce vacarme, la porte de l'auberge s'ouvrit avec fracas sous leur nez. Deux marins maigrichons accoutrés de sales haillons dévalèrent en hâte les quelques marches du perron pour se jeter à demi ivres aux pieds du grand homme.

- Capitaine Beaussonnière! Oh! mon capitaine! Vous êtes revenu! Nous pensions... nous avons cru que vous nous aviez abandonnés... mais qu'est-ce que de pauvres marins comme nous serions devenus sans vous? Le ciel soit loué... braillaient-ils, abaissant et relevant successivement leurs mains tremblantes, soulagés de leurs terribles craintes.

- Ai-je jamais manqué à ma parole? Vous ai-je déjà fait une promesse que je n'ai su tenir? Vous avez toujours été de vaillants matelots et j'ai grand besoin d'hommes de votre trempe! tonna le capitaine en leur envoyant une grande claque dans le dos.

Souriant de toutes ses dents blanches, il les ramassa ensuite à bras-le-corps, un sous chaque aisselle comme deux chiots égarés, et gravit les marches d'escalier qui menaient à l'auberge.

Le petit homme était demeuré figé sur place, les yeux exorbités, les bras ballants, la parole coupée. Il avait regardé la scène, aussi étonné qu'apeuré de la force herculéenne de son compagnon. Pourtant, s'il avait un tant soit peu cotôyé les gens de la marine marchande, il aurait su que ces démonstrations de force faisaient partie du quotidien de chaque équipage et qu'il n'y avait rien de bien spectaculaire en soi dans le comportement du capitaine. Lorsque les matelots de l'auberge virent leur supérieur déposer les deux hommes par terre, sens dessus dessous et tout étourdis de leur courte promenade, ils

s'esclaffèrent en chœur d'un rire gras et féroce qui fit rougir les deux malheureux.

Heureux d'avoir fait une entrée si remarquée, Beausonnière se dirigea ensuite vers le bar et commanda deux gros pichets de bière. Ce n'est qu'à ce moment qu'il se rendit compte que son compagnon était demeuré à l'extérieur. D'un signe de la tête, il lui enjoignit l'ordre de s'avancer.

Pour ne pas être ennuyé par la présence encombrante des membres de l'équipage, les deux retardataires, le grand et le petit gros allèrent, s'asseoir à une table tranquille placée à proximité d'une fenêtre qui donnait sur la rue.

- Je n'ai jamais vu d'individus aussi dégoûtants! De vrais dégénérés! Vous ne m'aviez pas dit que nous aurions de tels énergumènes à bord! souffla le petit bonhomme.

- Et vous, notaire Servignan, vous ne m'avez toujours pas dit la véritable raison de votre voyage! souffla à voix basse le capitaine, les paupières plissées, arborant un regard dur et scrutateur qui lui donnait l'air d'en savoir plus long qu'il ne voulait en dire.

Servignan faillit s'étouffer avec la gorgée de bière qu'il venait à peine d'ingurgiter.

- Comment cela se fait-il qu'il soit au courant de mes manigances? Aurais-je sous-estimé ce lourdaud? pensait-il avec anxiété.

En quelques secondes, les deux hommes se jaugèrent du regard. Mais le notaire savait pertinemment qu'il n'était pas de taille à se mesurer à un aussi redoutable adversaire. Aussi résolut-il de changer de tactique. Adoptant le ton de la confiance, il lui murmura:

- Si vous me promettez de garder le secret le plus absolu sur ce que je vais vous confier, je vous assure que je saurais vous faire bénéficier d'un gain substantiel.

Son gobelet d'étain dans le creux de la main, le capitaine ne cachait point la méfiance qu'il ressentait à l'égard de son interlocuteur. Il but une grande rasade de bière, reposa d'un geste violent le gobelet sur la table et s'adossa paresseusement au dossier de sa chaise, les jambes écartées.

Voulant comprendre par cette attitude que Beaussonnière acceptait sa proposition, Servignan se racla la gorge et dévoila à contrecœur ses louches activités.

- Voici! Je suis débarqué dans cette colonie perdue à la fin du mois de mai. J'étais venu pour m'enquérir de certaines choses... vous comprenez. Enfin, je devais me rendre à Ville-Marie par affaires... Un associé que je ne nommerai pas m'avait laissé entendre qu'il y avait d'énormes profits à réaliser dans le commerce des fourrures, à la condition, évidemment, de ne pas avoir trop d'intermédiaires. Dans le domaine des pelleteries, pour réussir vite et bien, il faut être près de la matière première et offrir une marchandise suffisamment intéressante pour que les indigènes viennent vous troquer leurs castors et leurs autres fourrures sans penser à aller voir nos rivaux, les Anglais du Sud, vous me suivez toujours?

Frottant ses mains poilues l'une contre l'autre, Servignan retroussa ses lèvres charnues et découvrit ses petites dents jaunes dans une affreuse grimace qui se voulait un sourire engageant.

- Alors! Avez-vous fait de gros profits? demanda presque méchamment le capitaine.

- Qu'en pensez-vous? souffla l'autre, trop heureux de se penser fin renard. J'avais amené avec moi de France une quantité faramineuse de pacotilles, des morceaux de miroirs, de la verroterie, du clinquant, quoi!... et vous ne devinerez jamais, ces idiots d'Indiens m'ont donné en échange toutes leurs belles peaux de castors, de renards... en plus de celles qu'ils avaient sur le dos.

Pointant le nez dans son gobelet pour s'humecter les lèvres, le notaire émit un petit rire sec et nerveux qui déplut au capitaine. L'air faussement distrait, Beausonnière se demandait, pour sa part, ce qui était le plus convenable de faire: dénoncer l'escroc aux autorités de la Compagnie des Indes occidentales ou, mieux, lui soutirer une partie de son butin.

- Dites-moi, Servignan, l'expédition du lieutenant général Alexandre de Prouville contre les Iroquois a certainement dû être pour quelque chose dans votre décision de rester si tard dans la colonie?

Cette constatation du capitaine s'imposait d'elle-même. En libérant le pays de la menace des Iroquois, le marquis de Tracy avait par la même occasion affranchi de leurs contraintes plusieurs trappeurs et Indiens de différentes tribus qui n'osaient se risquer vers Ville-Marie comme ils le faisaient chaque printemps. Après son passage au mois de novembre, une quantité phénoménale de pelleteries s'était entassée sur les comptoirs d'échanges, alors que tous les navires marchands de France avaient levé l'ancre... tous, à l'exception du "Noël de Morbihan", le nouveau navire du capitaine Beausonnière.

- Ce coquin de notaire a donc eu la même idée que moi! Notre rencontre ne pouvait certes pas être le fruit du hasard... Le diable m'emporte si l'énorme quantité de ballots qu'il a fait monter à bord de mon navire ne contient pas la même cargaison que les miens! pensait le

capitaine, les yeux mi-clos.

- J'ai vu juste. Je savais qu'après le passage du lieutenant général et de son armée, plusieurs tribus s'aventureraient vers la ville. Mes conjonctures se sont avérées exactes. Ma fortune est faite! Et la vôtre aussi d'ailleurs. Je vous ai payé suffisamment cher le prix de mon passage, mais je vous promets encore quelques louis d'or si nous traversons sans encombre l'océan Atlantique.

Entre ses doigts potelés, le notaire faisait miroiter une pièce de monnaie qui se voulait le gage de sa bonne foi.

- C'est très ingénieux, votre petit système, mais puisque c'est moi qui transporte votre marchandise à bord de mon navire et, qu'en plus, je suis le seul qui puisse le faire, je veux la moitié de vos profits! rétorqua le capitaine en prenant soin de ne pas dévoiler le fond de sa pensée.

- Comment? Comment? Mais, vous êtes fou, ma parole! La moitié! Vous n'y pensez pas?

- Bon! Il ne vous reste plus qu'à vous trouver un autre armateur.

- Trente pour cent... pas plus!

- Je veux cinquante pour cent!

- Soyez raisonnable! J'ai des frais à couvrir, des paiements à rencontrer. Si nous nous accordions pour trente-cinq pour cent, cela vous irait-il?

- Va pour trente-cinq pour cent.

Heureux de s'en sortir à si bon compte, Servignan

conclut l'accord en levant son gobelet et en ingurgitant d'un seul trait le reste de son contenu. Le sourire en coin, il détourna son visage bouffi pour mieux dissimuler sa couardise en jetant distraitement un regard par la fenêtre. Ce qu'il y vit lui arracha malgré lui une exclamation de surprise.

Il se leva du plus vite qu'il put - vu sa corpulence - renversa sa chaise dans son empressement et se précipita vers la porte qu'il ouvrit toute grande. Les vents froids de l'automne roulèrent sur le plancher de bois et firent maugréer quelques matelots impatients. Tiré de ses macabres réflexions, le capitaine se leva à son tour en cherchant à comprendre la raison de son énervement.

Sur la rue, parmi les feuilles mortes qui tourbillonnaient follement, ils virent deux silhouettes de jeunes femmes qui s'en allaient au loin. Elles disparurent aussitôt au tournant de la rue.

Croyant comprendre la raison qui motivait l'agitation du notaire, Beausonnière éclata d'un rire tonitruant et lui envoya :

- Servignan, vous êtes un parfait imbécile! Mais qu'est-ce qu'une tête de linotte comme vous peut encore s'imaginer? Cette jolie fille que vous venez de voir passer n'est certainement pas faite pour vous! Imaginez-vous donc que je la connais bien et laissez-moi vous affirmer que tout l'or du monde ne saurait vous l'acheter. Jamais elle ne voudra d'une vieille semelle comme vous! D'ailleurs, elle est déjà mariée!

- Hélène Valois! C'est bien elle que j'ai vue, n'est-ce pas? fit le notaire, ahuri.

Jamais, il n'aurait cru la revoir. Depuis le départ précipité de la jeune clerc, chacun s'était perdu en

conjectures. Avait-elle paniqué en découvrant le corps de son patron assassiné, s'était-elle enfuie le plus loin possible pour oublier l'horrible scène, ou bien était-ce elle qui avait froidement tué le notaire Piliar pour quelque obscure raison?

Pour sa part, Servignan n'ignorait pas que son défunt associé, maître Piliar, la désirait d'une façon malade. Le soir de sa mort, il savait qu'il était retourné à l'étude et qu'Hélène Valois devait y être encore lors de son arrivée. Cependant, personne d'autre n'était au courant de ces faits. La disparition inopinée de son collègue lui avait fait perdre une petite fortune. Ensemble, ils devaient investir dans une chapellerie qui promettait d'être des plus rentables, mais à cause du décès, Servignan n'avait pu réunir la somme nécessaire. Le projet était donc resté à l'état embryonnaire et l'étude avait dû être fermée faute d'achalandage suffisant. Aussi, pour toutes ces raisons, Servignan vouait une haine mortelle à la jeune clerc qu'il accusait d'avoir causé sa ruine.

- Calmez-vous, mon vieux, ou je vous prédis quelques ébullitions de sang! ricana le capitaine amusé par le visage devenu rubicond de son "associé".

Mais celui-ci faisait fi de ses recommandations et continuait à gigoter tel un poisson hors de l'eau.

- Il faut que je voie l'officier de la justice en cette colonie. Il faut que je voie l'intendant! Il faut que je voie le gouverneur!

- Pardi! Allez-vous me dire ce qu'il vous prend?

- Non! Je ne peux rien vous dire pour l'instant. Il s'agit du passé de cette fille. Il faut absolument que je parle à quelqu'un qui représente la loi et vite!

Méfiant devant une telle requête, mais curieux d'en connaître la raison, le capitaine jugea que son bienfaiteur Alexandre de Prouville devait être le premier mis au courant des confidences du notaire. Il ressentait vaguement qu'il en allait de ses intérêts personnels ainsi que des intérêts de la belle Hélène, et c'est pourquoi il se garda bien de révéler que la jeune fille était à l'emploi du marquis.

* *

*

Le notaire se précipita dans la rue. Les cheveux défaits par la soudaine tourmente, il ne semblait trop savoir quel chemin prendre: à droite ou à gauche. Lorsqu'il vit le capitaine gravir le petit chemin sinueux et escarpé de la montagne, il se lança à sa poursuite, tâcha même de le devancer. Néanmoins, son embonpoint lui interdit de poursuivre plus longtemps sa folle ascension. Piteux, la respiration sifflante, il se résolut à suivre son guide avec plus de modestie.

Sans hâte, le capitaine atteignit le plateau. Dépassant l'édifice de pierre qui servait à la fois de presbytère, de séminaire et d'évêché, puis la belle église paroissiale de la grande place, les marcheurs aperçurent, sur la gauche, le fort Saint-Louis et ses sentinelles toujours alertes qui faisaient le guet de nuit. Face au Fort, de l'autre côté de la Place d'Armes, se dressait une maison aux proportions respectables, blanchie à la chaux; c'était la sénéchaussée. Une lumière brillait à la fenêtre du deuxième étage et le capitaine devina que le marquis de Tracy se trouvait chez lui. Soulevant le lourd battant de bronze, Beausonnière frappa trois grands coups. Au bout d'un long moment, l'ex-secrétaire du marquis, Octave Zapaglia, resté fidèle

à son poste, vint ouvrir. De ses yeux myopes, il regardait ses visiteurs et semblait surpris de ne point les reconnaître.

- Nous voudrions voir le marquis de Tracy, fit le capitaine.

- Le marquis ne reçoit pas le soir, répondit le secrétaire.

Comme une couleuvre, le notaire Servignan se fraya un chemin et pénétra à l'intérieur de la maison. Tournant sur lui-même plusieurs fois, il parvint à se rappeler de la lumière à la fenêtre et se guida tant bien que mal jusqu'à la chambre du marquis, malgré les protestations du vieil homme:

- Vous ne pouvez pas! Attendez ici, vous dis-je!

Mais l'autre ne l'écoutait déjà plus. Montant les escaliers qui aboutissaient à un grand couloir, il se mit à le parcourir de tout son long. Bientôt, le notaire se trouva devant la chambre du marquis, là où la lumière filtrait par les interstices de la porte.

Énervé, la tenue débraillée, Servignan poussa la porte de bois sans même penser à frapper au préalable. Ce qu'il vit le fit reculer si violemment qu'il se heurta au mur du couloir en hurlant tel un putois.

Confortablement installé dans son fauteuil, Alexandre de Prouville s'occupait à l'entretien de ses pistolets. Aussi, pour mieux en examiner l'angle de la mire, il avait pointé son arme en direction de la porte et c'est ce moment-là que Servignan avait choisi pour faire son entrée.

Lorsqu'il entendit ces cris, Beausonnière, talonné d'Octave Zapaglia, accourut à son tour.

Laissant à sa frayeur le petit homme grassouillet, le capitaine s'avança vers le marquis toujours assis, en lui tendant la main et en arborant le plus aimable de ses sourires.

- Bonsoir, Lieutenant général! Il y a longtemps que l'on ne s'est vu... Laissez-moi vous dire que ça fait vraiment chaud au coeur de vous retrouver! Vous savez, je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi! Heu... excusez cet homme que je ne connais que depuis peu, je vous assure. Il s'appelle Martial Servignan... notaire Martial Servignan. Il semblerait qu'il ait quelque chose de très urgent à vous raconter à propos de madame Hélène Valois. Alors, vous comprenez, j'ai cru bon de vous l'amener.

L'entrée inattendue du notaire, ses cris insolites, la présence inusitée du capitaine Beausonnière, rien de tout cela n'avait pu troubler le calme du marquis de Tracy. Mais dès qu'il entendit le nom d'Hélène, il se leva d'un bond.

- Je ne crois pas vous connaître, monsieur Servignan, dit-il, en le toisant du regard. Depuis quand êtes-vous à Québec?

- Je ne suis arrivé que ce soir, en compagnie du capitaine que voici, à bord du navire le "Noël de Morbihan". Vous excuserez mon intrusion, mais il fallait à tout prix que je vienne vous voir pour vous raconter une histoire des plus troublantes. Nous étions en train de boire un pichet de bière à l'auberge de la veuve...

- Brunet, précisa le capitaine.

- C'est ça! Brunet! Quand, à ma grande stupéfaction, j'ai aperçu par la fenêtre cette fille que je ne croyais jamais revoir! bafouillait le notaire tout en gesticulant.

- Surveillez votre langage! ordonna aussitôt le marquis. Cette fille, comme vous dites, s'appelle madame Hélène Valois.

- Madame? Il est vrai qu'on se marie bien vite en Nouvelle-France...

- Madame Valois était déjà mariée avant de s'embarquer sur le "Saint-François" au mois de juillet l'an dernier, dit le capitaine Beausonnière.

- Je vais vous le dire, moi, ce qu'elle faisait au mois de juillet l'an dernier, votre madame Valois, cracha le notaire en insistant sur le mot "madame". Elle travaillait pour l'étude Piliar et Servignan. Maudit soit le jour où on l'a engagée! Le soir du sept juillet, vers les six heures pour être précis, elle a assassiné mon ami et collègue pour je ne sais trop quel obscur motif. Mais ce que je sais, c'est qu'il est bien mort assassiné et que le lendemain, votre "madame" Valois demeurait introuvable. Deux plus deux font bien quatre, à ce que je sache. Je suis sûr de ce que j'avance, inutile de tergiverser là-dessus. En l'occurrence, j'exige qu'elle subisse le châtiment qu'elle mérite! gueulait le notaire en s'épongeant le front de son mouchoir brodé.

Dehors, de fines gouttelettes de pluie se mirent à crépiter contre les carreaux de la fenêtre.

Alexandre de Prouville avait écouté ce discours hargneux avec la plus grande attention. Pas une seule fois ses paupières n'avaient cligné. Immobile, gardant la tête froide, aucun signe de nervosité ne trahissant ses pensées qui pourtant se bousculaient à un rythme effréné, il réfléchissait.

Sous ce regard de glace, Servignan se sentit perdre de son assurance, aussi jugea-t-il préférable de ne rien

ajouter de plus.

En vérité, ce que le marquis venait d'apprendre était des plus bouleversants. Hélène, sa belle et douce Hélène, ne serait pas une femme mariée... et elle aurait commis un meurtre! Il se refusait à le croire. Derrière ses yeux à la fois sombres et luisants, une foule de détails lui revenaient en mémoire.

Il la revoyait, lors de son arrivée en Nouvelle-France, magnifique, si svelte sur son radeau en compagnie de ses amies. Il frissonna au souvenir de ces longs cils arqués, de la jolie courbe de sa nuque penchée sur ses travaux à la sénéchaussée - cette femme, comme il l'avait admirée et secrètement désirée au cours des auditions du Conseil souverain. Combien de fois s'était-il remémoré ce sourire éclatant, lorsqu'il l'avait fait danser l'hiver dernier. Et ce regard étincelant... Mais pourquoi l'avait-elle repoussé, ce soir-là? Pourquoi lui avoir refusé son amour et lui avoir crié avec tant de conviction de ne jamais l'aimer? Le marquis ne parvenait pas à s'expliquer son irrationnel comportement et plus il y réfléchissait, plus d'autres questions surgissaient. Il n'y avait à son avis qu'une seule façon de percer cette brume de mystères qui entourait la jeune clerc.

- Octave! fit le marquis d'une voix puissante. Allez à l'instant chercher le capitaine Pierre de Saurel.

Puis, d'un geste autoritaire qui ne tolérait aucune discussion, il renvoya les deux visiteurs sans même leur adresser un au revoir.

Entre ses sourcils froncés, une ride légère se dessina sous l'intensité de ses pénibles réflexions.

Par la fenêtre aux rideaux entrouverts, soudain, l'intense lueur d'un éclair vint projeter une ombre menaçante sur son visage aux traits durcis.

CHAPITRE XXIV

Beaussonnière plissa les yeux vers le ciel, soucieux des délais que cet imprévisible orage allait lui occasionner. La date de son départ pour la mère patrie était prévue pour le lendemain. Au bas des marches, tournant béatement sur lui-même, Servignan cherchait à présent le chemin du retour.

Malgré les gouttes de pluie qui commençaient à tomber, charriées par le vent froid de la nuit, le vieux Octave Zapaglia referma sans pitié la porte de la sénéchaussée derrière eux et se dirigea vers le Fort Saint-Louis, laissant en plan les deux hommes.

Avant même qu'il n'ait atteint sa destination, la sentinelle l'avait reconnu et la porte taillée à même la palissade s'était ouverte devant lui.

- Quel temps maussade! fit le vieux secrétaire.
- Eh! J'ai la drôle d'impression que ça va tourner au déluge, répondit le pauvre soldat qui était de garde jusqu'au lendemain.
- Je suis venu voir le capitaine Saurel. Auriez-vous l'aimable obligeance d'aller me le chercher, ajouta Zapaglia.

Pierre de Saurel était dans ses quartiers en

compagnie de quelques autres officiers. Autour d'une table ronde, ils jouaient au quadrille en pariant de fortes sommes d'argent. Quand la sentinelle lui fit part de la visite du secrétaire, il ramassa sans discuter ce qui lui appartenait, enfila à la hâte la veste de son uniforme et se rendit à la rencontre du vieux secrétaire.

Dévoué jusqu'à la moelle des os, le capitaine Pierre de Saurel s'employait à exécuter les ordres du lieutenant général avec un zèle qui ne s'était jamais démenti. L'indéfectible admiration qu'il vouait à son supérieur n'avait fait que grandir depuis qu'il était sous ses ordres, et jamais il n'avait eu à se plaindre de ses judicieuses décisions.

Sans préambule, Octave Zapaglia transmit au capitaine Saurel la requête du marquis. Puis, tournant son visage parcheminé vers la porte secouée par le vent, il demanda à l'officier s'il pouvait avoir la permission de rester au fort ce soir. Saurel était un homme rude capable néanmoins de compassion.

- Il fait un froid de canard! Je comprends cela. Vous pouvez rester, dit-il gentiment.

Se tournant vers la sentinelle, il lui enjoignit d'amener le vieux secrétaire jusqu'à la chambre des invités. Pendant un court moment, il suivit du regard les deux hommes qui s'éloignaient le long du corridor, puis dans la tourmente de la nuit, il sortit pour accomplir fidèlement sa tâche.

* *

*

L'aiguille à la main, Hélène confectionnait avec un

plaisir évident, une mignonne robe de velours bleu qu'elle destinait au petit Jean-Guy Savary, l'enfant d'Anita. Des rubans de dentelles et de gros boutons blancs étaient déposés à portée de sa main sur la table de la cuisine. En face d'elle, Agnès tricotait pour sa part de minuscules chaussons de laine aux couleurs assorties qu'elle suspendait paire par paire, au dossier de sa chaise.

Pipe en bouche, accoudé au chambranle de la cheminée, Réal Racicot divertissait les deux amies de ses vieilles histoires de coureur des bois. Avec l'aide d'un couteau pointu, il s'ingéniait à donner une forme humaine à un bout de bois qu'il tournait entre ses doigts.

La soirée se déroulait agréablement pour eux malgré la menace d'un orage, quand soudain on frappa à la porte. Racicot déposa son couteau et sa sculpture puis souleva la traverse de fer qui la barrait.

Le capitaine Saurel apparut sur le seuil. Selon la coutume, il souleva son tricorne et salua cordialement la maisonnée.

- Je viens quérir madame Hélène Valois. Le marquis de Tracy la fait mander à l'instant. Il paraît que c'est urgent.

À ces paroles Hélène échappa son ouvrage sur ses genoux et agrippa d'une main nerveuse le rebord de la table.

- Vous a-t-il dit de quoi il s'agit? interrogea-t-elle, inquiète.

- Madame! je n'en sais rien. C'est son ex-secrétaire Octave Zapaglia qui m'a transmis ses ordres.

Le regard interrogateur d'Hélène croisa ceux d'Agnès

et de Réal.

- Quelque chose de grave a dû se passer, car le marquis ne me demanderait pas de me rendre à la sénéchaussée par un temps pareil, pensa-t-elle.

- Ce doit être ces satanés indigènes qui lui donnent des soucis, fit le commerçant.

- Agnès, Réal! ne m'attendez pas pour éteindre les lampes. Si c'est ce que nous pensons, cela risquera de prendre pas mal de temps. À mon retour, je tâcherai de rentrer sans trop faire de bruit.

Elle enfila son long manteau d'automne et couvrit d'un châle son opulente chevelure d'acajou. Après avoir souhaité le bonsoir à ses amis, elle referma la porte derrière elle et accepta le bras que lui tendait galamment le capitaine. Ensemble, ils gravirent la Côte de la Montagne, luttèrent contre le vent qui se faisait plus violent de seconde en seconde et arrivèrent à la sénéchaussée après avoir emprunté quelques raccourcis.

Puisque la porte d'entrée n'était pas verrouillée, Saurel l'ouvrit et demanda à la jeune fille de le suivre. Dans cette demi-obscurité, ils gravirent les marches de l'escalier menant au deuxième étage. Il la conduisit au bout du long corridor où une lumière était allumée.

- Lieutenant général! fit le capitaine en se tenant au garde-à-vous, voici madame Valois.

- C'est bien!

Dès que la jeune fille fut entrée, il ajouta:

- Capitaine, en sortant, vous verrouillerez la porte d'entrée. Bonsoir!

Les pas de Saurel décrivirent dans le corridor et un silence anormal s'installa dans la pièce autour d'eux. Alexandre de Prouville se tenait debout, immobile près de la cheminée. De son regard d'aigle, il la fixait sans dire un traître mot.

Visiblement mal à l'aise, Hélène tenta d'engager la conversation.

- Qu'y a-t-il de si urgent pour que vous m'ayez demandé de venir par un temps si exécrable? demanda-t-elle en enlevant son manteau et son châle trempés de pluie.

Affichant une froideur glaciale, le marquis s'approcha d'elle, la toisant un instant du regard, puis empoigna plutôt rudement sa main gauche pour en examiner avec ostentation le jonc d'or qu'elle portait à l'index.

- Vous serez étonnée d'apprendre que j'ai eu ce soir la visite de quelqu'un qui affirmait vous avoir très bien connue lorsque vous demeuriez encore à Paris, fit-il en replongeant dans les yeux d'Hélène son regard inquisiteur.

Hélène sentit son coeur se débattre dans sa poitrine.

"Lui aurait-on parlé de l'assassinat du notaire, me recherche-t-on encore?" se demandait-elle en retirant vivement sa main de la poigne de fer qui l'emprisonnait.

Le protecteur en qui elle avait cru pouvoir placer une partie de sa confiance, celui qui lui avait dit un certain soir d'hiver: "Je t'aime", cet homme-là allait-il être aussi celui qui la condamnerait à subir un procès perdu d'avance? L'angoisse lui serra la gorge et elle ne put trouver les mots pour tenter de se disculper.

Tel un gros chat tournant autour d'une minuscule

souris avant de la dévorer, le marquis de Tracy cherchait à déceler la vérité qui se cachait derrière ses beaux grands yeux effrayés.

- Peut-être aimeriez-vous connaître le nom de cette personne? reprit-il d'une voix insistante. Il s'agit de l'associé de votre ancien patron... le notaire Servignan, je crois. Cet homme prétend que vous auriez...

- Assez! Assez! supplia Hélène, maîtrisant à grand-peine son émoi. Vous voulez le savoir? Eh bien, oui! je l'ai tué...

Elle revoyait avec une précision déconcertante la scène de l'été 1665 dans toute son horreur. En un seul coup, chaque détail de son agression reflua à sa mémoire.

Elle regardait à présent ses mains tremblantes, comme si le sang chaud de Piliar y était répandu, et un long soupir venu du fond de sa poitrine s'échappa de ses lèvres entrouvertes.

- Pourquoi? s'écria le marquis.

- Je n'ai pas eu le choix, articula-t-elle, des larmes dans les yeux.

- Pourquoi? s'exclama-t-il à nouveau.

Sous le choc, la jeune fille se sentit prise d'un vertige qui lui fit perdre l'équilibre. Elle tomba à genoux sur le tapis, devant le feu crépitant de l'âtre. Aussi pénible que cela pouvait être, elle se devait de lui relater les terribles événements survenus au cours de l'année précédente sans omettre le moindre détail. C'était peut-être sa seule planche de salut.

Alors, d'une voix étranglée, entrecoupée de sanglots

difficilement réprimés, elle lui raconta en détail ce qui s'était effectivement passé le soir du 7 juillet: l'ivresse du notaire Piliar, la tentative de viol, le tisonnier, puis les pierres de l'âtre abondamment souillées de sang noir, poisseux...

Alexandre de Prouville avait écouté son récit sans faire d'interruptions intempestives. Sous ses yeux, Hélène, sa belle Hélène, son énigmatique Hélène était là, confessant son terrible secret, atterrée, fragile, sans défense.

La suite des événements n'avait pas besoin de lui être expliquée. Il comprenait maintenant la raison de son exil, ses inexplicables craintes face à son amour, la bague qu'elle avait glissée à son doigt pour se prémunir des avances trop insistantes des nombreux hommes de la colonie.

D'un pas hésitant, il s'approcha d'elle et l'aida à se relever. Ému et attendri tout à la fois, il s'en voulut amèrement de l'avoir ainsi torturée par ses questions brutales.

Entre ses bras, elle était si menue, tellement inoffensive. Comment pouvait-il douter de sa bonne foi?

Puis, comme sous le coup d'un sortilège, le louable sentiment de compassion qu'il ressentait à son égard se mit à s'effriter, à se disloquer pour se métamorphoser en une sourde et chaude impulsion qui subrepticement se frayait un passage dans les méandres de sa raison... Elle était là, avec lui, seule, vulnérable pour la première fois. Allait-il encore la laisser s'envoler? Dangereusement, son jugement s'embrouillait d'un voile de brume.

Par la fenêtre, un éclair aveuglant déchira le ciel, rejaillit autour. Alors, dans un imprévisible sursaut de

lucidité, il se demanda s'il n'était pas en train d'imaginer cette présence si ardemment désirée depuis plus d'une année déjà...

À l'instar de ses fiévreuses élucubrations nocturnes, il se sentit irrémédiablement subjugué par le torrent de sa passion. Entre ses bras puissants, plus étroitement, il l'étreignit. De sa belle et grande main aux longs doigts nerveux, il se mit à parcourir lentement, doucement, les hanches saillantes, la taille étroite...

Elle leva vers lui de grands yeux interrogateurs, tâcha ensuite de le repousser, mais il ne put se résoudre à accepter ce refus.

Refermant tout à fait l'étau de son inexorable emprise, il plongea une main tremblante dans l'abondante et soyeuse chevelure qui retomba en cascade sur les fragiles épaules de la jeune fille. Autour de lui, l'espace s'était estompé, le temps s'était arrêté, plus rien ni personne d'autre n'existaient. Seule Hélène faisait partie de ce rêve inouï qu'il vivait avec tant d'intensité qu'il aurait voulu ne jamais se réveiller. Les yeux mi-clos, il se pencha à présent vers cette bouche qu'il convoitait tant et l'embrassa tendrement puis passionnément. Les battements de son cœur charriant un sang désormais bouillant comme la lave d'un volcan grondaient comme autant de tambours à ses tempes. Ce parfum capiteux qui se dégageait de tout son corps de femme le grisait d'un violent et douloureux désir.

De sa bouche avide, de ses dents cruelles, il mordit dans ce cou à la chair douce et tiède alors qu'une ultime et dévastatrice vague de fond le submergeait tout entier. Dans sa fureur sans borne, il n'entendit pas les objurgations de la jeune fille qui se débattait sous le poids de son corps, pas plus qu'il ne sentit la résistance des coutures de sa robe qui se déchiraient

sous ses doigts tels les fils blancs et délicats d'une toile d'araignée. Son impétueuse folie le possédait tout entier, les tourments de son âme avide n'auraient de cesse que lorsqu'il parviendrait à épancher son irrésistible et insatiable soif d'elle.

Terrifiants, assourdissants, et magnifiques tout à la fois, les roulements du tonnerre éclatèrent en cataractes successives dans la noire immensité d'un ciel en colère.

CHAPITRE XXV

Une botte posée sur la rambarde, l'autre bien à plat sur le pont du "Noël de Morbihan", un coude appuyé sur son genou et le menton calé entre les jointures de son poing fermé, le capitaine Beausonnière donnait véritablement l'impression d'être en grande réflexion. Son attitude n'était pas feinte.

Sept jours s'étaient écoulés depuis son départ de la Nouvelle-France et il n'avait toujours pas rempli sa mission. Ce n'est pas que la chose lui déplaisait, c'était plutôt qu'il voulait être sûr de lui-même, de façon à ne point avoir à regretter son geste.

Ses yeux perçants se posaient sur l'immensité grise et fluide de l'océan Atlantique, mais il ne la voyait pas, car ses pensées vagabondaient quelque part du côté de l'ouest...

Il se revoyait, ce jour-là, affairé à compléter les derniers préparatifs qui précèdent toujours les manoeuvres d'appareillage, quand un gentilhomme qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam était venu l'interpeller. À bord de sa chaloupe, les mains en porte-voix, celui-ci lui avait crié:

- Le lieutenant général désirerait vous entretenir avant votre départ!

Inquiet, hésitant, le capitaine Beausonnière avait cru que le marquis voulait être remboursé. Après tout, la dette qu'il avait contractée l'année précédente n'avait jamais été acquittée.

C'est donc à contrecœur qu'il avait débarqué sur la terre ferme et qu'il s'était rendu jusqu'à la sénéchaussée. À sa grande surprise, le marquis de Tracy n'avait fait aucune allusion à la dette. Il l'avait plutôt abordé en lui demandant de jurer de ne jamais dévoiler le secret qu'il allait lui confier.

- Capitaine Beausonnière, vous êtes un homme de parole et de grand courage, voici pourquoi je fais appel à vous. Les calomnies qui ont été proférées par la bouche de ce notaire Servignan concernant madame Hélène Valois ne doivent jamais plus être répétées, ni entendues par qui que ce soit. Je m'en remets à votre sens de l'honneur et à votre esprit du devoir pour veiller à ce que mes ordres soient exécutés. Vous savez, j'en suis persuadé, ce qu'il vous reste à faire. Inutile d'en dire plus...

En effet, il était inutile d'en dire plus. Le regard comminatoire du marquis, ses larges poings posés sur ses hanches, ce large torse broussailleux dénudé sur le devant que soulevait un souffle puissant mais contenu furent suffisamment éloquents.

- Comptez sur moi! J'exécuterai vos ordres, Lieutenant-général.

Puis, il s'en était allé. Sur le seuil de la porte, il avait malencontreusement croisé l'ancien secrétaire Octave Zapaglia qui s'évertuait à expliquer au gouverneur Courcelle et à l'intendant Jean Talon que le marquis ne voulait recevoir, en ce jour, aucune visite de toute la journée.

Lorsqu'ils virent le capitaine sortir de la

sénéchaussée où de toute évidence il avait été reçu en audience, une expression de surprise puis d'indignation était passée sur leurs visages outrés. Derrière lui, le secrétaire avait verrouillé la porte et les deux hommes étaient restés tout penauds sur le pavé.

Le capitaine était mieux placé que quiconque pour deviner les véritables raisons de la réclusion du marquis...

C'était l'heure où le jour agonisant allait se perdre à tout jamais dans le livre du passé, alors qu'une pleine lune froide et blanche s'élevait triomphalement dans l'infini étoilé. Un bon vent d'ouest propulsait son navire vers l'Europe, vers le port de La Rochelle. Dans une trentaine de jours, peut-être, y sera-t-il arrivé?

- Les jours meurent, mais la lune demeure...Témoin de tous les temps, des hommes et de leurs actes, que n'as-tu vu de splendeurs, mais d'horreurs aussi. Si tu pouvais nous dire, peut-être en serions-nous plus sages, ce jourd'hui.

- Mon capitaine... est-ce le moment? murmura une ombre sortie furtivement de la nuit.

- Non! Attends encore un peu! Il devrait arriver d'un moment à l'autre.

Retournant à sa place, l'ombre se tapit en silence.

Là-bas à l'ouest, il y avait une jeune femme, fort belle et intelligente qui allait, grâce à lui, s'affranchir des contraintes de son passé. Cette noble et prometteuse colonie serait sa nouvelle patrie. Elle pourrait y vivre en paix, heureuse et libre, d'autant plus que celui qui l'aimait à la folie avait su faire taire la terrible menace iroquoise et par là même déjouer

les criminelles entreprises des ennemis du royaume. Sous la judicieuse intendance de Jean Talon, leurs enfants pourraient grandir sous le drapeau fleurdelisé, peupler à leur tour cette vaste contrée d'outre-mer et ainsi perpétuer les traditions culturelles et linguistiques de leurs ancêtres français.

"Les prémices de notre destinée sont indéniablement décidées et écrites pour nous par une volonté totalement étrangère à la nôtre. Nous ne sommes que des pantins outrageusement manipulés qui croyons agir de plein gré. L'ambition, l'amour, les passions, la haine, la souffrance... Y a-t-il un sens à la vie?" s'interrogeait le capitaine en levant vers la lune d'une blancheur d'albâtre son visage songeur.

Des pas incertains s'approchèrent du capitaine qui le firent se redresser.

- Tiens! Tiens! Beausonnière! Je vous cherchais justement. N'étions-nous pas supposés jouer une petite partie de cartes dans votre cabine?

- C'est exact! J'attendais que vous veniez me retrouver sur le pont.

Immobiles, les silhouettes si différentes des deux hommes se détachaient distinctement sur le fond bleu sombre de l'horizon.

- Dites, Servignan! Cette jeune clerc... a-t-elle vraiment tué votre collègue?

- Morbleu! Elle l'a assassiné de ses mains, aussi vrai que je suis là ce soir. Mais elle ne perd rien pour attendre, celle-là!

- Avez-vous l'intention de la dénoncer à la prévôté? demanda encore le capitaine sans détourner le visage de

son côté, une étrange lueur au fond des yeux.

- Vous pouvez parier votre fortune là-dessus. Je vais le faire et avec plaisir en plus! D'ailleurs, il serait préférable que vous m'accompagniez en tant que témoin oculaire. Après tout, c'est vous qui lui aviez permis de s'embarquer à bord de votre navire! N'est-ce pas?

Derrière eux, une ombre dense et menaçante se déplaçait sans faire le moindre bruit.

Tout en discutant, le notaire Servignan avait abaissé ses chausses pour uriner à petits jets par-dessus le bastingage. Dégoûté, le capitaine Beausonnière détourna son regard vers l'est, épia l'ombre qui se rapprochait.

Soudain, le bruit sourd d'un coup violent suivi de la chute d'un corps heurtant la coque du navire pour aller s'effondrer à la surface de l'eau se fit entendre.

Pendant un court moment, Beausonnière et son complice regardèrent par-dessus bord les bulles d'air qui montaient crever à la surface dans un tourbillon frénétique, révélant ainsi l'endroit exact où le notaire Servignan s'était englouti. Puis, la surface nacrée de l'océan reprit à nouveau sa longueur paisible, se remit à brasiller sous une lune imperturbable.

La perfide menace qui ternissait l'avenir d'Hélène Valois alla définitivement se perdre dans les insondables abîmes de l'oubli.

* *

*

BIBLIOGRAPHIE

Études

ALLARD, Yvon, Paralittérature, Montréal, Centrale des bibliothèques, 1979, 728 p.

COWART, David, History and the Contemporary Novel, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press, 1984, 245 p.

DELCROIX, Maurice et Fernand, HALLYN, Introduction aux études littéraires - Méthode du texte, Paris, Éditions Duculot, 1987, 391 p.

DOUBROVSKY, Serge, Pourquoi la nouvelle critique Critique et objectivité?, Paris, Mercure de France, 1970, 262 p.

HESSEL, Peter, The Algonkin Tribe, Arnprior, Kichesippi Books, 1987, 124 p.

HUGO, Victor, Quatrevingt-treize, Paris, Bookking International, 1993, 382 p.

LÉVI-STRAUSS, Claude, La Pensée sauvage, Paris, Plon, 1962, 395 p.

LUKACS, Georges, Le Roman historique, Paris, Payothèque, 1956, 407 p.

MAIGRON, Louis, Le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott, Slatkine Reprints, Genève, 1898, 443 p.

MANZONI, Alessandro, On The Historical Novel and, in General, on Works Mixing History and Invention, traduction de Sandra Bermann, Lincoln, University of Nebraska, 1984, 134 p.

NÉLOD, Gilles, Panorama du roman historique, Paris, SODI, 1969, 497 p.

SYLVESTRE, Paul-François, Bougrerie en Nouvelle-France, Hull, Éditions Asticou, 1983, 92 p.

TOUPIN, Robert, sj, Arpents de neige et Robes Noires. Brève relation sur le passage des Jésuites en Nouvelle-France aux XVIIe et XVIIIe siècles, Québec, Bellarmin, 1991, 129 p.

YOURCENAR, Marguerite et GALEY, Matthieu, Les Yeux ouverts: entretiens avec Matthieu Galey/Marguerite Yourcenar, Paris, Centurion, 1980, 336 p.

Articles

DASPRÉ, André, "Le Roman historique et l'histoire", Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 75, no. 2-3, mars-juin 1975, pp. 235-244.

DUQUETTE, Jean-Pierre, "Flaubert, l'histoire et le roman historique", Revue d'histoire littéraire de la France, vol 75. no. 2-3, mars-juin 1975, pp. 345-352.

GUISE, René, "Balzac et le roman historique: notes sur quelques projets", Revue d'histoire littéraire de la France, vol 75. no. 2-3, mars-juin 1975, pp. 353-360.

JUDRIN, Roger, "L'Imagination du vrai", La Nouvelle Revue française, vol 40, no. 238, octobre 1972, pp. 244-247.

LE GOFF, Jacques, "Naissance du roman historique au XIIe siècle?", La Nouvelle Revue française, vol. 40, no. 238, octobre 1972, pp. 163-173.

MAYER, Robert, "The Internal Machinery Displayed; The Heart of Midlothian and Scott's Apparatus for The Waverly Novels", Clio, vol. 17, no. 1 (1987), pp. 1-20.

METTRA, Claude, "Le Romancier hors les murs", La Nouvelle Revue française, vol. 40, no. 238, octobre 1972, pp. 7-33.

MOLINO, Jean, "Qu'est-ce que le Roman historique", Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 75, no. 2-3, mars-juin 1975, pp. 195-234.

OLDENBOURG, Zoé, "Le Roman et l'histoire", La Nouvelle Revue française, vol. 40, no. 238, octobre 1972, pp. 130-155.

SCANLAN, Margaret, "The Disappearance of History: Paul Scott's Raj Quartet", Clio, vol. 15, no 2 (1986), pp. 153-169.

TEBBEL, John, Fact and Fiction/ Problems of the Historical Novelist The Burton Lecture, Lansing, Historical Society of Michigan, 1962, 12 p.

YOURCENAR, Marguerite, "Ton et langage dans le roman historique", La Nouvelle Revue française, vol. 40, no. 238, octobre 1972, pp. 101-123.

BIBLIOGRAPHIE
PARTIE ROMANCÉE

AUDET, Bernard, Le Costume paysan dans la région de Québec au XVIIe siècle, Ottawa, Leméac, 1980, 214 p.

CHAPPAIS, Sir Thomas, Jean Talon Intendant de la Nouvelle-France (1665-1672), Québec, Imprimerie de S.-A. Demers, 1904, 504 p.

DOUGHTY, Sir Arthur George, Une Fille de la Nouvelle-France: vie de Magdelaine de Verchères et l'histoire de son époque, 1665-1692, Ottawa, Mortimer Press, 1916, 172 p.

DE LA FONTAINE, Jean, Les Fables De La Fontaine, München, Hasso Ebeling International Publishing, 1983, 640 p.

Dictionnaire biographique du Canada, tome 1, Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, 1966, XXV - 774 p. (Articles "Dollard Des Ormeaux, Adam", p. 274-283; "Prouville de Tracy, Alexandre de", p. 567-570; "Rémy de Courcelle, Daniel de", p. 583-585; "Talon, Jean", p. 629-646).

GAUMOND, Michel, La Place royale ses maisons, ses habitants, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1976, 52 p.

GROULX, Lionel, La Naissance d'une race, Montréal, Granger, 1938, 294 p.

GROULX, Lionel, Dollard est-il un mythe?, Montréal, Fides, 1960, 57 p.

LANCTOT, Gustave, Histoire du Canada, tome 1; des origines au régime royal, Montréal, Beauchemin, 1964, 451 p.

LANCTOT, Gustave, Filles de joie ou filles du roi? Étude sur l'émigration féminine en Nouvelle-France, Montréal, Chantecler, 1952, 160 p.

MOQUIN, Yves (Dir. Publ.), Nos Racines, histoire vivante des Québécois, Montréal, Éditions commémoratives, Les Éditions T.L.M. Inc., 1983, 200 p.

NEERING, Rosemary, La Vie en Nouvelle-France, Montréal, Lidec, 1978, 64 p.

ROY, Régis et MALCHELOSSE, Gérard, Le Régiment de Carignan, son organisation et son expédition au Canada (1665-1668). Officiers et soldats qui s'établirent au Canada, Montréal, Ducharme, 1925, 130 p.

TRUDEL-DROUIN, Michelle, Vie quotidienne en Nouvelle-France: Un choix de textes, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, 166 p.

Les Plus Belles Lettres d'amour de séduction et de rupture, Paris, Éditions de la Seine, 1992, 266 p.

PARDAILHE, Annik-Galabrun, La Naissance de l'intime - 3000 Foyers parisiens XVIIe - XVIIIe siècles, Paris, Presses universitaires de France, 1988, 523 p.

SAISSET, Pascale, Histoire du costume: Science vivante, Tours, Mame, 1959, 189 p.

SÉGUIN, Robert-Lionel, Les Divertissements en Nouvelle-France, Ottawa, Imprimerie de la Reine, 1968, 79 p.

SAINT-PIERRE, Serge, Groupe de recherches en histoire du Québec rural inc., Les Modes de vie des habitants et des commerçants de Place-Royale: 1660-1760, Québec, Les Publications du Québec, Collection "Patrimoines", 1993, 205 p.

WILHELM, Jacques, La Vie quotidienne des Parisiens au temps du roi-soleil 1665-1715, Paris, Hachette, 1977, 295 p.